

REVUE HISTORIQUE

Paraissant tous les deux mois

SOUS LA DIRECTION DE

GABRIEL MONOD ET CHARLES BÉMONT.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE.

TOME QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME

Mai-Août 1908.

PARIS

FÉLIX ALCAN, Éditeur

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1908

62.136

D

1

.R6

t. 98

1908

H

~~R3282~~

~~v. 98~~

REVUE
HISTORIQUE

1871

1871

Van Oberbergh et E. de Jonghe. Les Bangala, 371.
Van Vaerenwijck. Mémoires; éd. *Van Dugue et de Smet de Naeyer*, 363.
Van Velthem (L.). Continuation du Miroir histor.; éd. *Van der Linden et De Vreese*, 363.
Vuytsteke (J.). Commentaires relatifs aux comptes gantois, 361.

SERBIE.

Gavrilovitch (M.). Miloch Obrénovitch, 223.
Yakschitch (G.). L'Europe et la résurrection de la Serbie, 319.

SUISSE.

Carette (E.). Voir *Soubies*.
Oechsl (W.). Le passage des Alliés à travers la Suisse (1813-14), 224.
Siegfried. Zofingue (1798-1803), 224.
Soubies (A.) et E. Carette. Les régimes politiques au xx^e s.; la républ. démocratique, 337.
Weber (K.). Die Revol. im Kanton Basel, 224.

AMÉRIQUE.

Bradley. Captain J. Smith, 218.
Calderon (Iglesias). Rectificaciones históricas, 222.
Causa de Fernando Maximiliano de Hapsburgo, 222.
Denys. Description géogr. et hist. des costes de l'Amérique septentr.; éd. *W.-F. Ganong*, 220.
García (G.). Documentos para la hist. de México, 221.
 — Porfirio Díaz, 223.
Grande (S.). Le carte d'America di G. Castaldi, 479.
Rosengarten (J.-G.). French colonists and exiles in the Un. States, 219.

HISTOIRE DE L'ART.

Bayet (Ch.). Giotto, 151.
Becker (F.). Voir *Thieme*.
Benoît (F.). Blake le Visionnaire, 167.
Bouchaud (P. de). J. de Bologne, 162.
Bricon (E.). Prud'hon, 166.
Brutails. Précis d'archéol. du moyen âge, 148.
Cochin (H.). Le bienh. Frà Giov. Angelico, 159.
Cohen (G.). Hist. de la mise en scène dans le théâtre religieux franç., 153.
Cruikwell (M.). Verrocchio, 158.
Diehl (Ch.). Botticelli, 159.

Duret (Th.). Ed. Manet, 166.
Floerke (H.). Studien zur niederländ. Kunst, 154.
Foville (de). Gènes, 163.
Gauthiez (P.). Holbein, 161.
 — Luini, 160.
 — Milan, 160.
Gebhardt (E.). Botticelli, 159.
Germain (Aug.). Les Clouet, 157.
Gillet (L.). Raphaël, 161.
Gossart (M.). Jérôme Bosch, 156.
Hallays (A.). Nancy, 163.
Hasse. Roger van Brugge, 153.
 — Roger van der Weyden u. Roger van Brugge, 153.
Helbig (J.). L'art mosan, 155.
Histoire du paysage en France, 164.
Hymans. Les Van Eyck, 155.
Italianische Forschungen, 145.
Kleinclausz (A.). Dijon, 163.
Lafond (P.). Murillo, 162.
La Mauvinière (de). Poitiers et Angoulême, 163.
Lami (S.). Dictionn. des sculpteurs de l'Ecole franç., 146.
Ludwig et Molmenti. Vittore Carpaccio, 159.
Maeterlinck (L.). Le genre satirique dans la peinture flamande, 156.
Marcel (H.). Daumier, 166.
Martin (H.). Les miniaturistes franç., 152.
Michel (A.). Histoire de l'art, 149, 150.
Michel (E.). Les maîtres du paysage, 164.
 — Potter, 164.
Molmenti. Voir *Ludwig*.
Moreau (P.-L.). Le musée d'art, 165.
Pillion (L.). Les portails latéraux de la cathéd. de Rouen, 150.
Reinach (S.). Répert. de peintures, 146.
Reininghaus (H. v.). Entwicklungsschein. der modernen Malerei, 167.
Reymond (M.). Michel-Ange, 161.
 — Verrocchio, 158.
Riat (G.). Ruysdaël, 164.
Rivoira. Le origini della architettura lombarda, 148.
Rosenthal (G. et L.). Carpaccio, 160.
Sanpere y Miquel. Los Cuatrocentistas Catalanes, 156.
Thieme (U.) et F. Becker. Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler, 146.
Venturi. Storia dell' arte ital., 151.
Vitzthum (G.-Graf). Die Pariser Miniaturmalerei, 152.
Voll (K.). Die altniederländ. Malerei, 155.
Woermann. Gesch. der Kunst, 147.
Wysewa (T. de). Les maîtres italiens d'autrefois, 158.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.		Pages
N. JAPIKSE. Louis XIV et la guerre anglo-hollandaise de 1665-1667		22
Achille LUCHAIRE. Innocent III et le 4 ^e concile de Latran; <i>fin</i> .		1
G. PAGÈS. A propos de la guerre anglo-hollandaise de 1665-1667.		61
E. RODOCANACHI. Le rôle du château Saint-Ange dans l'histoire de la papauté du XIII ^e au XV ^e siècle.		226
➤ Henri SÉE. Les idées politiques de Voltaire.		255
MÉLANGES ET DOCUMENTS.		
René FAGE. Lettres inédites de Baluze à Fénelon.		309
Louis HALPHEN. Remarques sur la Chronique d'Adémar de Chabannes.		294
Antoine THOMAS. L'évasion et la mort de Jacques Cœur . . .		72
CORRESPONDANCE.		
Joseph BÉDIER. A propos de « Raoul de Cambrai »; réplique à un article de M. Auguste Longnon.		417
BULLETIN HISTORIQUE.		
Belgique. Années 1906-1907, par Eugène HUBERT		359
France. Nécrologie : A. de Boislisle, par Gabriel MONOD . .		87
— Théorie de l'histoire. Le conventionnel Goujon, par Gabriel MONOD.		90
— Moyen âge, par Ph. LAUER		94
— Publications diverses (moyen âge), par Louis HALPHEN.		103
— Époque contemporaine, par Édouard DRIAULT		319
Italie. XV ^e -XVIII ^e siècle, par L.-G. PÉLISSIER		373
Antiquités latines. Publications étrangères (1902-1907), par Ch. LÉCRIVAIN		412, 345
Histoire de l'art, par Louis HOURTIQU		445
COMPTES-RENDUS CRITIQUES.		
Ph.-H. DUNAND. Études critiques sur l'histoire de Jeanne d'Arc. (G. Monod.)		410
[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOÛT 1908.]		

TABLE DES MATIÈRES.

489

Ph.-H. DUNAND. La Vie de Jeanne d'Arc de M. A. France. (G. Monod.)	Pages 410
H. FINKE. Papsttum und Untergang des Templerordens. (Ch.-V. Langlois.)	406
J. D. FORREST. The development of Western civilization. (Ch. Seignobos.)	398
A. FRANCE. Vie de Jeanne d'Arc. (G. Monod.)	410
H.-F. HELMOLT. Weltgeschichte. (Ch. Seignobos.)	468
E. HUBERT. Les Pays-Bas espagnols et la république des Pro- vinces-Unies depuis la paix de Munster jusqu'au traité d'Utrecht. (M. Philippson.)	485
C. JULLIAN. Histoire de la Gaule. (P. Monceaux.)	399
H. CH. LEA. A history of the Inquisition of Spain. (A. Morel- Fatio.)	480
Id. The Inquisition in the Spanish dependencies. (Id.)	480
A. LOISY. Les évangiles synoptiques. (Ch. Guignebert.)	403
A. LUCHAIRE. Innocent III, la papauté et l'Empire. (Chr. Pflster.)	475
Id. Innocent III et la question d'Orient. (Id.)	475

LISTE ALPHABÉTIQUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Bayer. Akademie der Wissensch. Abhandlungen	495
2. Bayer. Akademie der Wissensch. Sitzungsberichte	495
3. Deutsche Rundschau	447
4. Göttingische gelehrte Anzeigen	447
5. Hermes	496
6. Historische Vierteljahrschrift	494
7. Historische Zeitschrift	494, 446
8. Historisches Jahrbuch	495, 447
9. Klio. Beiträge zur alten Geschichte	497
10. Mitteilungen des archæol. Instituts. Athen. Abteilung	497
11. Mitteilungen des archæol. Instituts. Röm. Abteilung	498
12. Neues Archiv d. Gesellsch. f. ält. deutsche Geschichtsk.	448
13. Vierteljahrschrift für Social- u. Wirtschaftsgeschichte.	448
14. Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins	450
15. Zeitschrift für Kirchengeschichte	451

ALSACE-LORRAINE.

1. Revue d'Alsace	446
-----------------------------	-----

AUTRICHE.

1. Mitteil. des Instituts für österr. Geschichtsforschung	498
---	-----

BELGIQUE.

1. Analecta Bollandiana.	199
2. Bulletin de l'Académie royale de Belgique	199
3. Revue d'histoire ecclésiastique.	451
4. Revue générale	200

DANEMARK.

1. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed.	202
2. Historisk Tidsskrift	201
3. Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger.	201
4. Videnskabernes Selskabs Skrifter	201

ESPAGNE.

1. Boletín de la r. Academia de la historia	202
---	-----

ÉTATS-UNIS.

1. The American historical Review	452
---	-----

FRANCE.

1. Acad. des sciences morales et polit. Séances et travaux.	436
2. Annales de Bretagne	442
3. Annales de l'est et du nord	443
4. Annales des sciences politiques	191
5. Annales du midi	192
6. Annales révolutionnaires	434
7. Bibliothèque de l'École des chartes	188
8. Bulletin de la Bibl. et des travaux hist. (Ville de Paris).	443
9. Bulletin de littérature ecclésiastique.	436
10. Bulletin histor. et scientifique de l'Auvergne.	444
11. Comité des travaux historiques. Bulletin hist.	432
12. Correspondance historique et archéologique	431
13. Correspondant (le)	438
14. Études. Revue fondée par des Pères de la C ^{ie} de Jésus.	192, 440
15. Journal des savants	437
16. Mélanges d'archéol. et d'histoire (École de Rome)	187
17. Mémoires de la Soc. d'agric., sciences et arts d'Angers.	444
18. Moyen âge (le)	188
19. Recueil de la Commission de la Charente-Inférieure	192
20. Révolution française (la).	189, 435
21. Revue africaine.	445
22. Revue archéologique	187
23. Revue bleue	440

TABLE DES MATIÈRES.

491

	Pages
24. Revue celtique	431
25. Revue critique d'histoire et de littérature	190, 437
26. Revue de l'Agenais	445
27. Revue de l'histoire des religions	436
28. Revue de Saintonge et d'Aunis	445
29. Revue de synthèse historique	428
30. Revue des Deux-Mondes	442
31. Revue des études grecques	431
32. Revue des études historiques	430
33. Revue des Pyrénées	193
34. Revue des questions historiques	429
35. Revue d'histoire de Lyon	193
36. Revue d'histoire diplomatique	432
37. Revue d'histoire moderne et contemporaine	188, 433
38. Revue Henri IV	433
39. Société archéologique de Touraine. Bulletin	193
40. Société de l'hist. du protestantisme franç. Bulletin	189

GRANDE-BRETAGNE.

1. Athenæum (the)	204
2. Edinburgh Review	205
3. Quarterly Review	205
4. Review of histor. publications relat. to Canada	206

ITALIE.

1. Archivio della Società romana di storia patria	452
2. Archivio storico italiano	453
3. Archivio storico lombardo	454
4. Archivio storico per la Sicilia orientale	454
5. Archivio storico per le province napoletane	455
6. Nuovo archivio veneto	455
7. Rendiconti della R. Accademia dei Lincei	455
8. Rivista storica italiana	456

SUISSE.

1. Anzeiger für schweizerische Geschichte	209
2. Archives de la Soc. d'hist. du canton de Fribourg	210
3. Basler Zeitschr. für Geschichte und Altertumskunde	210
4. Bibliothèque universelle et revue suisse	210
5. Freiburger Geschichtsblätter	210
6. Jahrbuch für schweizer. Geschichte	210
7. Jahresbericht der hist. Gesellschaft von Graubünden	211
8. Quellen zur Schweizer Geschichte	211
9. Société d'hist. de la Suisse romande. Mémoires et doc.	211

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

<i>Allemagne</i> , par L. HALPHEN	216, 470
<i>Autriche</i> , par E. DENIS et L. HALPHEN	471
<i>Danemark</i> , par J. STEENSTRUP	216
<i>Espagne</i>	218
<i>États-Unis</i> , par Ch. BÉMONT et H. FROIDEVAUX	218
<i>France</i> , par Ch. GUIGNEBERT, L. HALPHEN, H. HAUSER, L. JACOB, C. JULLIAN, Ch. LÉCRIVAIN, R. REUSS, G. YVER	212, 457
<i>Grande-Bretagne</i> , par Ch. BÉMONT	219, 473
<i>Hongrie</i> , par I. KONT	474
<i>Italie</i> , par H. FROIDEVAUX	479
<i>Luxembourg</i> , par L. HALPHEN	220
<i>Mexique</i> , par H. LÉONARDON	221
<i>Orient</i>	479
<i>Pays-Bas</i> , par Th. BUSSEMAKER	223
<i>Serbie</i>	223
<i>Suisse</i> , par V. VAN BERCHEM	224
Erratum et rectifications	224, 480
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	481

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

INNOCENT III

ET LE QUATRIÈME CONCILE DE LATRAN.

(Suite et fin ¹.)

Parmi les documents émanés du concile même et qui nous renseignent directement sur son œuvre, il faut citer en première ligne l'édit « *Ad liberandam terram* »². On y trouve l'énumération des mesures prises par le pape et par l'assemblée des évêques pour assurer ce qui tenait tant au cœur d'Innocent III, la réalisation du projet de croisade.

Il fut convenu que le départ général de l'expédition aurait lieu le 1^{er} juin de l'année suivante (1216) et que les forces chrétiennes, qui seraient transportées par mer, se concentreraient soit à Brindisi, soit à Messine. Les clercs croisés jouiront du revenu de leur bénéfice pendant trois ans, comme s'ils résidaient dans leurs églises. Les prélats forceront, même sous la menace de l'excommunication, s'il le faut, les hommes qui ont pris la croix à s'acquitter de leur vœu et à s'embarquer pour la Terre-Sainte. Les rois, ducs, princes, marquis, comtes, barons, tous les féodaux et tous les bourgeois des cités, villes et villages³ qui ne prendront pas personnellement part à l'expédition seront tenus de s'y faire représenter par un nombre de soldats proportionné à leurs ressources et de payer pour l'entretien de ces soldats pendant trois ans.

1. Voir *Rev. hist.*, t. XCVII, p. 225.

2. Mansi, XXII, col. 1058-1067; Potthast, n° 5012. Cet édit, qui fut promulgué le 14 décembre 1215, se trouve, dans la plupart des manuscrits, à la suite des 70 ou 71 canons, et notamment dans le latin 12241 de la Bibliothèque nationale (fol. 125-126) et dans le C. 148 de la Bibliothèque cantonale de Zurich (« *Epistola de succursu Terre Sancte* »), où il vient immédiatement après le canon 71.

3. Mansi, XXII, col. 1062. « *Reges, duces, principes, marchiones, comites et barones, aliosque magnates, necnon communiones civitatum, villarum, oppidorum.* »

C'est à ce prix qu'ils mériteront la rémission de leurs péchés. La même indulgence est octroyée à tous ceux qui fourniront aux croisés ou feront construire pour eux les vaisseaux dont ils ont besoin. Les récalcitrants, ceux qui ne voudront ni partir ni payer, auront à répondre de leur abstention criminelle devant le souverain juge, au jour du jugement.

Mais il ne faut pas qu'on puisse dire que les gens d'Église poussent les autres au sacrifice de leur personne ou de leurs biens « et ne remuent pas eux-mêmes le petit doigt ». Du haut en bas, l'Église est taxée. Le pape donne lui-même, pour sa part, 30,000 livres et le navire sur lequel partiront les Romains. Tout l'argent qui lui reste des aumônes envoyées à Rome a été remis au patriarche de Jérusalem, aux maîtres du Temple et de l'Hôpital pour les besoins de l'armée expéditionnaire. Tous les clercs, grands et petits, devront payer pendant trois ans le vingtième de leur revenu, à l'exception de certaines congrégations¹. Le pape et les cardinaux eux-mêmes payeront plus que les autres, le dixième de leur revenu.

En retour de leur sacrifice, les croisés seront exempts, pendant qu'ils seront au service du Christ, de toute taille, de toute exaction, de tout impôt. Ils sont placés sous la protection de saint Pierre, et les archevêques et évêques devront défendre, envers et contre tous, leurs personnes et leurs biens. Leurs créanciers n'auront pas le droit de les poursuivre et d'exiger d'eux les intérêts de leur dette. On aura recours au bras séculier pour obliger les Juifs à leur remettre aussi les intérêts qui leur sont dus. Les prélats qui montreront de la tiédeur ou de la négligence à faire rendre justice aux croisés et aux familles des croisés seront rigoureusement punis.

Puis vient la série des prohibitions, des menaces et des anathèmes. Anathème contre les pirates et les corsaires qui capturent les pèlerins pour les rançonner et entravent ainsi la croisade, car ceux-là sont, par le fait, les complices des infidèles. Anathème encore contre ces chrétiens impies qui vendent aux Sarrasins des vaisseaux et du matériel de guerre (ceci est dirigé contre les Vénitiens et contre les autres marchands des ports d'Italie qui

1. Mansi, col. 1062. « Quibusdam duntaxat religiosis exceptis. » Il s'agit des ordres de Cîteaux, de Prémontré, de la Chartreuse et de Grandmont, taxés au cinquantième.

n'ont jamais cessé de trafiquer avec le musulman¹). Interdiction générale des tournois pendant trois ans. Ces fêtes sanglantes, où les nobles s'endettent et s'épuisent, sont un des obstacles les plus scandaleux qui s'opposent à l'œuvre chrétienne. Enfin, à la demande du concile², le pape édicte pour tous les pays chrétiens une paix générale de quatre ans. Les prélats de toute l'Europe ont charge de régler partout les différends, de faire conclure des trêves et de passer par l'excommunication et l'interdit les princes qui continueront à guerroyer³.

Ce décret sur la croisade, qui ne faisait, en somme, que soumettre à la sanction plus imposante d'un concile œcuménique des mesures déjà prises par les papes antérieurs et par Innocent III lui-même dans des circonstances analogues, se termine par ce qui devait le plus vivement frapper l'opinion et déterminer les consciences : la promesse de l'indulgence plénière, de la rémission générale des péchés à tous ceux qui prendront la croix et à tous ceux qui, sous une forme quelconque, participeront à l'œuvre sainte⁴.

A cette législation étonnante qui décrétait l'exode de l'Europe sur l'Asie, la paix universelle, la libération de toutes les consciences coupables, il ne manquait que d'être observable et pratique. On avait songé à tout, dans ce décret de croisade, sauf à l'éventualité que la croisade ne se ferait pas. La chevalerie et surtout les hauts barons et les princes répondirent si mal à l'appel du pape et du concile que la grande expédition, en effet, n'eut pas lieu. Quant à la paix générale, elle resta naturellement dans le domaine des utopies.

Le concile pouvait avoir du moins l'espérance que, dans l'ordre de la réforme religieuse et de la réorganisation du sacerdoce, ses décisions seraient acceptées et prendraient force de loi. Nous ne pouvons présenter ici, sur les canons du 4^e concile de Latran, une étude détaillée, qui déborderait le cadre de cet article, car le concile a touché à toutes les questions un peu importantes concernant le culte et la discipline ecclésiastique. Il suffira de rappeler

1. Voir notre récent volume, *Innocent III; la question d'Orient*, p. 15, 90.

2. Mansi, col. 1067. « Sancta universali synodo suadente statuimus ut saltem per quadriennium in toto orbe christiano servetur pax generalis. »

3. Mansi, XXII, col. 982 à 1067.

4. Voir les considérations très judicieuses de M. A. Gottlob sur cet édit de croisade, tout au moins au point de vue des indulgences, *Kreuzablass und Atmosenablass* (1906), p. 136 et suiv.

les traits principaux de la réforme de 1215 en les plaçant dans un ordre logique qui fait défaut dans ces canons comme dans beaucoup d'autres documents législatifs du moyen âge.

Le texte latin des décrets ou canons est accompagné dans Mansi¹ d'une traduction grecque médiocre, mais qui prouve que l'Eglise d'Orient, alors politiquement soumise à celle d'Occident, avait été représentée au concile et intéressée à ses opérations. Ce n'est pas seulement par le texte même des canons que nous connaissons l'œuvre religieuse du concile. Les chroniqueurs contemporains ou postérieurs nous en ont parlé. Ils ont même cité ceux de ces décrets qui leur paraissaient d'une importance ou d'une nouveauté particulière. Tel est le canon qui ordonnait aux Juifs de porter un costume spécial², celui qui condamnait les doctrines de Joachim de Floris et d'Amauri de Chartres³, celui qui obligeait les laïques à se confesser et à communier une fois l'an⁴, celui qui permettait le mariage entre parents à partir du cinquième degré⁵, celui qui défendait de créer de nouvelles formes de vie monastique⁶, etc.

1. Mansi a reproduit son texte bilingue d'après un manuscrit provenant de la bibliothèque de Mazarin, sur lequel il ne donne aucun détail, se contentant de dire que ce manuscrit était contemporain du concile de Latran (col. 982), ce qui est une erreur. Le manuscrit en question existe encore à la Bibliothèque nationale sous le n° 420 du fonds grec; il vient en effet de Mazarin par la Bibliothèque royale, où il portait le n° 2516; mais il est du xiv^e siècle et non du commencement du xiii^e. On connaît des manuscrits plus anciens et meilleurs du texte latin des canons. C'est d'abord le superbe exemplaire de Saint-Germain-des-Près que possède la Bibliothèque nationale (latin 12249), et c'est ensuite le manuscrit C. 148 de la Bibliothèque cantonale de Zurich. D'autres manuscrits contenant les canons se trouvent à la Bibliothèque nationale (latin 14221), à Rouen (n° 1232), à la bibliothèque Vaticane (fonds du Vatican 2692 et 3555), etc. Une étude comparative de ces différents textes serait utile pour établir une leçon définitive des décrets rendus par la grande assemblée du Latran : il est certain qu'on y remarque des variantes de détail assez importantes avec le texte de Mansi. Nous ne signalerons qu'un point. L'édition de Mansi nous donne 70 canons, les manuscrits de Saint-Germain-des-Près et de Zurich 71. La différence tient uniquement à ce que les deux manuscrits ont divisé en deux articles le canon n° 62 de Mansi sur les reliques des saints. La matière au fond est la même : l'ordre dans lequel se présentent les 70 ou 71 décrets est parfois très différent.

2. Pertz, t. XXVI, *Ex Annalium Rotomagensium continuationibus*, p. 502.
« Judeis indixit signum circulare in pectoribus bajulare. »

3. Ibid., *Ex Chronico S. Martini Turonensis*, p. 467. Cf. Pertz, t. XXVIII, p. 33 (Roger de Wendover).

4. Ibid., t. XXIV, *Chronica minor auctore Minorita Erphordienst*, p. 195.

5. Ibid., t. XXV, *Richeri Gesta Senoniensis ecclesie*, p. 300.

6. Ibid., t. XXVI, *Ex Annalibus Normannicis*, p. 514.

Du reste, ces chroniqueurs, comme nos journalistes d'aujourd'hui, citaient inexactement, faisaient des confusions fâcheuses ou même attribuaient au concile des mesures qu'il n'avait pas prises.

L'anecdotier anonyme, connu sous le nom de Ménestrel de Reims, et qui écrivait, il est vrai, à la fin du règne de saint Louis, affirme¹ qu'en vertu d'un des canons de 1215, il fut décrété que le prêtre qui porterait l'hostie à un mourant serait accompagné d'un enfant de chœur sonnant une clochette. Il a inventé cette disposition : elle ne se trouve pas dans le texte de Mansi ni ailleurs. De même, le franciscain de la Souabe, qui écrivait, après 1292, la chronique intitulée *Flores temporum*, a consacré à la législation d'Innocent III un paragraphe qui est un singulier mélange de dispositions édictées par le concile et de décrets canoniques émanés d'Innocent III dans de tout autres circonstances et à une époque bien antérieure². Ce religieux est d'ailleurs fort mal informé, puisqu'il place le 4^e concile de Latran en 1209 et fait de l'hérésiarque Amauri de Bèze un évêque de Chartres. Les chroniqueurs plus strictement contemporains, comme l'auteur de la Chronique de Saint-Martin de Tours ou le moine Aubri de Trois-Fontaines, ne commettent pas de pareilles erreurs. C'est dans ces deux annalistes qu'on trouve le plus de détails sur les canons de 1215. Aubri de Trois-Fontaines avait même commencé³ à nous donner l'analyse des 70 décrets : mais il a trouvé sans doute que c'était trop long, car il n'est allé que jusqu'au 17^e inclusivement, et il s'est contenté de dire pour les autres : « Suivent beaucoup d'autres articles, jusqu'au chiffre de 70⁴. » Le chroniqueur de Saint-Martin de Tours s'est borné, lui, à en résumer près d'une trentaine⁵.

Il est certain que l'œuvre du concile présidé et dirigé par Innocent III a fortement excité partout la curiosité publique. Et, tout d'abord, les historiens du temps font à son sujet une double constatation qu'il est intéressant de relever. Les uns, comme le chroniqueur de Saint-Martin de Tours, observent (ce qui ressort du texte même des canons) que les dispositions prises par l'assemblée de

1. Pertz, t. XXVI, *Ex Historiis Anonymi Remensis*, p. 530.

2. Ibid., t. XXIV, p. 247. Il prétend, par exemple, que les Juifs étaient obligés « fenestras et janua claudere », ce qui ne se trouve pas dans les canons de 1215.

3. Ibid., t. XXIII, p. 903. « Et hec sunt capitula hujus magni concilii numero 70 breviter annotata. »

4. Ibid. « Sequuntur et alia multa capitula usque ad 70. »

5. Ibid., t. XXVI, p. 466.

1215 ne sont pas toutes originales : beaucoup d'entre elles ne font que renouveler et confirmer les canons des conciles antérieurs, et notamment de celui qui fut tenu en 1179 par le pape Alexandre III¹. Et cela pour une raison bien simple, applicable à tout le moyen âge, c'est que, s'il était facile de légiférer, il l'était beaucoup moins de faire appliquer la loi. Les décrets des conciles étaient mal observés ou ne l'étaient pas du tout. Les législateurs ne faisaient donc que se répéter, parce que leurs prescriptions restaient souvent lettres mortes.

A en croire d'autres chroniqueurs, plusieurs canons du 4^e concile de Latran n'auraient pas eu un meilleur sort. Il en est ainsi, par exemple, de la défense faite de créer de nouveaux systèmes de règles monastiques. L'auteur des Annales de Normandie remarque très justement que cette prohibition ne put être observée que pendant un laps de temps très court². Et lorsque le Ménestrel de Reims a rappelé la disposition (canon 16) qui défendait aux prêtres de porter des chapes à manches, il ajoute : « Et beaucoup d'autres commandements qui ne sont mie bien tenus ni gardés³. » Ceci paraît correspondre à la réalité des faits. Les décisions d'un concile œcuménique et d'un pape tout-puissant inspiraient le plus grand respect. Mais, quand il s'agit du moyen âge, il faut toujours poser la question de savoir si la loi fut exécutée ; et comme Innocent III mourut quelques mois après l'avoir faite, il est probable qu'elle n'entra que partiellement et imparfaitement dans la pratique et le courant régulier des choses.

La première tâche et la plus essentielle pour le clergé réuni au Latran, c'était d'arrêter les progrès menaçants de l'hérésie. Les deux premiers canons⁴ sont donc consacrés à fixer le dogme. Ils nous donnent les principaux traits d'une profession de foi catholique : c'est un *credo*, et un *credo* dont tous les articles sont rédigés de manière à constituer une réfutation ou plutôt une négation des doctrines hérétiques les plus répandues, celles des Cathares, c'est-à-dire des Patarins d'Italie, des Albigeois de France et celle des Vaudois. Cette préoccupation est tellement visible qu'elle n'a pas

1. Pertz, t. XXVI, p. 466. « Sancta synodus multa constituit multaque constituta a retroactis temporibus confirmavit. »

2. Ibid., t. XXVI, p. 514. « Quod paucis potuit temporibus observari. »

3. Ibid., p. 530.

4. Mansi, col. 981, I. « De fide catholica » ; et II. « De errore abbatiss Joachim. »

besoin d'être démontrée. Lorsque le concile dit, à la fin du premier canon : « Non seulement les vierges et les hommes chastes, mais les gens mariés eux-mêmes peuvent parvenir à la béatitude éternelle », cela répond exactement à cette opinion rigoureuse des logiciens de l'hérésie albigeoise qui prétendaient que le mariage était l'œuvre du principe mauvais, comme toute concession à la matière, et, par lui-même, un obstacle au salut¹.

Dans le même ordre d'idées, le concile se crut obligé de condamner les affirmations qu'avait émises le fameux voyant de la Calabre, le moine Joachim de Floris, quand il réfuta l'enseignement du théologien Pierre Lombard, sur l'essence de la Trinité². Ce dogme de la Trinité est la pierre angulaire du christianisme. La doctrine de Pierre Lombard correspondait à la doctrine orthodoxe. Le concile la définit minutieusement, après avoir exposé non moins longuement l'erreur de l'abbé de Floris, mais il a soin d'ajouter que cet abbé n'a pas persévéré dans ses opinions, qu'il a soumis tous ses écrits à la correction du pape et signé une lettre où il déclare adopter, en toutes choses, le *credo* de l'Église romaine. En revanche, l'hérésie panthéistique et apocalyptique d'Amauri de Bène, celui-là même dont les disciples avaient subi le supplice du feu à Paris, en 1210, cette hérésie est exécutée par le concile en cinq lignes³. Aucun exposé de la doctrine amauricienne; une brève et énergique flétrissure : « Le dogme très pervers de l'impie Amauri, aveuglé par Satan, n'est pas à vrai dire une hérésie, mais une simple insanité⁴. »

Tous ceux qui ont adopté des doctrines contraires à la profes-

1. Jean Guiraud, *Cartul. de N.-D. de Prouille*, Introduction, *passim*. Voir notamment, au chapitre III (*la Morale cathare*), les pages relatives à la négation du mariage.

2. Mansi, col. 981. Voir, sur la personnalité et la doctrine de Joachim de Floris, P. Fournier, *Joachim de Flore, ses doctrines, son influence*, dans *Revue des questions historiques*, t. LXVII (1900), p. 457-505, et surtout E. Schott, *Joachim, der Abt von Floris*, et *Die Gedanken des Abtes Joachim von Floris*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XXII (fasc. 3), 1901, et t. XXIII (fasc. 2), 1902.

3. Mansi, col. 986. « Reprobamus etiam et damnamus perversissimum dogma impii Amalrici, cujus mentem sic pater mendacii excæcavit, ut ejus doctrina non tam heretica censenda sit quam insana. »

4. Un excellent résumé de la question d'Amauri de Chartres et de la doctrine amauricienne a été donné par M. P. Alphanéry dans *les Idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIII^e siècle* (1903), p. 141 et suiv. La note 1 de la page 142, où l'auteur critique les sources de l'histoire d'Amauri et de ses disciples, est particulièrement importante.

sion de foi orthodoxe qui vient d'être exposée sont des hérétiques; ils sont excommuniés et reconnus passibles des peines que le troisième canon¹ énumère avec grand détail.

Ce code pénal est, assurément, très dur. Ceux qui sont condamnés pour hérésie doivent être punis par le bras séculier et privés de leurs biens. Si ce sont des laïques, ces biens sont confisqués; si ce sont des clercs, ils sont dévolus aux églises. Excommuniés aussi ceux qui sont suspects d'hérésie et n'auront pu prouver leur innocence; et, s'ils persistent un an dans l'excommunication, on les condamnera comme convaincus d'hérésie. Les pouvoirs séculiers sont *obligés* de punir les hérétiques; les chefs d'État ou de seigneurie prêteront serment à cet égard, et s'ils se refusent à purger leur terre de l'hérésie, ils seront eux-mêmes excommuniés. Dans le cas où, malgré cela, ils s'obstineraient à ne pas remplir leur devoir, le pape aura le droit de délier leurs sujets du serment de fidélité et de livrer leur terre aux catholiques.

Ceci est la justification après coup de la croisade des Albigeois; on érige d'ailleurs en principe que tous les catholiques qui se dévoueront à la poursuite de l'hérésie auront droit à la rémission des péchés, à l'indulgence de croisade. Mais ce qu'il faut retenir surtout de ce troisième canon, ce sont les dispositions qui le terminent et qui ne constituent pas autre chose qu'une première ébauche de l'Inquisition, à cette différence près que les inquisiteurs ne sont pas des religieux appartenant à une congrégation spécialement chargée de prêcher et de punir les hérétiques. C'est aux archevêques et aux évêques que sont dévolus, dans leur ressort, la recherche et le châtiment de ceux qui auront abandonné l'orthodoxie. Tous les ans ils feront, à cet effet, une tournée d'inspection dans leur diocèse. Les notables de chaque localité *devront* leur dénoncer les coupables, ceux qui tiennent des réunions secrètes ou simplement « ceux qui ne vivent pas comme tout le monde »². L'évêque fera venir les accusés et punira canoniquement ceux qui ne se purgeraient pas de l'accusation. Et le concile définit la pénalité qui atteindra l'évêque lui-même, s'il essaie de se soustraire à son devoir.

Nous n'avons pas à nous étonner de voir le concile de Latran

1. Mansi, col. 986-990. « De hereticis. »

2. Mansi, col. 990. « Quod si quis ibidem hereticos sciverit, vel aliquos occulta conventicula celebrantes, seu a communi conversatione fidelium vita et moribus dissidentes, eos episcopo studeat indicare. »

organiser avec cette rigueur la répression de l'hérésie. C'était pour l'Eglise et pour la papauté une question de vie ou de mort; depuis vingt ans, elles se débattaient avec peine contre une opposition qui prenait toutes les formes et s'attaquait à tous les fondements sur lesquels reposait le catholicisme tel que l'avait constitué le moyen âge. On remarquera seulement que, dans cet exposé de la pénalité et des moyens répressifs, il n'est mentionné nulle part que la peine de mort soit applicable aux hérétiques. On veut que le bras séculier les punisse, mais le genre de punition n'est spécifié que d'une façon très vague, en dehors de la confiscation des biens et de la perte des droits civils. Nous savons, en effet, par ailleurs, que la législation d'Innocent III, imitée de celle des papes précédents, ne punissait l'hérésie que de l'emprisonnement ou du bannissement et de l'expropriation. Après tout, n'était-ce pas là un progrès sur la justice sommaire du peuple, des rois et de certains prélats qui commençaient par envoyer les hérétiques au bûcher, sans même faire la plupart du temps la distinction indispensable entre les convaincus et les suspects? Mais le progrès durera peu. Vingt ans après la mort d'Innocent III, quand la véritable inquisition, celle des Dominicains, fonctionnera, c'est la peine de mort, et surtout de la mort par le feu, qui aura prévalu¹.

Après les hérétiques, les schismatiques. Le concile a beau déclarer, dans le quatrième canon², que le christianisme grec est subordonné au christianisme latin, qu'il n'existe dans le monde chrétien qu'un berceau et qu'un pasteur, on peut prouver jusqu'à l'évidence que cette soumission des Grecs aux Latins n'était que théorique et temporaire. En fait, les Grecs continuaient à détester les Latins, qui le leur rendaient bien; il n'existait entre les deux églises qu'un lien éphémère de subordination politique³: au point de vue du dogme et des rites, elles restaient et elles resteront, elles sont encore aujourd'hui, tout aussi séparées et irréductibles que par le passé.

1. Voir C. Molinier, *L'Inquisition dans le midi de la France aux XIII^e et XIV^e siècles* (1881); J. Havet, *L'Hérésie et le bras séculier au moyen âge* (1881); Luchaire, *Innocent III; la croisade des Albigeois* (2^e éd., 1907).

2. Mansi, col. 990. « De superbia Grecorum contra Latinos. »

3. Norden, *Das Papsttum und Byzanz* (1903), p. 181 et suiv.; Luchaire, *Innocent III; la question d'Orient*, p. 230 et suiv. Cf. p. 292, où le quatrième canon est traduit et commenté.

En face de la grande unité latine ou plutôt dans l'intérieur même du monde latin, il y a un élément réfractaire et disparate, les Juifs, aussi odieux qu'indispensables aux chrétiens. On les persécute par haine religieuse ou pour les dépouiller; mais on les tolère plus souvent encore parce qu'on a besoin de leur argent, et qu'emprunter et être obéré semble être la condition même de l'existence, pour les seigneurs d'Eglise comme pour les seigneurs féodaux. Quatre canons du concile de Latran sont relatifs à la question juive¹. Le concile veut qu'au point de vue financier, les chrétiens cessent d'être les victimes de la rapacité des usuriers juifs. Il veut qu'on puisse partout et en tous temps distinguer les juifs des chrétiens, en les condamnant à porter des vêtements particuliers. Il leur défend, lors des grandes fêtes chrétiennes, de sortir dans la rue et de se moquer des cérémonies catholiques et de blasphémer le Christ. Il défend aussi qu'on donne aux Juifs des emplois publics. Enfin, il ordonne aux prélats de veiller à ce que les Juifs convertis et baptisés ne continuent pas à observer les rites de leur ancienne religion.

Telles sont les dispositions qui concernent et le dogme catholique et les relations du catholicisme avec les éléments d'opposition religieuse qu'il trouvait chez lui et autour de lui. Mais, naturellement, le plus grand nombre des canons sont ceux qui concernent la hiérarchie constitutive de l'Eglise et surtout la réforme du corps sacerdotal.

La hiérarchie est nettement affirmée dans le cinquième canon². C'est à l'Eglise romaine qu'appartient la primauté, parce qu'elle est la mère et la maîtresse, *mater et magistra*, de tous les chrétiens. Le pape est au-dessus des quatre patriarches d'Orient; c'est lui qui leur confère le pallium, qui reçoit leur serment de fidélité et d'obéissance; c'est à lui qu'on peut en appeler de leurs décisions. Mais, en même temps que le concile subordonne les patriarchats à la papauté, il les classe : il confère le premier rang à Constantinople, le second à Alexandrie, le troisième à Antioche, le quatrième à Jérusalem. Ce classement, sans doute, ne donnait pas toute satisfaction aux prétentions des divers patriarches : il fut un temps où la primauté de Constantinople avait été vivement

1. Les canons 67 (Mansi, col. 1054), 68 (Mansi, col. 1055), 69 et 70 (Mansi, col. 1058). Sur les rapports des Juifs avec Innocent III, voir L. Lucas, *Innocent III et les Juifs*, dans *Revue des études juives*, t. XXXV (1898).

2. Mansi, col. 990. « De dignitate Patriarcharum. »

combattue par les cités concurrentes et niée par les papes eux-mêmes. Mais Constantinople possède maintenant un patriarche latin; elle est soumise (au moins extérieurement) à l'Eglise romaine; elle doit dominer les autres églises apostoliques qui se trouvent encore, en grande partie, sous la domination des musulmans.

Le grand souci d'Innocent III fut de mettre dans le corps ecclésiastique, que la papauté domine et maîtrise, l'ordre, la discipline et la moralité, c'est-à-dire ce qui lui assurera le respect de l'opinion et les moyens de résister à l'hérésie.

A cet égard, le recrutement du personnel sacerdotal, à tous les degrés, doit être sévèrement surveillé. Et c'est pourquoi cinq canons¹ sont consacrés aux élections ecclésiastiques. Le concile définit les différents modes d'élection, réproouve les élections clandestines, défend de laisser les sièges vacants plus de trois mois, prive du droit d'éligibilité les clercs qui auront recouru aux pouvoirs laïques et recommande aux prélats de soumettre la nomination de bénéficiaires à une sérieuse enquête. Pas de complaisance : les incapables ou les indignes doivent être impitoyablement rejetés. Les conciles provinciaux et diocésains devront faire chaque année des enquêtes approfondies sur ce point. Les évêques et même les archevêques qui remplissent mal leurs devoirs de surveillance n'échapperont pas au châtement.

Puis c'est la justice ecclésiastique qui attire l'attention du réformateur. Il restreint la facilité excessive des appels au juge du degré supérieur et défend le plaideur contre l'arbitraire du juge. Il entend que la procédure soit écrite, qu'on n'assigne pas un accusé devant un juge trop éloigné et que le plaignant soit remis en possession, au moins provisoire, des biens dont il a été dépouillé, afin de pouvoir prouver son droit. Il ne faut pas s'étonner qu'Innocent III, juriste et juge extraordinairement occupé, ait consacré un assez grand nombre de canons² aux questions d'ordre judiciaire et de procédure. Nul doute que ces textes n'aient exercé une action profonde et durable sur le droit canonique et séculier. En réglementant³ notamment la procédure

1. Ibid. Canons 23-24 (Mansi, col. 1011), 25-26 (Mansi, col. 1014) et 30 (Mansi, col. 1018).

2. Canons 8 (Mansi, col. 994), 18 (Mansi, col. 1006), 35 (Mansi, col. 1022), 36-38 (Mansi, col. 1023), 39-40 (Mansi, col. 1026). Cf. les canons 42 et 52.

3. Ibid., canon 8.

pénale *per inquisitionem*, qui, dès la fin du XII^e siècle, avait été approuvée par des décrétales, le concile l'introduisait dans notre ancien droit, d'où elle a éliminé la procédure accusatoire.

Il faut plus de justice dans le monde clérical, mais il faut aussi plus de lumières. Déjà le concile de Latran de 1179 avait institué, dans chaque église cathédrale, un maître chargé d'instruire gratuitement les clercs. Pour beaucoup d'églises, cette décision était restée lettre morte. Innocent III la renouvelle¹ et décide que non seulement dans chaque église cathédrale, mais dans toutes les autres églises on créera un professeur de grammaire. Chaque église d'archevêché n'en aura pas moins un maître de théologie, *theologus*, qui aura mission d'enseigner sa science aux prêtres et de leur apprendre tous leurs devoirs professionnels. Il est clair, d'autre part, que les évêques ne suffisent pas à la prédication. Ils devront désigner des prédicateurs chargés d'instruire les fidèles dans les églises et de pourvoir à tous leurs besoins².

Le difficile était de trouver les moyens efficaces de réformer les abus, les excès de pouvoir et surtout de corriger les mœurs. Besogne nécessaire et urgente; aussi ne sera-t-on pas surpris qu'un grand nombre de canons aient été consacrés à cet objet. D'abord, il faut que la correction vienne de haut. Tous les ans, les métropolitains réuniront leurs suffragants dans le synode provincial³; chaque diocèse aura ses enquêteurs chargés de signaler les scandales et les abus, et tous les ans des décrets de réformes seront publiés dans les conciles diocésains. La correction s'exercera même sur les chanoines des cathédrales. C'est le chapitre qui, sur la réquisition de l'évêque et dans les délais fixés par lui, corrigera ses propres membres. S'il s'y refuse et si, par désobéissance, il va jusqu'à cesser l'office religieux, l'évêque le célébrera lui-même dans la cathédrale.

Suit la longue série des prohibitions qui ont pour objet de supprimer ou de diminuer les vices et les abus de toutes sortes dont l'Église est la première victime.

Mesures prises contre l'hérédité des prébendes. Les fils de chanoines ne seront pas bénéficiés dans les églises de leurs pères⁴.

1. Canon 11 (Mansi, col. 999).

2. Canon 10 (Mansi, col. 998).

3. Canon 6 (Mansi, col. 991).

4. Canon 31 (Mansi, col. 1018).

Contre la simonie : les religieuses ne seront pas reçues dans les couvents moyennant finance ; les évêques n'exigeront pas d'argent pour instituer les curés, les moines pour s'agréger des laïques, et les sacrements se donneront gratis¹. Contre l'abus de l'excommunication : le concile limite le droit d'excommunier ; il permet aux excommuniés de récuser les juges suspects et de faire appel ; il défend qu'on excommunie ou qu'on absolve pour de l'argent². Contre le cumul des bénéfices³ : c'est en vain que le concile de Latran de 1179 l'avait défendu. Innocent III renouvelle la défense. On ne peut pas être titulaire de deux bénéfices comportant la charge d'âmes, ni exercer deux dignités dans la même église. Le pape seul a le droit d'enfreindre la loi sur ce point pour récompenser des mérites exceptionnels, des personnes illustres ou très lettrées.

Notons ce privilège de Rome ; elle en abusera au point que le cumul des bénéfices et des dignités fleurira, au XIII^e siècle, comme si le concile de 1215 ne l'avait pas condamné.

Il faut que les ministres du Dieu de paix et de douceur conservent le caractère qui convient à leur apostolat. On leur défend de rendre des sentences judiciaires qui comportent le sang versé : la procédure sanglante doit être laissée aux laïques. A plus forte raison n'ont-ils pas le droit de guerroyer, de se mettre à la tête des bandes de routiers, d'arbalétriers, de soldats quelconques. Ils ne pourront ni exercer la chirurgie, qui les obligerait à brûler ou à couper les membres, ni même bénir les épreuves judiciaires, les supplices qui peuvent mal tourner pour le patient. Il ne leur est pas permis davantage⁴ de faire des métiers ou des commerces de laïques, surtout quand ils sont malhonnêtes, de hanter les mimes, les jongleurs, les histrions, de jouer aux dés, d'entrer chez les marchands de vin ou dans les auberges, à moins qu'ils ne soient en voyage. Ils doivent porter la tonsure et se vêtir d'habits fermés qui ne soient ni trop courts ni trop longs. Pas d'étoffes rouges ou vertes, pas de manches longues, pas de souliers en pointe, pas de selles ou d'éperons dorés, pas de bagues (sauf pour les évêques et les abbés), pas d'agrafes ou de courroies d'or et d'argent.

1. Canons 63-64 (Mansi, col. 1051), 65-66 (Mansi, col. 1054).

2. Canons 47 (Mansi, col. 1031), 48 (Mansi, col. 1034), 49 (Mansi, col. 1035).

3. Canon 29 (Mansi, col. 1015).

4. Canon 16 (Mansi, col. 1003).

Un canon tout entier est consacré à l'ébriété chez les clercs¹; un autre à l'incontinence². « L'ébriété, dit le concile, pousse à la luxure. Il faut que les prêtres s'abstiennent de parier à qui boira le plus. » On leur défend de chasser au fauve ou à l'oiseau, d'avoir des chiens et des oiseaux de chasse. On veut aussi que leurs églises soient bien tenues³. Innocent III s'indigne contre les curés qui laissent le temple de Dieu et les objets servant au culte dans un état indescriptible de négligence et de saleté et aussi contre ceux qui le remplissent d'un mobilier profane, « de façon que leur église, dit-il, ressemble plutôt à une maison de laïque qu'à la basilique du Seigneur ».

Une des dispositions les plus curieuses qu'ait prises le législateur de 1215 et l'une de celles qui ont le plus vivement frappé l'opinion contemporaine concerne les reliques des saints⁴. Innocent III ne veut pas que les prêtres fassent le commerce des reliques ni abusent du procédé qui consiste à les montrer pour de l'argent. « Cet abus, dit-il, a été trop souvent reproché à la religion chrétienne. » Et, sachant quelle immense quantité d'ossements sacrés plus ou moins authentiques circule à travers le monde, il défend l'exposition de toute relique nouvelle qui n'aura pas été approuvée et recommandée par la cour de Rome. Les évêques auront soin de ne pas permettre que les fidèles soient trompés par les fausses légendes ou les documents controuvés « que produit l'esprit de lucre, ajoute-t-il, *dans la plupart des localités* »⁵. Il s'élève également contre l'usage abusif des quêtes et les mensonges des quêteurs, généralement montreurs de reliques et exploiters de la crédulité populaire. Ils ne circuleront qu'avec une lettre signée du pape ou de l'évêque et ne demanderont rien en dehors de ce qui est contenu dans le texte de cette autorisation. Encore Innocent III, sur ce point, se méfie-t-il des évêques, et le concile leur impose la formule de l'autorisation pontificale, plus réservée⁶. Enfin, il croit devoir formellement limiter le droit de conférer des indulgences. L'épiscopat en abusait au mépris de l'autorité supérieure du pontife

1. Canon 15 (Mansi, col. 1003).

2. Canon 14 (Mansi, col. 1003).

3. Canons 19 et 20 (Mansi, col. 1007).

4. Canon 62 (Mansi, col. 1050).

5. Ibid. « Sicut et in plerisque locis occasione quæstus fieri consuevit. »

6. Mansi, col. 1050. « Forma litterarum predicatorum. »

romain. La validité de l'indulgence épiscopale ne devra pas dépasser un an.

Il ressort de ces dispositions que la réforme de 1215 ne s'applique pas seulement au clergé pris dans sa généralité ni au clergé inférieur. Elle vise tout aussi bien les chefs des églises, archevêques, évêques, hauts prélats. Le concile flétrit et prohibe les mauvaises habitudes d'un certain épiscopat. Il lui défend de passer la moitié des nuits à banqueter et à tenir des conversations illicites (sans parler d'autres actes plus graves, *ut de aliis taceamus*, dit le texte)¹. Il s'élève contre les évêques qu'on ne voit jamais à matines, qui ne disent la messe que quatre fois par an ou qui s'abstiennent même complètement d'y assister. Les prélats et même les légats du pape ne devront pas opprimer les fidèles et le clergé sous prétexte d'exiger des procurations ou un service quelconque ni leur extorquer de l'argent pour une visite qui, en réalité, n'a pas lieu². Et, quand ils instituent des prêtres, ils sont tenus de les faire instruire ou de leur donner eux-mêmes l'instruction³. Le huitième canon⁴, qui règle la procédure à suivre contre les clercs prévaricateurs, ne s'applique pas seulement à l'Église d'en bas, aux subordonnés des évêques, mais aux évêques eux-mêmes, quand ils sont convaincus d'abus de pouvoir.

Les membres du clergé régulier, les moines, ont leur tour; mais les canons qui les concernent sont très peu nombreux. Cela s'explique sans doute par ce fait que beaucoup de monastères, sous le pontificat d'Innocent III, avaient été l'objet de décrets de réforme spéciaux. Le concile ordonne aux prélats de sévir contre les puissances laïques qui persécuteraient les moines dans leurs personnes ou dans leurs biens⁵; mais il veut aussi que les congrégations religieuses restent fidèles aux obligations de leur institut et que l'ordre et la paix n'y soient pas troublés. Il défend aux moines de se porter caution ou de rien emprunter sans la permission de la communauté⁶, de faire partie de plusieurs monastères, de diriger plusieurs abbayes. Il stimule le zèle des évêques,

1. Canon 17 (Mansi, col. 1006).

2. Canons 33 (Mansi, col. 1019) et 34 (Mansi, col. 1022).

3. Canon 27 (Mansi, col. 1025).

4. Mansi, col. 994.

5. Canon 12 (Mansi, col. 1002).

6. Canon 59 (Mansi, col. 1047).

qui devront veiller à ce que les abbayes observent la règle et ne s'endettent pas. Il renouvelle enfin, en la modifiant sur certains points, une importante décision d'Innocent III : la tenue obligatoire de chapitres généraux où les abbés de tout un royaume ou de toute une province se réuniront pour traiter des questions qui intéressent leur ordre et surtout de la réforme monastique. On décrète¹ que ces assemblées auront lieu tous les trois ans et qu'elles désigneront des visiteurs chargés d'inspecter les monastères d'hommes et de femmes, d'y corriger les abus et d'y introduire toutes les réformes jugées indispensables. Cette inspection était déjà dans les traditions des ordres de Cluny et de Cîteaux ; elle sera dorénavant applicable à tous les établissements du clergé régulier. Mais, d'ailleurs, le concile estime qu'il importe de restreindre la multiplication excessive des systèmes nouveaux de vie monastique. Il est visiblement effrayé des tentatives innombrables qui se produisent partout pour fonder de pieuses confréries ouvertes aux laïques comme aux clercs et destinées à encourager l'esprit de réforme au delà peut-être des limites admises par une rigoureuse orthodoxie. De là le canon 13, qui défend de fonder une « religion nouvelle »², c'est-à-dire une nouvelle association religieuse. Que celui qui veut entrer en religion se soumette à l'une des règles monastiques déjà existantes. Que celui qui veut fonder une maison religieuse l'annexe à un institut déjà approuvé.

De l'éternel conflit qui mettait aux prises les deux fractions du monde clérical, l'Église séculière et l'Église régulière, c'est à peine si le concile de Latran a paru se préoccuper. On ne peut que citer, à cet égard, le canon 60, qui défend aux abbés d'empiéter sur la fonction de l'évêque³, et le canon 55, qui interdit aux congrégations religieuses, comme celle des Cisterciens, d'acheter des terres soumises à l'impôt de la dime⁴. C'est que le privilège de Cîteaux voulait que leurs possessions ne fussent pas dimables, et qu'il faut absolument, d'après le canon 56, que la dime soit payée et que le droit du curé de paroisse demeure intact⁵.

1. Canon 12 (Mansi, col. 999).

2. Mansi, col. 1002. Voir ce qu'on a dit précédemment (*Rev. hist.*, t. XCVII, p. 257) à propos de saint Dominique et de saint François.

3. Mansi, col. 1047.

4. Mansi, col. 1042.

5. Mansi, col. 1043.

Mais qui paye la dime? Le fidèle qui ne porte pas tonsure et soutane, le laïque; et le monde laïque est visé, lui aussi, par les décrets du quatrième concile de Latran. A l'époque d'Innocent III, le spirituel et le temporel sont encore tellement confondus et l'Église est si bien maîtresse de toutes les consciences, si habituée à intervenir dans le domaine de la vie civile, elle tient l'homme par tant de côtés à la fois qu'elle légifère en même temps pour le laïque comme pour le clerc. On lui reconnaissait alors le droit de régler, à son gré, les affaires de mariage, de patronage, de dimes, de justice, de testaments, toutes matières dans lesquelles le monde séculier était intéressé au premier chef.

Sur la question du mariage, l'Église d'Innocent III veut être plus libérale que celle des papes précédents. Elle abolit, par le fameux canon 50, la prescription ancienne qui interdisait les mariages entre parents en deçà du septième degré de parenté. Dorénavant, c'est la parenté au quatrième degré inclusivement qui sera la limite prohibitive, tant pour la consanguinité que pour l'affinité¹. Mais, si la mesure est libérale, le considérant est bizarre et d'esprit tout scolastique. Pourquoi le quatrième degré? C'est que, pour les deux conjoints, le mariage entraîne la possession corporelle réciproque : or, il y a quatre humeurs dans le corps de l'homme et de la femme, et ce corps est composé des quatre éléments dont la nature entière est constituée. D'ailleurs, si le concile entend faciliter les mariages, il ne veut que des mariages chrétiens et réguliers. Pas de mariages clandestins; les enfants issus de telles unions ne seront pas tenus pour légitimes; une pénalité sévère est édictée contre les prêtres et les moines qui y auront prêté la main².

Innocent III ne pouvait pas supprimer les patrons laïques des églises, mais au moins s'efforce-t-il de régler et de limiter leur pouvoir. Les patrons ne doivent pas conférer les cures : ils sont tenus de présenter à l'évêque le candidat de leur choix et un candidat reconnu apte à sa fonction; ils n'ont pas le droit de les révoquer sans le consentement de l'évêque³. Ceux qui auront mutilé ou tué leur curé (il faut croire que le fait n'était pas rare) seront déchus de leur droit patronal⁴. Dans les conditions régu-

1. Mansi, col. 1035.

2. Canon 51 (Mansi, col. 1038).

3. Canon 61 (Mansi, col. 1047).

4. Canon 45 (Mansi, col. 1030).

lières, il faut que le patron de l'église laisse au curé de quoi pourvoir à ses besoins¹. Il y a de malheureux desservants qui n'ont, pour vivre, que la seizième partie des dîmes. Aussi arrive-t-il que, dans ces régions, on ne trouve, pour desservir les paroisses, que des gens presque complètement *ignares*.

La question des dîmes est vitale pour l'Église. Il faut que les laïques payent la dîme, sans chercher à frauder ou à tourner cette obligation, qui est stricte². Et ils doivent la payer à l'autorité ecclésiastique avant de s'acquitter des taxes qu'exigent d'eux les pouvoirs séculiers³ : la dîme d'abord, l'impôt après. Façon très claire de marquer la supériorité de la société ecclésiastique sur la société laïque. C'est en vertu de ce droit supérieur du prêtre que le canon 46, renouvelant une prohibition du concile précédent⁴, défend aux municipalités de soumettre les clercs à la taille. Si le concile admet que les clercs ne doivent pas empiéter sur la juridiction laïque, il proclame énergiquement le principe que les laïques n'ont aucun pouvoir sur les choses d'église⁵, qu'il est interdit aux laïques de forcer les clercs, qui ne tiennent rien d'eux en fief, à leur jurer fidélité⁶, et que toute législation laïque qui porte atteinte aux droits de l'Église est considérée *a priori* comme nulle et sans valeur⁷.

Tout le moyen âge est là. L'Église peut beaucoup sur les laïques; les laïques ne peuvent rien sur elle. Il y a pénétration intime du spirituel et du temporel; mais le spirituel est l'élément dominateur, assujettissant, et le temporel ne peut pas user de réciprocité.

Les deux canons les plus contraires à nos idées modernes sont le 21 et le 22. Le 21 décrète⁸ que tout fidèle qui a atteint l'âge de discrétion devra se confesser une fois l'an au prêtre de sa paroisse et communier au moins à Pâques. Ceci n'est pas une question de conscience individuelle, mais une loi stricte, que le concile ordonne de publier dans toutes les églises. Et le fidèle qui se dérobe à la loi sera expulsé de l'Église et privé de la sépulture

1. Canon 32 (Mansi, col. 1019).

2. Canon 53 (Mansi, col. 1042).

3. Canon 54 (Mansi, col. 1042).

4. Mansi, col. 1030.

5. Canon 44 (Mansi, col. 1027).

6. Canon 43 (Mansi, col. 1027).

7. Canon 44 (Mansi, col. 1027).

8. Mansi, col. 1007.

chrétienne. Le canon 22, tout à fait dans le même ordre d'idées, est relatif aux médecins¹. Ne croyons pas que les médecins de ce temps soient libres d'agir comme ils l'entendent quand on les appelle au chevet d'un malade. Ils doivent avant tout l'engager à faire venir le médecin de l'âme, c'est-à-dire le prêtre. L'âme avant tout; les soins du corps viendront après, et le remède matériel agira d'autant plus sûrement que le malade aura eu recours au préalable au remède spirituel. Et, si le médecin refuse de se conformer à cette loi, on le tiendra écarté de l'église jusqu'à ce qu'il ait fait amende honorable. Et l'on pense bien qu'un médecin excommunié à pareille époque ne trouvait pas beaucoup de clients.

Au total, que trouvons-nous dans cette législation d'un concile œcuménique présidé et inspiré par Innocent III? Le renouvellement d'un certain nombre de mesures édictées par ses prédécesseurs, des idées réformatrices qui lui appartiennent en propre, quelques mesures d'un libéralisme évident et qui constituent un progrès social, le désir très sincère de rendre l'Église plus éclairée, plus morale, plus digne de sa mission. Mais là encore apparaît cette tradition du catholicisme médiéval qui a laissé sur le système religieux des temps postérieurs une impression difficile à effacer : l'affirmation énergique de la supériorité du clerc et du droit que s'attribue l'Église de soumettre le laïque à sa domination et à ses lois.

* *

Après la dernière séance générale, celle du 30 novembre 1215, les opérations du quatrième concile de Latran étaient terminées. Les assistants prirent congé du pape; mais, avant de les laisser partir, s'il faut en croire tout un ensemble de témoignages qui concordent, Innocent III exigea d'eux des sacrifices pécuniaires auxquels ils ne se résignèrent pas sans protester. Il est vrai que ces témoignages émanent de prélats ou de moines anglais. En Angleterre, on raillait voloptiers la cour de Rome et l'on n'avait pas pour la papauté une affection sans mélange. Mathieu de Paris, en particulier, a dit, sous une forme plus acerbe, beaucoup de mal des papes et de leurs légats. Néanmoins, l'affir-

1. Mansi, col. 1010.

mation d'un autre chroniqueur, Gérard de Barri, qui fut plutôt un ami d'Innocent III, vient corroborer la sienne, et, dans les détails très précis qu'ils donnent l'un et l'autre, il est bien difficile de ne pas reconnaître une certaine part de vérité.

Mathieu de Paris s'est plu à répéter, dans plusieurs de ses œuvres historiques¹, que, lorsque les prélats vinrent demander à Innocent III la permission de quitter Rome, le pape sollicita de chacun d'eux, à titre d'aide, une certaine somme qu'ils furent obligés d'emprunter, à gros intérêts, aux banquiers, c'est-à-dire aux usuriers de la curie, dépense qui s'ajouta aux frais de voyage pour lesquels ils durent également contracter des emprunts. Et le même chroniqueur ne se borne pas à cette assertion générale. Dans son histoire de l'abbaye de Saint-Albans², il met en scène l'abbé Guillaume et le pape, l'exploité et l'exploiteur. Au moment où l'abbé se présente à Innocent III pour prendre congé et recevoir, avant de partir, la bénédiction apostolique, le pape lui dit : « N'es-tu pas cet abbé de Saint-Albans qui a reçu tant de privilèges et de bienfaits du siège romain? Est-ce qu'il convient à un personnage de ton importance et de ta valeur de s'en aller ainsi sans avoir égard au pape (c'est-à-dire sans lui avoir fait le cadeau d'usage)? » L'abbé s'exécute : il offre cinquante marcs. Le pape le gronde amicalement de donner si peu. Guillaume ne put sortir de la chambre pontificale, où il se repentit bien d'être entré, qu'après avoir été taxé à cent marcs, qu'il dut emprunter, à de dures conditions, aux usuriers pontificaux. Mais il supporta vaillamment cette épreuve, « parce que, dit le chroniqueur, le pape joua le même tour à tous les prélats ».

Et quand Mathieu de Paris, racontant par la suite des événements dont il fut plus immédiatement le contemporain, nous parle des exigences financières d'un des successeurs d'Innocent III, Innocent IV, qui rançonna lui aussi les évêques dans une circonstance toute semblable, il ajoute : « L'exemple lui avait été donné par son devancier, Innocent III, car celui-ci, dans le dernier concile, inventa ce précédent déplorable d'avoir extorqué de l'argent à chaque prélat qui s'en allait, sans avoir égard aux dépenses et aux périls de toute sorte que comportait leur voyage à Rome³. »

1. Pertz, t. XXVIII, *Ex Mathei Paris. Historia Anglorum*, p. 399.

2. Ibid., t. XXVIII, p. 438.

3. Ibid., t. XXVIII, p. 200. « Sumpsit enim hec consuetudo ab predecessore

A entendre Gérard de Barri ou Le Cambrien, le pape ne se serait montré aussi exigeant que parce qu'il voulait relever à tout prix la situation financière de l'Eglise romaine. Et c'est pourquoi il fit tous ses efforts pour obtenir de chaque église du monde entier le dixième de ses revenus, applicable aux besoins du Saint-Siège. « Mais la majeure et la meilleure partie du concile et du clergé universel refusèrent de subir cette contribution, si bien que le pape n'obtint pas en cette affaire le succès qu'il désirait et que cette conception de son esprit ne fut qu'imparfaitement réalisée¹. »

Nous avons peine à croire qu'Innocent III ait montré, dans les requêtes pécuniaires qu'il adressa aux membres du concile lors de leur dispersion, l'avidité cynique que lui attribue Mathieu de Paris. Il y mit sans doute plus de formes; mais le fait en lui-même ne paraît pas douteux, car d'autres témoignages, provenant des plaideurs de toute origine qui séjournaient à Rome pour leurs procès, ne laissent pas le moindre doute sur le caractère presque obligatoire du « cadeau » fait au pape et aux cardinaux par les ecclésiastiques qui prenaient congé de la curie². Quel que fût le désintéressement personnel de ce pape, il est certain qu'il ne parvint pas, malgré ses efforts, à changer les habitudes vénales de son entourage, et que, pour payer les frais d'une administration et d'une diplomatie qui embrassaient l'Europe entière, pour subvenir à ses libéralités envers le clergé et les pauvres, pour payer les frais de ses constructions (car il aimait à bâtir), il lui fallait bien continuer cette exploitation financière de la chrétienté, qui sera singulièrement développée et perfectionnée par ses successeurs.

Achille LUCHAIRE.

suo Innocentio in ultimo concilio exordium detestandum, ut, celebrato concilio, non detur prelati recedendi licentia, donec papa sigillatim a singulis pecuniam extorserit, non habito respectu ad labores et viatica prelatorum in itineribus vexatorum. »

1. Pertz, t. XXVII, p. 421.

2. Voir notre livre *Innocent III; Rome et l'Italie* (2^e éd.), p. 217 et suiv. Cf. *Neues Archiv*, t. XXXI, fasc. 3 (1906); M. Spaethen, *Geraldus Cambrensis und Thomas von Evesham über die von ihnen an der Kurie geführten Prozesse*.

LOUIS XIV

ET LA GUERRE ANGLO-HOLLANDAISE

DE 1665-1667.

La politique de Louis XIV dès le début de son gouvernement personnel visait à l'affermissement et à l'agrandissement de l'influence que la France s'était acquise en Europe. Il y a une quinzaine d'années, M. Chéruel a exposé dans la *Revue d'histoire diplomatique*¹ les premières démarches politiques faites dans ce but par le roi même, — sur les conseils de Hugues de Lionne, héritier des idées politiques de Mazarin, — à la fois en Espagne, en Italie, en Allemagne et en Pologne. Mais presque en même temps, une autre question fort importante se présenta : quelle attitude le roi prendrait-il à l'égard des deux grandes puissances maritimes de l'époque, l'Angleterre et la République des Provinces-Unies ?

Les relations de la France avec l'Angleterre, son alliée au temps du protecteur Cromwell, s'étaient considérablement refroidies depuis la restauration des Stuarts. La paix de Munster, que les Provinces-Unies avaient conclue sans le concours de la France, avait rompu l'alliance franco-hollandaise de l'an 1635, et, dès 1648, la France avait regardé d'un œil malveillant l'État qu'elle avait jadis protégé contre l'Espagne. La paix des Pyrénées étant faite, la République chercha aussitôt à renouer l'amitié. D'abord, Mazarin accueillit sans empressement ses avances. Après la restauration de Charles II et l'envoi en France d'une ambassade extraordinaire par les États-Généraux, les dispositions du cardinal devinrent plus favorables². Enfin quand Mazarin fut mort, Louis XIV, après quelques hésitations, consentit à l'alliance défensive, qui fut conclue en 1662. Cette alliance était

1. T. IV (1890), p. 161 et suiv.

2. Cf. E.-C. Molsbergen, *Frankrijk en de Republiek der Vereenigde Nederlanden* (Rotterdam, 1902), p. 187, 198 et 204.

surtout, dans l'esprit du roi, comme une maille de plus au filet dans lequel il comptait embarrasser l'Espagne, objet principal de sa politique. Pour la République, elle était importante à un autre point de vue. Ses relations avec l'Angleterre étaient presque toujours tendues, en raison de leur rivalité commerciale et coloniale. Cette opposition d'intérêts, qui avait causé une première guerre au temps du Commonwealth anglais (1652-1654) et qui avait menacé de causer une seconde guerre aux derniers jours de Cromwell, ne s'apaisant pas après la restauration, les États-Généraux devaient tenir beaucoup à être assurés du secours de la France si l'Angleterre les attaquait. Résolus eux-mêmes à ne suivre une politique offensive qu'en cas d'absolue nécessité, ils pensaient que l'Angleterre hésiterait également à commencer la guerre si elle voyait la France prendre leur parti. La principale raison qui avait poussé Louis XIV à s'allier à la République et non à l'Angleterre, avec laquelle il était aussi entré en négociations, c'étaient les troubles qui menaçaient, dans les premières années, le règne du roi Charles II et qui faisaient qu'on ne pouvait pas compter sur l'Angleterre des Stuarts. Le roi de France espérait avoir une alliée plus sûre dans la République. Cet espoir, cependant, fut bientôt déçu.

Lorsque, en l'an 1663, le comte d'Estrades, nommé ambassadeur en Hollande, vint à La Haye, afin de s'entendre avec les États-Généraux à l'égard des droits de la reine de France sur les Pays-Bas espagnols, il s'aperçut au cours des négociations avec Jean De Witt, grand pensionnaire de Hollande et comme tel ministre des affaires étrangères de la République, de la méfiance extraordinaire des hommes d'État et du peuple hollandais à l'égard de l'agrandissement du territoire français. On sait que ces négociations n'aboutirent à aucun résultat. Louis XIV comprit que, « le cas échéant », il ne pourrait attendre de secours de la part des États-Généraux, et qu'il était plus vraisemblable que ceux-ci s'opposeraient à la réalisation de ses projets.

Peu de temps après, au cours de l'an 1664, les relations des puissances maritimes empirèrent tellement que la guerre sembla inévitable. Dans ces circonstances, on apprit que les Anglais s'étaient emparés du fort de Cabo-Corso, une des possessions de la Compagnie néerlandaise des Indes occiden-

tales, située sur la côte de la Guinée en Afrique, et ensuite de la colonie de la Nouvelle-Belgique¹, appartenant à la même Compagnie et située dans l'Amérique du Nord. Le gouvernement anglais tâcha de justifier ces procédés en s'appuyant sur des droits prétendus plus anciens. Mais les États-Généraux envoyèrent dans le plus grand secret l'escadre, qui, sous le commandement de De Ruyter, était alors dans la Méditerranée, afin de reprendre ces colonies. Et le bruit de cette expédition se divulguant quelques mois après, l'Angleterre commença les hostilités en Europe : au mois de novembre 1664, l'embargo fut mis sur tous les vaisseaux hollandais dans les ports anglais et, au mois de janvier suivant, une escadre anglaise attaqua près de Cadix une flotte marchande hollandaise, convoyée par quelques vaisseaux de guerre. Cependant, la déclaration de guerre se faisait encore attendre.

Louis XIV fit-il face à ses obligations, conformément à l'alliance de 1662, alors que la République n'avait montré nulle disposition à le laisser agir librement à l'égard de l'Espagne et que l'Angleterre paraissait être plus forte et plus unie qu'on ne l'avait cru trois ans auparavant? Les historiens qui se sont occupés de cette question ne sont point d'accord, mais leurs conclusions peuvent se ramener à deux, nettement opposées l'une à l'autre. D'après l'une, il faudrait admettre que Louis XIV, espérant que les puissances maritimes s'affaibliraient mutuellement, se réjouit de la guerre prochaine et même qu'il l'encouragea en secret ; d'après l'autre, que le roi fit de son mieux, d'abord pour apaiser la querelle naissante, puis pour finir la guerre au plus tôt. Il serait superflu d'énumérer tous les auteurs dont plusieurs ne font qu'effleurer la question. N'indiquons que les principaux d'entre eux. Les deux opinions sont, avec quelques nuances de détail, également répandues dans la littérature historique dès le xvii^e siècle ; toutefois, la première n'apparaît d'abord que sous forme d'hypothèse ou d'argument politique². Elle a été fermement exprimée pour la première fois

1. Actuellement l'État de New-York.

2. Voir, entre autres, Gerard Brandt, *Het leven en bedrijf van den heere Michiel de Ruyter* (édition de 1701), p. 544; Lieuwe van Aitzema, *Saken van Staet en oorlog*, t. VI (édition de 1672), p. 235; William Temple, *Works* (édition de 1814), t. I, p. 290; cf. Lister, *Life of Edward Hyde, Earl of Clarendon*, t. III, p. 319.

par Jean Wagenaar¹, l'historien hollandais bien connu du XVIII^e siècle; au XIX^e siècle, elle a été soutenue entre autres par M. A. Lefèvre-Pontalis², et récemment encore par M. Blok dans sa monumentale *Histoire du peuple néerlandais*³. La seconde opinion n'a été émise que timidement au XVII^e siècle, par Abraham de Wicquefort⁴; elle a été pour la première fois fermement exprimée par Mignet⁵ et, après lui, entre autres, par M. Rousset⁶, M. Jusserand⁷ et M. le comte de Baillon⁸.

De quel côté le lecteur se rangera-t-il? S'il veut se donner la peine de nous suivre dans notre exposé de la politique de Louis XIV, depuis le moment où il intervint dans le différend anglo-hollandais, nous espérons qu'il lui sera facile de faire un choix. Cet épisode du règne de Louis XIV n'a encore jamais fait le sujet d'une étude spéciale, et, cependant, il en est bien digne. Car la politique du roi dans cette affaire devait influer beaucoup sur l'attitude que prendraient les puissances maritimes au moment où se poserait la question espagnole. Louis XIV, comme on va le voir, a compris l'importance de sa conduite en cette occasion. C'est une autre question de savoir si cette conduite a été aussi digne d'éloges que la politique des premiers temps de son règne, qui, à juste titre, est généralement approuvée⁹. Les documents qui permettent d'apprécier cette politique ne sont imprimés qu'en partie. Nos recherches faites il y a quelques années dans les archives du ministère des Affaires étrangères, à Paris, ont mis sous nos yeux les dépêches de la « célèbre ambassade » que Louis XIV envoya en Angleterre pour entamer les négociations

1. *Vaderlandsche Historie*, t. XIII (Amsterdam, 1756), p. 118 et 161-162.

2. *Jean de Wilt, grand pensionnaire de Hollande* (Paris, 1884), t. I, p. 336, 367 et suiv.

3. *Geschiedenis van het Nederlandsche Volk*, t. V (Groningen, 1902), p. 190.

4. *Histoire des Provinces-Unies* (édition de 1866), t. III, p. 245.

5. *Négociations relatives à la succession d'Espagne* (Paris, 1835), t. I, p. 413 et suiv., p. 479 et suiv.

6. *Histoire de Louvois*, t. I, p. 93.

7. *A french ambassador at the Court of Charles II* (London, 1892), p. 134.

8. *Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans* (Paris, 1887), p. 219. Cf., en outre, Ranke, *Englische Geschichte* (Leipzig, 1871), t. V, p. 18. — M. Legrelle (*la Diplomatie française et la succession d'Espagne*, t. I, Paris) et M. G.-F. Preuss (*Wilhelm der Dritte und das Haus Wittelsbach im Zeitalter der Spanischen Erbfolgefrage*, t. I, Breslau, 1904, Introduction) ne font pas mention de la question qui nous occupe ici.

9. Voir G.-F. Preuss, *op. cit.*, t. I, p. 201.

de la paix. C'est de cette correspondance¹ et d'autres documents, en partie inédits, qu'est tirée la présente étude.

Lorsque, au milieu de l'an 1664, les relations entre l'Angleterre et la République commencèrent à prendre une mauvaise tournure, Louis XIV se hâta d'offrir ses bons offices pour terminer les différends à l'amiable². Les États-Généraux les acceptèrent sans réserve, quoique sans empressement. Charles II répondit d'une manière évasive. Il n'est pas difficile d'expliquer l'attitude des deux parties. Les Provinces-Unies regardaient la France avec méfiance, depuis que son désir d'agrandissement leur était bien connu; par suite, il y avait chez elles quelque hésitation à mettre leurs intérêts dans les mains de Louis XIV, quoique celui-ci fût leur allié. Pour l'Angleterre, c'était l'alliance de 1662 qui la rendait méfiante à l'égard de la France, mais d'autre part il lui fallait considérer que ce ne serait point une politique sage que d'offenser Louis XIV par une réponse absolument négative. En outre, l'Angleterre, suffisamment informée par les dépêches de son envoyé à La Haye, le sieur George Downing, du refroidissement de l'amitié franco-hollandaise, avait le droit d'espérer que Louis XIV ne se sentirait pas trop enclin à secourir efficacement les Hollandais.

Après cette première démarche du roi de France, la médiation resta en suspens pendant près de deux mois. Sur ces entrefaites, on fut informé de la prise du fort Cabo-Corso. Alors, le comte de Comenge³, ambassadeur de France à Londres, fut chargé d'offrir sous main encore une fois la médiation de la France, qui fut repoussée par Charles II de la même manière évasive : « Il n'y avait pas de péril imminent et par conséquent on n'avait pas besoin de médiation. » Louis XIV

1. *Correspondance d'Angleterre*, t. LXXXIV, LXXXV, LXXXVI, LXXXVII (ministère des Affaires étrangères, Paris). Quand je citerai les lettres et autres documents de cette collection, je me bornerai à indiquer les tomes dans lesquels on les trouve.

2. Nous renvoyons les lecteurs curieux d'un exposé plus détaillé de la politique de Louis XIV avant le commencement de la guerre à notre étude, *De verwikkelingen tusschen de Republiek en Engeland van 1660-1665* (Leiden, S. C. van Doesburgh, 1900), p. 426 et suiv. L'exposé actuel en est un abrégé, dont nous ne pourrions nous passer ici.

3. Il signe toujours : *Comenge* et non *Comminges*.

avait fait ce deuxième effort, assez insignifiant du reste, sur les instances de De Witt et conformément aux avis de d'Estrades, qui constatait dans ses dépêches l'inquiétude naissante en Hollande; on craignait là qu'on n'eût rien à attendre de la France, et la conséquence en était une méfiance croissante. Effectivement, les appréhensions des États-Généraux diminuèrent momentanément, et l'Angleterre se mit à s'efforcer de gagner les bonnes grâces de la France.

Les négociations d'un traité de commerce et d'alliance entre l'Angleterre et la France avaient continué toujours, quoique sans beaucoup d'empressement. On en avait attribué le peu de résultat à l'humeur capricieuse et peu complaisante des ambassadeurs, Comenge, d'un côté, et Lord Denzil Holles, ambassadeur d'Angleterre à Paris, de l'autre, bien que la cause véritable en fût l'incompatibilité des intérêts des deux pays. Mais les dispositions du gouvernement anglais pour se rapprocher de la France s'améliorèrent alors sensiblement. Une correspondance fut entamée entre les deux rois par l'entremise d'Henriette d'Orléans, la sœur de Charles II. Ils se firent connaître plus d'une fois leur désir d'en arriver à une entente cordiale, mais ils en restèrent là. On avait beau s'envoyer des messagers sans caractère officiel, d'abord Lord Fitzharding en France, ensuite le marquis de Ruigny en Angleterre, ce n'était encore que pour sonder les intentions de part et d'autre. La mission de Ruigny, dont nous sommes mieux informés que de celle de Fitzharding, est d'une importance particulière. Au cours de ses entretiens avec Charles II, Ruigny lui démontra énergiquement quelles obligations le roi de France avait à l'égard de la République. C'était presque un avertissement diplomatique au gouvernement anglais, ce qui prouve de quel côté Louis XIV penchait le plus, quoiqu'il refusât encore d'en faire une déclaration formelle par l'intermédiaire de Comenge, au grand dépit de J. De Witt, qui faisait tout pour l'y pousser. Les efforts de J. De Witt ainsi que ceux de Koenraad Van Beuningen, que les États-Généraux, inquiétés par les rumeurs d'un rapprochement des deux rois, avaient envoyé en toute hâte à Paris, restaient infructueux.

C'est à ce moment que l'Angleterre commença les hostilités en Europe, en mettant l'embargo sur les vaisseaux hollandais. Les États-Généraux, regardant cet acte comme une rupture formelle, firent aussitôt demander à Louis XIV, par Van Beu-

ningen, l'exécution des articles de l'alliance. A son tour, le roi leur fit une réponse bienveillante, mais évasive : il ne nia pas ses obligations, mais réserva sa décision, prétendant qu'il lui faudrait d'abord examiner lequel des deux partis était l'assaillant. Cette réponse était bien un « couteau à deux tranchants », comme le disait Lionne. En outre, le roi fit remarquer avec raison que l'alliance de 1662 lui accordait un terme de quatre mois, pour tâcher de « moyenner un accommodement équitable », avant qu'il fût obligé de rompre avec l'Angleterre.

Les affaires restèrent en cet état jusqu'au mois de février 1665. Un nouvel effort de Louis XIV pour faire accepter sa médiation fut aussi infructueux que les deux précédents. D'ailleurs, il est bien vraisemblable que l'attitude de Louis XIV, si réservée qu'elle fût, contribua à empêcher Charles II de publier la déclaration de guerre. Lui-même n'y était nullement disposé, pas plus que le comte de Clarendon, chancelier d'Angleterre, qui connaissait trop bien la situation intérieure de l'Angleterre pour hasarder volontairement les chances d'une guerre. Le roi et son ministre y étaient poussés par l'esprit belliqueux d'une partie de la cour, le duc d'York en tête, par les marchands et par le peuple anglais en général. Mais leur opposition à ces desirs dura assez longtemps; ce ne fut que petit à petit qu'ils finirent par consentir à la guerre, et il est bien permis de croire que l'attitude de la France ne fut pas sans les influencer en partie.

Au mois de février 1665, Louis XIV prit une résolution importante, celle d'envoyer la « célèbre ambassade »¹ en Angleterre. Dès ce moment, il s'efforça avec plus de vigueur de préparer la paix. L'instruction de cette ambassade, écrite en minute par Lionne, est un document de haute valeur pour apprécier la politique française. En la lisant, on ne peut s'empêcher d'admirer la façon dont il expose la situation difficile dans laquelle la France se trouvait alors. C'étaient des considérations politiques et commerciales qui étaient mises en ligne de compte : c'était, d'un côté, l'engagement contracté envers la République par une alliance dûment signée et ratifiée, chose d'importance pour un jeune monarque qui se piquait d'être avant tout homme d'honneur ; c'était aussi la crainte que les États-Généraux ne fussent vaincus et qu'alors la faction de De Witt, dominant la Hollande et par là les autres provinces de la République, ne fût sup-

1. Ce qualificatif se trouve au commencement de l'instruction (t. LXXXIV).

plantée par celle du prince d'Orange, neveu du roi d'Angleterre. D'un autre côté, il fallait considérer que la France n'aurait probablement point à attendre de secours de la part des États-Généraux dans la question espagnole, tandis que Charles II avait fait connaître sans réserve que l'Angleterre donnerait carte blanche à la France si celle-ci ne l'empêchait pas de combattre les Hollandais; au cas où Louis XIV s'y opposerait, Charles II s'efforceraient sans doute de s'allier à l'Espagne. Pour les considérations commerciales, l'instruction exposait en premier lieu la crainte que les Anglais n'acquissent la souveraineté de la mer, « dont aujourd'hui ils se montrent si avides qu'on peut dire que ce dessein et celui de s'emparer de tout le commerce du monde sont les deux véritables causes de tout le trouble et de toutes les querelles qu'ils suscitent présentement aus dits Estats ». La possibilité pour la France de s'emparer d'une partie du commerce, dont à présent, « l'une (l'Angleterre) affecte l'empire et l'autre (la Hollande) tient presque en sa main tout le commerce de la terre », est aussitôt écartée que posée, « n'ayant (la France) pas à beaucoup prez un nombre suffisant de vaisseaux pour un pareil dessein »; au contraire, il y a lieu de craindre « que non seulement tout le monde en souffriroit (c'est-à-dire de la guerre), mais cette couronne la première, par le peu de moyens qui lui resteroient d'envoyer au dehors et y débiter toutes les diverses denrées ». D'ailleurs, le manque d'une marine qui réponde à « la véritable puissance » du roi ne lui permettrait pas de paraître dignement dans la guerre. La conclusion de ce raisonnement ressemble à un cri de désespoir : « Jamais roi délibérant pour bien prendre son party dans une affaire épineuse n'a esté dans un plus fâcheux embarras que ne l'est Sa Majesté en celle-cy par le moyen de l'engagement qu'elle a pris il y a deux (lisez trois) ans avec les Holandois¹. »

On ne s'étonnera donc pas de lire déjà au commencement de l'instruction : « Les dits sieurs ambassadeurs doivent estre bien persuadez que, non obstant toutes les raisons que l'on put considérer pour l'opinion contraire² et qui mesme paraissent assez

1. L'instruction dit encore : « Quand mesme Sa Majesté n'auroit aucun traité avec les dites provinces, elle seroit par son propre intérêt obligée à les soutenir pour ne courir pas risque de voir démesurément et irréparablement accroistre la puissance de l'Angleterre sur la mer. »

2. Le roi lui-même avait antérieurement émis quelquefois cette opinion

fortes, Sa dite Majesté souhaite sincèrement l'accommodement desdites nations et croit mesme avoir grand intérêt qu'il se fasse avant la décizion d'une première bataille. » La résolution de Louis XIV de prévenir encore la guerre, s'il lui était possible, paraît donc bien arrêtée ici. Le moyen d'atteindre ce but était en premier lieu d'offrir de nouveau la médiation française, que Charles II ne refuserait pas, maintenant qu'il recevait « tant d'honneur par l'envoy d'une ambassade si célèbre et si esclatante aux yeux du monde ». Mais, pour froisser aussi peu que possible l'amour-propre de l'Angleterre, nombre de précautions avaient été prises. Louis XIV avait nommé l'un de ses ambassadeurs, uniquement pour plaire à Charles II, le vieux duc de Verneuil, fils naturel de Henri IV, oncle des rois de France et d'Angleterre. Les autres ambassadeurs étaient Comenge et Honoré Courtin, membre du conseil privé du roi, qui avait « une intelligence particulière de la jurisprudence », dont on pourrait avoir besoin à l'occasion ; ce dernier, diplomate très adroit, jouera à Londres le rôle le plus important. Il était prescrit soigneusement aux ambassadeurs d'éviter toute chose qui pût irriter l'Angleterre ; ils étaient chargés de beaucoup de compliments pour le roi et pour le chancelier, à qui il leur fallait faire connaître l'affection particulière du roi de France à son égard ; en outre, ils devaient lui dire que Louis XIV espérait, que lui, « ministre fort habile et de très bonnes intentions », ferait de son mieux pour garder la paix.

Il leur était défendu de jamais laisser entendre que la France pourrait être obligée de prendre le parti des États-Généraux, excepté en présence de « certaines personnes particulières de la cour... et qu'on peut croire bien intentionnez, comme les Milords Saint-Alban et Fichardin ». Ils pourraient seulement, si l'on prétendait rejeter sur les Hollandais le tort de l'agression, réfuter cette accusation et parler prudemment des obligations du roi. En vérité, c'étaient assez d'égards pour le gouvernement anglais. Pour influencer sur le parlement, les ambassadeurs avaient pour mission spéciale « de déraciner des esprits de la nation et de ceux qui ont voye dans le parlement, ou qui approchent le plus près la personne du roy, cette fausse impression que la puissance de

contraire (*Lettres, Mémoires et Négociations de M. le comte d'Estrades* (Londres, 1743), t. I, p. 165, et t. II, p. 362).

l'Angleterre soit capable de ruiner celle des Provinces-Unies, leur mettant en vue comme une vérité décidante que plus que celle-cy auroit esté mise en mauvais estat, ce qui néanmoins sera tousiours fort douteux, plus les autres estats, entre autres les deux royaumes du nort, qui ont tant d'intérêt de ne voir pas establir sur la mer une domination absolue, seroient obligez de faire d'efforts pour s'opposer à l'abaissement des Holandois et les relever ». Ainsi, on veut convaincre l'Angleterre que pour elle la paix est préférable à la guerre, mais il faut effacer autant que possible l'influence française.

Quand nous regardons de plus près la politique de Louis XIV à l'égard de la guerre imminente, nous nous apercevons en premier lieu du manque total de cette allure hautaine qui caractérisa maintes fois les actions du roi-soleil. Sa politique est ici une politique à double face : sans ôter aux États-Généraux toute espérance de son secours futur, il ne veut cependant irriter en rien l'Angleterre. A côté de cela, nous le voyons qui tâche, d'abord d'une manière très prudente et ensuite par l'envoi de la « célèbre ambassade » d'une manière un peu plus forte, de rapprocher les deux partis. En tout cas, il est permis de constater qu'il n'a fait aucune démarche directe pour encourager la guerre.

La notification de l'arrivée prochaine de l'ambassade en Angleterre produisit bientôt un effet, mais un effet tout à fait opposé à celui que Louis XIV s'était assurément proposé. En apparence, ce fut tout ce qu'il pouvait en espérer; le roi et le duc d'York se déclarèrent ravis de joie : « l'ambassade et les ambassadeurs seroient très bienvenus ». En réalité, ce fut tout autre chose : quelques jours après la notification, qui se fit à la fin du mois de février, la déclaration de guerre de l'Angleterre aux Provinces-Unies fut publiée. Il est impossible de n'admettre point de rapport entre ces deux faits. L'ambassade annoncée, l'Angleterre avait le droit de compter que la France n'interviendrait pas dans la guerre, en tout cas pas immédiatement, et c'est ce qui dissipa les derniers scrupules de Charles II. Vraisemblablement même celui-ci crut que les ambassadeurs venaient pour faire une alliance avec l'Angleterre. Et il était, de fait, bien difficile pour tout le monde de comprendre la politique extrêmement délicate de Louis XIV.

Dans la République, on se montra moins content de l'envoi de

la « célèbre ambassade ». Les États-Généraux, quand d'Estrades la leur notifia, ne donnèrent aucun signe public d'approbation. Ils comprenaient parfaitement que le secours de la France leur ferait défaut, du moins provisoirement; mais, sur l'avis de Van Beuningen¹, ils surent cacher leur mauvaise humeur, se résignant à patienter jusqu'à l'issue des négociations prochaines. Et, bien qu'ils n'en attendissent pas grand'chose, ils furent poussés par leur esprit pratique à ne point négliger la chance, quelque petite qu'elle fût, d'atteindre un bon résultat. Jean De Witt fit aussitôt remarquer à d'Estrades que les ambassadeurs désignés n'étaient pas du tout au courant des affaires très embrouillées qu'ils auraient à traiter; c'est pourquoi il faisait de son mieux pour que le roi ajoutât à l'ambassade d'Estrades lui-même, qui était parfaitement instruit des négociations antérieures. Pour différentes causes, cette proposition ne fut pas approuvée à Paris, principalement parce qu'on ne pouvait se passer des informations de l'ambassadeur à La Haye. D'autre part, les États-Généraux n'étaient point disposés à permettre à Van Beuningen de passer en Angleterre, ce que Louis XIV leur avait proposé à son tour: ils avaient besoin de ses services en France². Nous verrons bientôt comment l'appréhension de Jean De Witt était fondée.

Les ambassadeurs ne partirent qu'au milieu du mois d'avril, après que Van Beuningen eut pressé leur départ. Peut-être l'apparition soudaine de la déclaration de guerre anglaise, peu obligeante pour la France, irrita-t-elle Louis XIV et le porta-t-elle à différer ainsi le départ des plénipotentiaires. L'accueil en Angleterre ne fut pas partout également cordial. « Beaucoup de gens à Douvres, à Cantorbéry, à Rochester demandoient aux personnes de notre suite pourquoi nous allions à Londres, et, sur ce qu'on leur répondoit que c'étoit pour y traiter la paix entre l'Angleterre et la Hollande, ils disoient assez naturellement que si nous ne venions que pour cela, nous n'avions qu'à nous en retourner »³. L'accueil du roi et de la cour

1. *Brieven van en aan Johan de Witt* ('s Gravenhage, 1723), t. II, p. 58 et 72.

2. Voir d'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 108 et suiv.; *Brieven van en aan Johan de Witt*, *loc. cit.*, p. 60 et suiv.

3. Les ambassadeurs à Louis XIV, 20 avril 1665 (t. LXXXV). Cf. Jusserand, *op. cit.*, p. 234; M. Jusserand est le seul, je crois, qui ait jusqu'ici pris connaissance de la correspondance de la « célèbre ambassade » et qui en ait fait

fut aussi poli qu'affable, surtout à l'égard du vieux duc de Verneuil. La première démarche politique des ambassadeurs fut couronnée de succès : Charles II, pour plaire au roi son frère, ne fit pas trop de difficultés d'accepter la médiation française, quoiqu'il se dît persuadé que ni le peuple ni le parlement anglais ne désiraient la paix. C'était bien la situation du moment : le roi lui-même était médiocrement intéressé à la guerre, le chancelier (comme il le dit sans réserve aux ambassadeurs) y était tout à fait opposé, mais tous les deux étaient impuissants à détourner le torrent belliqueux. Les ambassadeurs ne parvinrent pas à faire accepter leur deuxième proposition, savoir de tenir la flotte anglaise pendant deux mois dans les ports. Charles II refusa net d'y acquiescer, en s'appuyant encore sur la volonté du peuple anglais. « Messieurs, leur dit-il, je ne suis pas si absolu dans mon Estat que le roi mon frère l'est dans le sien ; j'ay à me mesnager avec mon peuple et avec mon parlement¹. »

La médiation acceptée, il fallait entamer les négociations. Dès le début, plusieurs difficultés se présentèrent, dont la plus importante fut de trouver une base de négociations suffisante. Quand, au mois de février précédent (avant la notification de la « célèbre ambassade »), l'ambassadeur des États-Généraux à Londres, Michiel Van Goch, avait encore cru possible de prévenir la guerre, ses supérieurs s'étaient fait un devoir de donner un résumé des conditions qui eussent pu permettre d'aplanir tous les différends. L'essentiel de leur proposition était que les deux partis se rendraient mutuellement les possessions qu'ils avaient conquises sur la côte de la Guinée et en Amérique, y compris les îles de Boa-Vista et de Saint-André, prises par les Anglais en l'an 1661², et, en outre, qu'on ferait un traité de commerce d'après les propositions faites par l'Angleterre elle-même l'année précédente, mais qu'elles seraient valables tant en Europe que hors de l'Europe. Les questions secondaires devaient être réglées à l'amiable, de la manière proposée dans plusieurs résolutions des États-

imprimer quelques passages dans son ouvrage, auquel je renvoie les lecteurs curieux de connaître la vie privée des ambassadeurs pendant leur séjour en Angleterre.

1. Les ambassadeurs à Louis XIV, 20 avril 1665 (t. LXXXV).

2. Voir, sur ces événements, *Verwikkelingen tusschen de Republiek en Engeland*, p. 164 et suiv.

Généraux, qui y avaient exprimé leur désir de faire la paix¹. Le gouvernement anglais avait repoussé ces offres sans y prêter beaucoup d'attention, et c'est ainsi que les négociations entre les deux partis s'étaient terminées avant la déclaration de guerre. Les ambassadeurs français n'avaient point d'autre base pour entamer les négociations que cette dernière proposition des États-Généraux, et Van Goch, homme peu propre aux affaires diplomatiques, ne leur fit point espérer plus de concessions de la part de ses maîtres. Ceux-ci, convaincus, pour la plupart, qu'il ne serait point à propos d'aller encore plus loin, persistèrent en effet dans leur résolution du mois de février², quand Van Goch les sonda à la prière des ambassadeurs. En vain d'Estrades faisait de son mieux pour leur conseiller de ne pas persister. De Witt, ayant alors quitté La Haye pour presser les préparatifs maritimes, lui démontra amplement, par écrit³, que les États-Généraux avaient le droit de ne plus faire d'avances. D'autre part, le gouvernement anglais avait refusé sans façons de remettre des conditions aux ambassadeurs, prétendant que sa dignité ne le lui permettait pas.

Une autre difficulté se présenta, quand les commissaires anglais, chargés d'entrer en négociations avec les ambassadeurs, demandèrent à traiter par écrit⁴. Les ambassadeurs n'osèrent y consentir sans y être autorisés par leur roi qui, à ce qu'ils disaient, n'était point accoutumé à agir de la sorte. En outre, il apparut bientôt, lorsque les ambassadeurs se disposèrent, de concert avec Van Goch, à préciser les articles de leur proposition, que dans le cours de leurs pourparlers avec l'ambassadeur hollandais, ils s'étaient mal entendus sur une question grave. Ils avaient compris par les discours de Van Goch que les États-Généraux étaient disposés à satisfaire à la prétention anglaise à l'égard de deux vaisseaux, *le Henri-Bon-Aventure*

1. Voir, pour les détails, *Verwikkelingen*, p. 468 et suiv.

2. Résolution des États-Généraux du 15 mai 1665 (Aitzema, *op. cit.*, t. V, p. 373).

3. Lettre du 12 mai 1665 (Wicquefort, *op. cit.*, t. III, p. 188, note); cf. la note diplomatique de Van Beuningen du 27 mai 1665 (d'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 188 et suiv.).

4. La cause de cette demande de la part de l'Angleterre était que le gouvernement anglais (et spécialement Clarendon) croyait avoir été trompé dans des négociations antérieures avec la France (voir la dépêche de Courtin à Lionne du 25 juillet 1665, t. LXXXVI).

et le *Bonne-Espérance*, dont Downing à La Haye avait fait une question brûlante. Van Goch, au contraire, soutenait qu'il ne leur avait jamais parlé de ces vaisseaux, et, quoique, au dire des ambassadeurs, « le pauvre homme », lorsqu'ils lui reprochèrent sa prétendue contradiction, en fût « si confondu qu'il ne sçavoit que répondre », il est cependant bien vraisemblable que l'ambassadeur hollandais avait raison¹. Comment se serait-il mépris dans une question qui trainait depuis longtemps et que les États-Généraux, après de longues hésitations, avaient, comme dernière preuve de leur amour pour la paix, consenti à soumettre à la décision du parlement de Paris ou de quelque autre cour de justice? Il est presque hors de doute que les ambassadeurs, mal instruits en cette affaire², qui était plus embrouillée qu'aucune autre, ne s'en étaient pas suffisamment rendus compte; en outre, on peut admettre que Van Goch n'était pas homme à leur exposer clairement cette affaire. Quoi qu'il en soit, ce dernier se crut obligé de demander de nouveau des ordres à ses supérieurs. Il n'est guère difficile de deviner leur réponse. Ces particularités suffiront à prouver combien de difficultés les ambassadeurs durent surmonter dès le commencement des négociations.

La première proposition de la paix fut présentée par écrit à Charles II le 8 juin 1665³, c'est-à-dire presque deux mois après l'arrivée des ambassadeurs en Angleterre. Et les seules conditions qu'ils pussent offrir alors étaient des conditions que l'Angleterre avait repoussées antérieurement et que Charles II, dans un entretien intime avec Courtin, avait qualifiées de ridicules⁴. Cependant, la réponse officielle du gouvernement anglais ne fut point aussitôt donnée. Les flottes s'étant mises en mer, l'Angleterre désirait attendre l'issue de la bataille, alors imminente, qui s'engagea le 13 juin à la hauteur de Lowestoff et qui tourna tout

1. Il est curieux de voir de quelle manière les ambassadeurs se conduisent à l'égard de Van Goch (voir leur lettre à Louis XIV du 28 mai 1665, t. LXXXV, et Jusserand, *op. cit.*, p. 235).

2. Voir *Verwikkelingen*, p. 381.

3. Leur instruction ne la mentionne que d'une manière générale. Il leur fut prescrit de lire « les écrits et manifestes que les deux pays avaient publiés pour justifier leur cause ». Nous ne croyons pas qu'ils se soient beaucoup fatigués de cette lecture effroyable.

4. T. LXXXV.

5. Les ambassadeurs à Louis XIV, 24 mai 1665 (t. LXXXV).

à fait à son avantage¹. Cette victoire fortifia beaucoup le parti belliqueux à la cour de Charles II, surtout après le retour du duc d'York, qui avait lui-même commandé la flotte anglaise.

Une semaine environ après son arrivée à Londres, les ambassadeurs reçurent une réponse à leur proposition². Le ton de Charles II était fort hautain; la réponse était plutôt un manifeste contre la République, qui était accusée non seulement d'avoir causé la guerre, mais encore d'avoir dédaigné les offres de médiation française, puisque les États-Généraux s'obstinaient, au dire de Charles II, à ne proposer que des conditions insuffisantes. Par contre, il n'indiquait aucune base possible de négociation, quoique les ambassadeurs n'eussent point cessé d'en demander une et que Charles II leur eût fait espérer d'accéder à leur prière. Louis XIV était traité dans la réponse avec beaucoup de courtoisie; Charles II essayait de l'irriter contre les Hollandais: il fallait, disait-il, leur apprendre à se conduire avec justice et bienséance envers leurs voisins; mais l'Angleterre ne daigna pas faire un effort sérieux pour satisfaire le roi. Le contenu des dépêches des ambassadeurs n'était pas fait pour adoucir l'impression fâcheuse de cette réponse. Le comte de Saint-Albans, l'intime des ambassadeurs, leur raconta qu'au conseil privé les esprits étaient en général fort montés: certains disaient qu'on n'avait nullement besoin de ménager la France, qui ne pouvait mettre en mer un nombre de vaisseaux assez considérable pour se rendre redoutable.

Clarendon lui-même avoue qu'il n'osait plus montrer de dispositions pacifiques. Le roi traitait les Hollandais de « coquins » et déclarait qu'il ne répondait à la proposition des ambassadeurs que « par le seul respect qu'il portoit à Sa Majesté »³. Seulement, dans ses conversations particulières avec Courtin, Charles II se montra plus raisonnable; il n'y dissimula point son désappointement lorsqu'il comprit que les ambassadeurs français n'avaient pas d'instructions pour entamer les négociations d'une alliance avec l'Angleterre avant que la paix avec les États-Généraux ne

1. Voir Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, t. I, p. 344 et suiv.

2. La réponse du gouvernement anglais (t. LXXXV) est sans date. Il résulte de la lettre des ambassadeurs à Lionne du 6 juillet 1665 (t. LXXXVI, fol. 69; cette lettre est mal datée du 6-26 juillet) que la réponse leur fut délivrée le 4 juillet 1665.

3. Les ambassadeurs à Louis XIV, 29 juin 1665 (t. LXXXV).

fût faite¹, mais il s'y efforça en secret de ne point trop aigrir la France. A la vérité, il faisait ainsi preuve de plus de bon sens que la plupart de ses conseillers, trop passionnés. Il comprenait que la position de l'Angleterre n'était en réalité pas si favorable qu'elle paraissait, surtout parce que la diplomatie anglaise ne réussissait dans aucune des nombreuses négociations entamées avec les cours étrangères. Seul, Bernhard Van Galen, évêque de Munster, offrit son alliance à l'Angleterre à cause de ses différends avec les États-Généraux; c'était un allié du reste qu'il faudrait appuyer avec de forts subsides². Ce sentiment d'isolement explique quelle valeur la neutralité française devait avoir aux yeux de Charles II. Aussi, quand Courtin, de son propre mouvement, lui proposa un changement, assez insignifiant d'ailleurs, des offres hollandaises, le roi d'Angleterre saisit-il des deux mains cette occasion qui s'offrait à lui de renouer les négociations³.

Louis XIV y acquiesça bien volontiers. Quoique immédiatement après la bataille de Lowestoff il eût ordonné à ses ambassadeurs d'insister auprès de Charles II sur la nécessité de la paix, parce que, si la guerre se prolongeait, il devrait prendre, « et pour son honneur et pour son intérêt », des résolutions qui lui seraient désagréables, et quoiqu'il eût assuré à Van Beuningen que les États-Généraux n'auraient point de raison d'être mal satisfaits de lui, en cas que « l'on reconnût que les intentions du roi de la Grande-Bretagne sur le fait de la paix ne sont pas telles que l'on désire et qu'il a laissé espérer »⁴, néanmoins, il persistait à se poser en médiateur. Son désir de faire la paix le

1. Leur instruction (citée dessus) dit à ce sujet : « En cas que le dit seigneur roy (Charles II) mette les dits seigneurs ambassadeurs sur le discours du traité que le sieur de Cominges premièrement a négocié en Angleterre, et depuis ici le sieur Hollis, et qu'il les presse de passer outre à sa conclusion, ils répondront qu'ils espèrent bien ne pas sortir de l'Angleterre sans avoir non seulement mis la dernière main à cette affaire, mais, à l'autre encore d'une plus étroite union; qu'il faut maintenant accourir à ce qui se trouve le plus pressé; que deez qu'on y aura mis ordre, tout le reste sera facile et suivra de soy-mesme. » Cf. Charles II à Henriette d'Orléans, 15 juillet 1665 (Baillon, *op. cit.*, p. 243).

2. Voir Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, t. I, p. 362.

3. Les ambassadeurs à Louis XIV, 2 juillet 1665 (t. LXXXVI). Cette proposition de Courtin fut donc faite avant la réponse officielle du gouvernement anglais à la première proposition écrite des ambassadeurs français.

4. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 224 et suiv.; cf. Henriette d'Orléans à Charles II, 22 juin 1665 (Baillon, *op. cit.*, p. 233).

porta à ne se montrer nullement sensible au peu de considération avec laquelle l'Angleterre reçut son offre de médiation. Il pressa aussitôt les États-Généraux d'éviter une seconde bataille et leur demanda à nouveau de lui communiquer dans le plus grand secret leurs conditions de paix après la défaite, afin qu'il pût, de son côté, faire une seconde proposition à l'Angleterre¹. Van Beuningen, diplomate d'un esprit pénétrant, analysait admirablement les dispositions du roi de France, lorsqu'il écrivait : « Le roi et les ministres affectionnent les affaires de la République, mais ils préfèrent la paix avant tout et approuveront comme tolérables, si besoin en est, des conditions intolérables². »

Dans la République, la défaite de Lowestoff avait causé un grand découragement. Le désir de la paix y était assurément plus grand qu'en Angleterre. Cependant, la plupart des gouvernants, et particulièrement De Witt, quoique tout à fait persuadés de la gravité de la situation, ne songèrent en aucune façon à faire des démarches humiliantes. Ils repoussèrent la demande de Louis XIV de ne point faire sortir la flotte une seconde fois; De Witt lui-même, nommé député des États-Généraux à la flotte, se prépara à se mettre en mer. Quant aux conditions de la paix, ils se résignèrent à deux concessions : l'Angleterre garderait les îles de Boa-Vista et de Saint-André et la Nouvelle-Belgique, mais cette dernière en échange de l'île de Run, dans les Indes orientales. C'était en substance la même proposition que Courtin avait déjà faite à Charles II; et en réalité, ces avances étaient peu importantes : les États-Généraux ne s'étaient jamais souciés beaucoup des îles de Boa-Vista et de Saint-André, que De Witt, au courant de ses négociations antérieures avec Downing, n'avait jamais refusé formellement d'abandonner à l'Angleterre. L'île de Run, presque la seule possession anglaise dans l'archipel des Indes orientales, compensait en quelque sorte la perte de la Nouvelle-Belgique,

1. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 242 et suiv. En Angleterre, on prétendait que les ambassadeurs français avaient dit à Charles II : « Let him (Charles II) but say what he would have, and K(ing of) Fr(ance) would obtaine it for him » (Morrice, secrétaire d'État d'Angleterre, à Downing, 21-31 juillet 1665. *Downing-Papers*, British Museum, mss. 22919).

2. *Brieven van en aan Johan de Witt*, t. II, p. 101.

quelque considérable qu'elle fût. Il n'est guère permis de croire que De Witt ait supposé que ces concessions fussent suffisantes pour amener la paix; assurément, il ne les fit que pour céder en quelque façon aux instances de Louis XIV, à qui il fit exposer expressément par d'Estrades combien ces sacrifices coûtaient à la République¹.

*
*
*

Avant que Louis XIV eût eu le temps d'informer les ambassadeurs des nouvelles ouvertures qu'ils étaient autorisés à faire, un événement important se produisit. Au mois de juillet 1665, les armements de l'évêque de Munster ne laissaient aucun doute qu'il ne se préparât à la guerre contre les États-Généraux; d'ailleurs, en France et en Hollande on avait eu vent de ses négociations avec l'Angleterre. Louis XIV se hâta de faire connaître par voie diplomatique aux États-Généraux et au roi d'Angleterre qu'il était résolu à porter secours à la République dès que la guerre éclaterait². C'était prouver son désir sincère de paix. L'influence de cette démarche fut immédiatement visible en Angleterre. Charles II eut beau déclarer qu'il ne connaissait pas l'évêque de Munster et qu'il n'avait « nulle alliance ni commerce avec lui », les ambassadeurs remarquèrent « qu'il parut interdit dans cette conversation et mesme qu'il s'échauffa un peu plus qu'à son ordinaire »³. Ce qu'ils ignoraient, c'est que quelques jours après la notification de la part de leur roi, Downing fut autorisé par son gouvernement à entamer sous-main des négociations à La Haye, ainsi qu'il le demandait déjà depuis longtemps: il espérait être en mesure désormais de faire la paix à des conditions raisonnables. Une semaine après, il reçut une base pour commencer les négociations. Il n'entre pas dans mon plan d'exposer ni pourquoi le gouvernement anglais agissait de la sorte, sans compter avec les ambassadeurs français, ce qui est d'ailleurs assez facile à comprendre, ni pourquoi Downing n'atteignit pas son but⁴. Il suffira de remarquer que, la fortune étant alors

1. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 248 et suiv.

2. Louis XIV à d'Estrades, 17 juillet 1665 (d'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 240).

3. Les ambassadeurs à Louis XIV, 23 juillet 1665 (t. LXXXVI); cf. d'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 261.

4. Voir mon étude, *Buat als diplomaat (Bijdragen voor vaderlandsche*

quelque peu favorable aux États-Généraux, Downing n'osa pas même parler des conditions anglaises, qui étaient assurément assez dures.

Sur ces entrefaites, les ambassadeurs avaient présenté au roi d'Angleterre leur seconde proposition écrite¹, plus ample à certains égards que les concessions faites par De Witt : Louis XIV avait de son propre mouvement autorisé ses ambassadeurs à stipuler encore que les Hollandais restitueraient à l'Angleterre le fort de Cormantine, situé sur la côte de la Guinée, dont De Ruyter s'était emparé, et que le fort de Cabo-Corso, qui devrait être rendu par les Anglais d'après les conditions de De Witt, serait démoli². Quoique De Witt lui-même eût admis avant le commencement de la guerre un tel expédient, il n'est pourtant pas étonnant que le procédé arbitraire de Louis XIV ait soulevé des protestations en Hollande³. Le gouvernement anglais n'accueillit cependant pas mieux la nouvelle proposition qu'il n'avait accueilli la première; du moins fit-il connaître sa réponse sans retard⁴ et indiqua-t-il ses conditions, que Louis XIV désirait depuis si longtemps connaître. L'Angleterre exigeait en substance qu'elle-même garderait toutes ses conquêtes, tandis que la République restitueraient les siennes et paierait en outre une indemnité de guerre. C'était, au fond, la base envoyée à Downing et remise aux ambassadeurs, après l'échec de celui-ci.

En même temps que Louis XIV autorisait ses ambassadeurs à faire la proposition susdite, il avait ordonné à d'Estrades de communiquer dans le plus grand secret à De Witt qu'il ne différerait plus de rompre avec l'Angleterre si ce pays n'acceptait point ces offres⁵. Puis, après avoir reçu un mémoire détaillé où d'Estrades⁶ traçait une image très sombre de la situation du grand pensionnaire hollandais et de son parti par suite de la défaite de Lowestoff et des intrigues des partisans de la maison

Geschiedenis en Oudheidkunde, IV^e série, t. IV, p. 77 et suiv., Martinus Nijhoff, Den Haag, 1904).

1. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 350; la date de la proposition est le 15 août 1665 environ.

2. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 261 et suiv.

3. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 324.

4. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 351 et suiv.; la date de la réponse est le 20 août 1665 environ.

5. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 265.

6. Cf. *Buat als diplomaat*, *loc. cit.*, p. 79 et note.

d'Orange, il avait fait une avance de plus, en autorisant d'Estrades à notifier la même chose aux États-Généraux. C'était surtout « l'intérêt particulier » de Jean De Witt qui poussait Louis XIV, comme il le disait lui-même, à agir de la sorte¹. Mais, ayant appris peu après la réponse anglaise que nous venons de mentionner, un dernier espoir lui vint de pouvoir atteindre son but sans déclarer la guerre; ici, encore une fois, son désir de paix l'emporta. Ce qui est d'autant plus étonnant que Charles II avait demandé à Louis XIV en particulier de faire ensemble, après la paix, des efforts pour obtenir des États-Généraux la restitution au prince d'Orange des charges de ses ancêtres, « lorsqu'il (Charles II) le jugeroit à propos et qu'il en prieroit Sa Majesté (Louis XIV) » et que Louis XIV alla jusqu'à charger ses ambassadeurs d'assurer de vive voix Charles II de son consentement². Le roi de France, dont l'intérêt évident était de soutenir de tout son pouvoir le parti anti-orangiste, se déclara donc disposé à faire le contraire pour l'amour de la paix. La promesse de Louis XIV à cet égard ne fut sans doute pas sincère; il ne la fit que pour amuser le tapis, espérant par là contribuer à l'accommodement des belligérants. Cachant cette dernière partie des conditions anglaises, il tâcha aussitôt de faire accepter les autres par les États-Généraux³, mais d'Estrades l'avertit bientôt que ceux-ci ne les goûtaient point⁴. En même temps, Louis XIV s'efforça d'obtenir que l'Angleterre les adoucît, et quand Charles II, consentant à renoncer à la demande d'une indemnité de guerre, lui fit espérer d'abord un bon accueil à ces instances⁵, il en fut encouragé à continuer les négociations.

Mais à ce moment le parti belliqueux prit de nouveau le dessus en Angleterre. Les raisons de ce changement sont aisées à comprendre. La peste qui avait ravagé terriblement l'Angleterre et surtout la ville de Londres au milieu de l'an 1665 et qui avait contribué à amener les dispositions plus pacifiques que nous avons signalées, commença à diminuer au mois

1. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 295; mémoire du comte d'Estrades, du 24 août 1665, aux États-Généraux (*loc. cit.*, p. 318).

2. Les ambassadeurs à Louis XIV, 21 août, 8 et 27 sept. 1665 (t. LXXXVI).

3. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 330 et suiv.

4. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 360 et suiv.

5. Les ambassadeurs à Louis XIV, 8 septembre 1665 (t. LXXXVI).

d'octobre. Le parlement anglais, assemblé à Oxford, où la cour s'était réfugiée à cause de la peste, se montra décidé à continuer la guerre, consentant à la levée d'une taxe considérable. Un avantage notable¹ remporté au mois de septembre par la flotte anglaise, qui s'était emparée, à la faveur d'une tempête violente, de quelques vaisseaux marchands convoyés par De Witt et De Ruyter, avait procuré à l'Angleterre un butin de grande valeur, évalué par d'Estrades à près de cinq millions². L'évêque de Munster avait commencé la guerre à la fin du mois de septembre, en envahissant le territoire des provinces de Gueldre et d'Overyssel, sans que l'armée de terre, fort médiocre, de la République fût en état de le repousser. Bientôt les ambassadeurs français eurent l'occasion de remarquer l'effet produit par ces événements³. Louis XIV, en étant informé, faillit rompre les négociations. Mais la situation des Provinces-Unies, qui semblait, à la suite de ces calamités nouvelles, presque désespérée, et la méfiance du roi de France, qu'excitaient de fausses rumeurs de négociations secrètes entre l'Angleterre et les États-Généraux⁴, firent différer encore la résolution définitive. Louis XIV ordonna aux ambassadeurs de faire un effort suprême pour la paix⁵.

Ceux-ci présentèrent alors une troisième proposition écrite⁶. Elle offrait en substance les mêmes conditions que l'Angleterre avait demandées au mois d'août, excepté l'indemnité de guerre. Le gouvernement anglais les repoussa sans détour, d'une manière hautaine, presque offensante pour Louis XIV⁷. D'ailleurs, il faut bien remarquer que Louis XIV avait fait cette proposition sans que les États-Généraux ni même De Witt l'y eussent autorisé; et, d'après d'Estrades, les villes de Hollande remercièrent Dieu que Charles II ne l'eût pas acceptée⁸. La conduite du gouvernement anglais pouvait cependant passer pour téméraire : entraîné par

1. Cf. Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, t. I, p. 358.

2. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 423.

3. Les ambassadeurs à Louis XIV, 11 et 13 octobre 1665 (t. LXXXVI).

4. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 453, 458, 475 et suiv.

5. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 461 et suiv.

6. Cette proposition est datée (t. LXXXVII) du 31 octobre 1665. Nous croyons que cette date est inexacte; les ambassadeurs ne mentionnent leur proposition que dans leur lettre à Louis XIV du 8 novembre (t. LXXXVII).

7. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 472 et suiv.; la date de cette réponse est le 7 novembre 1665 et non le 25 octobre 1665.

8. D'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 565.

le parti belliqueux, il négligeait une bonne occasion peut-être de faire la paix à des conditions assez favorables et, en tout cas, de s'assurer la prolongation de la neutralité française. La passion l'emportait sur la raison.

En effet, l'Angleterre était fort irritée contre la France, qu'elle soupçonnait, sans en avoir la certitude, de tourner de plus en plus en faveur de la République. Les événements de l'année suivante devaient prouver combien les Anglais s'étaient trompés en se croyant capables de combattre « la France, la République et la peste également »¹. La conséquence de la politique imprévoyante du gouvernement anglais fut que Louis XIV rappela sur-le-champ ses ambassadeurs². Sa patience était enfin épuisée. La situation en Hollande, améliorée par les efforts combinés de De Witt, revenu de la flotte, et du comte d'Estrades, qui avait été autorisé à y dépenser une somme de 25,000 livres³, puis la promesse formelle des États-Généraux qu'ils ne feraient la paix qu'avec le concours de la France⁴, facilitèrent sans doute au roi la démarche décisive.

La déclaration de guerre de la France à l'Angleterre se fit néanmoins attendre jusqu'après le retour des ambassadeurs à Paris et après celui de Van Goch, rappelé également à la demande de Louis XIV⁵; il fallait attendre le retour de la belle saison pour ouvrir les hostilités.

* * *

La plupart des historiens qui ont traité de la politique de Louis XIV à ce moment, M. de Baillon⁶ aussi bien que M. Lefèvre-Pontalis⁷, ont prétendu que la mort du roi d'Espagne influa beaucoup sur la résolution prise par Louis XIV de participer

1. Cf. les ambassadeurs à Louis XIV, 25 octobre 1665 (t. LXXXVI). Les dépêches de Holles n'étaient pas faites pour diminuer cette confiance en soi-même des Anglais (voir Lister, *op. cit.*, t. III, p. 404, 411 et 413). Clarendon était plus au courant (voir sa lettre à Temple, déc. 1665, dans Temple, *op. cit.*, t. I, p. 442).

2. Les ambassadeurs à Louis XIV, 18 novembre 1665 (t. LXXXVII).

3. Louis XIV à d'Estrades, 30 octobre 1665; cf. d'Estrades à Louis XIV, 12 novembre 1665 (d'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 495 et suiv., 525).

4. D'Estrades, *loc. cit.*, p. 542 et suiv.

5. Van Goch arriva à La Haye le 12 janvier 1666; la déclaration de guerre de la France fut publiée le 26 janvier 1666 (voir Aitzema, *op. cit.*, t. V, p. 913).

6. *Op. cit.*, p. 247.

7. *Op. cit.*, t. I, p. 367.

à la guerre. Examinons cette assertion. Il va sans dire que Louis XIV se demanda après le décès de son beau-père s'il devait immédiatement faire valoir par la force des armes les droits de la reine sur les Pays-Bas espagnols. Les réflexions qu'il fit sur cette affaire importante et qu'il a racontées amplement dans ses mémoires¹ sont, à notre point de vue, surtout remarquables par la façon dont il aborde la question : il ne se demande pas s'il devait assaillir l'Espagne ou l'Angleterre, mais seulement s'il devait combattre ces deux pays en même temps ; en d'autres termes, quand Philippe IV mourut, sa résolution de faire l'une des deux guerres, c'est-à-dire la guerre contre l'Angleterre, était déjà prise. D'ailleurs, nous n'avons pas besoin de nous contenter de ce raisonnement, contre lequel on pourrait alléguer qu'aux mémoires, rédigés un peu plus tard², il ne faut point attribuer trop d'autorité dans une question aussi délicate. Il suffira de considérer les événements mêmes pour donner la preuve convaincante que la mort de Philippe IV n'a point influé sur la politique de Louis XIV à l'égard de la guerre anglo-hollandaise.

Philippe mourut le 17 septembre 1665. L'archevêque d'Embrun, ambassadeur de France à Madrid, en manda la nouvelle le jour même, et sa dépêche arriva à Paris le 26 du même mois³. Ce n'est que par une coïncidence fortuite que l'évêque de Munster se trouva commencer la guerre à ce moment, et seul également le hasard fit que le même courrier porta à d'Estrades, dans une lettre de Lionne⁴, la résolution du roi d'envoyer « incessamment le corps de deux mille chevaux et de quatre mille hommes de pied que Messieurs les États-Généraux lui ont demandé » et, dans une lettre de Louis XIV lui-même, la nouvelle de la mort de Philippe IV⁵. Le contenu de la première lettre n'était pas la conséquence de la deuxième : si nous nous rappelons la déclaration de Louis XIV, au mois de juillet, au sujet des armements de l'évêque, et si nous ajoutons qu'il avait réitéré cette déclara-

1. Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du dauphin (édition de Charles Dreyss, Paris, 1860), t. I, p. 103 et suiv.

2. Cependant, les Mémoires de Louis XIV ne furent pas rédigés longtemps après les événements ; cf. la savante introduction de M. Dreyss dans son édition, citée dessus.

3. Mignet, *op. cit.*, p. 376 ; cf. d'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 427.

4. D'Estrades, *op. cit.*, p. 426 et 427.

5. *Op. cit.*, p. 427.

tion en septembre, lorsque l'évêque poursuivait ses préparatifs de guerre, nous ne pourrions considérer l'envoi immédiat de secours que comme la conséquence logique de toute sa politique antérieure et qui se serait produite de même si Philippe IV eût vécu plus longtemps. Il est vrai néanmoins que Lionne, en même temps, fait allusion à « de grandes réflexions que la mort du roi d'Espagne va donner aux politiques de vos quartiers » et même qu'il demande à d'Estrades « s'il n'y auroit pas moyen d'introduire quelque bonne négociation pour l'acquisition et l'achat de Mastricht, qui n'est qu'à charge aux États » ; en outre, que d'Estrades lui-même proposa d'occuper quelques villes au nord de la République. Mais il faut remarquer d'abord qu'il ne résulta rien de tout cela et que les propositions de Lionne et de d'Estrades, inspirées sans doute par la perspective d'une guerre avec l'Espagne, ne se produisirent qu'incidemment et ne peuvent donc pas être considérées comme tout à fait sérieuses¹. Quant à la guerre avec l'Angleterre, il suffira de remarquer que Louis XIV continua la médiation pendant près de deux mois après qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de son beau-père. Ici, comme à l'égard de la guerre de Munster, la rupture des négociations est la conséquence logique de la politique française, qui s'était de plus en plus, dès le mois de juillet, détournée de l'Angleterre.

Même après qu'il se fût enfin décidé à intervenir, Louis XIV continua à avoir pour objectif de se débarrasser au plus vite de la guerre qui venait de commencer, pour avoir les mains libres contre l'Espagne². Ce qui prouve d'abord la vérité de cette opinion c'est que nous constatons qu'il saisit la première occasion qui se présenta pour reprendre les négociations de paix. Dès le mois d'avril 1666, il encouragea les négociations entre l'Angleterre et les États-Généraux, entamées à Chaillot, au palais de la reine mère d'Angleterre, qui elle-même désirait ardemment la paix, du moins entre l'Angleterre et la France. Cet effort cependant échoua entièrement, aucun des deux gouvernements

1. Cf. cependant Lefèvre-Pontalis, t. I, p. 371.

2. Cf. Mémoires de Louis XIV, *loc. cit.*, p. 110 : « Dans le dessein que j'avois toujours de la (la guerre) terminer à la première rencontre... » Il est curieux de voir comment Louis XIV s'efforça de blesser aussi peu que possible l'Angleterre par sa déclaration de guerre (*loc. cit.*). Néanmoins l'ouverture des hostilités fit une impression très défavorable en Angleterre (voir Temple, *op. cit.*, t. I, p. 232 et 444).

n'étant disposé à faire d'avances sérieuses. Quelque temps après, Louis XIV refusa d'envoyer un ambassadeur en Angleterre. De Witt le lui avait proposé à cause des instances du gouvernement anglais que lui avait communiquées le sieur de Buat, intermédiaire quasi-officiel de nouvelles offres de paix de la part de l'Angleterre¹. On a quelquefois attribué ce refus à l'humeur belliqueuse de Louis XIV; mais c'est oublier qu'il était vraiment incompatible avec l'honneur de la France d'envoyer de nouveau des ambassadeurs en Angleterre après le mauvais résultat de la « célèbre ambassade ». En outre, on peut imaginer sans beaucoup de peine pourquoi Louis XIV refusa aussi de permettre aux États-Généraux d'envoyer du moins un ambassadeur de leur part; la cause en fut la crainte, mal fondée peut-être à cet instant, que les États-Généraux, malgré leur promesse formelle, n'eussent résolu de faire la paix sans lui. Quand Charles II consentit à négocier la paix hors d'Angleterre, ce qu'il ne fit que l'année suivante, Louis XIV n'y mit aucun obstacle.

Un autre moyen plus efficace pour terminer la guerre le plus promptement possible était celui de tâcher d'enlever à l'Angleterre tout secours d'une puissance quelconque. On a généralement admis que les démarches de la France à cet égard furent le plus réel profit de la République. C'est parfaitement vrai, mais il faut se garder des exagérations. C'est ce que n'a point fait Mignet² lorsqu'il attribue à l'influence diplomatique de la France seule que la Suède ne se soit point alliée à l'Angleterre et que le Danemark, en l'an 1666, ait conclu son alliance avec la République. Dès le début des hostilités, le gouvernement anglais, comme les États-Généraux, persuadés du grand intérêt qu'il y avait à gagner les deux cours du nord à leur cause, y avaient envoyé des ambassadeurs extraordinaires. L'Angleterre pouvait espérer réussir, parce qu'elles avaient plusieurs démêlés avec la République. Cependant, ni les négociations de Sir Gilbert Talbot à Copenhague ni celles de Sir Henry Coventry à Stockholm ne furent bien fécondes; ils ne parvinrent qu'à faire des traités de commerce. Les deux gouvernements du nord ne dissimulèrent point leurs mauvaises dispositions à l'égard de la

1. Voir *Buat als diplomaat*, loc. cit., p. 106 et suiv.

2. *Op. cit.*, t. I, p. 479-480.

République, surtout quand Isbrants, en Suède, et le sieur d'Amerongue, au Danemark, vinrent, de la part des États-Généraux, demander du secours contre l'Angleterre, mais ils se gardèrent également de montrer pour celle-ci trop de bienveillance. Leur conduite est assez claire : ils craignaient, comme le faisait Louis XIV, que l'Angleterre ne devînt trop puissante sur mer ; ils avaient peur de l'application rigoureuse des prétentions anglaises au « *dominium maris* »¹. C'est dans cette appréhension que nous trouvons la vraie cause des divers prétextes dont ils se servaient pour éluder l'alliance avec l'Angleterre. La Suède alléguait, entre autres choses, qu'elle ne voudrait pas secourir l'Angleterre sans que le Danemark en fit de même² ; mais on pouvait prévoir que les deux pays tarderaient à s'entendre. En outre, il y avait une autre question fort importante pour les membres du conseil qui gouvernait alors la Suède, savoir l'incapacité de l'Angleterre à lui fournir de forts subsides.

Cependant, il vint un moment où le Danemark se montra fort disposé à agir de concert avec l'Angleterre. Au commencement du mois d'août, une flotte de la Compagnie des Indes Orientales, retournant aux Pays-Bas, et un grand nombre d'autres vaisseaux marchands se réfugièrent dans le port de Bergen, en Norvège, pour échapper à la poursuite de la flotte anglaise. Le gouvernement danois, ayant prévu cette éventualité, avait proposé à Talbot que, le cas échéant, les Anglais seraient autorisés à attaquer les vaisseaux hollandais dans quelque port danois que ce fût, à condition que l'Angleterre partagerait le butin avec le Danemark. L'Angleterre avait accepté de bon gré le marché³. Néanmoins, ce projet honteux échoua par une suite de circonstances imprévues⁴ ; et les deux partis, désappointés, commencèrent même à se quereller. Pourtant les négociations se poursuivirent ; on parvint même à rédiger un projet d'alliance, mais le Danemark exigea que la Suède agirait de concert avec

1. Voir Henry Coventry à Clarendon, 9-19 avril 1665 (Lister, *op. cit.*, t. III, p. 376). Cf. *Brieven van en aan Johan de Witt*, t. II, p. 138.

2. Coventry à Clarendon, 13-23 septembre 1665 (Clarendon, mss., t. LXXXIII, Bodleian Library, Oxford).

3. L'accord fut conclu le 22 juillet-1^{er} août 1665. Voir les lettres de Talbot à Clarendon, 22 juillet-1^{er} août et 25 juillet-4 août 1665 (Lister, *op. cit.*, t. III, p. 389-390). Cf. *Life of Edward, Earl of Clarendon* (Oxford, 1827), t. III, p. 414 et suiv.

4. Cf. Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, t. I, p. 358.

lui, ce qui prouvait qu'on était encore bien loin du but à atteindre¹. Les négociations avec Amerongue, menées avec plus d'entrain après l'affaire de Bergen, aboutirent, au contraire, au mois de février 1666. Les États-Généraux, qui ignoraient la conduite honteuse du roi Frédéric III à l'égard des vaisseaux marchands dans le port de Bergen, conclurent avec le Danemark plusieurs traités, dont l'un faisait du Danemark l'allié de la République et dont les autres réglaient diverses questions pendantes entre les deux pays².

Cet exposé suffit à prouver que ce ne fut pas l'influence française seule qui dirigea la politique des cours du nord. D'ailleurs, pour être juste, il faut remarquer que Louis XIV, aussitôt après la bataille de Lowestoff, avait signifié aux gouvernements danois et suédois qu'il verrait avec déplaisir qu'ils s'alliassent avec l'Angleterre³. Mais l'exemple qu'il donna lui-même en l'an 1665 n'était pas très propre à faire sur eux beaucoup d'impression. Les envoyés anglais ne mentionnent jamais dans leurs lettres l'opposition diplomatique de la France à Copenhague et à Stockholm. Cependant, on ne saurait nier que le Danemark, quand il s'aperçut du changement de la politique française en faveur des États-Généraux, en arriva plus vite à se ranger du côté de la République. La mission du marquis de Pomponne, qui vint à Copenhague au courant du mois de février 1666, facilita peut-être la résolution danoise. On s'aperçoit beaucoup plus dès lors de l'influence française à La Haye, où d'Estrades n'avait cessé de pousser les États à satisfaire aux plaintes des résidents danois et suédois⁴. En outre, Louis XIV avait, après beaucoup d'hésitations, consenti à payer une partie des forts subsides dont la République s'était chargée pour gagner le Danemark à sa cause⁵.

Les États-Généraux, du reste, ne profitèrent nullement de la flotte danoise, que ce pays équipa à leurs frais en 1666, et

1. Talbot à Clarendon, 6-16, 15-25 octobre, 26 octobre-5 novembre et 28 octobre-7 novembre, 8-18 novembre 1665 (Lister, *op. cit.*, t. III, p. 405 et suiv.).

2. Aitzema, *op. cit.*, t. V, p. 888 et suiv.

3. Cf. d'Estrades, *op. cit.*, t. III, p. 223, 369, 373, 377.

4. D'Estrades, *loc. cit.*, p. 255, 257 et suiv., 279, etc.

5. D'Estrades, *loc. cit.*, p. 610, t. IV, p. 71 et suiv., 132 et suiv. La partie française des subsides fut payée au commencement du mois de mai (*Brieven van en aan J. de Will*, t. II, p. 224 et 233; cf. d'Estrades, *op. cit.*, t. IV, p. 220).

ce fut en partie le résultat de l'attitude de la Suède. Les négociations de Coventry à Stockholm avaient continué sans relâche et présageaient une bonne issue. Clarendon reconnut que la Suède avait droit à une somme de 100,000 livres, somme qui avait été promise au Danemark dans le projet d'alliance que Talbot avait rédigé; pourtant le résultat se faisait toujours attendre¹.

La Suède montrait beaucoup de mauvaise humeur à l'égard de l'armement danois; elle menaçait continuellement de s'allier avec l'Angleterre, mais comme la fortune favorisa de plus en plus la République dans la suite de la guerre, le gouvernement suédois changea tout à fait de conduite. Avant que la paix de Bréda fût conclue, un traité entre la Suède et les États-Généraux avait été fait, qui mit fin aux plaintes réciproques. Ici comme dans l'affaire du Danemark, on peut admettre la même part d'influence française que M. Lefèvre-Pontalis a indiquée mieux que Mignet, en disant qu'elle « favorisa auprès des autres puissances le succès des négociations des États-Généraux qui firent cesser leur isolement diplomatique »².

Quant aux autres puissances, nous n'avons que quelques mots à en dire, nous référant aux récits généraux, dont la valeur à cet égard ne laisse rien à désirer. La guerre avec l'évêque de Munster cessa immédiatement, après que les forces combinées de la France et des États-Généraux l'eussent forcé à abandonner le territoire de la République; ici comme dans les négociations avec les cours allemandes, spécialement avec le Brandebourg, l'intervention française fut très profitable aux États-Généraux, en dépit de la conduite assez regrettable des troupes françaises. La paix de Clèves avec l'évêque de Munster ôta aux États-Généraux tout souci sur leur frontière orientale. En Espagne et au Portugal, c'était la diplomatie française seule qui remportait de grands avantages, en détournant d'une façon peu scrupuleuse l'Espagne de s'allier à l'Angleterre et en empêchant ce pays et le Portugal de faire la paix³.

Le troisième moyen, le plus efficace de tous, pour terminer la

1. Coventry à Clarendon, 8-18 novembre 1665; Clarendon à Coventry, décembre 1665 (Lister, *op. cit.*, t. III, p. 417 et 423). Si l'Angleterre parle en ce temps de la Suède comme de son alliée, c'est donc une expression peu exacte (cf. *Buat als diplomaat*, loc. cit., p. 91).

2. *Op. cit.*, t. I, p. 373.

3. Mignet, *op. cit.*, t. I, p. 429 et suiv., 479 et suiv.

guerre, c'était que Louis XIV secourût les États-Généraux sur mer pour vaincre l'Angleterre. Cependant, il ne serait guère possible de nier que la part que la France prit à la guerre fut tout à fait insignifiante. La paix faite, Louis XIV put dire en vérité que Charles II avait raison de se louer de la conduite française à son égard¹. Pourtant, il est bien permis de se demander si l'inaction de la flotte française résulta d'un dessein prémédité, comme on le dit généralement, ou si elle fut la conséquence des circonstances, c'est-à-dire de l'insuffisance de la marine française à cette époque. On sait que Colbert n'avait commencé l'œuvre de la restauration de la flotte, tout à fait négligée par Mazarin, que depuis trois ans, et il n'est point étonnant que cette flotte laissât encore beaucoup à désirer², lorsqu'elle fut destinée en l'an 1666 à prendre part à une grande guerre maritime.

Tâchons d'examiner de près les ordres que Louis XIV donna au commandant en chef de la flotte principale, qui se trouvait en l'an 1665 dans la Méditerranée, où elle avait comme d'ordinaire donné la chasse aux corsaires des États barbaresques. Dès le mois d'octobre 1665 (c'était le moment où Louis XIV pensait déjà fortement à rappeler ses ambassadeurs d'Angleterre), le duc de Beaufort, qui était chargé du commandement, reçut l'ordre de se mettre en état de passer « en Ponant »³. Cet ordre n'étant pas exécuté au mois de décembre suivant, le duc était vertement réprimandé par le roi même, qui lui enjoignait de nouveau de partir le plus tôt possible de Toulon⁴. Mais Louis XIV eut beau ordonner, la flotte française ne fut en état de partir que le 20 avril 1666⁵. Une escadre anglaise, commandée par le capitaine Jeremiah Smith, qui s'était montrée au mois de février

1. Voir Mignet, *op. cit.*, t. II, p. 505.

2. Voir l'introduction aux *Lettres, Instructions et Mémoires de Jean-Baptiste Colbert* (Paris, 1864, t. III, 1^{re} partie, *Marine et galères*). Cf. E. Chevallier, *Histoire de la marine française depuis les débuts de la monarchie* (Paris, 1902), p. 91 et suiv., 131.

3. Louis XIV à Beaufort, 16 octobre 1665 (*Œuvres de Louis XIV*, édition Grimoard, t. V, p. 325).

4. Le même au même, 8 décembre 1665 (*loc. cit.*, p. 338 et suiv.).

5. D'après les œuvres de Louis XIV (*loc. cit.*, p. 377, note). Colbert écrivit à Beaufort, le 12 mars 1666 (*Lettres, etc.*, t. III, p. 70) : « Aussytost que l'armée sera partie, j'auray le mesme soin et la mesme application pour faire remplir tous les magasins, afin que toutes les fois que l'armée devra s'assembler à Toulon, nous ne tombions pas dans toutes les difficultés où nous sommes tombés cette fois. »

dans la Méditerranée et que Beaufort aurait dû attaquer sur l'ordre exprès du roi¹, s'était éloignée quelque temps auparavant, non pas probablement parce qu'elle craignait la flotte française (comme Louis XIV aimait à le dire)², mais parce qu'elle avait été rappelée par le roi d'Angleterre. Une fois en mer, la flotte de Beaufort ne s'avança que fort lentement. On ne peut s'empêcher de comparer l'armement de 1666 avec celui de la flotte de l'amiral de Villeneuve en 1805, malgré la grande différence qu'il y eut entre le triste sort de celui-ci et l'arrivée heureuse de l'amiral de Beaufort « en Ponant ». Il fallut à ce dernier plus de quatre mois pour y parvenir. Ce ne fut pas, à vrai dire, tout à fait sa faute³. Sa flotte devait rallier l'escadre commandée par Duquesne et qui avait été équipée à La Rochelle. Cette escadre, composée de huit vaisseaux, était destinée en outre à transporter à Lisbonne M^{lle} de Nemours, fiancée au roi de Portugal, Alfonse VI. Louis XIV s'était d'abord imaginé, à ce qu'il semble, que Duquesne pourrait exécuter ce dessein après avoir facilité le passage du duc de Beaufort⁴. Le retard imprévu de celui-ci déranga la combinaison : il fallait maintenant exécuter le voyage de Portugal en premier. En conséquence, Beaufort reçut l'ordre d'attendre à l'embouchure du Tage⁵ l'escadre de Duquesne, commandée pendant la navigation en Portugal par le sieur de Ruigny. Louis XIV n'osait ni envoyer la flotte principale seule en Ponant ni les huit vaisseaux de La Rochelle⁶ sur la côte du Portugal, parce qu'il y avait là une flotte espagnole. Ce

1. Louis XIV à Beaufort, 5 et 16 février 1666 (*Œuvres, loc. cit.*, p. 358 et 363). Cf. Colbert à Beaufort, 8 et 25 février 1666 (*Lettres, loc. cit.*, p. 50, 59 et suiv.).

2. *Mémoires de Louis XIV, loc. cit.*, t. I, p. 142.

3. Toutefois, Beaufort n'était pas très en état de commander une flotte de guerre; voir l'instruction de Colbert pour Colbert de Terron, du 18 juin 1666 (*Lettres, loc. cit.*, p. 80 et suiv.), et Louis XIV à Beaufort, 20 octobre 1666 (*Œuvres, loc. cit.*, p. 388).

4. Voir le journal de juin 1666 (*Mémoires de Louis XIV, loc. cit.*, p. 46). Dans les *Mémoires pour 1666* (*loc. cit.*, p. 148), ce dessein n'est point mentionné. Dans une autre rédaction des *Mémoires* (édition Grimoard, *Œuvres de Louis XIV*, t. II, p. 135), on lit cependant : « Il est vrai que le nombre de mes vaisseaux, étant fort médiocre, j'avois d'abord résolu d'y joindre les huit que j'avois à La Rochelle, et déjà mes ordres étoient donnés pour les faire avancer, avec dessein pourtant de les faire revenir précisément au 15 juin, qui étoit le temps qu'on avoit déterminé pour le départ de cette princesse. »

5. *Mémoires, loc. cit.*, p. 148.

6. Cette escadre n'avait rien à craindre de la part des Anglais, « car je fis obtenir un passeport par la reine de Portugal » (*Mémoires, loc. cit.*, p. 147).

ne fut que le 22 juillet que Beaufort quitta la rivière de Lisbonne, et il ne partit que faute de vivres, avant que Ruigny fût arrivé¹; Beaufort mouilla à La Rochelle le 23 ou le 24 du mois suivant². On espérait à Paris que ses vaisseaux pourraient être ravitaillés en peu de jours, mais Beaufort ne fut en état de poursuivre sa route que le 13 septembre. Ce nouveau retard eut encore de fâcheuses suites. Le destin semblait avoir décidé que la jonction des flottes française et hollandaise n'aurait pas lieu.

Cette jonction avait occupé les deux gouvernements dès la fin de l'an 1665. Après de longs pourparlers, ils étaient parvenus à tomber d'accord sur le commandement des flottes combinées et sur plusieurs questions connexes. Ils avaient en outre projeté plusieurs expéditions, dont aucune n'avait eu même un commencement d'exécution. Les Hollandais s'étaient battus seuls jusqu'ici. Ils avaient remporté une victoire éclatante dans une bataille qui avait duré quatre jours; ils avaient perdu une autre bataille qui avait duré deux jours. Après cette défaite, leur flotte gagna une troisième fois la mer au commencement du mois de septembre. Peu de jours auparavant, les députés des États-Généraux à Flessingue, chargés de surveiller l'armement, avaient dressé un projet de jonction des deux flottes, de concert avec le marquis de Bellefonds, envoyé particulièrement dans ce but par Louis XIV³. Mais ce projet supposait que Beaufort arriverait dans la Manche aux premiers jours du mois de septembre. La flotte hollandaise mouilla, en attendant, à la hauteur de Boulogne, dans la rade de Saint-Jean, à cause du mauvais temps; elle y resta du 10 au 18 septembre. Puis, le 18, elle s'en alla vers l'est, se postant alors à la hauteur de Dunkerque, en pleine mer, comme l'instruction⁴ que les députés des États-Généraux avaient donnée à De Ruyter le lui prescrivait, sans l'y obliger trop strictement. L'intention de l'amiral hollandais était d'y attendre la flotte française ou, le cas échéant, la flotte anglaise qu'il avait vue le 10 septembre et

1. « La navigation de cette princesse (la reine de Portugal) fut extraordinairement longue » (*Mémoires, loc. cit.*, p. 182). Louis XIV fit croire à Van Beuninghen qu'il avait envoyé, par égard pour les Hollandais, l'ordre à Beaufort de continuer sa route.

2. *Mémoires, loc. cit.*, p. 183, note 2. Cf. *Brieven van en aan Johan de Witt*, t. II, p. 330 et 333.

3. Voir Brandt, *loc. cit.*, p. 526.

4. Brandt, *loc. cit.*, p. 535.

qui était alors retournée dans la Manche¹. Il est vrai que De Ruyter n'agissait pas tout à fait conformément au projet de jonction arrêté avec Bellefonds, dans lequel il avait été stipulé que la flotte hollandaise suivrait et observerait la flotte anglaise « sans rechercher le combat, en espérant que la flotte du Roy se pourra joindre à elle avant que le combat se donne ». Mais c'était vraiment un ordre fort difficile à exécuter ; et l'on peut supposer que si De Ruyter ne s'y conforma pas, ce fut surtout parce que, souffrant d'ailleurs de la fièvre et voyant son équipage en partie malade, il n'avait aucune nouvelle sérieuse de l'approche de la flotte de Beaufort, attendue en vain pendant toute la campagne de l'an 1666. D'autre part, on peut croire sans peine que Louis XIV fut vivement irrité de la résolution du conseil de guerre hollandais, que deux envoyés français avaient vainement tâché de prévenir².

L'émotion était fort grande à la cour, où l'on savait que Beaufort avait enfin poursuivi sa route et qu'il avait l'ordre d'aller directement « au Pas-de-Calais, sans toucher à Belle-Isle, ni à Brest, ni à aucun autre lieu de la Manche »³. On craignait beaucoup qu'il ne donnât « dans l'embuscade des Anglois », étant donné surtout qu'on n'avait pas pu le prévenir⁴. Beaufort entra à pleines voiles dans la Manche, et le sort lui fut favorable. Il passa sans encombre et probablement à une distance assez grande devant la flotte anglaise et arriva à la rade de Dieppe, où il apprit la situation nouvelle. Après avoir assemblé un conseil de guerre, il résolut, « le vent s'étant trouvé assez favorable », de remettre à la voile et de s'en retourner à Brest, ce qui fut aussitôt exécuté⁵. L'avis, qu'il reçut à Dieppe, que la flotte hollandaise, ayant séjourné pendant quatre jours à la hauteur de Dunkerque, s'était éloignée encore plus dans la direction de l'est, l'autorisa sans doute à agir de la sorte.

1. *Ibid.*, p. 542 (considérents du conseil de guerre du 18 septembre).

2. Le duc d'Aumont et le comte de La Feuillade (Brandt, *op. cit.*, p. 542 et 543).

3. Voir d'Estrades, *op. cit.*, t. IV, p. 466.

4. *Ibid.*, p. 467.

5. *Ibid.*, p. 497. Cette résolution fut prise avant que Beaufort eût reçu la lettre de Louis XIV du 24 septembre (*Œuvres, loc. cit.*, p. 387). Cette lettre, ordonnant à Beaufort de « poursuivre sa route » (vers Calais), avait été écrite avant que Louis XIV eût eu connaissance de la retraite de la flotte hollandaise.

Le conseil de guerre hollandais avait pris, en effet, la résolution de retirer la flotte à l'abri de la côte flamande, entre Ostende et Blankenburg, parce que la tempête l'exposait à de graves dangers et parce qu'on n'avait reçu aucune nouvelle de Beaufort¹. Elle y arriva le 25 septembre. Quatre jours auparavant, les États-Généraux, instruits de la condition de leur flotte par un secrétaire de De Ruyter, envoyé à La Haye, avaient résolu de faire rentrer la majorité des vaisseaux dans les ports, laissant seulement quelques escadres en mer². Mais bientôt cette décision, dont la transmission semble avoir été retardée pendant quelques jours, était changée pour deux raisons : les États-Généraux avaient reçu la nouvelle d'un grand incendie qui avait ravagé une grande partie de la ville de Londres, et presque en même temps d'Estrades leur signifia l'arrivée de Beaufort à Dieppe. Autant pour profiter, s'il était possible, de l'embarras de l'Angleterre, causé par le désastre de Londres, que pour ne point manquer la jonction, maintenant que la flotte française était arrivée, les États-Généraux ordonnèrent à De Ruyter de se rendre de nouveau dans la Manche³, tandis que De Witt, nommé une seconde fois député, était envoyé pour l'assister. De Witt atteignit le 29 septembre la flotte, qui venait de se diriger vers l'ouest. En arrivant au Pas-de-Calais, on apprit que Beaufort s'en était retourné vers Brest. Il fallait abandonner tout espoir de réunir les deux flottes cette année-là. La maladie augmentant sur la flotte et le temps devenant fort rude, De Witt était bientôt forcé, après avoir tenté en vain de nuire à l'Angleterre où que ce fût, de faire voile vers les Pays-Bas.

Cet exposé un peu détaillé de quelques épisodes de la campagne de l'an 1666 prouve que ce ne fut pas la mauvaise foi de la France qui causa l'échec de la jonction concertée, mais que ce fut bien une suite de mécomptes, dus en partie à l'insuffisance de la marine française et en partie aussi à la difficulté qu'avaient les deux flottes à correspondre ensemble. D'un autre côté, on ne peut nier que Louis XIV n'ait eu l'intention de prendre une part active à la guerre; et l'on ne peut davantage prétendre que les

1. Brandt, *op. cit.*, p. 545.

2. Résolution des États-Généraux du 21 septembre 1666 (Aitzema, *op. cit.*, t. I, p. 749).

3. Deux résolutions des États-Généraux du 26 septembre 1666 (Aitzema, *op. cit.*, t. V, p. 749 et 835).

États-Généraux aient profité beaucoup de son intention louable. Le seul avantage indirect qu'ils aient retiré de l'expédition de Beaufort, ce fut qu'au mois de juin 1666 le duc d'Albermarle, commandant en chef de la flotte anglaise, se crut obligé d'envoyer une partie de ses vaisseaux pour surveiller l'approche éventuelle de la flotte française et que cette escadre, commandée par le prince palatin, ne put prendre part à la « bataille des quatre jours » que dans la dernière partie de la lutte, ce qui mit les Hollandais en état de remporter plus facilement la victoire¹.

* *

Aussitôt après la fin de la campagne maritime de l'an 1666, Louis XIV fit faire des propositions pour la campagne suivante, autre preuve qu'il était résolu à se battre. Mais, lorsque le moment de les exécuter fut venu, les circonstances étaient bien changées. L'Angleterre, épuisée par deux ans de grands efforts, se montrait plus disposée à faire la paix dès la fin de l'an 1666. La force du parti belliqueux était rompue en grande partie. Alors Louis XIV, dont le seul but restait de terminer la guerre le plus tôt possible, changea de nouveau de tactique. Pourquoi aigrir davantage l'Angleterre, maintenant qu'évidemment elle ne pouvait pas continuer la guerre? Il reprit donc sa politique de l'an 1665, mais, tout en cherchant à rétablir la paix, il entama une négociation secrète pour s'assurer la neutralité de l'Angleterre dans la guerre prochaine contre l'Espagne. C'est ici que la mort de Philippe IV commença à influencer sa politique.

La première démarche pour entamer de nouvelles négociations de paix fut faite par l'Angleterre par l'intermédiaire de Saint-Albans, qui correspondait avec la reine mère d'Angleterre. Nous ne sommes pas en état d'indiquer le contenu de ses lettres, mais il résulte d'une lettre de Ruigny à Saint-Albans que le roi d'Angleterre avait fait prier Louis XIV d'autoriser les États-Généraux à envoyer un ambassadeur en Angleterre². Les Anglais n'avaient cessé d'encourager les États-Généraux à le faire, mais leurs efforts étaient restés infructueux, les États ne voulant pas séparer leur cause de celle de la France et du Danemark. Louis XIV n'accéda

1. Cf., entre autres, Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, t. I, p. 377 et suiv.

2. « Lettre que le Roy désire que M. de Ruigny écrive à M. de Saint-Albans par l'ordinaire qui partira demain le 30 octobre 1666 » (t. LXXXVII).

pas plus à la prière de Charles II qu'il n'avait antérieurement voulu autoriser les États-Généraux à entamer des négociations en Angleterre¹, mais il se montra en même temps tout à fait disposé à faire convenir hors d'Angleterre d'un endroit où les ambassadeurs des quatre pays pourraient se rencontrer. Il fit charger Saint-Albans de faire cette proposition² à Charles II. Mais le gouvernement anglais ne pouvait encore se résoudre à la concession de négocier ailleurs qu'en Angleterre. Cependant, Charles II fit continuer les pourparlers, tâchant désormais d'induire Louis XIV à entrer séparément en négociations avec lui. Celui-ci s'empessa de faire répondre qu'il ne voulait ni ne pouvait « marcher que dans le grand chemin », étant « incapable de faire la moindre négociation secrète à l'inscûe des alliéz et incapable aussi de leur prescrire aucune chose touchant les conditions de la paix »³. L'intention de ces paroles était sans doute tout à fait sincère, et la conduite du roi de France jusqu'à la fin des négociations le prouva. Le gouvernement anglais tarda à acquiescer à la demande de la France jusqu'au mois de janvier 1667, après que les États-Généraux, à la prière de Louis XIV, eurent annoncé leur intention d'adresser au roi d'Angleterre une lettre, portant qu'ils voudraient bien négocier en Angleterre, mais qu'ils ne pouvaient le faire par égard pour leurs alliés⁴. Ce ne fut qu'à la fin du mois de février que Charles II, ayant attendu la fin de l'assemblée du parlement, fit ouvertement preuve de ses dispositions pacifiques en indiquant La Haye comme le lieu des négociations prochaines. La situation de l'Angleterre exigeait la paix. Le gouvernement avait évité d'en parler au parlement, craignant que celui-ci ne se mon-

1. Voir plus haut, p. 46.

2. Dans sa lettre du 30 octobre (voir plus haut), Ruvigny parle de cette proposition comme émanant de lui-même : « En escrivant, il me tombe une pensée dans l'esprit que je veux vous ouvrir confidemment, » etc. — La minute de cette lettre cependant est écrite par Lionne, ce qui prouve que la proposition fut faite indirectement par le gouvernement français lui-même.

3. Ruvigny à Saint-Albans, 13 nov. 1666 (t. LXXXVII) : réponse à une lettre de Saint-Albans à la reine mère d'Angleterre qui nous est inconnue. Cf. Saint-Albans à Ruvigny, 11 nov. 1666 (*loc. cit.*).

4. Les États-Généraux avaient fait cette démarche à la demande de Louis XIV, qui l'avait déjà annoncée en Angleterre dans la lettre de Ruvigny du 30 octobre 1666 (voir plus haut). La lettre des États-Généraux à Charles II est datée du 13 janvier 1667 (Aitzema, *op. cit.*, t. VI, p. 4; d'Estrades, *op. cit.*, t. V, p. 8 et suiv.).

trât alors très mal disposé à l'égard des affaires financières. Aussitôt après la prorogation, Charles II autorisa Saint-Albans à passer en France¹, annonçant en même temps son intention d'envoyer des ambassadeurs à La Haye². D'ailleurs, il apparut bientôt qu'il y avait encore à surmonter beaucoup de difficultés qu'il est inutile d'étudier ici en détail.

Nous nous bornerons à suivre Saint-Albans en France. Une conférence qu'il eut, quelques jours après son arrivée, avec Lionne prouva que l'accord franco-anglais serait facile à conclure³. Quelques difficultés se produisirent seulement quant au choix d'une base de négociation entre l'Angleterre et la République et de l'endroit où les ambassadeurs s'assembleraient. Charles II ayant consenti à ne point convoquer le congrès à La Haye, — ville que les alliés avaient refusée de crainte que les Anglais n'y trouvassent moyen d'intriguer avec le parti orangiste contre la faction de Jean De Witt⁴, — mais à envoyer des ambassadeurs à Bréda, une sorte de convention⁵ non écrite entre les rois de France et d'Angleterre fut conclue : Louis XIV promit de rendre l'île de Saint-Christophe que les Français avaient conquise;

1. Ruigny l'avait prié dès le mois de novembre de se rendre en France (Ruigny à Saint-Albans, 24 novembre 1666; cette lettre est imprimée sans date et anonyme avec les lettres de d'Estrades, *op. cit.*, t. IV, p. 579 et suiv.). Saint-Albans avait aussitôt demandé un passeport dans sa lettre à Ruigny, 29 novembre-9 décembre 1666 (ministère des Affaires étrangères, *loc. cit.*, t. LXXXVII). Il n'arriva à Paris que le 13 février au soir (voir sa lettre à Arlington du 16 février 1667 : *the Earl of Arlington's letters to sir William Temple*, by Thomas Babington, 1701, p. 117 et suiv.).

2. Lettre de Charles II aux États-Généraux, 31 janvier-10 février 1666-1667 (Aitzema, *op. cit.*, t. VI, p. 9; d'Estrades, *op. cit.*, t. V, p. 26 et suiv.). Elle n'arriva à La Haye que le 23 février 1667 (*Brieven van en aan Johan de Witt*, t. II, p. 442). Aussi elle n'est expédiée qu'après la prorogation du parlement le 18 février 1667 (Clarendon, *op. cit.*, p. 124).

3. Voir la lettre de Saint-Albans à Arlington du 16 février 1667, citée plus haut; cf. Saint-Albans à Charles II, même date, dans Mignet, *op. cit.*, t. II, p. 41.

4. Voir entre autres Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, t. I, p. 396.

5. Saint-Albans y était autorisé par Charles II dès la fin du mois de février (voir la lettre de Charles II à sa mère, sans date, dans Arlington, *op. cit.*, t. I, p. 139 et suiv.; Mignet, *op. cit.*, t. II, p. 43). Il résulte de la lettre de Saint-Albans à Arlington du 6 mars 1667 (Arlington, *op. cit.*, t. I, p. 144) et de sa lettre à Charles II du 2 mars 1667 (Clarendon, mss., t. LXXXV, *Bodleian Library*) qu'il avait alors reçu l'autorisation susdite; il n'en pouvait user qu'après que les difficultés indiquées plus haut auraient disparu (voir Lionne à Louis XIV, 17 avril 1667, dans Mignet, *loc. cit.*, p. 43). Pour le détail, cf. Mignet, *loc. cit.*

Charles II, de son côté, s'engagea à ne commettre aucun acte d'hostilité contre la France pendant une année.

Cette convention particulière ne causa cependant point de grands changements, car la France ne sépara pas ses intérêts de ceux de la République. La politique de Louis XIV restait toujours la même; l'instruction de d'Estrades et Courtin¹, nommés ambassadeurs au congrès de Bréda, dit expressément : « L'objet principal qu'elle (la France) se propose est de faire la paix et le plus promptement qu'il se pourra. » Les ambassadeurs firent tout leur possible pour arranger les différends entre la République et l'Angleterre, sans toutefois forcer les ambassadeurs hollandais à accepter les conditions que les Anglais voulaient d'abord leur imposer. A cet égard, il y a une différence capitale entre les négociations de Bréda et celles d'Utrecht en l'an 1713, où la France et l'Angleterre concouraient à forcer la République, tandis que d'Estrades et Courtin agissaient plutôt en médiateurs². Ce ne fut pas d'ailleurs grâce à cette médiation que les négociations aboutirent à la paix au mois de juillet. La victoire éclatante de la flotte hollandaise sur le Medway fut la raison principale qui décida l'Angleterre à consentir à la plupart des conditions que les États-Généraux avaient proposées dès le début des négociations; la base en était l'« uti possidetis ». Louis XIV conclut officiellement la paix avec l'Angleterre en même temps que les États-Généraux. Seulement, il s'était abstenu de secourir de quelque manière que ce fût la République pendant la campagne maritime de l'an 1667, refusant même de mettre à la disposition de la flotte hollandaise quelques brûlots dont elle avait besoin et que les États-Généraux avaient réclamés avec insistance³. Dès sa convention particulière avec Charles II, il avait abandonné toute idée d'hostilité contre l'Angleterre.

* *

Arrivés à la fin de notre exposé, nous ne croyons pas avoir besoin de dire quelle opinion nous avons sur la politique de

1. Ministère des Affaires étrangères, Paris (Correspondance de Hollande, t. LXXXIII, fol. 282).

2. Il est cependant bien vrai que leur sympathie personnelle favorisait plus les ambassadeurs anglais que les commissaires hollandais.

3. Voir Lefèvre-Pontalis, *op. cit.*, t. I, p. 404.

Louis XIV¹. Nous espérons qu'on sera convaincu que la politique du roi de France a été vraiment pacifique et qu'il a tâché par sa conduite d'atteindre son but, c'est-à-dire de se conserver l'amitié ou, en tout cas, la bienveillance des puissances maritimes; ce ne fut qu'en 1666 qu'il dévia de cette conduite en se rangeant tout à fait du côté des États-Généraux. L'ambiguïté, plus grande encore en apparence qu'en réalité, de cette politique à double vue est cause que plusieurs historiens l'ont représentée d'une façon tout à fait opposée à son caractère réel. Mais, si l'on examine attentivement les documents imprimés et inédits qui méritent crédit, on ne peut qu'applaudir à l'exposé fait par Mignet et quelques autres historiens et que nous avons tâché de compléter sur quelques points.

Jugeant d'après les apparences, l'on pourrait croire qu'à la fin de la guerre Louis XIV avait atteint son but, c'est-à-dire qu'il s'était conservé la bienveillance de l'Angleterre et l'amitié de la République, et l'on serait disposé à juger sa politique comme fort habile au point de vue français, quoique peu correcte à l'égard des États-Généraux. En réalité, il en fut tout autrement. Il suffit de lire les lettres de d'Estrades, écrites pendant la guerre, pour se persuader que l'attitude de la France fut considérée généralement dans la République comme contraire à l'alliance et que, par conséquent, les dispositions du peuple hollandais envers la France devinrent beaucoup plus hostiles. Si Louis XIV avait pris résolument le parti des États-Généraux, il aurait peut-être réussi à diminuer la méfiance que les Hollandais manifestaient à son égard avant la guerre; au contraire, sa conduite pendant la guerre accrut de beaucoup cette méfiance. A l'égard de l'Angleterre, on peut remarquer la même chose. Si Louis XIV avait persisté dans la neutralité, le peuple anglais n'aurait assurément pas montré autant d'irritation envers la France qu'il en témoigna par la suite. Son animosité après la guerre était plus grande à l'égard des Français qu'à l'égard des Hollandais; le peuple soupçonnait, sans pouvoir en être certain, que Louis XIV avait beaucoup contribué à lui faire perdre la victoire tant désirée. Louis XIV crut toujours qu'il avait bien mérité des États-Généraux et il espéra que ceux-ci l'en récompenseraient par leur politique dans la question espagnole. Cela augmenta

1. Voir plus haut, p. 25.

encore sa déception lorsqu'il s'aperçut qu'au contraire ils s'opposeraient à la réalisation de ses projets sur les Pays-Bas espagnols, ainsi qu'il put s'en rendre compte aussitôt que l'armée française eut commencé la guerre de dévolution, c'est-à-dire avant la fin des négociations de Bréda. Lionne alors avoua aux ambassadeurs français réunis dans cette ville qu'il souhaitait que les négociations trainassent encore pendant quelque temps¹. Et c'est à ce moment seulement que nous remarquons un désir de retarder la paix, exprimé par un ministre français qui, assurément, venait de comprendre que la politique de son maître n'avait pas atteint son but. Mais il était trop tard. Quand il reçut la lettre de Lionne, Courtin répondit : « Il n'est plus temps de reculer et vous sçavez que nous avons agy suivant les ordres qui nous avoient esté donnez². »

N. JAPIKSE.

1. D'Estrades, *loc. cit.*, t. V, p. 443.

2. Courtin à Lionne, 21 juillet 1667 (ministère des Affaires étrangères; Correspondance de Hollande, t. LXXXIV). Cf. d'Estrades, *op. cit.*, t. VI, p. 204 et 215.

A PROPOS

DE LA

GUERRE ANGLO-HOLLANDAISE

DE 1665-1667.

Au moment où la *Revue historique* annonça l'article de M. Japikse sur *Louis XIV et la guerre anglo-hollandaise*, j'en achevais précisément un sur le même sujet. Les conclusions en étaient presque identiques et je n'en parlerais pas, s'il ne me semblait pas utile de préciser et de compléter quelques-uns des résultats acquis.

Il est désormais hors de doute, contrairement à l'hypothèse d'un certain nombre d'historiens, que le conflit anglo-hollandais surprit Louis XIV et déconcerta ses plans. Il l'affirme lui-même dans un passage bien connu de ses *Mémoires*. Toute la correspondance diplomatique le prouve. Et comment pourrait-il en être autrement? Depuis le début de son règne personnel, Louis XIV désirait et préparait une alliance étroite avec Charles II et la jugeait indispensable au succès de ses ambitions dans les Pays-Bas. Or, la guerre anglo-hollandaise l'obligeait, soit à rompre avec Charles II, au risque d'un rapprochement entre l'Angleterre et l'Espagne, soit à manquer aux promesses d'un traité formel signé depuis deux ans avec les Provinces-Unies, dont la neutralité ne lui était pas moins nécessaire. Dans toutes leurs dépêches, Louis XIV et Hugues de Lionne avouent leur embarras, qui explique, bien mieux qu'une duplicité incompréhensible, leurs hésitations prolongées.

En 1664, l'intérêt de Louis XIV est donc évidemment que la guerre n'éclate point et la sincérité de ses démarches est, elle aussi, hors de doute, bien que les Anglais n'y aient pas cru. Aussitôt qu'il comprend la gravité du conflit, en juillet, il fait offrir

à Charles II sa médiation et laisse entendre qu'il accepterait volontiers le rôle d'arbitre. Un peu plus tard, en octobre, l'idée vient à Lionne que la querelle, née aux colonies, pourrait y être réglée, et, — démarche caractéristique que M. Japikse n'a pas notée, — Louis XIV cherche à obtenir de Charles II la promesse que la guerre se fera seulement hors d'Europe, en s'engageant lui-même à obtenir des États-Généraux une promesse semblable¹. Enfin, en janvier 1665, au moment où déjà les hostilités commencent, Louis XIV propose encore (et la proposition, semble-t-il, exclut toute idée d'intérêt personnel) de décider Van Beuningen, l'ambassadeur des Provinces-Unies en France, à passer en Angleterre pour y négocier un accommodement².

A vrai dire, on peut reprocher à Louis XIV de n'avoir pas pris assez nettement parti pour ses alliés les Hollandais. Mais M. Japikse note avec raison que le traité d'alliance lui donnait quatre mois pour intervenir, à dater du commencement de la guerre, et que son attitude, si réservée qu'elle fût, a peut-être empêché Charles II de se déclarer plus tôt, dans l'incertitude où elle le laissait des vraies intentions du roi. Ne peut-on même ajouter que cette réserve avait seule quelque chance d'empêcher la guerre, et qu'une attitude plus menaçante, en surexcitant l'opinion anglaise déjà très belliqueuse, tandis que le roi et le chancelier semblaient encore désirer la paix, eût assurément hâté la rupture, sans profit pour les Provinces-Unies elles-mêmes?

M. Japikse n'a pas méconnu le caractère commercial du conflit et il a cité, à ce sujet, un passage intéressant de l'instruction rédigée par Lionne pour la *célèbre ambassade*. Mais il aurait pu, je crois, insister beaucoup plus qu'il n'a fait. A l'origine même de la querelle, ce que l'Angleterre et la Hollande se disputent, ce ne sont point seulement quelques forts sur la côte africaine, c'est avant tout la traite des nègres, « le plus sûr et le plus riche commerce qui se fasse aujourd'hui en aucun lieu », comme l'écrit Lionne à Comminges, et c'est pour ce commerce que les États-Généraux « sont résolus de n'abandonner point cette côte de Guinée et de mettre le tout pour le tout »³.

1. Il en est d'abord question dans une lettre de Lionne à Comminges, en date du 22 octobre 1664, puis le roi donne lui-même à l'ambassadeur des instructions en ce sens le 8 novembre. Aff. étr. *Angleterre*, 84.

2. Lettre du roi à Comminges, 21 janvier 1665, *Ibid.*

3. Lionne à Comminges, 22 octobre 1664, *Ibid.*

Un peu plus tard, lorsque les hostilités commencent, c'est l'intérêt du commerce français qui, tout autant que l'intérêt politique, oblige Louis XIV à surveiller de près les événements. Un tribunal des prises a été aussitôt constitué à Londres; Ashley s'en est fait nommer trésorier; Lauderdale, Monk lui-même en font partie et poussent à la guerre pour le profit que les confiscations leur rapporteront. Or, à cette date de 1665, notre marine marchande, malgré les premiers efforts de Colbert, n'est guère développée encore. Ce n'est pas le fret qui manque, — sel, vins de Bordeaux, eaux-de-vie d'Orléans et de la Basse-Loire, toiles de Normandie et de Bretagne, — mais les vaisseaux, et ce sont des marchands hollandais qui viennent, presque seuls, charger dans nos ports. Aussi les intérêts de notre marine et ceux de la marine hollandaise sont-ils intimement liés et, dès les débuts de la guerre, se forme-t-il entre elles, peut-être à l'insu du roi et du ministre, une entente tacite. Dunkerque, notre port le plus voisin des Provinces-Unies, devient un entrepôt provisoire; c'est à destination de Dunkerque que font route tous les vaisseaux qui ont pris charge à Bordeaux ou à Nantes et qui, désormais, portent presque tous pavillon français; puis, l'un après l'autre, nos marchands « se coulent » de Dunkerque à Flessingue. Même sur les vaisseaux portant pavillon hollandais, presque toute la cargaison se trouve appartenir, dès qu'elle est confisquée, à des Français. « On ne peut pas comprendre, écrit de Londres Courtin le 10 mai 1665, que, des huit parts des marchandises saisies, il y en ait sept appartenant aux marchands de Bordeaux ou de Dunkerque¹. »

Les Anglais, il est vrai, ne se font point faute de conduire à Douvres tous les vaisseaux français dont la destination leur paraît suspecte, c'est-à-dire, ou peut s'en faut, tous ceux qu'ils rencontrent. Mais Louis XIV charge aussitôt ses ambassadeurs de réclamer en son nom les marchandises saisies, et ce sont de sa part des plaintes incessantes, qui irritent d'autant plus les Anglais, que ceux-ci ne croient nullement à la sincérité du roi de France. D'un bout à l'autre de la correspondance de Comminges, puis de Courtin, cette question des prises revient à chaque page, et cependant, dès février 1665, Louis XIV avait envoyé à ses ambassadeurs une sorte de conseiller technique, « une personne très intelligente au fait de la marine et du commerce », le s^r Dumas,

1. Courtin à Lionne, 10 mai 1665, *Angleterre*, 85.

qui renseignait directement Colbert. Mais, le plus souvent, l'intervention de Dumas n'aurait pas suffi, et c'était alors Comminges ou Courtin qui prenait lui-même la défense des marchands lésés.

Quant au roi, qui probablement obéit aux sollicitations de Colbert, il ne cesse d'encourager ses ambassadeurs à se montrer toujours plus pressants. Le 21 janvier 1665, il recommande à Comminges de l'informer, jour par jour, du résultat de ses instances; le 7 février, il renouvelle ses ordres; et, dans l'intervalle, je trouve encore, à la date du 28 janvier, cette phrase significative de Lionne : « Je prendrai la liberté de vous dire qu'il n'y a que deux points principaux auxquels vous devez vous appliquer incessamment : presser l'accommodement et faire de continuelles et vives plaintes ou instances pour les intérêts de nos marchands, entrant dans le détail de toutes les prises et des raisons particulières à un chacun pour les leur faire restituer¹. » Un peu plus tard, c'est en général Courtin qui se charge des démarches et qui n'y épargne ni temps ni peine. Un moment, il se demande si ce rôle de solliciteur perpétuel convient bien à sa dignité d'ambassadeur, mais Lionne, aussitôt, le rassure : « En lisant au roi, lui écrit-il le 3 octobre, votre dernière lettre particulière, je me suis bien gardé de lire l'endroit où vous dites que vous êtes honteux d'importuner si souvent le roi d'Angleterre sur les prises de nos vaisseaux. Je vous aurais bien imprudemment rendu un très mauvais office, car nous prétendons ici que cette affaire n'est de guère moins considérable que la principale que vous traitez². »

On aurait donc grand tort de négliger les intérêts commerciaux, si l'on veut bien comprendre la situation de la France pendant le conflit. La ruine du commerce hollandais eût entraîné, à cette date, celle du nôtre (si paradoxale que l'affirmation puisse paraître d'abord), et je ne doute point que Colbert lui-même n'ait approuvé que Louis XIV soutint les Provinces-Unies. En tout cas, à la veille de la rupture, c'est d'une guerre commerciale que Lionne conçoit le plan, et il est curieux d'y trouver comme une première esquisse du blocus napoléonien. La France et les Provinces-Unies, écrit en effet le ministre, n'auront pas grand-peine à fermer la Méditerranée aux Anglais; or, « il est à remarquer que le plus grand trafic des Anglais est dans la Méditerranée et

1. Les trois lettres adressées à Comminges, *Angleterre*, 84.

2. *Ibid.*

que s'ils font chaque année, par exemple, un commerce de vingt millions au dehors, il y en a plus de quatorze dans cette seule mer par le débit de leurs manufactures et parce qu'ils en rapportent dans leur pays ». Le roi pourra, d'autre part, gagner les puissances du Nord et fermer aussi la Baltique; « et cette mer étant encore bouchée aux Anglais, comment pourraient-ils soutenir longtemps une guerre maritime et leurs autres navigations de commerce, la plupart des choses nécessaires pour la marine ne se pouvant tirer que du Nord ». Il s'ensuivra donc nécessairement, conclut Lionne, « que les draps d'Angleterre ni ses manufactures n'étant plus reçus en aucun endroit, les ouvriers ne pouvant subsister crieront à la faim et cela dans le temps où un peuple qui n'a pas accoutumé de rien payer sera surchargé et devra continuer à fournir des sommes immenses »¹. Une crise économique obligera l'Angleterre à demander la paix.

M. Japikse note le moment où Louis XIV s'est décidé à la guerre et affirme avec raison que la mort du roi d'Espagne n'y fut pour rien. Mais il est possible, je crois, de préciser plus encore. Il faut remarquer tout d'abord que pas un mot dans la *Correspondance* n'autorise à croire que Louis XIV ait jamais songé à manquer de parole aux Hollandais. Il a longtemps espéré le maintien de la paix, puis un accommodement qui le tirerait d'embarras; il a tardé à intervenir tant qu'il en a trouvé des prétextes plausibles; mais c'est tout. Or, dès qu'on fut certain que la célèbre *ambassade* n'obtiendrait rien, que Charles II, retenu par l'opinion publique et par un parti puissant à la cour, ne ferait ni avances ni concessions, il devint évidemment impossible que le roi de France éludât encore les instances, chaque jour plus vives, de ses alliés. C'est alors que l'évêque de Munster se déclara contre eux et que Louis XIV se décida à les soutenir. Le 15 juillet, il annonce à ses ambassadeurs à Londres la prise d'armes de l'évêque, et, tout aussitôt, sa résolution d'envoyer vingt mille hommes contre lui²; le 23 juillet, il accorde une longue audience à Van Beuningen³; et, le 25, il expédie à Beaufort l'ordre de sai-

1. Lionne à Verneuil, Comminges et Courtin, 28 juillet 1665, *Ibid.* La lettre du ministre accompagnait une sorte d'instruction nouvelle envoyée par le roi aux ambassadeurs, en vue de la rupture désormais probable. Lionne, d'ailleurs, ne présente son plan de guerre que sous forme de menace, et préférerait encore la paix.

2. Lettre du roi aux ambassadeurs, *Ibid.*

3. « Le roi a assigné la journée de demain pour une longue audience que
REV. HISTOR. XCVIII. 1^{er} FASC.

sir et de conduire en France tous les vaisseaux anglais qu'il rencontrera, pour s'assurer, dit-il, qu'ils ne prêtent pas « des assistances aux corsaires avec lesquels je suis en guerre »¹. Enfin, le 28 juillet, il signe de nouvelles instructions pour Verneuil, Comminges et Courtin et les prévient confidentiellement qu'il a résolu « de prêter la garantie aux Hollandais », après une dernière démarche, dont il ne peut guère espérer le succès². En tout cas, le 4 septembre, il charge Colbert de Croissy, en vue de la guerre désormais certaine, d'une tournée d'inspection sur les côtes de Bretagne³, et ce n'est que le 17 septembre que meurt le roi d'Espagne.

La guerre maritime entre l'Angleterre et la France dura plus d'un an et, pendant cette année entière, les deux flottes ne se rencontrèrent pas, la flotte française ne parvint même pas à rejoindre la flotte hollandaise. Aussi, bien des historiens ont-ils pensé et écrit que Louis XIV avait recommandé à Beaufort d'éviter la rencontre. En réalité, s'il n'y eut point combat naval, la raison en fut dans l'insuffisance des escadres françaises, dans les lenteurs de Beaufort, mais surtout dans une série d'hésitations et de contretemps. C'est l'avis de M. Japikse; c'était déjà, au XVIII^e siècle, celui de Boismêlé, dans son *Histoire générale de la marine*⁴, et je voudrais ajouter quelques preuves à celles qu'ils en ont données.

M. Japikse cite, par exemple, d'après les *Œuvres de Louis XIV*, l'instruction du 16 octobre 1665, qui ordonne au duc de Beaufort de passer aussitôt de la Méditerranée dans l'Océan pour gagner la Manche; or, dans une lettre de même

M. Van Beuningen lui a demandée, après laquelle S. M. fait état de vous envoyer par un courrier exprès ses ordres précis... » Lionne aux ambassadeurs, 22 juillet 1665, *Ibid.*

1. *Ibid.*

2. C'est l'instruction citée plus haut.

3. L'ordre royal n'expliquait pas à Colbert, qui venait de présider les États de Bretagne, les raisons véritables de sa mission. Mais Lionne y joignait une lettre de même date où il lui annonçait en grand secret la résolution prise par le roi de rompre avec l'Angleterre « en cas qu'il ne voie pas jour de pouvoir bientôt porter les choses à un accommodement entre les deux nations, à quoi il y a très peu d'apparence... » Aff. étr. *France, Mémoires et Documents*, 415. — A la suite de sa mission sur les côtes de Bretagne, Colbert de Croissy rédigea un long et intéressant mémoire, qui nous a été conservé dans les V^e Colbert, vol. 291.

4. Paris, 1746, 2 vol. in-4°, t. II, p. 465 à 472.

date, Lionne prévoit que l'escadre devra d'abord se ravitailler à Toulon ; mais il ajoute : « S. M. a estimé à propos de vous écrire à toutes fins la lettre ci-jointe, par laquelle elle vous témoigne (si vous avez été obligé de venir en Provence pour la raison indispensable que je viens de dire) combien il est important pour le bien de ses affaires que vous gagniez jusqu'aux moindres moments pour vous remettre promptement à la mer et exécuter ledit ordre de passer en Ponant¹. » Cependant, l'escadre n'est pas prête et Beaufort reste plusieurs mois à Toulon ; mais il reçoit ordre sur ordre de se hâter. M. Japikse cite ceux du 8 décembre 1665, du 5 et du 16 février 1666 ; on pourrait y ajouter les lettres du 22 mars et du 7 avril, que Louis XIV écrit à Beaufort pour le presser de rejoindre et de détruire l'escadre de Smith, qui croisait dans la Méditerranée². Enfin, Beaufort met à la voile en avril et n'arrive qu'en août devant la Rochelle. Comment expliquer une navigation aussi lente ? Tout simplement par le peu de vaisseaux dont il disposait. Colbert s'inquiète ; il craint que la flotte anglaise, beaucoup plus nombreuse, ne surprenne Beaufort, ne l'oblige à un combat inégal et ne ruine en un jour la seule force navale qu'il soit encore parvenu à organiser. Or, en mai, Louis XIV apprend que la flotte hollandaise, malgré ses instances, ne prendra la mer que le 10 ou le 12 juin ; dans l'interval, la flotte anglaise aura tout le temps d'attaquer Beaufort, s'il a déjà dépassé les côtes portugaises ; et, d'autre part, une petite escadre française, qui conduit à Lisbonne M^{lle} de Nemours, fiancée au roi de Portugal, pourra bientôt, en se réunissant à la principale, rendre celle-ci plus capable de risquer un combat. De là l'ordre motivé que le roi envoie au duc, le 10 mai 1666, de demeurer quelque temps encore devant Lisbonne et d'éviter provisoirement la rencontre, « n'y ayant rien à présent de si grande conséquence pour le bien de mon service, ajoute Louis XIV, que la conservation de mes forces maritimes en leur entier »³. D'ailleurs, cette prudence indispensable et, sans nul doute, conseillée

1. *France, Mémoires et Documents*, 415.

2. Voir un canevas de la première lettre dans *Angleterre*, 88, et la minute de la seconde dans *France, Mémoires et Documents*, 415. Voir aussi, *Angleterre*, 88, une lettre du roi à M. de Tracy, gouverneur de la Nouvelle-France, pour lui permettre de conclure avec les colons anglais une convention de neutralité ou de leur déclarer la guerre. « J'estime, ajoute le roi, que ce dernier parti vaudrait bien mieux que l'autre... »

3. *Angleterre*, 88.

par Colbert¹, n'implique nullement que le roi, ni Colbert même, ait dès lors renoncé aux opérations de guerre. Le 9 juin, au contraire, Louis XIV écrit de nouveau à Beaufort de ne point perdre « une minute de temps » pour gagner Belle-Ile, dès que M^{lle} de Nemours sera en sûreté à Lisbonne et que les vaisseaux qui l'accompagnaient auront pu rallier le gros de l'escadre². Puis, en août, lorsque la jonction semble possible entre la flotte française, arrivée en rade de la Rochelle, et la flotte hollandaise, prête à pénétrer dans la Manche, Colbert prépare, en vue de cette jonction, une nouvelle lettre, dont nous avons conservé une sorte de canevas autographe, et qui prouve assez qu'il prévoit et qu'il prépare une campagne navale effective³. Si la jonction ne s'est point faite, quoique Beaufort se fût un moment avancé jusqu'à Dieppe, c'est uniquement parce que la flotte hollandaise, affaiblie par les maladies, se réfugia dans les ports, si bien que Beaufort, isolé, dut se replier en hâte vers la Bretagne. En somme, si l'on néglige les incidents et les détails, l'explication de la campagne est très simple : la flotte hollandaise était dans la mer du Nord, la flotte française dans la Méditerranée, la flotte anglaise entre les deux, dans la Manche; la flotte française n'était point assez forte pour agir seule, elle ne pouvait que servir d'appoint à la flotte hollandaise; et les circonstances, non les volontés, ont empêché que les deux flottes aient pu se réunir à temps⁴.

Les pourparlers officieux qui ont préparé la négociation de Bréda ont été brièvement indiqués par Mignet. M. Japikse ne s'y attarde pas. Ils sont pourtant instructifs, car les vraies intentions du roi y apparaissent très nettement. Louis XIV ne veut ni s'entendre avec les Anglais aux dépens et à l'insu de ses alliés ni même imposer à ceux-ci, fût-ce indirectement, les conditions de la paix : il se conforme aux obligations de son alliance. D'ailleurs,

1. A la fin d'une lettre du 21 mai, qui renouvelle à Beaufort l'ordre de se mettre « en lieu et en état de ne pouvoir être forcé à un combat », Lionne a mis la note suivante : « On apporta l'original de cette lettre tout dressé de chez M. Colbert et on en fit deux autres expéditions qu'il envoya lui-même, après toutefois qu'on en eut fait la lecture au roi. » *Ibid.*

2. Lettre du roi à Beaufort, 9 juin 1666, *France, Mémoires et Documents*, 415.

3. *France, Mémoires et Documents*, 920. Le projet de lettre est daté du 3 août 1666. On en trouvera le texte ci-dessous.

4. Depuis la composition de cet article, j'ai retrouvé par hasard une série de lettres de Beaufort au roi, écrites de juillet à septembre 1666, et qui confirment encore cette interprétation de la campagne. *Aff. étr. France, Petits fonds*, 1509.

il n'en cherche pas moins à conduire la négociation de telle sorte qu'elle puisse être la préface de cet accord intime avec Charles II, qu'il n'a pas cessé de souhaiter et qui lui devient plus indispensable quand il se décide à envahir la Flandre. Jusqu'au bout, il essaiera de se concilier l'Angleterre sans mécontenter la Hollande et de les gagner l'une et l'autre à ses projets de conquêtes ou de « les amuser par des offres de toutes sortes de négociations » jusqu'au jour où il n'aura plus à les craindre. Mais l'entreprise est impossible et le spectacle de son embarras croissant aide à mieux juger son attitude pendant le conflit anglo-hollandais, à mieux comprendre l'importance de cet incident dans le développement de la politique royale pendant les premières années du règne personnel. Dès 1665, il est visible que Louis XIV ne saura pas choisir entre l'Angleterre et la Hollande, ni sacrifier assez de ses ambitions pour que l'une ou que l'autre ait plus d'intérêt à l'aider qu'à le combattre. Et c'est pourquoi toute la souplesse de sa diplomatie et toute la force de ses armes ne parviendront à lui donner qu'une bien petite part des Pays-Bas.

G. PAGES.

APPENDICE.

Voici le texte du « projet de lettre » à Beaufort auquel j'ai fait allusion plus haut, et qui est tout entier de la main de Colbert. On sait qu'en 1666, Colbert n'était pas encore secrétaire d'État, et que la marine était rattachée au département de Hugues de Lionne. Mais Colbert préparait lui-même, ou faisait préparer par ses commis, les lettres à expédier et les envoyait ainsi, en projet, à Lionne, qui les faisait expédier.

Une lettre du Roy à M. le duc de Beaufort, en response de celle apportée par le sieur d'Estemare.

Luy tesmoigner satisfaction du bon estat auquel il l'a asseuré qu'estoit son armée, que c'est un effet des soins qu'il en a pris.

Que Sa Majesté a envoyé un courier exprès en Hollande pour donner advis aux Estats de son arrivée et examiner avec son ambassadeur et le sieur de Bellefonds, qu'elle y a envoyé exprès, ce qui est à faire pour la jonction.

Que la flotte d'Angleterre se trouvant à présent au Texel, et celle des Estats en Zélande, celle-cy se trouve en bonne disposition pour entrer

dans la Manche et venir joindre l'armée de Sa Majesté, et sy elle ne se trouve pas en estat toute entière de partir si promptement, que les Estats pourront prendre la résolution d'envoyer le plus grand nombre qu'ils pourront de leurs vaisseaux au devant de ladite armée ; en tous ces deux cas, il faut tenir l'armée de Sa Majesté en estat de partir au premier ordre qu'elle en recevra.

Cependant qu'il examine avec grand soin s'il ne peut pas faire avancer l'armée de Sa Majesté soit à Belle-Isle, soit à celle d'Ouessant, qu'il est certain qu'il seroit beaucoup plus avantageux qu'elle fust à cette dernière parce qu'elle seroit beaucoup plus en estat d'aller joindre ou la flotte ou les vaisseaux hollandais dès lors que l'on aura receu l'avis qu'ils seroient partis ; mais, comme il n'y a rien de plus important que de tenir l'armée de Sa Majesté en seureté, soit pour les gros temps qui peuvent survenir, soit pour la mettre en estat de ne pouvoir estre forcée au combat par toute l'armée angloise sy elle venoit à luy tomber sur les bras avant la jonction et mesme d'establir les lieux et les postes où les vaisseaux de Sa Majesté se pourroient mettre, non seulement pour se joindre avec les Hollandois, mais mesme pour les désarmemens et les radoub, Sa Majesté désire qu'il examine cette matière avec toute la circonspection possible, qu'il entende les plus anciens capitaines et les plus experts pilotes de l'armée, des Isles et de la Bretagne, et mesme avant que de prendre une dernière résolution Sa Majesté sera bien ayse d'apprendre les sentimens du sieur Duquesne et des autres officiers de l'escadre qui est allé en Portugal.

Qu'estant certain que l'armée de Sa Majesté seroit infiniment mieux postée à Brest qu'en Charente ou Seudre, et qu'il seroit encores très avantageux dans toute la suite de cette guerre qu'il se pust trouver des retraites seures dans les havres d'Aberverac [Aber-Vrach], rivière de Pointrieux [Pontrieux] ou autres lieux de la coste de Bretagne, il faudra donner sans difficulté la préférence à ces lieux là, pourveu qu'ils se trouvent aussy asseurez que les autres et que la difficulté des victuailles et des radoub n'y rendent point les armemens impossibles.

Qu'estant certain que, si l'armée de Sa Majesté entre dans la Manche, il y aura un grand combat, il désire qu'il fasse bien connoistre à tous les officiers généraux, à tous les capitaines de vaisseaux et de brulôts qu'elle s'attend, en une occasion si importante pour son service et pour la gloire de la nation, de recevoir des marques de leur valeur, de leur fermeté et de leur expérience et que, comme il ne se passera aucune action dans tout le règne de Sa Majesté si importante que celle-cy, ils doivent estre asseurez qu'elle s'appliquera à bien connoistre toutes les belles actions qui auront esté faictes et à les récompenser [*un mot illisible*] suivant ce qu'elles mériteront.

Qu'il leur fasse bien connoistre à tous que la décision des combats de mer consiste à maintenir les vaisseaux fermes dans leurs postes, au prompt service de l'artillerie, à l'abordage et aux brulôts, que ces quatre points ne peuvent estre assez fortement mis dans l'esprit de tous les officiers.

Qu'il dise à tous les capitaines de brûlôts que s'y aucun d'eulx fait quelque belle action en mettant le feu a quelqu'un des principaux vaisseaux des ennemis, Sa Majesté le récompensera de telle sorte qu'elle donnera envie à tous les autres de les imiter.

Qu'il prenne garde d'avoir de bons pilotes avant que d'entrer dans la Manche.

Sa Majesté attend les advis et les certificats de tous les officiers de marine concernant le salut des pavillons, estant une matière si importante et si délicate qu'il ne faut pas obmettre aucune des circonstances de ce qui s'est passé.

Je n'ai pas retrouvé la minute définitive de cette lettre; mais c'est le cas ordinaire pour tous les « projets de lettres » que Colbert transmettait à Lionne; celui-ci ne conservait, semble-t-il, dans ses propres archives, que le projet. Il faut remarquer aussi que les paragraphes 6; 7 et 8, où il est question d'un prochain combat naval, ont été barrés après coup. Peut-être les a-t-on supprimés quand le bruit se répandit, à peu près à ce moment-là, d'une rencontre entre les flottes hollandaise et anglaise. Il serait même possible, en ce cas, que la lettre n'eût pas été envoyée, si elle ne l'avait pas été déjà, et en tout cas, le 8 août suivant, Louis XIV écrivit à Beaufort de s'arrêter jusqu'à nouvel ordre, la défaite des Hollandais rendant la jonction plus difficile. Le projet de lettre n'en est pas moins caractéristique des intentions de Colbert, et vraisemblablement du roi, au moment où il fut écrit.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

L'ÉVASION ET LA MORT DE JAKUES CUER

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS.

M^{le} L. Guiraud a publié, il y a huit ans, un gros mémoire intitulé : *Jacques Cœur*¹. S'appuyant surtout sur des documents inédits des archives du midi de la France et sur le *Journal* du procureur général Jehan Dauvet, chargé de la vente des biens du célèbre arquantier de Charles VII, M^{le} Guiraud a écrit un réquisitoire passionné contre le parvenu dont la fortune éclatante et tragique émerveilla et scandalisa la génération qui vit la fin de la guerre de Cent ans. Au même temps paraissait le tome II de l'*Histoire de la marine française* de M. Charles de La Roncière, où les quinze pages qui sont consacrées au rôle maritime et commercial de Jacques Cœur sont un véritable hymne à la gloire de son nom et une exaltation sans réserve de l'œuvre rêvée et en partie accomplie par « le grand homme »². Le contraste est saisissant ; il montre une fois de plus combien il est difficile d'écrire l'histoire objectivement.

Je ne me propose point de faire ici la critique des santiments si opposés de M^{le} Guiraud et de M. de La Roncière ; mon titre le dit assez. Nos deux auteurs ont au moins ceci de commun, c'est qu'ils n'ajoutent rien, ni l'un ni l'autre, aux recherches de Pierre Clément³ et de G. du Fresne de Beaucourt⁴ en ce qui concerne les dernières années de Jacques Cœur. L'obscurité qui se fait soudain sur sa destinée à partir du jour de sa condamnation solennelle (29 mai 1453) a quelque chose de pénible et d'irritant, car, de l'aveu même de ceux qui le jugent

1. Dans les *Mém. de la Soc. archéol. de Montpellier*, 2^e série, t. II (daté de 1900), p. 1-170.

2. Pages 272-287.

3. *Jacques Cœur et Charles VII* (Paris, 1853 ; 2^e éd. an 1863 ; éd. réduite an 1865 et 1874).

4. *Hist. de Charles VII*, t. V, p. 85-133 ; ce chapitre, intitulé *le Procès de Jacques Cœur*, a paru au même temps dans la *Revue des questions historiques*, année 1890, p. 433-471.

sévèrement, Jaques Cuer reste une des figures les plus originales et les plus attachantes de notre histoire. Un heureux hasard m'ayant fait rencontrer quelques documents inédits sur son évasion et sur sa mort, il me semble utile de les publier en dégageant au préalable toute la substance historique qu'ils renferment. Ils sont loin de satisfaire toute notre curiosité, assurément; mais c'est quelque chose cependant que de faire glisser un rayon de lumière dans les ténèbres. Ces documents sont de nature et de valeur diverses. L'un d'eux se résoudra même à un pur néant sous l'effort de la critique; mais il en sortira au moins cette vérité, qui témoigne de la grandeur du personnage qui nous occupe, c'est qu'à peine sorti de l'histoire, Jaques Cuer entra dans la légende.

I.

Au moment où fut prononcé l'arrêt qui le condamnait au bannissement perpétuel et stipulait qu'il tiendrait prison jusqu'au paiement intégral des sommes énormes qu'on lui réclamait (cinq mille écus à titre de restitution et trois cents mille écus à titre d'amende profitable au roi), Jaques Cuer était détenu au château de Poitiers. « Quelques recherches que j'aie pu faire, dit Bonamy¹, je n'ai pu découvrir de quelle manière il étoit sorti de sa prison de Poitiers après sa condamnation; mais, enfin, il étoit encore au mois de janvier 1433 dans la ville de Beaupré, où, suivant la relation de Jean de Village, il s'étoit rendu en franchise dans le couvent des Cordeliers. » Pierre Clément n'a pas été plus heureux que Bonamy, et il le confesse en ces termes² : « Aucun document ne fait connaître ce qu'il étoit devenu depuis le jour où il avait fait amende honorable à Poitiers. Étoit-il resté enfermé dans le château de cette ville? Avait-il été de nouveau transféré à Lusignan ou dans une autre prison? Rien ne l'indique. Quelle que fût cette prison, il parvint à se sauver et il se dirigea vers la Provence. Arrivé à Beaupré, il fut reconnu et se réfugia dans un couvent de Cordeliers. »

Le Journal du procureur général Jehan Dauvet aurait pu renseigner plus exactement Pierre Clément, qui l'a parcouru et en a publié des extraits, mais qui ne semble pas l'avoir lu attentivement d'un bout à l'autre. Nous savons, grâce à Dauvet, que Jaques Cuer étoit toujours prisonnier à Poitiers quand il réussit à s'évader, et que son évasion eut lieu dans les derniers jours d'octobre 1434 : cette grave nouvelle parvint à Lyon le 29 octobre, le jour même où Dauvet arrivait

1. *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XX, p. 529.

2. *Jacques Cœur et Charles VII*, 2^e éd. (1863), t. II, p. 191.

dans cèle vile, venant de Montpellier. Trois jours après, Dauvet aprenait qe le prisonier était retrouvé. Où? Il ne le dit pas, mais nous le saurons par ailleurs. Écoutons d'abord son témoignaje, qi n'a pas été publié jusqu'ici¹ :

Et incontinent que je fu arrivé, receu lectres du Roy faisans mention que Jacques Cuer estoit eschappé du chastel de Poitiers, ou il estoit prisonnier; et me mandoit le Roy bien expressement que je fisse toute diligence d'envoyer par tous les pors et passaiges de par deça et que je fisse serchier et enquerir partout savoir se je pourroie savoir ne oyr nouvelles dudit Cuer. Et lors escripvy et envoié messagiers en Languedoc, an Prouvanse, a Mascon, a Chalon et ailleurs et es pors et passaiges de Lionnois; et a ce faire vacqué ledit xxix^e et le xxx^e et le xxxi^e jours dudit mois; et le samedi premier jour de novembre, feste de Toussains, eu nouveles que ledit Cuer estoit trouvé².

Si Du Fresne de Beaucourt n'a pas cité cet intéressant passage du *Journal* de Dauvet, une source inutilisée par ses devanciers, le sisième conte du receveur de Languedoil, Mathieu Beauvarlet, lui a permis de sérer la vérité de très près. Voici ce q'il écrit : « L'ex-argentier du Roi tenait prison au château de Poitiers. Il y resta jusqu'au mois d'octobre 1454, époque où il réussit à s'évader. Il se rendit dans un couvent situé près de Montmorillon, mais il n'y resta pas longtemps³. » Et l'historien de Charles VII cite an note deus extraits qe je reproduis tels q'il les done :

Hugues de Pendran⁴, escuyer, xxvii l. x s. en faveur des nouvelles qu'il luy a apportées de la prise de Jacques Cuer, lequel s'estoit eschappé du chastel de Poitiers, ou il estoit retenu prisonnier, 27 octobre 1454. (Cabinet des titres, 685, fol. 181.)

Messire Jehan le Damoisel, chevalier, conseiller au Parlement, xxiii l. pour avoir esté de Melun⁵ au lieu de Burat (?), près Montmorillon, devers Jacques Cuer, estant illec en franchise, pour luy dire et remonstrer aucunes choses. (Ibid., fol. 181 v^o.)

Pour idantifier la localité où Jaques Cuer a trouvé asile au sortir de la prison de Poitiers, il ne faut pas faire fond sur la lecture de Du Fresne de Beaucourt : le manuscrit porte claiement un D inicial et non un B; qant à la désinace, qi n'êt pas très nète, èle èt plutôt

1. Cète citacion fait exactement suite à cèle qu'on peut lire dans L. Guiraud, p. 2, n. 1.

2. Arch. nac., KK 328, fol. ix^{xx}xiii v^o.

3. *Hist. de Charles VII*, t. V, p. 130.

4. Le manuscrit cité porte, avec raison : *Pindray*; c'êt le nom d'une comune du canton de Montmorillon, jadis siège d'un fief avec justice.

5. Faute d'impresion pour *Mehun*, cela va sans dire.

an -et q'an -at. Mètons q'il i ait *Duret* : cela n'angaje qe Caille du Fourny, dont l'admirable zèle nous a conservé, dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale utilisé par Du Fresne de Beaucourt (auj. coté *français* 32544), la substance d'un grand nombre de documentants financiers détruits depuis, mais qi n'était pas un paléographe impeccable. La vraie leçon èt : *Dunet*, forme qi figure dans le document inédit publié plus loin in extenso et relatif à la seconde étape du fugitif, « cum ipse Jacobus ab ecclesia de *Dunet*, in qua franchisiam tenebat, evaserat ». *Dunet* èt une comune minuscule du canton de Saint-Benoit-du-Sault, arondissement du Blanc (404 abitants, dont 405 seulement agglomérés au chef-lieu, an 1904), située à quelqe trante kilomètres, à vol d'oiseau, de Montmorillon. L'église de *Dunet* était une dépendance, avec titre de prieuré, de la célèbre abayie de Saint-Marcial de Limoges et était èle même dédiée au patron par excellence du Limousin, saint Marcial. Cète circonstance, qe l'on ne saurait mètre an doute¹, interdisait aus ajants de Charles VII tout espoir de violer le droit de franchise de l'église de *Dunet*, et l'on s'explique qe le gouverneman ait charjé un conseiller au Parlemant de se randre auprès de Jaques Cuer pour parlemancer avec lui et l'amener à se randre de bone grâce. La tentative ne réussit pas; le messajer qi avait apporté à la cour la nouvele que Jaques Cuer était « pris », le 27 octobre, causa dans l'entouraje royal une joie éfémère. Tronpant la surveillance q'on organisa probablemant autour de lui, le « réfugié » réussit à gagner Limoges, où il trouva un asile non moins inviolable dans le couvant des Jacobins.

II.

Le couvant des Jacobins n'était pas situé dans l'enceinte même du château de Limoges², mais an dehors de la porte Manigne, au bout

1. M. Eug. Hubert, dans son *Dict. hist., géogr. et stat. de l'Indre* (Paris, 1889), p. 69, se borne à dire q'il i avait à *Dunet* un prieuré de Saint-Martial. M. Ch. de Lasteyrie, dans sa monografie intitulée : *L'Abbaye de Saint-Martial de Limoges* (Paris, 1901), ne mancione pas *Dunet* parmi les prieurés de Saint-Marcial de Limoges; en revanche, il consacre une notice (p. 370) à *Dun-sur-Auron* (jadis *Dun-le-Roi*), arr. de Saint-Amand, q'il identifie, à la suite de son père et d'autres érudits, avec le *Dunus* qi fut doné à l'abayie limousine dès le milieu du x^e siècle. An réalité, ce *Dunus* n'èt pas *Dun-sur-Auron*, mais *Dunet*, dont le nom primitif èt *Dun*, abrégé depuis an *Dunet* pour le distinguer d'omnimes plus ou moins inportants, tels qe *Dun-sur-Auron*, *Dun-le-Poëlier* (ar. d'Issoudun) et *Dun-le-Palleteau* (ar. de Guéret).

2. On sait qe Limoges formait deus aggloméracions distinctes et indépan-dantes : le château, ou vile proprement dite, et la cité. Le château, avec ses faubourgs, était la plus inportante de beaucoup.

du faubourg du même nom¹, où il couvrait une grande partie du coteau qui domine la Vienne et le pont Saint-Marcial². Jaques Cuer avait il des intelligences particulières avec les religieux de l'ordre de saint Dominique, ou est-ce une nécessité de hasard qui le contraignit à se rendre dans leur couvent pour échapper à la justice royale? Aucun document positif ne nous renseigne à cet égard; tout au plus quelques conjectures sont elles permises. Le fait qu'après s'être échappé de sa prison de Poitiers il s'était mis à franchir à Dunet montre bien que le fugitif avait comme objectif de gagner le plus directement possible la région du sud-est pour franchir le Rhône et atteindre la tête d'Anpire, où son neveu, Jehan de Village, avait assés d'influence pour le mettre définitivement à l'abri de ses ennemis. S'il avait persisté dans cette idée, il lui aurait fallu traverser la Marche et l'Auvergne. Il est à croire que son séjour forcé à Dunet, dépendance de Saint-Marcial de Limoges, eut comme conséquence de modifier son projet primitif en lui rappelant que Limoges, un peu au dehors de sa route directe, pouvait être une étape précieuse pour lui. Naguère, il avait eu la joie de voir son fils Henri nommé doyen de la cathédrale de cette ville par une partie du chapitre. D'autre part, ce que les historiens ont omis de signaler jusqu'ici, il y avait à Limoges un personnage influent avec lequel Jaques Cuer était depuis longtemps en relation d'affaires, et dont l'influence s'était précisément antreprise pour pousser la candidature de Henri Cuer à la dignité de doyen que lui disputait Jehan Barton, futur successeur de l'évêque Pierre de Montbrun. Ce personnage était Jehan Quercin, élu du Haut Limousin, garde du seau royal au bailliage de Limoges, un des membres les plus remuants de la bourgeoisie. Quercin était en contact courant avec Jaques Cuer et lui devait des sommes importantes³. Pendant son séjour aux Jacobins, Jaques Cuer reçut la visite de son ancien cor-

1. Ce nom de *Manigne*, qui subsiste encore aujourd'hui à Limoges, est une déformation de *Magnenie*, forme francisée de *Manhania*, dérivé du substantif *manhan*, qui correspond à l'ancien français *magnien*, chaudronier.

2. Voir P. Ducourtieux, *Limoges d'après ses anciens plans*, dans le *Bull. de la Soc. hist. et archéol. du Limousin*, t. XXXI (1883), p. 223 et 270. — La chapelle des Jacobins (place du même nom) sert aujourd'hui d'église paroissiale (Sainte-Marie); les bâtiments du couvent sont utilisés par l'autorité militaire comme magasins à fourrage, manutention, etc.

3. Je reviendrai ailleurs sur les relations commerciales et autres de Jehan Quercin avec Jaques Cuer; je ne retiens ici que ce qui concerne l'évasion du prisonnier. A noter que le nom de l'élu de Limoges est identique à celui de la province de *Quercy* et se présente dans les documents du temps sous les formes *Quercin*, *Quercy*, *Carsy*, etc. Je m'en tiens à la forme qu'il emploie lui-même dans plusieurs signatures autographes qui se trouvent dans le manuscrit de la Bibl. nat. coté : franç. 23902.

respondant resté son débiteur : le fait est avéré. De là à supposer que Jehan Quercin ait pu fournir à Jaques Cuer les moyens de s'échaper, il n'y a pas loin. Toujours est-il qu'à Limoges comme à Dunet, Jaques Cuer réussit à dépister la police royale et qu'il finit par gagner Beaucaire, où il arriva vers le 12 février 1455, et se mit en franchise dans le couvant des Cordeliers¹. On sait comment, par un audacieux coup de main, Jehan de Village réussit à l'anlever du couvant et à le transporter à Port-de-Bouc, puis à Nice, où il l'embarqua pour Pise; de Pise, Jaques Cuer gagna Rome par la voie de tère².

III.

De Limoges à Beaucaire la route est longue. Quel fut l'itinéraire suivi par notre fugitif? Cette fuite entourée de mystère a laissé un curieux écho dans les plaidoiries du Parlement de Paris; il est utile de l'en faire sortir, ne fût-ce que pour montrer avec quelle facilité la légende s'introduit dans l'histoire.

Au mois de janvier 1473, le chapitre de la cathédrale de Lyon plaidait au sujet d'un de ses dignitaires arrêté par les officiers royaux dans des conditions telles que cette arrestation constituait, d'après son avocat, une violation du privilège d'immunité. Voici un passage du plaidoyer que l'avocat, M^e Nanterre, prononça dans l'audience du 14 janvier :

Nanterre, pour chapitre de Lion, dit qu'ilz ont privilege et si est

1. Extrait du *Journal* du procureur Dauvet : « Le xiii^e jour dud. mois [de février], receu [à Lion] lettres du Roy faisant mention de l'eschapement et fuite de Jacques [Cuer] de l'église et franchise où il estoit, et m'escripvoit le Roi faire diligence de querir et serchier partout se on le pourroit trouver et le faire arrester et constituer prisonnier. Et incontinent envoi garder tous les ports et passages de ce pais et escripvy a Mons^r le prevost, Messire Tanguy, et ailleurs en Languedoc que on fist diligence. Et tantost après, oy nouvelles qu'il estoit à Beaucaire » (Arch. nac., KK 328, fol. ij^e xliij v^e). Du Fresne de Beaucourt a donné des extraits de ce passage du *Journal* de Dauvet (*Hist. de Charles VII*, t. V, p. 130-131, avec indication fautive du folio); mais c'est par erreur qu'il dit que Dauvet était occupé, le 11 février, à visiter les mines de Jaques Cuer au Forez.

2. Ces faits sont connus au détail par les lettres de rémission accordées deux ans plus tard à Jehan de Village par Charles VII (Saint-Priest au Dauphiné, février 1457, nouv. stile), lettres publiées dans P. Clément, *Jacques Cœur et Charles VII*, éd. de 1863, t. II, p. 325 et suiv. Quant à la lettre close de Jaques Cuer à Jehan de Village publiée par le même érudit (*Ibid.*, t. II, p. 192 et suiv.), c'est un document apocryphe, que Du Fresne de Beaucourt a reconnu pour tel et dont il est fâcheux que M^{rs} L. Guiraud et M. Ch. de La Roncière aient cru devoir faire état. P. Clément s'est d'ailleurs trompé d'un an sur la date à laquelle J. Cuer se trouvait à Beaucaire : c'est au février 1455 et non 1456 qu'il eut lieu le coup de main libérateur de Jehan de Village.

fondé de droit commun, et selon droit, y a xl pas d'immunité a l'en-tour de l'eglise, ou est comprins le cloistre et les maisons des chanoines, et touttefois que aucuns ont eu refuge a l'eglise ou au cloistre¹, et on en a voulu fere extraction, l'eglise en a esté restituee et sont demourez aud. lieu d'immunité. Dit que Dargouges² et Jaques Cueur, qui est[oi]ent chargez de crime de leze majesté, ne furent extraictz, mais fut dit qu'ilz demourroient en l'immunité; pareillement de Mariette³, du chastellain de Mirebeau⁴ et d'un nommé Fortuné⁵ et autres plus⁶ qui ont esté extraictz ont esté reintegrez⁶.

Il i a là, come on voit, une afirmacion très catégorique : Jaques Cueur, réclamé par la justice royale, aurait été couvert par le bénéfice d'immunité de la catédrale et du cloître de Lyon. Le procureur du roi, par la bouche de M^e Ganay, ne s'inscrivit pas au faus contre le fait lui même, il se contenta d'invoquer des faits contraires pour montrer que la jurisprudence n'était pas fixée. Voici ses propres termes : « Et ce n'y fait riens, dire que Ja. Cueur et autres n'ont esté extraictz, car est vray que Bezon extrahit un crimineulz, et le print sur l'autel en l'eglise en ceste vile⁷. »

Malgré les textes que je viens de citer, on peut hardiment afirmer que Jaques Cueur n'a pas séjourné au franchise à Lyon. Les registres capitulaires de la catédrale de Lyon sont conservés pour les années 1434 et 1435. Mon confrère M. Georges Guigue, archiviste du Rhône, les a dépouillés, sur ma demande; il n'i a pas trouvé trace de négociations entre les oficiers royaux et le chapitre relativement à Jaques Cueur. Dira-t-on que le silence de ces registres n'êt pas un argument sans réplique? Je le veus bien. Mais la présance à Lyon, le 14 février 1435, du procureur jénéral Dauvet, et les termes dans lesquels son *Journal* parle de la fuite de Jaques Cueur excluent absolument la possibilité du fait invoqué, dis-uit ans plus tard, par l'avocat Nanterre. Donc, il êt manifeste que déjà sous Louis XI, sinon plus tôt, la légende s'était doné carrière au sujet de l'arjantier de Charles VII, et que le

1. Le ms. porte *clochr*, qi doit se lire *clochier*, c'êt à dire « clocher »; je crois que le scribe a u une distraction et je corije au conséquence.

2. Je n'ai aucun renseignement sur ce personage, qi appartenait vraisemblablement à la famille touranjèle de ce nom.

3. Sur ce Mariette, qi jouit réellement de la franchise du cloître Saint-Jehan de Lyon et qi réussit à s'évader, voir Du Fresne de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. IV, p. 211.

4. Ce n'êt pas le châtelain de Miribel, mais son frère, qi se réfugia, au novanbre 1454, à la catédrale (communication de M. Georges Guigue, archiviste du Rhône).

5. Je ne sais rien sur ce Fortuné.

6. Arch. nac., rej. du Parlemant, X^{te} 4814, à la date.

7. Même registre, même date.

chapitre de Lyon avait conplaisamment acueilli une tradicion manson-jère qi relevait singulièrement le prestige de son privilège d'immunité.

IV.

Revenons à Limoges et à Jehan Quercin. Le mistérieus épisode du passage de Jaques Cuer à Limojes, à la fin de 1434 ou au comancement de 1435, finit par transpirer, et la part q'i avaient prise Jehan Quercin et d'autres bourgeois de la vile faillit leur coûter cher. Jehan Quercin fut arêté par Antoine de Salignac, seigneur de Magnac¹, et amené prisonnier à la cour. Parmi les autres bourgeois compromis, nous conaissons les noms de Matieu et de James Benoist, parants de Quercin². Furent ils égalemant mis an prison? C'êt fort probable, bien qe nous n'an ayons pas la preuve. A la fin de septanbre 1436, le roi noma une comission extraordinaire chargée d'instruire leur procès. Èle se composait des comissaires suivants : Jehan Dauvet, procureur jénéral, Lorens Palarin, Pierre de Ligonne, Pierre Granier et Jehan Bezon. Les comissaires, moins Bezon, conférèrent ansamble, à Bourges, le 7 et le 8 octobre, et Jehan Dauvet se charja d'écrire au roi ce qi fut décidé dans cète conférence³. Finalement, la conaissance de l'affaire fut dévolue au Parlemant de Paris, qi ne la prit pas au trajique. Jehan Quercin fut relaxé an donant caucion de comparaitre an persone à jour dit, et il êt à croire q'il an fut de même de ses coacusés. Quercin comparut efectivemant devant le Parlemant; puis son procès traina an longueur. Antoine de Salignac ayant fait saisir ses biens pour rantrer dans les frais q'il prétendait avoir faits an procédant à son arestacion, le Parlemant intervint an faveur de l'acusé et, par lètres du 10 septembre 1437, il fit défanse à Salignac de poursuivre Quercin tant qe l'affaire serait pandante. Ce sont ces lètres, dont on trouvera le texte à l'Appendice (pièce II), qi nous ont révélé les détails qe nous venons de doner sur ce curieus épisode du passage de Jaques Cuer à Limoges. Il faut i joindre l'extrait du *Jour-*

1. Auj. Magnac-Bourg, cant. de Saint-Germain-les-Belles, ar. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne).

2. Sur la paranté des Quercin et des Benoist, voir le *Livre de raison d'Étienne Benoist*, par L. Guibert, dans le *Bull. de la Soc. hist. et archéol. du Limousin*, t. XXIX (1881), p. 305 et 306.

3. Le 12 mars 1437 (nouv. stile), Dauvet, étant à Saint-Pourçain, écrit dans son *Journal* : « ¶. Et pour ce que je m'en voiz presentement a Lymoges par l'ordonnance du Roy et que je ne sçay quand je pourré estre de retour... » (Arch. nac., KK 328, fol. v^e vij). Il êt probable qe ce voyage se ratche au procès de Jehan Quercin.

nal de Jehan Dauvet, dont nous avons aussi fait mancier, et qe nous publions également dans l'Appendice (pièce I).

Par le fait même de son anprisonement, Jehan Quercin s'était trouvé dans l'impossibilité de s'aqiter de ses fonctions d'élú du Haut Limousin. Le 27 octobre 1456, par lètres datées de Vienne, Charles VII dona comission à Antoine de Salignac pour procéder, de concert avec l'autre élu, Baltazar du Peyrat, à l'assiette de l'inpôt des jans d'armes et autres inpôts royaus accessoires pour l'anée financière 1457 sur le Haut Limousin et sur le pays de Franc-Aleu¹. Mais, l'oraje passé, nous voyons, dès le comancement de l'anée 1458, Jehan Quercin reprendre l'exercice de ses fonctions d'élú q'il exerçait encore an 1477, et q'il conserva probablement jusqu'à sa mort, dont on ignore la date précise².

V.

C'èt, come on sait, à Bonamy qe revient le mérite d'avoir dissipé la lèjande q' avait cours sur le prétandu établissemant de Jaques Cuer dans l'île de Chipre³. Depuis, persone n'a produit de documant nouveau sur les derniers momants de l'arjantier. La rémission accordée par Charles VII à Jehan de Village, datée de février 1457 (n. st.), ne laisse aucun doute sur la mort de Jaques Cuer à cete date, puis-q'èle le qalife de « feu »⁴. D'autre part, l'obituaire de la catédrale de Bourges place son décès au 25 novanbre, sans indicacion d'anée⁵; cète date de jour doit être exacte. Bien qe les obituaires, come l'a montré Auguste Molinier⁶, soient parfois sujets à caucion, le doute ne me parait pas de mise ici.

On ne peut éserter pour le millésime q'antre 1455 et 1456. Nous savons qe Jaques Cuer était arrivé à Rome dès les premiers jours de

1. Bibl. nac., franç. 29096, doss. *Salignac* (n° 58153), p. 23, 24, 27, 35 et 47. — L'assiette faite par Salignac et du Peyrat nous a été conservée (Bibl. nac., franç. 23902, fol. 167-188).

2. Bibl. nac., franç. 23902, fol. 151 et suiv., 189 et suiv., 206 et suiv., 255 et suiv., 278 et suiv., 290 et suiv., 304 et suiv. — C'èt le même Jehan Quercin q' était, le 8 janvier 1461, garde du seau royal au bailliage de Limoges et q', an cète qualité, vidima les lètres de nomination du poète Henri Baude come élu du Bas Limousin q'a publiées Jules Quicherat (*les Vers de maître Henri Baude*, p. 110; Quicherat, ayant lu *Guercini* au lieu de *Quercini*, apèle le garde du seau « Jean Guercins »).

3. *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XX, p. 509-534, spécialement p. 526 et suiv.

4. P. Clément, t. II, p. 325.

5. Cet obituaire, connu de Bonamy et des istoriens plus réçants, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, nouv. acq. lat. 1415.

6. *Les Obituaires français au moyen âge*, p. 79 et 105.

mars au plus tard¹. A quel moment précis quita-t-il cette ville pour aller prendre part à l'expédition navale organisée par le pape Calliste III contre les Turcs, et à quel titre au juste fit-il partie de cette expédition? Si les archives pontificales renferment quelque document sur ce point, il n'a pas encore été produit. Thomas Basin raconte que le pape Nicolas V mit Jaques Cœur à la tête de quelques galères qu'il avait armées contre les Infidèles² : il va de soi qu'il y a là une confusion entre Nicolas V, mort le 24 mars 1455, et son successeur, Calliste III, élu le 8 avril suivant. L'obituaire de Bourges qualifie Jaques Cœur de « Ecclesie capitaneus generalis contra Infideles ». Il y a probablement là un grossissement du rôle de notre personnage qui tient de la légende. Selon toute vraisemblance, Jaques Cœur dut se joindre à l'escadre que le pape avait placée sous les ordres souverains du patriarche d'Aquilée, Ludovico Scarampo, le 17 décembre 1455, et qui ne prit la mer, à Civitavecchia, que dans les premiers jours de mai 1456³. Par suite, son décès ne peut s'être produit qu'à la date du 25 novembre 1456.

Dans des lettres du 5 août 1457, par lesquelles Charles VII restitue aux enfants de Jaques Cœur et à Guillaume de Varie quelques débris de la fortune de son ardentier, le roi de France s'exprime en ces termes : « Comme ... soit ainsi que, puis naguères, nostre amé et feal conseiller l'archevêque de Bourges et autres enfans dudit Jaques Cœur et aussi Guillaume de Varie, l'un de ses principaux facteurs et serviteurs, ... se soient tirez devers nous et nous aient fait remontrer que ledit feu Jaques Cœur, qui s'estoit durant son arrest eschappé de nos prisons, est, depuis naguères, allé de vie à trépasement, exposant sa personne à l'encontre des ennemis de la foy catholique, et que, à la fin de ses jours, il nous avoit recommandé ses dicts enfans à ce que nostre plaisir fu[s]t leur donner aucune chase afin qu'ils peussent, mesmement ceux qui sont seculiers, hon-

1. Déclaration au faveur de Jaques Cœur émanée du pape Nicolas V, le 16 mars 1455, où on lit : « Quia dudum intelleximus et nunc attentius recordamur propter adventum argentarii Francie, qui novissime, ut accepimus, ad Urbem applicuit... » (Thomas Basin, éd. J. Quicherat, t. IV, p. 347).

2. Éd. J. Quicherat, t. I, p. 315-316.

3. Alberto Guglielmotti, *Storia della marina pontificia* (Roma, 1856), t. I, p. 409 et suiv. — Remarquons cependant que le fait que Jaques Cœur aurait eu un commandement distinct paraît résulter des termes dont se sert la chancellerie royale dans les lettres de rémission accordées, en février 1457, à la veuve de Guillaume Gimart, serviteur de Jaques Cœur, tué dans l'expédition contre les Infidèles. « Ledit feu Gimart s'en alla avec ledit Jaques Cœur, son maistre, qui avoit charge de certain navire d'armée de par nostre Saint Pere pour aller à l'encontre des ennemis de la foy » (L. Guiraud, *mém. cit.*, p. 81).

nestement vivre sans nécessité¹. » Dans ces détails touchants, fournis par la famille elle-même à la chancellerie royale, il n'est pas question du lieu précis où mourut l'arjantier, au cours de son expédition contre les Infidèles. On sait, depuis les recherches de Bonamy, qu'il s'agit à l'histoire de Louis XII, Jehan d'Auton, — c'est à dire à un témoignage postérieur d'environ cinquante ans, — qu'il faut demander ce détail si intéressant. Je rapèle les termes mêmes dont s'est servi Jehan d'Auton, au milieu du récit d'une expédition française à l'île de Mételin, an 1504 :

Dont ainsi le firent, et adresserent vers l'isle de Syo, laquelle aborderent par bon vent... Six jours entiers y demourerent, pendant lequel temps moururent, lesquelz furent enterrez dedans l'eglise des Cordelliers de Syo et sollempnellement serviz; auquel lieu est pareillement ensepuluré feu Jacques Cœur dedanz le milieu du cœur de ladite eglise².

Qu'il vaut le ranseignement fourni au passant par Jehan d'Auton, lequel n'était même pas né au moment où Jacques Cœur termina sa carrière au Orient? Personne ne saurait se l'être demandé sérieusement³. Et, pourtant, nous possédons un témoignage contradictoire, émané d'un historien beaucoup plus ancien et que nous pourrions croire, à première vue, avoir été mieux informé : je veux parler de Georges Chastellain, mort, comme on sait, an 1475. Dans le *Temple de Bocace*, où Chastellain a inséré un portrait si intéressant de l'arjantier de Charles VII, on lit la phrase suivante :

Après longue prison tenue en grant amertume de cœur, enfin trouva

1. P. Clément, t. II, p. 350. Le texte de P. Clément n'est pas très exact; mon extrait est emprunté directement à l'un des manuscrits du procès de J. Cœur, celui qui porte, à la Bibliothèque nationale, la cote : fr. 3868, fol. 99.

2. Éd. de Maulde, t. II, p. 196. L'éditeur a eu la fâcheuse idée de commander ce texte par une note ainsi conçue : « J. Cœur, banni et dépouillé en France, alla fonder une grosse maison de commerce dans l'île de Chio, où il mourut. »

3. Pour relever la valeur du témoignage de Jehan d'Auton, P. Clément s'exprime en ces termes : « Je remarque que les lettres de rémission délivrées par Charles VII en faveur de Jean de Village, au mois de février 1456, sont contresignées par diverses personnes, au nombre desquelles figure messire Jean d'Auton; c'était peut-être le père ou un oncle de l'historien » (*Jacques Cœur et Charles VII*, t. II, p. 201). En réalité, les lettres en question sont ainsi contresignées : « Par le Roy, l'evêque de Cousances, le comte de Dunois, messire Jean d'Auton, maîtres Estienne Chevalier, Pierre Doriole et autres presens. » Il s'agit du célèbre écuyer de la Pucelle d'Orléans, et non d'un manbre quelconque de la famille de Jehan d'Auton. Lorsque Bonamy dit de Jehan d'Auton qu'il « avoit vécu avec les enfans de Jacques Cœur » (*mém. cité*, p. 532), il antant simplement par là qu'il était leur contemporain.

voie de soy embler par nuit, et se despaysa la ou en querant ses adventures sous escarsse nouvelle fortune, mourut *en Roddes*, exillé du ventre de son honneur, le royaume François, a qui avoit fait tant de glorieux services¹.

Qui croire? Jaques Cuer ét il mort à Rhodes ou à Chio? Faut il chercher à concilier nos deus sources diverjantes an suposant q'il ét mort à Rhodes et q'on a transporté son cors à Chio pour lui doner la sépulture, contrairement à toute vraisemblance? Un document antérieur à la mort de Chastellain va nous tirer d'anbaras et élucider définitivement ce point d'istoire.

An 1469, sinon un peu plus tôt, trois marchands de Gênes, qe les documentants français noment Arnaud Gentil, Bénédicte Spinal et Bartèlemi Spinal (ces deus derniers étaient évidament des *Spinola*, famille génoise bien connue), vinrent s'établir à Paris, où, malgré mille difficultés, ils réussirent à ouvrir une boutique de vante au détail. On leur fit procès sur procès, et, par parantèse, je recomande la publication intégrale du dossier de l'affaire à qi an aura le loisir : l'istoire du comerce parisien trouvera là une documentacion de première inportance. Je ne retiens ici qe ce qi touche à mon sujet. Sur apel, le procès vint au Parlemant, où il fut plaidé, an matinée, à partir du 13 février 1470 (n. st.) : les Génois avaient pour avocat M^e Breban; le prévôt des marchands et les échevins de Paris, M^e Lecoq; la corporation des merciers et drapiers de Paris, M^e Michon. M. Charles de La Roncière a dit de Jaques Cuer q'il avait « redressé l'axe commercial du monde »; M^e Lecoq, dont le stile ét moins géométrique, était hanté par des idées analogues à cèles de M. de La Roncière. Ayant à plaider une affaire comerciale, il ne manqua pas de faire intervenir le grand nom de Jaques Cuer pour le jeter dans les plateaus de la balance, et il présanta les adversaires de ses cliants come les continuateurs de l'œuvre néfaste d'Otto Castellani et de tous les ennemis de la prospérité comerciale de la France qe Jaques Cuer avait portée à un si haut degré. M^e Breban, dans une réplique pleine de bons sans, après avoir déclaré q'il ignorait les méfaits d'Otto Castellani et qe les Génois, an tout cas, n'i étaient pour rien, protesta contre l'opinion qi représsantait les compatriotes de ses cliants come les ennemis de Jaques Cuer. A l'apui de sa manière de voir, il cita ce fait (évidament fourni par ses cliants, et dont il ét à peine besoin de souligner l'intérêt), qe les Génois « firent autant de honneur à Jaques Cuer comme s'il eust esté des plus grans

1. *Œuvres de Georges Chastellain*, publ. par Kervyn de Lettenhove, t. VI (1865), p. 92. — Le passage ét cité par P. Clément dans son introduction (p. xxii), mais il n'an ét plus qestion dans le livre lui-même.

de Jannes, *quand il mourut à Sif* »¹. Malgré l'étrangeté de la grafie, *Sif* ne peut être que Chio, dont le nom est écrit *Syo* par Jehan d'Auton. On sait que l'île de Chio appartenait à cette époque aux Génois, qui s'y maintinrent jusqu'en 1566. Le témoignage de M^e Breban et celui de Jehan d'Auton se complétant et se fortifiant l'un l'autre, nous pouvons affirmer que Chastellain était mal informé et que Jacques Cœur est mort non à Rhodes, mais à Chio.

Antoine THOMAS.

APPENDICE.

I.

Bourges, 7-8 octobre 1456.

Extrait du *Journal* du procureur général Jehan Dauvet, chargé de l'exécution de l'arrêt rendu contre Jacques Cœur.

Les vij^e et viij^e jours dud. mois [octobre 1456, à Bourges], maistre Lorens Patarin, Pierres de Ligonne, Pierre Granier et moy avons conféré ensemble sur certaine commission que le Roy avoit envoyée aux dessusd., a maistre Jehan Bezon et a moy, touchant le jugement de Jehan Quercy, Mathieu et James Benoist et autres qui sont accusez d'avoir recellé et favorisé Jacques Cœur et Guillaume de Varie; aussy ay vacqué a escrire au Roy de ceste matiere et d'autres choses touchant le fait de ma commission principale de l'exécution de l'arrest dud. Jacques Cœur.

(Arch. nac., KK 328, fol. iiij^e v^e.)

II.

Paris, 10 septanbre 1457.

Mandement du Parlemant de Paris faisant défanse à Antoine de Salignac, seigneur de Magnac, de poursuivre Jehan Quercin tant que le procès dudit Jehan Quercin, accusé d'avoir favorisé la fuite de Jacques Cœur, sera pandant devant la cour.

Karolus, etc., primo Parlamenti nostri hostiario vel servienti nostro super hoc requirendo, salutem. Johannes Quercini, super facto nostrorum juvenum in patria Lemovicensi electus, nostre dicti Parlamenti curie exponi fecit quod preteritu hujus quod dicto exponenti imponebatur quod ipse defuncto Jacobo Cordis, quondam nostro argente[r]io,

1. Voir la pièce III de l'appendice.

existenti in domo Jacobitarum ville nostre Lemovicarum locutum iverat, cum ipse Jacobus ab ecclesia de Dunet¹, in qua franchisiam tenebat, evaserat, idem exponens per Anthonium de Salignac, dominum de Maignac², prisionerius arrestatus ac ex post erga nos pro juri stando adductus fuerat, quodque deinde quod predictus exponens liberacionem sue persone ac bonorum suorum haberet eo medio quod ipse in nostra Parlamenti curia ad certam diem inde sequentem, ad quam causa predicta remissa fuerat, personaliter comparere teneretur appunctatum extiterat, qua³ die ipse exponens in eadem Curia nostra personaliter comparuerat, et quamvis dicta causa pendente predictus de Salignac in prejudicium jam dicti exponentis nullo modo atemptare aut innovare neque eundem exponentem per licteras seu commissiones, nisi a dicta Curia nostra emanarentur, molestare deberet, nichilominus idem de Salignac, sub umbra certorum salariorum que sibi occasione capcionis et custodie predicti exponentis deberi pretendit, de eundem exponentem exequi ac de suis bonis capi faciendo se jactaverat ac die qualibet se jactabat, remedium justicie propter hoc a dicta Curia nostra humiliter implorando. Visa igitur per dictam nostram Parlamenti curiam supplicatione sive requesta ei per dictum exponentem propter hoc tradita, ac consideratis in hac parte considerandis, tibi ex ejusdem Curie nostre ordinacione et ad memorati exponentis requestam tenore presencium commictimus et mandamus quatinus memorato Anthonio de Salignac ne, supradicto processu pendente ac donec aliud per ipsam Curiam nostram extiterit ordinatum, occasione ante dictorum salariorum pretensorum jam dictum exponentem exequi neque contra eum procedi faciat, sed, si quod in contrarium factum fuerit, quod illud reparet⁴ et ad primum et debitum statum reponat⁵ seu reparari et reponi faciat⁶ ex parte nostra et dicte Curie nostre, sub certisque magnis penis nobis applicandis inhibeas et defendas, eidem Anthonio de Salignac ut dicto exponenti bona sua, que ipse cepit, juxta ac secundum appunctamentum super liberacione hujusmodi bonorum per nos seu nostrum magnum Consilium Lugduni factum, restituat, ex parte nostra et ejusdem Curie nostre subque dictis penis precipiendo et injungendo; et in casu oppositionis adjornes opposcentes ad certam et competentem diem ordinariam vel extraordinariam nostri Parlamenti proximo futuri, non obstante quod partes de diebus, de quibus tunc litigabitur, forsitan non existant, in dicta Curia nostra comparituros, causas suarum oppositionum dicturos et allegaturos ac ulterius processuros et facturos prout fuerit rationis, de adjornamento hujus-

1. Dunet, cant. de Saint-Benoît-du-Sault, arr. du Blanc (Indre).

2. Magnac-Bourg, cant. de Saint-Germain-les-Belles, arr. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne).

3. Le ms. porte : *quia*.

4. Le ms. porte : *reparent*.

5. Le ms. porte : *reponant*.

6. Le ms. porte : *faciant*.

modi eandem Curiam nostram debite certificando; ab omnibus autem justiciariis et subditis nostris tibi in hac parte pareri volumus et jubemus.

Datum Parisius in Parlamento nostro decima die septembris anno Domini millesimo quadrigentesimo quinquagesimo septimo, et regni nostri tricesimo quinto.

(Arch. nac., X^{2a} 27, fol. 280 r° et v°.)

III.

Février 1470 (n. st.).

Extrait des registres des plaidoiries (matinées) du Parlemant de Paris.
Mancion de la mort de Jaques Cueur à Chio.

Entre les prevost des marchans et eschevins de la ville de Paris, demandeurs, d'une part, et Arnault Gentil, Benedict Spinal et Berthelmi Spinal, marchans de Jannes, defendeurs, d'autre [part].

G. Lecoq, pour les demandeurs...

Michon, pour les merciers et drapiers...

Breban, pour les defendeurs, requiert delay.

Lecoq ... dit que ou temps passé les Jannevoys et Veniciens estoient roys de la mer et vendoient a tel pris qu'ilz vouloient; mais Jaques Cueur mist sus les galees du Roy, que fist ung tres grant bien aux marchans de ce royaume et ung tres grant mal aux Jannevoys. Par quoy Otto Castellan vint et apporta xii^m escuz et fist tant que les galees du Roy furent gouvernees par lui et en ot l'administracion et les destruisi¹. Après, le Roy fu adverti que c'estoit le dommaige du royaume et en bailla la charge a Guillaume de Varie, qui les a bien entretenues du temps qu'il a vequ, et après son trespas parties adverses les veulent destruire...

Breban, pour les marchans jannevoys... A ce que Otto Castellan ot ung navire et fist beaucoup de maulx, etc., dit que de ce ne scet riens, et n'est la coulpe des Jannevoys; et firent autant de honneur a Jaques Cueur comme s'il eust esté des plus grans de Jannes quant il mourut a Sif².

(Arch. nac., X^{1a} 4811, fol. 287 v° et suiv., 298 et suiv., 301 et suiv.; — 13-26 février 1470.)

1. Il ét à peine besoin de souligner ce q'il i a de fantaisie et de naïveté dans la façon dont M^e Lecoq parle du rôle d'Otto Castellani, le qel, d'ailleurs, come on sait, était Florentin et non Génois.

2. Il ét difficile de dire si l'*f* de *Sif* correspond à une prononciation réelle, dont l'o final de la forme italienne *Scio* pourrait à la rigueur être le point de départ, ou si c'ét une adición de fantaisie.

BULLETIN HISTORIQUE

FRANCE.

NÉCROLOGIE.

ARTHUR DE BOISLISLE.

Peu de vies de savants auront été aussi simples, aussi laborieuses, aussi utiles dans leur belle unité que celle de notre ami et collaborateur M. Arthur de Boislisle, que l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait tenu à honneur de compter au nombre de ses membres libres, comme un des érudits les plus accomplis de notre temps. Né à Beauvais en 1833, attaché de bonne heure au ministère des Finances, il acquit par lui-même, au service des archives de ce département, la pratique et la science des méthodes rigoureuses que l'École des chartes inculque à ses élèves. Sous-chef des archives du ministère des Finances, il fut détaché aux Archives nationales pour y classer les papiers du Contrôle général qui y avaient été versés en 1862 et dont il tira sa belle publication de la *Correspondance des contrôleurs généraux des finances avec les intendants des provinces (1874-1884, 2 vol. in-4°)*. Tant aux Archives nationales qu'au Conseil de perfectionnement de l'École des chartes et à la Commission supérieure des Archives, M. de Boislisle fit apprécier en lui l'étendue et la précision de ses connaissances, la sûreté et la largeur de son sens historique, sa conscience et son zèle infatigables, la sûreté et la bienveillance de son caractère. Il faut avoir pratiqué ses ouvrages pour apprécier pleinement la portée de l'esprit de M. de Boislisle et les services qu'il a rendus à l'histoire. En apparence, il ne fut qu'un éditeur de textes, car, à l'exception de quelques articles et mémoires donnés à l'*Annuaire-Bulletin* de la Société de l'histoire de France ou à des revues (nos lecteurs n'ont pas oublié les charmants articles qu'il a publiés au t. LXVI de la *Revue historique* sur les *Aventures du marquis de Langalerie*), ses publications ne sont que des publications de textes. Un an avant de donner le premier volume de ses *Contrôleurs généraux*, il faisait paraître le gros ouvrage intitulé :

Chambre des comptes de Paris. Pièces justificatives pour servir à l'histoire des premiers présidents, 1506-1791. En 1861, il commençait la publication des *Mémoires des intendants sur l'état des généralités* qui devait rester arrêtée après le t. I consacré à la généralité de Paris. En 1878, il avait commencé, pour la *Collection des grands écrivains* de la maison Hachette, l'édition critique de *Saint-Simon*, qu'il laisse inachevée au vingtième volume, qui a été la grande œuvre de sa vie et qui restera son principal titre de gloire. Dans chacun de ces recueils, à côté de l'éditeur érudit qui sait à fond et pratique rigoureusement les règles de son métier, nous trouvons un historien doublé d'un écrivain qui sait mettre en œuvre ses matériaux et en tirer une œuvre personnelle, animée d'un souci constant d'impartialité. La réunion seule des 973 pièces qui forment le recueil de la *Chambre des comptes de Paris* avait été un prodigieux travail de recherches et de classement, car il s'agissait de reconstituer, avec les pièces conservées dans les archives de la famille Nicolai, aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale et dans des collections particulières, les archives de la célèbre compagnie mutilées par l'incendie de 1736 et par les destructions de l'Ancien Régime et de la Révolution. Mais les pièces et les notes excellentes qui les illustrent sont précédées d'une notice de 443 pages où, après un historique lumineux des vicissitudes dont les archives de la Chambre des comptes ont été victimes, se trouve un exposé d'une admirable précision sur les attributions et l'organisation de la Chambre. De même l'édition du *Mémoire*, assez médiocre, de Pierre Rolland sur la généralité de Paris prend une valeur exceptionnelle grâce aux notes de M. de Boislisle et aux dix-neuf appendices qui y font suite, grâce surtout à la belle introduction de 94 pages où il analyse les sources du *Mémoire* et étudie les points principaux qui y sont touchés.

De même, en tête des *Lettres de M. de Marville, lieutenant général de police, au ministre Maurepas (1742-1747)*, publiées en 1898 dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, M. de Boislisle a placé une introduction de 404 pages où il fait l'histoire et expose le fonctionnement de la charge de lieutenant général de police, la biographie des lieutenants Hérault et de Marville, et donne de curieux détails sur les gazettes et les chansons de l'époque.

Enfin comment pourrait-on assez louer l'édition de *Saint-Simon* qui, avec les notes accompagnant le texte, les citations du journal de Dangeau, les morceaux inédits de Saint-Simon, les innombrables documents et lettres publiés en appendice, enfin les études biographiques, militaires, diplomatiques, administratives et financières qui complètent chaque volume et dont quelques-unes,

comme celles sur les Conseils de Louis XIV ou sur Demarets, sont de véritables livres, constitue une sorte de répertoire encyclopédique et critique de tout le règne de Louis XIV? Un critique aussi admirablement informé que délicat écrivain, M. H. Roujon, dans un article où il a mis côte à côte une pochade éblouissante de Saint-Simon et un portrait exact et ému de M. de Boislisle, a rappelé qu'en 1856, Montalembert, dans un article du *Correspondant*, avait exprimé le vœu que M. Chéruel fit suivre son édition de *Saint-Simon* d'une édition nouvelle où tous les dires de ce témoin, aussi partial et passionné que perspicace, seraient commentés et contrôlés. Chéruel fut, en effet, le collaborateur de M. de Boislisle à l'origine; mais c'est à M. de Boislisle que resta le poids de cet énorme labeur qui allait croissant avec les volumes, car plus il allait, plus il découvrait de trésors sur ce règne prodigieux de Louis XIV, et il ne voulait rien laisser perdre, même lorsque les documents découverts n'avaient qu'un rapport un peu éloigné avec Saint-Simon. Espérons qu'il se trouvera un successeur capable de continuer, pour la partie des Mémoires relative au règne de Louis XV, l'œuvre de M. de Boislisle, avec la même richesse d'informations, la même intelligence de l'époque. On recueille déjà les fruits du colossal travail de M. de Boislisle. M. Lavisie pourrait dire tout ce qu'il a dû à M. de Boislisle pour sa magistrale histoire de Louis XIV dont M. Hauser signalait, dans notre dernière livraison, l'originalité et l'importance à propos des deux premiers volumes, et sur laquelle on pourra bientôt porter un jugement d'ensemble. Dans le tableau si vivant que M. Lavisie, avec son grand talent de portraitiste, nous a donné de Louis XIV et de sa cour, si l'éclat des couleurs ne nuit pas à la justesse du dessin, quelque chose en revient au prudent commentateur qui a patiemment contrôlé la fougue du mémorialiste rageur. De plus, M. de Boislisle, dans ses trois publications relatives au xvii^e siècle, a accumulé les renseignements précis sur la machine administrative et gouvernementale. Sans doute il n'a pas eu occasion de montrer, comme M. Lavisie a été le premier à le faire voir avec une irréfutable vigueur, que Colbert a été le vrai roi de la première partie du règne et que son œuvre a en grande partie péri avec lui; mais il a indiqué en maints endroits de ses ouvrages les vices irrémédiables qui minaient le gouvernement de Louis XIV, les abus de toute nature qui faisaient qu'un Colbert était à peine plus scrupuleux qu'un Fou-

1. Cf. *Revue historique*, t. XII, p. 98; t. XVIII, p. 496; t. XXVII, p. 214; t. XXXII, p. 114; t. XXXVIII, p. 371; t. XLIV, p. 97; t. XLVIII, p. 91; t. LII, p. 234; t. LV, p. 24; t. LX, p. 370; t. LXVI, p. 238; t. LXIX, p. 226; t. LXXX, p. 441.

quet, et les tares de tout genre qui gangrénéaient une société en apparence si bien ordonnée. C'est un plaisir d'avoir parallèlement une œuvre d'analyse comme celle de M. de Boislisle et une œuvre de synthèse comme celle de M. Lavissee, et en les lisant on s'aperçoit que le Louis XIV de Michelet qui semblait n'être, quand il a paru, qu'une œuvre d'imagination passionnée, et qui l'est par bien des endroits, est pourtant bien plus vrai que le Louis XIV de Gaillardin ou même celui d'Henri Martin. Le jugement de M. Lavissee sur le caractère et la politique de Louis XIV est mieux motivé que celui de Michelet, mais il n'en diffère que par le ton et par le soin qu'il a mis à faire comprendre pourquoi Louis XIV a été ce qu'il fut et pourquoi il a été approuvé et admiré de presque tous ses contemporains, soucieux de vérité et d'objectivité qui ne doit pas faire prendre ses explications et l'attitude d'impartiale objectivité qu'il s'efforce de garder pour l'approbation d'une politique et d'un système dont il fait ressortir les funestes effets. Il n'y a pas jusqu'à la fameuse division du règne tant reprochée à Michelet, « avant et après la fistule », qui ne se trouve justifiée par le dernier paragraphe du livre IX de M. Lavissee¹. M. de Boislisle qui peut-être, à son tour, aurait trouvé un peu poussée au noir la galerie des portraits de la cour par M. Lavissee et un peu sévère son jugement sur la politique extérieure de Louis XIV, ne différerait pas beaucoup, dans le fond de ses appréciations, de Michelet et de M. Lavissee. J'ai été très frappé de l'entendre me dire un jour : « Il ne faut jamais croire Michelet sur parole, mais il faut toujours le lire, car il a vu souvent ce que personne n'a vu avant lui. » M. de Boislisle, lui, pouvait être cru sur parole, car il apportait la preuve de tout ce qu'il affirmait. Son Saint-Simon sera le vade-mecum de tous ceux qui écriront désormais sur le règne de Louis XIV. Nous ne nous consolons pas que cet homme si savant et d'une si parfaite distinction intellectuelle et morale ait été enlevé si tôt à sa tâche et à ses amis.

Gabriel Monod.

THÉORIE DE L'HISTOIRE. — Notre collaborateur M. A.-D. Xénopol n'a pas cessé depuis la publication de ses *Principes fondamentaux de l'histoire* en 1899 (cf. *Rev. hist.*, t. XXIV, p. 345) de suivre, avec un soin extrême, les nombreux travaux parus en Allemagne et en France sur la sociologie, la philosophie de l'histoire et la méthode historique² et en même temps les travaux sur la philo-

1. « Ses dents sont tombées, sa mâchoire est cariée, ses lèvres rentrent, ses joues pendent. Il souffre de coliques et de ballonnements. Bientôt viendra la grande crise de la *fistule*. »

2. L'excellente *Revue de synthèse historique* permet de se tenir au courant

sophie des sciences et la méthode dans les sciences physiques et naturelles. Il a soumis son livre à une refonte complète et nous le donne aujourd'hui sous le titre : *la Théorie de l'histoire*, qui répond parfaitement à son contenu¹. Il nous paraît être aujourd'hui l'ouvrage le plus complet et le plus clair qui existe sur la matière. M. Xénopol nous semble y avoir très fortement établi les idées qui sont à ses yeux fondamentales : l'histoire est un des deux points de vue auxquels on peut envisager tous les phénomènes de la nature ; on peut les étudier dans leur répétition et leur coexistence ou bien dans leur succession ; les deux points de vue sont également scientifiques, mais la méthode appliquée à l'étude des phénomènes de succession est différente de celle qui s'applique aux phénomènes de répétition ; différents aussi sont les résultats auxquels on arrive : là, on formule des lois ; ici, on établit simplement des rapports de cause à effets ; c'est une erreur des sociologues de croire qu'on peut dans la succession historique établir des lois qui permettent de prévoir l'avenir ; l'histoire ne s'occupe que du passé ; elle y distingue des facteurs constants, race, caractères nationaux, continuité intellectuelle, hérédité, imitation, et des facteurs variables : la force évolutive qui, après avoir exercé tout d'abord sa puissance sur la matière, continue toujours son action sur l'esprit et assure la marche du progrès moral et intellectuel. La causalité dans l'histoire se présente à nous sous forme de séries de faits qu'on peut examiner à part, mais dont il faut aussi arriver à déterminer l'interdépendance. A ces vues générales, dont M. Xénopol établit la légitimité avec une abondance et une ingéniosité de preuves vraiment admirables, il joint une foule de considérations accessoires sur les auxiliaires de l'évolution, sur l'inconscient en histoire, sur les rapports de la sociologie et de l'histoire, sur les raisons qui permettent d'arriver à une plus grande certitude dans l'établissement des faits généraux que dans celui des faits particuliers, sur l'étroitesse et l'insuffisance de la théorie connue sous le nom de matérialisme historique, enfin sur la méthode en histoire et les erreurs dont elle a été l'occasion. L'ouvrage de M. Xénopol n'est pas moins intéressant et suggestif par les critiques qu'il adresse aux théoriciens de l'histoire et de la sociologie que par ses vues propres. Il a une immense lecture, et il joint à un esprit très compréhensif une verve de polémiste qui rend la lecture de son livre très attrayante.

L'Université de Paris a eu le privilège, en janvier et février der-

de cet important mouvement d'idées. M. Xénopol est un collaborateur assidu de cette revue.

1. Paris, Leroux, 1908, VIII-483 p. gr. in-8°.

62, 136

niers, d'entendre M. Xénopol consacrer dix leçons à l'exposé des idées principales contenues dans son ouvrage. Il l'a fait avec talent, devant un auditoire nombreux et attentif réuni dans l'amphithéâtre Michelet. On savait déjà que M. Xénopol maniait avec aisance la langue française, la plume à la main. On a pu se convaincre qu'il était capable de la parler, d'une manière précise et incisive, souvent pittoresque et spirituelle, et que si le timbre de la voix est un peu sourd, l'élocution parfois trop précipitée, la netteté de la diction permet aux auditeurs de ne rien perdre de ses paroles. M. Xénopol a aussi entretenu l'Académie des sciences morales et politiques, dont il est correspondant, de l'influence de la France sur la Roumanie à l'époque actuelle, et les détails qu'il a donnés sur la négligence mise par la France à profiter de la situation prépondérante qu'elle conserve encore en Roumanie a vivement frappé ses auditeurs. M. Xénopol vient d'être invité à faire au Collège de France une série de leçons sur l'histoire roumaine et sur l'état social actuel de la Roumanie. La Roumanie n'oublie pas les ouvrages que Michelet et Quinet ont consacrés aux glorieux épisodes et aux héros de leurs luttes pour l'indépendance, et la France n'oublie pas non plus les liens qui l'attachent à cette sœur latine des bords du Danube ni l'affection que les Roumains lui ont de tout temps témoignée¹.

LE CONVENTIONNEL GOUJON. — Les articles que la *Revue historique* a publiés sur le *Conventionnel Goujon* de 1905 à 1907 viennent de paraître en volume à la librairie Alcan, avec des corrections, un chapitre additionnel, d'importants appendices et deux préfaces. Nos lecteurs se rappellent quelle a été l'origine de ce livre et les difficultés inattendues qui ont été opposées à sa publication par l'inexplicable intervention de la propriétaire de la correspondance de famille de Goujon. Cette correspondance avait été libéralement mise par elle à la disposition de M. J.-F. Thénard lorsqu'il avait entrepris le travail que nous publions aujourd'hui. Elle a prétendu que l'autorisation accordée par elle se trouvait annulée par la mort de M. Thénard, et, pour se venger d'un manque d'égards bien involontaire de notre part, elle nous a interdit, par la voie judiciaire, de faire figurer dans notre volume le texte des lettres de Goujon. Nous n'avons pas voulu entamer à ce sujet un procès qui aurait indéfiniment retardé l'apparition du volume et nous nous sommes inclinés devant une obstination que des démarches répétées et respectueuses n'avaient pu vaincre. L'ouvrage de MM. THÉNARD et GUYOT renferme assez de choses neuves et émouvantes sur la vie du conventionnel

1. Voir le livre remarquable de M. P. Éliade. *Histoire de l'esprit public en Roumanie*. Cf. *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 115, 294.

Goujon pour pouvoir se passer du texte de ces lettres. Il donne pour la première fois un récit complet de la noble et utile vie de ce conventionnel qui n'était connu que par le beau livre de M. Claretie sur la mort des *Derniers Montagnards*. Nous espérons que la propriétaire actuelle de cette correspondance ne tardera pas à la faire connaître, car, si désormais elles ne peuvent plus rien ajouter à la biographie de Goujon, elles sont en elles-mêmes belles et touchantes, et elles font admirer et aimer encore davantage cette âme héroïque et candide.

L'ouvrage qui vient de paraître est dû à M. Raymond Guyot, qui, dans un sentiment de respectueuse affection pour celui qui en avait recueilli les premiers matériaux et préparé l'exécution, a tenu à placer à la première place le nom de M. Jean-François Thénard¹.

M. J.-F. Thénard, né aux Alluets-le-Roi (Seine-et-Oise) en 1822, mort à Versailles le 4 février 1896, était un de ces universitaires de la vieille roche qui consacraient toutes leurs pensées et toute leur âme à l'éducation de la jeunesse, au culte des lettres et au service de la patrie et du progrès démocratique. Après de bonnes études primaires, il s'était préparé par ses propres efforts au professorat. Successivement maître d'études à Caen et à Rollin, puis professeur des classes de lettres à Saint-Étienne, Troyes, Angoulême, Mâcon, et de quatrième à Montpellier et enfin à Versailles, il avait été entraîné vers les études historiques par son culte pour la Révolution française et sa foi républicaine. Il employait tous les loisirs qu'il ne consacrait pas à donner à de jeunes élèves des leçons presque toujours gratuites, à recueillir dans les archives et les bibliothèques des documents sur l'histoire du XVIII^e siècle et de la Révolution. Il n'a pas eu le temps d'écrire les livres qu'il projetait et n'a pu que publier un certain nombre de documents et de notices dans les *Mémoires de la Société des sciences morales de Seine-et-Oise*; dans les revues *la Révolution française* et *la Gazette anecdotique*. Mais le vaste recueil de papiers inédits que sa fille (aujourd'hui M^{me} Maurice Lallement) a cédé à la bibliothèque municipale de Versailles pourrait aisément fournir aux travailleurs la documentation d'utiles études sur l'époque révolutionnaire. Nous sommes heureux d'avoir pu contribuer à mettre en lumière le plus important des travaux préparés par M. Thénard, celui qui lui tenait le plus à cœur, et nous sommes reconnaissant à M. R. Guyot d'avoir si admirablement complété et rédigé l'œuvre laissée inachevée par notre cher et respecté ami.

Gabriel Moxod.

1. Une double coquille a fait précéder le nom de M. Thénard de l'initiale L. dans notre volume.

MOYEN ÂGE.

HISTOIRE PROVINCIALE, LOCALE ET ECCLÉSIASTIQUE. — Voltaire a plaisanté par avance, dans l'*Ingénu*, ceux qui pourraient s'intéresser à l'histoire des sires de Fezensac, Fezensaguet et Astarac. Cette histoire vient néanmoins d'être écrite avec grand soin, et de façon à faire cesser toute raillerie, par M. SAMARAN¹, qui a étudié les derniers comtes d'Armagnac au xv^e siècle, Jean IV, Jean V et Charles d'Armagnac. C'est le récit très détaillé des faits et gestes de ces princes qui furent des agités à une époque particulièrement mouvementée, composé en grande partie à l'aide de pièces diplomatiques, car il a manqué aux Armagnacs un chroniqueur comme en ont eu les princes de la maison de Foix. Sous Jean IV, les démêlés relatifs au Grand Schisme d'Occident et la guerre avec l'Angleterre, dans laquelle il joua le rôle peu patriotique que l'on sait, permettent à la politique comtale de se développer encore dans le sens de l'accroissement territorial du domaine féodal. Avec Jean V commence la débâcle. Ce vaillant capitaine fut un détestable homme d'État. Son mariage incestueux avec sa sœur Isabelle lui créa des difficultés inouïes, d'où il sortit très amoindri dans sa dignité d'homme. Justement il eut affaire à un roi tel que Louis XI, qui sut admirablement tirer parti de toutes ses faiblesses et en particulier de ses relations imprudentes avec le roi d'Angleterre, Édouard IV, pour l'accuser de crime de haute trahison, puis entamer contre lui des hostilités qui aboutirent à la prise de Lectoure (5 mars 1473). Jean V y périt, et avec lui finit l'indépendance d'Armagnac. Le rôle de Charles d'Armagnac est presque purement passif, même dans le court intervalle de lucidité qu'il eut à sa sortie de la Bastille, à la mort de Louis XI. Dès lors, le comté d'Armagnac n'existe plus que de nom sous le gouvernement d'Alain d'Albret et des autres curateurs du comte Charles. Au décès de ce dernier, s'ouvre officiellement la « succession d'Armagnac » pour laquelle les débats furent interminables : M. Samaran les suit jusqu'à la réunion définitive à la couronne sous Henri IV. Mais c'est principalement pour les règnes de Charles VII et de Louis XI que ce livre apporte des matériaux nouveaux à l'histoire générale. — Les sources locales sont familières à l'auteur, qui a dépouillé tous les fonds d'archives, où il semblait qu'il pût trouver des indications utiles. Les archives privées, comme celle du château de Lévis, n'ont

1. Ch. Samaran, *la Maison d'Armagnac au XV^e siècle et les dernières luttes de la féodalité dans le midi de la France (Mém. et doc. publ. par la Soc. de l'École des chartes, VII)*. Paris, Picard, 1908. In-8°, xxi-523 p., 1 carte.

pas été oubliées. Sans doute, les dépouillements faits avec compétence et sagacité n'ont pu porter, pour une si longue période, que sur les liasses relatives aux événements les plus saillants; mais songer à épuiser une telle matière serait presque une utopie. Toujours est-il qu'il y a trace partout de recherches nombreuses et variées habilement utilisées. Si l'on peut regretter l'entrée en matière un peu brusque avec la mort de Bernard VII, aussitôt après un chapitre de géographie historique et un coup d'œil sur les institutions, avec une liste de sénéchaux qui aurait été mieux placée en appendice, il y a néanmoins là un groupement de faits racontés avec un luxe de détails et une précision qui fixent bien des points obscurs à peine effleurés jusqu'ici. — Il eût été agréable au lecteur d'avoir, au début, un résumé d'ensemble sur la maison d'Armagnac au *xiv^e* siècle et ses rapports avec la royauté, afin de mieux saisir l'enchaînement des événements et de se rendre un compte plus exact des causes de la décadence au *xv^e* siècle. Tout cela est supposé connu, il est vrai, mais peut-être aurait-on pu y faire allusion tout de même. Ainsi, cette pénétrante analyse de la carrière troublée des derniers comtes d'Armagnac est dorénavant indispensable à quiconque voudra étudier les dernières résistances de la féodalité dans le Midi. On y trouvera principalement d'utiles contributions à l'histoire de la guerre de Cent ans en Gascogne et à celle des relations des rois Charles VII et Louis XI avec ces seigneurs qui affectaient de s'intituler « comtes par la grâce de Dieu ». Malgré le peu d'homogénéité de leurs possessions, divisées en deux tronçons principaux par la vallée de la Garonne, ces comtes avaient à constituer une sorte d'état d'allure indépendante qui rappelait un peu le duché de Gascogne de l'époque carolingienne. Leur ambition aventureuse et insatiable trouvait dans les tendances particularistes innées de ces populations un solide point d'appui. L'incapacité politique et la dépravation de leurs mœurs hâtèrent leur chute, dont Louis XI fut le principal artisan. Voilà ce que montre très clairement cet excellent ouvrage écrit dans un style simple et aisé, émaillé de citations presque trop nombreuses, avec, à l'appui, des pièces justificatives fort bien choisies dans les dépôts les plus variés. Il sera le complément nécessaire des travaux devenus classiques de MM. A. Luchaire sur la maison d'Albret et H. Courteault sur la maison de Foix.

Voici maintenant le second volume d'une collection, dont le but est de compléter et de continuer le *Gallia christiana*, l'*Histoire des évêques d'Aire*, par M. l'abbé A. DEGERT¹. Le diocèse d'Aire n'a

1. Abbé A. Degert, *Histoire des évêques d'Aire*. Paris, Beauchesne, 1908. In-8°, II-352 p., avec carte.

jamais été un centre littéraire ou historique; aussi les sources ne sont-elles pas abondantes. Les évêques d'Aire n'avaient été étudiés que par Sébastien Bouthillier, Othénart, les Sainte-Marthe au *xviii^e* siècle et les Bénédictins au *xviii^e*. On conçoit qu'il y ait eu place pour une nouvelle étude d'ensemble. L'auteur, à qui l'on doit déjà une *Histoire des évêques de Dax*, a fait un effort très louable en scrutant à nouveau le passé aturin si obscur. Les documents imprimés et manuscrits ont été mis à contribution, et, si l'on peut regretter que les discussions n'y soient pas toujours suffisamment serrées et les questions approfondies, si l'on doit regretter une annotation parfois un peu laconique et l'absence d'*Instrumenta*, néanmoins il serait injuste de méconnaître l'effort de critique et de recherche scientifique et l'information étendue de l'auteur.

Les États provinciaux sont une de ces institutions de la France médiévale qu'on ne saurait se lasser d'étudier. Il y a dans les registres de délibérations de ces assemblées une foule de renseignements sur l'état social et politique de notre pays à des époques où on est en général très imparfaitement renseigné sur la situation matérielle et morale des populations. Aux monographies justement appréciées de MM. Thomas sur les États de la France centrale, Cadier sur ceux du Béarn, Coville sur ceux de Normandie et Dognon sur ceux de Languedoc, M. J. GIRARD vient d'en ajouter une sur les *États du Comtat-Venaissin depuis leurs origines jusqu'à la fin du XVI^e siècle*¹. Ces États, dont le rôle a été considérable et l'existence plus longue que celle de la plupart des États provinciaux de la France proprement dite, n'avaient pas fait jusqu'ici l'objet d'un travail d'ensemble : on ne peut, en effet, considérer comme tel l'excellente mais courte notice publiée par M. Duhamel sur ces États au *xv^e* siècle. Les archives de ces assemblées existent encore dans le riche dépôt du département de Vaucluse, où M. Girard les a dépouillées : il y a joint le fruit de ses recherches à Paris et dans les archives municipales de la région. Enfin, M. Georges de Manteyer lui a communiqué une copie d'un volume des *Collectorie* des archives Vaticanes particulièrement précieux pour l'histoire avignonnaise. L'œuvre de M. Girard, qui a paru de 1906 à 1907 dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, est déjà trop connue des spécialistes pour que je puisse l'analyser ici, mais il convient de rappeler qu'on y trouvera, au début, une esquisse fort bien tracée du gouvernement du Comtat au *xiv^e* siècle et des vues nouvelles sur l'émancipation des communautés d'habitants, dont l'auteur montre l'origine pacifique,

1. Joseph Girard, *les États du Comtat-Venaissin depuis leurs origines jusqu'à la fin du XVI^e siècle*. Paris, H. Champion, 1908. In-8°, xv-264 p.

provenant d'une série de compromis, à propos de la commune de Malaucène. L'historique des États laisse apercevoir le rôle important qu'ils jouèrent en face de la papauté avignonnaise, notamment pendant le Grand Schisme. Leur constitution ou organisation avec leurs attributions politiques, administratives et législatives sont analysées dans le plus grand détail, pièces en main, avec une méthode et une netteté dignes de tout éloge qui permettront d'utiles comparaisons avec les institutions similaires des autres régions de la France.

Sans sortir de la même région, l'histoire de Marseille au XIII^e siècle a déjà tenté plus d'un érudit, et nous avons eu l'occasion d'en mentionner déjà deux dans un précédent Bulletin. Il est ainsi légitime de regretter de ne pas voir cité dans le nouvel ouvrage sur cette question, dû à M. F. PORTAL, *la République marseillaise*¹, la brochure de M. E. Brémont, qui porte le même titre. M. Portal a certainement dépassé de beaucoup ses devanciers par l'étendue de l'information, par la division plus claire des chapitres et par l'analyse plus approfondie et plus exacte des documents d'archives. Son travail n'est cependant point de ceux dont on peut dire, toujours avec un peu d'exagération il est vrai, qu'ils soient définitifs. Pour ne pas épuiser la question, ce livre n'en est pas moins une œuvre de première main, où les détails les plus circonstanciés sont fournis sur l'organisation communale de Marseille à son plein apogée. Des pièces justificatives, tirées des dépôts locaux, ajoutent à l'intérêt de cet ouvrage, dont la valeur se serait encore accrue par un peu plus de citations précises.

Les *Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours du XII^e au XV^e siècle*, par M. E. RICHEMOND², sont d'une très réelle valeur documentaire pour l'histoire générale. On trouve en effet, dès leur origine, au XII^e siècle, les seigneurs de Nemours mêlés à tous les événements importants de leur époque. Les premières familles du pays et jusqu'à des membres de la maison royale ont recherché leur alliance. Les missions les plus délicates leur furent confiées. La considération qui les entourait était d'ailleurs justifiée par leurs mérites personnels : ils ont fourni des maréchaux, des prélats et surtout des conseillers aux rois Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis. Comme tant d'autres seigneurs, ils furent ruinés par les croisades, et, à partir du XIII^e siècle, ils disparaissent de la scène politique, où on les

1. F. Portal, *la République marseillaise du XIII^e siècle (1200-1263)*. Marseille, P. Ruat, 1907. In-8°, VIII-463 p.

2. Fontainebleau, M. Bourges, 1907, in-8°, 323-CXXIII p.; planches de sceaux.

avait toujours rencontrés jusqu'alors. Leur trace se perd complètement au début du *xv^e* siècle. Dans la première partie, l'auteur a analysé les origines et la carrière du fondateur de la dynastie, Gautier le Chambellan, et de son frère, l'évêque Étienne de La Chapelle. Dans la seconde, il énumère les souvenirs laissés par les trois fils de Gautier, Étienne de Nemours, Pierre de Nemours et Guillaume de Nemours, évêques de Noyon, Paris et Meaux. Dans la troisième, il a fixé la filiation de la branche aînée, de Nemours et Guercheville. Ce premier volume, qui s'arrête à Pierre III de Nemours, sire de Guercheville (1236), se termine par un appendice sur les sires de Milly et par une série de pièces justificatives tirées des archives de l'Yonne, des archives de l'hospice de Nemours, ainsi que des Archives nationales et de la Bibliothèque nationale, avec quelques pièces empruntées à des ouvrages imprimés, faute de mieux. L'auteur connaît à fond son sujet, et il l'a grandement éclairé par de nombreuses investigations dont il a su dégager avec art la quintessence. On pourrait cependant lui reprocher de n'avoir pas suffisamment mis en vedette la chronologie de ces seigneurs, ce qui complique les vérifications dans un livre écrit, en somme, pour être consulté plutôt que lu, et de n'avoir pas toujours suffisamment éclairci l'origine de certaines assertions de ses devanciers.

Le fascicule 24 de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris* renferme deux travaux dus aux élèves de M. A. LUCHAIRE, qui méritent par leur excellent choix et la sûreté de leur méthode une mention toute spéciale¹. C'est d'abord l'édition critique d'un fragment de la Chronique de Pierre des Vaux-de-Cernai (chap. 1 à xxxviii) due à MM. Aubert, Carru, Dulong, Guébin, Hückel, Loirette, Lyon et M^{lle} Machkewitch. Le texte donné par D. Brial et Holder-Egger est tout à fait insuffisant; aussi regrettons-nous que la publication de M. Luchaire n'ait pu être un peu plus étendue. Le célèbre passage relatif aux Albigeois s'y trouve cependant compris. Nous devons attendre pour apprécier ce travail, que la notice sur la valeur et le classement des manuscrits, qui est annoncée comme devant paraître ultérieurement avec la fin de la chronique, ait vu le jour. La seconde étude est due à M. Max FAZY : c'est un essai sur Amat, évêque d'Oloron, archevêque de Bordeaux et légat du Saint-Siège, qu'il distingue d'Amat du Mont-Cassin, contrairement à l'opinion de Baluze. Cette biographie très précise est suivie d'un regeste et de quelques pièces inédites.

M. Camille Piton avait étudié, on s'en souvient, voici une quin-

1. *Cinquièmes mélanges d'histoire du moyen âge*, publiés sous la direction de M. le professeur Luchaire. Paris, F. Alcan, 1908. In-8°, 142 p.

zaine d'années, l'influence exercée en France en général et à Paris en particulier par les financiers d'origine lombarde qui sont venus d'Italie en si grand nombre vers le règne de Philippe le Bel. M. Léon GAUTHIER a repris la question à un point de vue beaucoup plus spécial, en se renfermant dans les limites des deux Bourgognes¹, ce qui lui a permis de donner à ses recherches plus de précision et de nous apporter tout un contingent de nouvelles observations. Il trace d'abord un tableau du commerce et des opérations financières de la ville impériale d'Asti, centre important de la Haute-Italie, et montre les familles patriciennes dirigeant les *casane* ou créant au dehors des colonies avec des comptoirs. C'est d'Asti, en effet, que vinrent bon nombre de banquiers, comme les Solari, les Badra, les Berardi, les Bucca, etc.; mais il ne faudrait pas perdre de vue qu'il y en eut aussi de Chieri, de Milan et d'ailleurs, et que l'influence de la maison de Savoie, aux relations si suivies avec les compagnies commerçantes lombardes et génoises, fut considérable. A partir du milieu du XIII^e siècle, l'arrivée du banquier lombard a lieu d'une façon réglée, comme une nécessité déterminée par les besoins de la production agricole et minière, le développement du commerce et le réveil de l'esprit d'entreprise. Les exemples de fondations de banques relevés par l'auteur, aussi nombreux que variés, témoignent de recherches dans les pièces d'archives et mettent bien en relief le rôle joué par le comte Otton IV, qui eut, on le sait, comme conseillers Biche et Mouche, de la compagnie des Frescobaldi et Franzesi. On voit aussi par le procès posthume de Jacques Scaglia toute la haine que l'envie et la jalousie, jointes à une crainte irraisonnée, amassaient contre ces manieurs d'argent dans un temps où la puissance du crédit était insoupçonnée et où les opérations financières un peu étendues étaient considérées comme de dangereuses et coupables nouveautés. C'est bien cet état d'âme qui détermina l'odieuse exploitation des Lombards, au début comblés de privilèges parce qu'ils apportaient du numéraire, puis bientôt rançonnés à merci. De là leur exode. Les chapitres concernant les opérations financières et le commerce des Lombards auraient, semble-t-il, gagné à un peu plus de développements; mais, à la rigueur, les nombreuses pièces justificatives (172) peuvent suffire à en donner une idée. Une liste alphabétique des personnages mentionnés avec renvois à leurs sceaux sera un répertoire nécessaire désormais à consulter.

L'étude historique et liturgique consacrée par MM. H. LORQUET,

1. Léon Gauthier, *les Lombards dans les Deux-Bourgognes* (Bibl. de l'École des hautes études; sciences histor. et philol., fasc. 156). Paris, H. Champion, 1907. In-8°, xiii-397 p.

A. COLLETTE et dom J. POTHIER au *Graduel de la cathédrale de Rouen* (xiii^e siècle) est en réalité la préface d'un fac-similé intégral du manuscrit 904 du fonds latin de la Bibliothèque nationale, qui n'a été tiré qu'à cinquante exemplaires. Le fac-similé est donc rarissime, au lieu que l'étude a été l'objet d'un tirage beaucoup plus étendu. On ne saurait trop regretter ce procédé, car bien des explications, principalement celles de M. Collette, sont à peu près inintelligibles si l'on n'a pas le manuscrit ou sa reproduction sous les yeux. Pour comble, il y a neuf planches de fac-similé d'autres manuscrits. Cette objection une fois formulée, on ne saurait trop vanter l'examen minutieux du volume par M. Loriquet, auquel il semble que rien n'ait pu échapper, tant son sens critique sans cesse en éveil a scruté les moindres particularités du texte liturgique. Tantôt ce sont des rapprochements d'usages locaux de différentes parties de la Normandie, tantôt l'identification et l'historique de divers monuments rouennais à l'occasion des processions qui s'y faisaient, comme la Vieille-Tour, la tour Saint-Romain et le beffroi de Rouen. Le style de M. Loriquet manque parfois un peu de simplicité et de netteté, et ses remarques liturgiques auraient peut-être gagné à être fondues avec celles de ses collaborateurs pour éviter des répétitions, peut-être même certaines divergences; mais tout ce qui se rapporte à la description même du manuscrit dénote une remarquable érudition.

Le troisième volume de l'*Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs*, par le R. P. MORTIER¹, dont j'ai annoncé ici antérieurement les deux premiers tomes, vient de paraître. Il embrasse tout le xiv^e siècle, depuis Barnabé de Verceil (1324-1332) jusqu'à Raymond de Capoue (1380-1460), et présente les mêmes qualités avec aussi les imperfections que nous avons déjà signalées à propos des volumes précédents. Ce que nous regrettons toujours, c'est de ne pas voir utilisées par l'auteur les belles archives dominicaines qu'il avait à sa disposition. Se servant de sources imprimées, il s'est laissé trop souvent entraîner à des digressions qui ne se rattachent pas directement à son sujet, par exemple sur la guerre de Cent ans. Le développement de l'ordre dominicain au xiv^e siècle est néanmoins tracé d'une plume alerte, enthousiaste et érudite, au courant des travaux les plus récents, qui excelle à mettre au courant des questions sans toutefois les approfondir. N'oublions pas non plus que cet ouvrage tient aussi un peu du panégyrique et qu'il sera nécessaire de contrôler les assertions relatives à certaines contro-

1. R. P. Mortier, *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs*, t. III. Paris, A. Picard, 1907. In-8°, vii-696 p.

verses, comme celle qui s'éleva entre l'ordre et l'Université de Paris sous Raymond de Capoue.

Le *Cartulaire de la ville de Blois*, publié par MM. J. SOYER et G. TROUILLARD¹ d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, est un recueil de documents compris entre les années 1496 et 1493, dont beaucoup ont déjà été mis en œuvre par les historiens du Blésois. M. Soyer, en particulier, en a fait grand usage dans son *Étude sur la communauté des habitants de Blois jusqu'au commencement du XVI^e siècle*. Dans une courte préface est examinée la question de l'origine du cartulaire et les circonstances dans lesquelles il fut compilé vers 1494 ou 1495. On y a rassemblé de plus des éclaircissements sur le sort des archives communales de Blois du xv^e au xix^e siècle, où l'on voit que toutes les pièces du recueil sont aujourd'hui disparues du dépôt, sans qu'on puisse bien en démêler la cause, et le cartulaire de Paris lui-même est une épave heureusement recueillie dont on ne peut suivre qu'une partie des vicissitudes. Ce recueil est d'ailleurs incomplet et ne renferme que de simples analyses; les éditeurs ont recherché les originaux et les copies authentiques ou vidimus. Ils ont reproduit le texte des originaux qu'ils ont pu retrouver et ont ajouté en appendice dix nouveaux documents qui complètent bien la série. Une annotation suffisamment développée donne toutes les identifications utiles. En somme, l'édition, sans être un modèle d'édition diplomatique, est tout à fait satisfaisante. De plus, M. J. de Croÿ a ajouté à la suite des notices biographiques destinées à montrer que Blois, dès le xiv^e siècle, était, comme Tours, « un centre d'activité industrielle, commerciale, artistique et militaire, une pépinière d'hommes remarquables à divers titres, administrateurs, diplomates, hommes de guerre ». Cette innovation, due à un patriotisme local bien compris, mérite tous les encouragements. Nous avons là une série de biographies fort curieuses, écrites sur les documents, d'une foule de personnages de toutes conditions dont l'activité particulière est des plus instructives à connaître pour comprendre le développement social de cette région au moyen âge, sans compter que c'est là un précieux répertoire à utiliser chaque fois qu'on aura à identifier quelque personnalité blésoise.

La Chronique messine de Jacques d'Esch (Jaïque Dex), que M. G. WOLFRAM a publiée² dans la collection des *Quellen zur lothringische*

1. J. Soyer et G. Trouillart, *le Cartulaire de la ville de Blois*, suivi de *Notices biographiques*, par J. de Croÿ. Blois, C. Migault, 1907. In-8°, XLIII-511 p. (extr. des *Mémoires de la Soc. de Loir-et-Cher*).

2. Dr Georg Wolfram, *Die Metzzer Chronik des Jaïque Dex (Jacques d'Esch)*

Geschichte, dont elle forme le tome IV, est tout entière en français, partie en vers, partie en prose. Elle concerne les princes de la maison de Luxembourg et embrasse les années 1324 à 1439 environ. La préface, fort développée et solidement construite, comprend une étude des manuscrits, principalement du manuscrit 81 de Metz, qui est seul à renfermer la chronique en entier, puis des recherches sur le caractère de la chronique et son contenu, sur les Vœux de l'épervier (poésie concernant l'expédition de l'empereur Henri VII à Rome), sur les poèmes relatifs à la guerre des années 1324 à 1326, sur la partie en prose de la chronique, enfin sur l'auteur même de l'ouvrage qui paraît bien être Jacques d'Esch, noble de Metz, dont le nom est mentionné en plusieurs endroits comme celui du rédacteur de diverses portions de cet amalgame. Le texte paraît établi avec beaucoup de soin, et on ne pourrait guère y relever que quelques transcriptions, graphies ou accentuations critiquables au point de vue phonétique. L'édition de ce texte est une fort utile contribution à cette branche de l'historiographie messine, sur laquelle nous ne possédions jusqu'ici que des renseignements insuffisants avec la publication aujourd'hui arriérée de Huguenin, *les Chroniques de la ville de Metz*, qui remonte à 1838.

Une monographie du château, historique entre tous, de Vincennes n'était pas aisée à écrire. M. F. de FOSSA, capitaine d'artillerie, n'a pas reculé devant les difficultés de la tâche¹. Il eut le grand mérite de s'intéresser à ces constructions qu'il fréquentait comme officier de la garnison, et réunit un à un, avec la patience d'un collectionneur, tous les matériaux qui pouvaient servir à la rédaction de son œuvre. Non seulement il a su recueillir les anciennes estampes, les plans et les dessins, mais il a aussi connu tous les historiens de ce monument, depuis Poncet de la Grave et l'abbé de Laval jusqu'à Roussel, de la Bédollière et de Varaville, et, de plus, il a poussé ses investigations dans les dépôts publics de Paris. Le premier volume, seul paru, est consacré à l'histoire générale de l'édifice, depuis l'*hospitium* de Louis VII et le manoir de Philippe Auguste, dont il ne reste plus trace, jusqu'aux châteaux de Philippe VI, Charles V, Louis XIII et Louis XIV encore debout, sans omettre celui de Louis XI à l'existence éphémère. On y trouve, avec une illustration fort soignée, un peu trop abondante même, une grande variété de renseignements anecdotiques joints à des notions sur les institutions, où il était bien

über die Kaiser und Könige aus dem Luxemburger Hause. Metz, G. Scriba, 1906. In-8°, xcv-533 p.

1. F. de FOSSA, *le Château historique de Vincennes*, t. I. Paris, H. Daragon, 1908. In-4°, 342 p.

difficile d'être toujours complet et au courant. Aussi les oublis et les citations inexactes ou inutiles ne manquent pas, mais la difficulté de l'entreprise doit appeler l'indulgence, et l'ouvrage est écrit d'une plume entraînante, quoique un peu prolixe et portée parfois aux généralisations hâtives. Un dernier mot au sujet du plan : on nous promet dans un second volume la monographie des différents monuments du château actuel ; mais alors pourquoi intercaler ici tout un chapitre sur le château de Charles V ? En réalité, il eût mieux valu décrire chaque partie des édifices au moment où l'on annonçait leur construction dans le corps du récit : il y aurait eu à la fois plus de variété et plus de clarté dans l'ensemble.

Ph. LAUER.

PUBLICATIONS DIVERSES (MOYEN AGE). — MM. Philippe LAUER et Charles SAMARAN viennent de rendre un réel service aux historiens, aux diplomates et aux paléographes en faisant reproduire par la phototypie les trente-huit diplômes originaux des rois mérovingiens conservés encore aujourd'hui tant aux Archives qu'à la Bibliothèque nationales¹. Le procédé phototypique auquel ils ont eu recours est d'une clarté remarquable ; de plus, comme il exclut toute retouche, les fac-similés obtenus offrent pleine garantie de fidélité et permettent, dans presque tous les cas, de contrôler les lectures douteuses sans recourir aux originaux. MM. Lauer et Samaran y ont joint la reproduction phototypique des mentions anciennes inscrites au revers des actes et une planche de sceaux. Si l'on songe que nous n'avions jusqu'ici, à trois exceptions près, pour les diplômes mérovingiens, que des fac-similés lithographiés, exécutés d'après des calques, mais supposant en même temps une véritable interprétation de l'écriture originale, on comprendra le progrès considérable que marque le volume de MM. Lauer et Samaran. Ils ne se sont d'ailleurs pas contentés de surveiller l'exécution des fac-similés ; ils ont accompagné les planches de leur recueil d'excellentes transcriptions qui, sur plus d'un point, rectifient les lectures adoptées jusqu'alors. M. Lauer, qui avait pris l'initiative de la publication, a, en outre, rédigé pour chaque acte une brève analyse suivie d'indications bibliographiques (fac-similés antérieurs, éditions, etc.) fort complètes et qui seront des plus utiles. Enfin M. Maurice Prou a écrit pour ce volume une courte mais substantielle préface où il donne un remarquable exposé de la diplomatique mérovingienne d'après les

1. *Les Diplômes originaux des Mérovingiens*, fac-similés phototypiques avec notices et transcriptions publiés par Ph. Lauer et Ch. Samaran ; préface par Maurice Prou. Paris, E. Leroux, 1908, in-fol., ix-31 p. et 48 pl.

originaux. On y lira avec un intérêt particulier les pages consacrées à la formule « N. rex Francorum v. inl. ». M. Prou se prononce résolument pour la lecture « viris inlustribus », contestée encore tout récemment par M. Erben, et les arguments qu'il fait valoir semblent péremptoires¹.

Pour les premiers Carolingiens, la *Revue historique* a déjà signalé² la publication récente, dans les *Monumenta Germaniae historica*, des diplômes de Pépin le Bref, de Carloman et de Charlemagne. A peine ce volume a-t-il vu le jour que nous recevons le troisième et dernier fascicule de la nouvelle édition des *Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern (751-918)* de Böhmer et Mühlbacher³. On sait que, non content d'avoir donné de 1880 à 1889 une première réédition, entièrement renouvelée, du tome I des *Regesta imperii* de Böhmer, MÜHLBACHER avait commencé à publier en 1899 une nouvelle mise au point de son premier travail. Mais la mort vint le surprendre avant même qu'il eût pu achever la correction des épreuves du deuxième fascicule, paru en 1904. Ce fascicule renfermait d'ailleurs, à six pages près, la fin des régestes proprement dits, et nous n'avons pas besoin de rappeler les multiples perfectionnements que Mühlbacher avait su apporter à cette partie de son œuvre. Disons seulement que, pour les actes émanés des souverains, elle contient cinquante-neuf numéros nouveaux et que presque toutes les autres mentions ont été remaniées et complétées à l'aide des dernières éditions de textes données tant en France qu'en Allemagne ou des nombreux travaux critiques consacrés à l'histoire carolingienne. C'est M. LECHNER qui s'est chargé de la publication du troisième fascicule, qui renferme l'introduction historique et diplomatique et divers compléments. Pour l'introduction, il s'est contenté de réimprimer celle que Mühlbacher avait publiée en 1889 en y faisant seulement quelques rares et légers changements de détail que des travaux récents, et surtout l'édition des diplômes de Pépin, de Carloman et de Charlemagne dans les *Monumenta Germaniae*, rendaient absolument indispensables. Encore ces changements ne portent-ils guère que sur les paragraphes relatifs aux sceaux et au personnel de la chancellerie carolingienne. La bibliographie a été, naturellement, mise au courant. Mais, somme toute, les seules nouveautés appréciables que ce

1. P. VII, note 7, M. Prou dit : « Le mot *Datum* (de la date) n'est écrit en toutes lettres que sur un original ». En réalité, il l'est sur deux originaux, les nos 20 et 30.

2. *Rev. hist.*, t. XCIII, p. 90.

3. *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern (751-918)*, nach J.-F. Böhmer neu bearbeitet von Engelbert Mühlbacher; 2^e éd., t. I, 3^e fasc., publ. par Johann Lechner. Innsbruck, Wagner, 1908, in-4^e, p. I-CXXII et 833-952.

fascicule nous apporte, ce sont : 1° un catalogue de 614 actes perdus, qui a été dressé sur le modèle du catalogue donné précédemment par M. Th. von Sickel dans ses *Acta Karolinorum*; 2° un index de tous les actes classés par ordre alphabétique des destinataires avec de très brèves indications relatives aux fonds d'archives; 3° de copieuses additions et corrections, pour lesquelles M. Lechner a pu utiliser notamment des notes manuscrites de Mühlbacher lui-même. Bien entendu, on eût pu encore allonger sensiblement la liste des additions¹; elles n'en sont pas moins la preuve de la conscience avec laquelle M. Lechner s'est appliqué à terminer l'œuvre de son devancier.

Les *Regesten* de Mühlbacher n'analysent, on le sait, à partir de Louis le Pieux, que les actes émanés des souverains carolingiens qui ont régné sur la région germanique², les seuls aussi qui doivent

1. Ainsi, pour le n° 74, il eût fallu renvoyer à G. Schnürer et D. Ulivi, *Das Fragmentum Fantuzzianum* (1906), et la bibliographie relative à la question des donations eût dû être complétée; pour les n° 220, 944 et 1700, il eût fallu citer l'édition Canat de Chizy, *Cartul. du prieuré de Saint-Marcel-lès-Chalon* (1894), n° 2-4; pour les n° 541 et 825, l'édition Thillier et Jarry, *Cartul. de Sainte-Croix d'Orléans* (1906), n° 34 et 38; pour le n° 910, l'édition Métais, *Marmoutier; cartulaire blésois* (1891), n° 1; pour le n° 926 b, on eût pu renvoyer à notre dissertation sur la *Pénitence de Louis le Pieux à Saint-Médard de Soissons* (*Bibl. de la Faculté des lettres de Paris*, t. XVIII, 1904); pour le n° 1247, on s'étonne de ne pas voir cité, à la suite du chapitre de M. Kleinclausz sur la lettre de Louis II à Basile le Macédonien, l'article qu'y a consacré M. Poupardin dans le *Moyen âge* (1903) et la réplique de M. Kleinclausz (*Ibid.*, 1904). Dans l'introduction, p. cx, à propos de Hilduin, chancelier de Lothaire I^{er}, M. Lechner a supprimé une note de Mühlbacher relative à ce personnage; mais il eût dû renvoyer à l'article de M. Lot sur *Quelques personnages du IX^e siècle qui ont porté le nom de Hilduin* (*Moyen âge*, 1903), etc. Dans l'index des actes classés par destinataires, les indications bibliographiques relatives aux notices sur les cartulaires et les fonds d'archives ne sont pas toujours au courant. Ainsi, pour le *Liber traditionum* de Saint-Pierre au Mont Blandin, il fallait renvoyer à la préface de l'édition Fayen (1906); pour le cartulaire de Saint-Aubin d'Angers, à la préface de l'édition Bertrand de Broussillon (1903), etc. Il y a un assez grand nombre de fautes d'impression, surtout dans les noms français : par exemple, M. Léopold Delisle est appelé presque partout Délisle (p. 878, 886, 888, 890, etc.).

2. Mühlbacher annonçait un tome II, qui devait contenir les régestes des Carolingiens de France occidentale, d'Aquitaine, de Bourgogne et d'Italie. Au moment de sa mort, le travail était à peine entamé. M. Lechner nous apprend cependant (p. xx1, note 1) qu'il y avait déjà un assez grand nombre de matériaux réunis pour les régestes de Charles le Chauve. On sait que les *Annales du règne de Charles le Chauve* paraîtront, sous la direction de M. Ferdinand Lot, dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études*. Un premier fascicule, comprenant les dix premières années du règne, sera mis sous presse d'ici quelques mois.

être compris dans la série des *Monumenta Germaniae* consacrée aux *Diplomata Karolinorum*. Les actes des Carolingiens de France à partir de Charles le Chauve sont réservés pour la collection des *Chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France* dont notre Académie des inscriptions et belles-lettres a entrepris la publication. Les deux premiers volumes de cette collection viennent enfin de paraître. Il est inutile de rappeler ici la somme prodigieuse de travail dépensée en pure perte pendant de longues années par les premiers collaborateurs attachés à l'entreprise. Après avoir tout d'abord conçu le projet d'un vaste recueil qui aurait compris toutes les chartes les plus intéressantes concernant l'histoire de France au temps des Carolingiens et des premiers Capétiens jusqu'en 1180 et après avoir fait effectuer, dans ce but, un nombre considérable de copies à Paris et en province, l'Académie a modifié peu à peu ses plans pour s'employer avant tout à la publication des actes émanés des souverains carolingiens et capétiens de Charles le Chauve à Philippe Auguste inclusivement. Un certain nombre de dépouillements ont été entrepris à cet effet sous la direction d'abord d'Arthur Giry, puis de M. d'Arbois de Jubainville, qui a confié à quelques érudits le soin de coordonner et compléter ces matériaux et d'en tirer les éléments d'une série d'éditions critiques.

Le premier volume, le *Recueil des actes de Philippe I^{er}*, est dû à M. Maurice Prou, qui y a consacré plus de vingt ans de recherches, de collations et de mise au point¹. C'est une œuvre d'étendue considérable et où sont appliqués, on peut le dire, pour la première fois, dans toute leur rigueur la plus minutieuse et la plus scrupuleuse, les principes d'établissement des textes et de critique diplomatique qu'Arthur Giry d'abord, puis M. Prou lui-même ont travaillé à propager en France : recherche des originaux et de toutes les copies, dans la mesure du possible ; classement de ces copies, dont le nombre est souvent très élevé ; recherche et classement des éditions antérieures ; établissement critique du texte à l'aide de tous ces éléments ; fixation de la date de chaque acte et examen de sa teneur, telle est la tâche à laquelle doit s'employer désormais tout éditeur de textes d'ordre diplomatique. Pour Philippe I^{er}, le nombre des actes délivrés au nom du roi ou souscrits par lui, que M. Prou est parvenu à réunir, s'élève à cent soixante-dix-huit, dont quarante-six seulement conservés sous forme d'originaux authentiques ou prétendus.

1. *Recueil des actes de Philippe I^{er}, roi de France (1059-1108)*, publié par M. Prou. Paris, C. Klincksieck, 1908, in-4°, CCLII-567 p. et 8 pl. — Dans une courte préface (p. I-XIV), M. H. d'Arbois de Jubainville, sous la direction duquel paraît la collection, en fait rapidement l'historique.

La critique en était très délicate à faire, beaucoup de chartes ayant été rédigées, non par la chancellerie royale, mais par les intéressés eux-mêmes. Au premier abord, il semble même que la confusion soit telle qu'on ne puisse dégager aucune règle et qu'il soit presque impossible, sauf en cas d'anachronisme historique, de se prononcer pour ou contre l'authenticité d'une pièce. M. Prou n'a pas toujours pu triompher entièrement de cette difficulté; mais les principes qu'il a posés dans la solide introduction qui ouvre le volume lui ont du moins permis d'arriver sur ce point à une approximation d'ordinaire très suffisante. Cette introduction est d'ailleurs précieuse à plus d'un titre. Elle se divise en neuf chapitres, qui ne remplissent pas moins de 234 pages et sont consacrés : 4° aux dates de la naissance, du sacre, de la majorité et de la mort de Philippe I^{er}; 2° à la classification des actes; 3° à la chancellerie royale, à son organisation, au personnel qui la composait et à son rôle dans la rédaction et l'expédition des actes; 4° à la forme diplomatique des « préceptes » royaux, — ce qui, à propos des souscriptions, fournit à l'auteur l'occasion de dresser une liste des grands officiers du palais de Philippe I^{er}; 5° aux chartes simplement confirmées par le roi; 6° aux lettres et aux mandements; 7° à l'examen de quelques actes faux; 8° à quelques chartes indûment attribuées à Philippe I^{er}; enfin, 9°, à la méthode suivie pour l'établissement du texte. Il y a là, au point de vue historique et diplomatique, un ensemble de renseignements de tout premier ordre que nous ne pouvons malheureusement que signaler en passant.

Le deuxième volume de la collection des Chartes et diplômes est un *Recueil des actes de Lothaire et de Louis V (954-987)*¹, où le signataire du présent Bulletin s'est efforcé de suivre la méthode inaugurée par M. Prou dans le recueil précédent². Il a d'ailleurs eu la bonne fortune de pouvoir profiter de dépouillements entrepris jadis par M. Ferdinand Lot et de pouvoir soumettre à ce dernier les résultats de ses recherches. Le recueil comprend le texte ou la mention de soixante-douze actes, soit vingt-sept de plus que dans le tome IX du *Recueil des historiens de la France*. Douze de ces actes, considérés comme faux, sont accompagnés de courtes dissertations où la question d'authenticité est discutée et où est indiquée la date

1. *Recueil des actes de Lothaire et de Louis V, rois de France (954-987)*, publié par Louis Halphen, avec la collaboration de Ferdinand Lot. Paris, C. Klincksieck, 1908, in-4°, LVI-231 p. et 2 pl.

2. Le manuscrit de ce Recueil était terminé et a pu être envoyé à l'impression dès le début de juillet 1904; mais, dès cette époque aussi, l'impression du volume de M. Prou était assez avancée pour que nous ayons pu en avoir des épreuves sous les yeux avant d'établir notre manuscrit.

vers laquelle le faussaire a dû travailler. Une introduction de 53 pages expose ce qu'on sait de la chancellerie royale et de son rôle et cherche à dégager les règles diplomatiques qui y ont été suivies.

On peut espérer que les volumes suivants de la collection ne se feront pas trop attendre. Déjà le *Recueil des actes de Louis IV* (936-954), dû à M. Lauer, a été mis sous presse; celui des rois de Provence et de Bourgogne, dû à M. Poupardin, et celui des rois d'Aquitaine, dû à MM. Giard et Levillain, suivront sans doute, et l'on possédera avant peu le recueil des actes de Henri II d'Angleterre concernant la France que M. Léopold Delisle a mis plus de cinquante ans à constituer. Ce recueil formera l'amorce d'une seconde série consacrée aux grands feudataires.

En attendant que l'Académie des inscriptions nous donne le recueil des actes de Henri I^{er}, l'École des hautes études en publie un catalogue dû à M. Frédéric Sœhnée¹. C'est un travail qui a certainement coûté à son auteur de longues et minutieuses recherches et qui se distingue par de très réelles qualités : les analyses dont il se compose sont fidèles et précises; les références abondantes et claires; les notes et les discussions concises, mais d'ordinaire probantes. Le plus grand soin a été apporté à l'identification des noms de lieux et la disposition matérielle est fort commode. Mais, par bien des côtés, ce catalogue se présente comme une œuvre à demi achevée seulement, résultat de dépouillements incomplets et dont, par surcroît, il est impossible de dire à quelle date ils ont été arrêtés. Sous sa forme primitive, il a valu à l'auteur le diplôme de l'École des hautes études en 1900; mais un certain nombre, — et un certain nombre seulement, — de volumes ou de dissertations postérieurs à cette date sont mentionnés dans l'ouvrage. Le *Recueil des actes de Philippe I^{er}* de M. Prou est même utilisé, quoique, pour le n° 405 du catalogue en particulier, il soit visible que l'auteur, tout en le citant, n'en a tenu aucun compte. Pour les publications antérieures à 1900, il y a plusieurs lacunes surprenantes : tout en ayant utilisé l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. Petit, M. Sœhnée a omis d'y relever trois actes publiés in-extenso²; et, — chose plus surprenante encore, — un diplôme pour Saint-Père de Melun semble lui avoir totalement échappé, bien qu'il soit inséré dans le *Recueil des historiens de la France*, t. IX, p. 568; le catalogue d'actes donné par M. Lex dans

1. Frédéric Sœhnée, *Catalogue des actes d'Henri I^{er}, roi de France (1031-1060)*. Paris, H. Champion, 1907, in-8°, 147 p. (*Bibl. de l'École des hautes études; sciences hist. et philol.*, fasc. 161). — Une note mise en tête du volume avertit que, M. Sœhnée n'ayant pu mettre la dernière main à ce catalogue, la mise au point pour l'impression a été faite par M. Martin-Chabot.

2. Petit, t. I, p. 364, 370, 376 = Sœhnée, n° 43, 56, 81.

son livre sur *Eudes, comte de Blois*, lui eût fourni (n° 36) l'indication d'un original qu'il considère comme perdu (n° 40); pour le n° 94, il ignore l'édition de la *Gallia christiana*, t. XIV, *instr.*, col. 74; pour plusieurs textes enfin, l'examen des sources manuscrites est resté très imparfait (n° 4, 47, 51). Tel quel, ce catalogue n'en rendra pas moins de grands services et facilitera notablement la tâche du futur éditeur des actes de Henri I^{er}.

Les dissertations que M. Ferdinand Lor a réunies en volume sous le titre de *Mélanges d'histoire bretonne*¹ ont paru déjà presque entièrement dans les *Annales de Bretagne* (depuis 1906) et nous en avons donné une analyse assez détaillée au fur et à mesure de leur apparition. Nous nous bornerons ici à rappeler les principales conclusions de l'auteur : I. Les *Gesta sanctorum Rotonensium* ont été composés entre les années 868 et 875, sans doute par Ratvili, évêque d'Alet. II. *Festien, « archevêque » de Dol* : Festien, abbé-évêque de Dol, fut fait archevêque en 859 au plus tôt par Nominoé, de connivence avec l'abbé de Redon Conwoion. III. *Nominoé, Érispoé et l'empereur Lothaire* : ni Nominoé ni Érispoé n'ont cherché à se faire considérer comme des rois indépendants; ils ont toujours reconnu l'autorité, sinon de Charles le Chauve, du moins de l'empereur Lothaire. IV. *Nominoé et le monastère de Saint-Florent-le-Vieil* : les « Versiculi de eversione Sancti Florentii » sont du x^e siècle; le chapitre xi de la Chronique de Nantes est sans autorité; la destruction, — partielle seulement, — du monastère par Nominoé eut lieu en 849. V. *Le Schisme breton du IX^e siècle; étude sur les sources narratives* : la Chronique de Nantes dérive des *Gesta sanctorum Rotonensium* et a servi de source à l'« Indiculus de episcoporum Brittonum depositione ». Les deux derniers mémoires sont de beaucoup les plus considérables. C'est une étude approfondie des diverses rédactions de la *Vie de saint Malo*, suivie d'une édition critique de la rédaction considérée comme la plus ancienne et de la rédaction due à Bili; puis une étude de la *Vie de saint Gildas*, avec une édition de ce texte. M. Lot établit : 1° que les diverses rédactions de la Vie de saint Malo se ramènent à deux : celle de Bili et la rédaction anonyme publiée antérieurement par M. de La Borderie; 2° que, de ces deux rédactions, c'est la rédaction anonyme qui représente la tradition primitive et que les précisions de Bili sont fausses et tendancieuses; 3° que la rédaction anonyme n'a pas été cependant composée avant 825 et que l'auteur y a amalgamé des traditions saintongaises et galloises. Pour la Vie de saint Gildas, il établit que

1. Ferdinand Lot, *Mélanges d'histoire bretonne (VI^e-XI^e siècle)*. Paris, H. Champion, 1907, in-8°, 478 p.

nous la connaissons seulement par l'intermédiaire d'un manuscrit perdu, utilisé par Jean du Bois dans sa *Bibliotheca Floriacensis*; que cette Vie, composée, en tout cas, après 1038 et même après 1042-1043, est, selon toute vraisemblance, l'œuvre de Vital, abbé de Ruis, et a dû être écrite vers 1060; enfin que, si Vital a utilisé un texte hagiographique, — d'ailleurs tardif et rédigé dans le Sud-Galles, — pour ce qui touche le séjour du saint en Grande-Bretagne et quelques renseignements historiques pour le x^e siècle, il n'a tiré que de vagues légendes et de son imagination tout ce qui a trait au séjour de Gildas en Armorique. Quelques pages, enfin, sont consacrées à l'étude de la Vie de Gildas, composée au milieu du xii^e siècle par Caradoc de Llancarvân. Ce livre, plein d'aperçus neufs et ingénieux, prouve à quel point l'histoire primitive de la Bretagne, étudiée avec un enthousiasme si naïf par M. de La Borderie, aurait besoin d'être reprise par le menu. En tête de son mémoire sur la Vie de saint Malo, M. Lot laisse entendre qu'il compte soumettre à l'épreuve de la critique toutes les vies des saints de l'Armorique: quand ce travail sera fait, il sera mieux qu'un autre en mesure d'écrire sur les premiers siècles de l'histoire bretonne l'ouvrage qui nous manque encore.

Reprenant, après quarante ans de nouvelles recherches, une partie des questions qu'il avait étudiées au premier volume de son *Cabinet des manuscrits*, M. Léopold DELISLE vient de publier un ouvrage considérable sur la « librairie » de Charles V, prototype de cette Bibliothèque nationale à laquelle son nom restera indissolublement lié¹. Dédié par l'auteur à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en souvenir du cinquantième anniversaire de son entrée dans cette compagnie, l'ouvrage se divise en deux parties, la première consacrée à l'histoire de la librairie, à son organisation et à la description des manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous; la deuxième donnant, d'après les divers manuscrits qui nous l'ont conservé, l'inventaire général des livres ayant appartenu aux rois Charles V et Charles VI et, comme complément, celui des livres ayant appartenu à Jean, duc de Berry. Un album de vingt-sept planches sert d'illustrations à ces deux parties. On devine quel trésor d'indications bibliographiques et artistiques M. Delisle a accumulé dans ce nouveau travail où sont étudiés en détail plus de 450 manuscrits, enrichis souvent de remarquables miniatures et qu'il a pu, pour la plupart, examiner tout à loisir. Certaines de ses descriptions sont

1. Léopold Delisle, *Recherches sur la librairie de Charles V*. Paris, H. Champion, 1907, 2 vol. in-8°, xxvii-442 et 335 p., et un album petit in-fol. de 27 pl.

d'autant plus précieuses qu'elles portent sur des manuscrits conservés dans des collections privées, parfois même sur des manuscrits aujourd'hui disparus, comme c'est le cas pour les *Heures de Savoie*, détruites dans l'incendie de la bibliothèque de l'Université de Turin. Mais, ce qu'il importe surtout de signaler ici, c'est l'ensemble de renseignements nouveaux ou renouvelés que M. Delisle a réunis sur l'histoire et l'organisation de la librairie royale et par là même sur le mouvement littéraire et artistique à la cour de Charles V. Sur Gilles Malet, garde de cette librairie, on trouvera notamment de très curieux détails. C'est à ce « valet de chambre », amoureux de beaux livres et dont la plus grande joie était d'acquérir quelque rareté bibliographique pour en faire présent à son maître, que nous devons le premier inventaire de la librairie du Louvre. Bien qu'elle fût loin de représenter la totalité des livres possédés par le roi, cette librairie était fort riche, puisqu'elle ne comprenait guère moins d'un millier de volumes, habillés de reliures de luxe et ornés de miniatures. C'étaient souvent des merveilles de calligraphie, dues à des copistes en renom, comme le célèbre Raoulet d'Orléans, sur lequel M. Delisle a pu réunir un assez grand nombre de renseignements. Mais une des plus notables particularités peut-être des livres rassemblés par Charles V, c'est qu'ils étaient en majeure partie écrits en français : quoique comprenant le latin, « de si grant providence fu », nous dit Christine de Pisan, « pour la grant amour qu'il avoit à ses successeurs, que au temps à venir les vould pourveoir d'enseignemens et sciences introduisables à toutes vertus, dont pour celle cause fist par solempnelz maistres, souffisans en toutes les sciences et ars, translater de latin en françois tous les plus notables livres ». Ceci fournit à M. Delisle l'occasion de nous donner toute une série de notes des plus intéressantes sur les traducteurs employés par Charles V et dont les plus connus sont Jean Golein, Nicole Oresme et Raoul de Presles. Sous Charles VI commence pour la librairie du Louvre une période de décadence : des prêts inconsidérés, des détournements, la déplorable habitude prise par le roi lui-même de regarder sa bibliothèque comme une réserve de cadeaux l'appauvrirent peu à peu. La mort de Charles VI lui porta le dernier coup : achetée à bas prix par le duc de Bedford, la librairie du Louvre fut vendue pièce à pièce à la mort de ce dernier, et, du millier de volumes réunis par Charles V et accrus encore quelque peu par les soins de Gilles Malet au début du règne de Charles VI, une centaine à peine à pu être reconnue, dispersée aujourd'hui dans diverses bibliothèques d'Europe.

LOUIS HALPHEN.

ANTIQUITÉS LATINES.

(Publications étrangères, 1902-1907.)

I. SOURCES ET HISTORIOGRAPHIE. — BAUER et STRZYGOWSKI¹ ont publié d'après un papyrus grec les fragments d'un document analogue aux *Excerpta Barbari* qui devait contenir une chronique universelle allant jusqu'à la mort de Cléopâtre et différentes listes; il reste un ménologe avec les mois romains, égyptiens, hébraïques et attiques, des listes de rois romains, spartiates, macédoniens, lydiens et des fastes de 383 à 392 qui donnent le lieu de la mort de l'usurpateur Maxime, Cortona, près d'Aquilée.

KORNEMANN² a publié et étudié d'après un papyrus d'Oxyrhynchus un nouvel épitomé de Tite-Live, un abrégé chronologique latin des livres 37-40 conservés et des livres 48-55 perdus; il fournit beaucoup de faits nouveaux sur les guerres d'Espagne; mais nous ne savons pas s'il est antérieur ou postérieur aux *periochae*. Un manuscrit de Bamberg a donné des fragments des livres 33, 35, 39 de Tite-Live, publiés par TRAUBE³. On a déjà apprécié ici l'essai de SCHERMANN de reconstituer l'épitomé de Tite-Live pour la première guerre punique⁴. DESSAU⁵ explique peut-être trop ingénieusement les incohérences du fameux texte de Tite-Live (4, 29-30) : pour refuser au proconsul de Macédoine, M. Licinius Crassus, le droit de consacrer des dépouilles opimes, Auguste aurait pu faire croire à Tite-Live, par une habile altération de l'inscription de Cossus, qu'un tribun militaire n'avait pu avoir ce droit.

Dans la question si controversée des sources de Plutarque pour la Vie de Valerius Publicola, SOLTAU⁶ se prononce, contre Leo et Mommsen, pour l'emploi de plusieurs sources, Juba, Fenestella, Cornelius Nepos, outre Denys. Dans un article très intéressant sur

1. *Eine Alexandrinische Weltchronik, Text und Miniaturen (Denkschrift der kaiserl. Akad. der Wissensch. in Wien; Phil.-hist. Klasse)*, t. LI, 204 p.

2. *Die neue Livius Epitome aus Oxyrhinchus, Text und Untersuchungen*, Leipzig, 1904 (extr. de *Klio*, t. II; Beiheft). Sur le travail que Sanders a consacré au même sujet, voir *Rev. hist.*, t. XCI, p. 153.

3. *Bamberger Fragmente der vierten Dekade des Livius*, Munich, 1904, in-8°, 44 p.

4. *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 154.

5. Dans *l'Hermès*, 1906, p. 142-151 : *Livius und Augustus*.

6. *Die Quellen Plutarchs in der Biographie des Valerius Publicola*, 1905, in-8°.

la plus ancienne rédaction des Annales des pontifes, ENMANN¹ attribue un rôle important à Tiberius Coruncanius. En étudiant les sources de Diodore, STEWART² est obligé de faire beaucoup de concessions aux idées de Pais. Ces mêmes idées, ainsi que les travaux de Soltau, ont inspiré les recherches de PARDUCCI³ sur les éloges funèbres, l'influence grecque dans l'histoire de Rome et les sources de Plutarque dans Publicola, Coriolan et Camille. LITT croit avec assez de vraisemblance qu'une des sources des *Aetia romana* de Plutarque a été les Fastes de Verrius Flaccus par l'intermédiaire de Juba⁴.

Les Fastes triomphaux et les différences qu'ils offrent avec les Fastes des magistrats ont fait l'objet des excellentes critiques de SCHÖN⁵. Dans ses études sur Polybe, BÜTTNER-WOBST⁶ réfute parfaitement les théories de CUNTZ⁷ et démontre qu'il a dû voir la Sicile, qu'il l'a bien décrite et que sa seule source connue est jusqu'à présent Attale. Une découverte très importante est celle d'un fragment de l'histoire d'Annibal de l'historien grec Sosylos, son compagnon et son maître, connu seulement jusqu'ici par trois citations; WILCKEN⁸ l'a découvert sur un papyrus de la collection de Würzburg et publié avec un excellent commentaire; ce texte fournit, outre des renseignements nouveaux, peut-être tirés de Scylax de Caryanda, sur la bataille de l'Artémision en 480 et Héraclide de Mylassa, la description d'une bataille navale où l'habile tactique des alliés marseillais, empruntée d'ailleurs aux Carthaginois, donna la victoire aux Romains; Wilcken démontre par la comparaison avec Tite-Live (22, 49, 5) et Polybe (3, 95, 5), qu'il s'agit sans doute de la bataille de l'embouchure de l'Èbre en 247; Polybe a dû utiliser Sosylos en diminuant le rôle des Marseillais au profit de Scipion.

LAUTERBACH⁹ a consacré un travail utile aux sources de l'histoire si

1. *Rheinisches Museum*, t. LVII, 1902, p. 517-533 : *Die atteste Redaction der Pontificalannalen*.

2. *Römische Fasten und Annalen* [bei Diodor, dans *Klio*, t. VI, 1906, p. 269-286 et 341-379.

3. *Studi di storia antica*, t. I, 1907.

4. *Rhein. Museum*, t. LIX, p. 603-615.

5. *Das capitulinische Verzeichniss der röm. Triumphe* (Abh. des arch.-epigr. Seminars zu Wien, t. IX, 1903); du même, *Die Differenzen zwischen Magistrats- und Triumphliste*, Vienne, 1905, in-8°.

6. *Klio*, t. IV, 1904, p. 93-103 : *Studien zu Polybios*.

7. *Polybios und sein Werk*, Leipzig, Teubner, 1902, in-8°, 88 p.

8. *Hermes*, 1906, p. 103-141 : *Ein Sosylos fragment in der Würzburger Papyrussammlung*.

9. *Untersuch. für Geschichte der Unterwerfung von Ober-Italien durch die Römer*, Breslau, 1905, in-8°, 116 p.

obscur de la conquête du nord de l'Italie par les Romains après Annibal. Plus hardi que Meyer, KORNEMANN¹ croit reconnaître dans C. Fannius la source commune à Plutarque et aux historiens romains pour l'époque des Gracques; ce n'est qu'une hypothèse sans preuves suffisantes. Il montre l'influence et l'imitation de Thucydide chez les historiens romains depuis Caton jusqu'à Tite-Live, en passant par Cœlius Antipater, Asinius Pollion, Salluste Denys². SOLARI³ croit avec Müllenhoff que Posidonius a été l'intermédiaire entre Catulus et Plutarque pour la guerre des Cimbres et étudie l'historien Catulus. Signalons les bonnes éditions de Julius Exuperantius et de Licinianus données par LANDGRAF et WEYMAN⁴ et par FLEMISCH⁵. D'après le bon travail de GUDEMAN⁶, la source principale de Plutarque pour la Vie de Cicéron est la biographie de Suétone; Cicéron, Salluste, Tiro, Nepos n'auraient pas été utilisés directement; ce système est plausible. Un travail hardi, mais très substantiel de MÜNZER⁷, essaie de reconstituer l'œuvre d'Atticus. COLUMBA⁸ montre nettement que Dion Cassius a eu César comme source principale pour la conquête de la Gaule, mais en corrigeant la partialité des commentaires. KELSEY⁹ étudie les transitions des différents livres de la guerre des Gaules de César et paraît démontrer que son œuvre s'appelait : *C. Juli Caesaris commentarii rerum gestarum*.

Le second volume des *Restes des historiens romains*, publié par PETER¹⁰, rendra les mêmes services que le premier. D'après MÜNZER¹¹, qui réfute solidement les opinions antérieures et celle de PELKA¹²,

1. *Klio*, t. III, Beiheft : *Geschichte der Gracchenzeit-Quellen*.

2. *Philologus*, t. LXIII, 1904, p. 148-153.

3. *Lutazio Catulo nella narrazione della guerra Cimbrica in Plutarco* (*Atti del congresso internaz. di sc. storiche*, Roma, 1903, t. II, sez. I, 11 p.); du même, *J. Lutazi e lo storico Lutazio Catulo* (*Riv. di filologia*, 34, 1, p. 129-142).

4. *Die Epitome des Julius Exuperantius*, Leipzig, Teubner, 1902, in-8°.

5. *Grani Luciniani quae supersunt*, Leipzig, Teubner, 1904, in-8°, 72 p.

6. *The sources of Plutarch's life of Cicero*, Philadelphie, 1902, in-8° (Université de Pensylvanie, VIII, n° 2).

7. *Hermes*, 1905, p. 50-100 : *Atticus als Geschichtsschreiber*.

8. *Cassio Dione e le guerre galliche di Cesare*, Napoli, 1904, in-8°, 64 p. Pour l'article de Reed Stuard sur Dion Cassius, voir *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 153.

9. *The Cues of Caesar* (*The Classical Journal*, t. II, p. 2, décembre 1906); du même, *The Title of Caesar's Work on the Gallic and Civil Wars* (*Transactions of the American Philol. Association*, t. XXXVI, 1906).

10. *Historicorum romanorum reliquiae*, t. II, Leipzig, 1906, in-8°, 208 p.

11. *Rhein. Museum*, t. LXII, 1907, p. 161-169 : *Aufidius und Plinius*.

12. *Ibid.*, t. LXI, 1906, p. 620-624.

c'est probablement entre 49 et 52, après la censure de Claude, et non en 31 ou 37 ou 44, que s'est arrêtée l'histoire d'Aufidius continuée par Pline. FABIA¹ constate les disparates qu'il y a entre la lettre de Pompeius Propinquus à Galba et le récit de Tacite et croit que Tacite et Plutarque ont la même source. Un des derniers articles de MOMMSEN² est consacré à l'emploi qu'a fait Tacite des *Acta senatus* : il ne les a utilisés directement que pour l'histoire des Flaviens, dans la partie perdue des Histoires; pour les règnes de Tibère à Néron, il ne les a consultés qu'accidentellement, mais ils avaient été mis largement à contribution par sa source principale; Mommsen montre avec sa lucidité habituelle que la suite des événements est tracée dans Tacite non d'après les faits eux-mêmes, mais d'après les discussions au sénat et les sénatus-consultes qu'ils provoquèrent; c'est ainsi que s'explique non seulement la suite, mais le choix des faits, par exemple l'abondance des données sur les provinces sénatoriales, sur les jugements du sénat. Contre Brandis, PATSCH³ soutient avec raison et démontre l'authenticité du Periple du Pont d'Arrien, en rétablissant l'ordre des morceaux.

La critique de l'Histoire Auguste a provoqué des travaux de premier ordre et fait des progrès notables depuis les articles de Dessau, de Klebs, de Seeck et de Mommsen. H. PETER⁴ en a dressé le bilan. Les livres de Michael HEER⁵ sur « la valeur historique de la Vie de Commode », de SCHULZ⁶, de KORNEMANN⁷ ont, concurremment avec les travaux français, classé les divers éléments des Vies et établi définitivement pour la période comprise entre Hadrien et la mort de Caracalla trois points essentiels : le remaniement final des biographies

1. *Klio*, 1904, p. 42-68 : la Lettre de Pompeius Propinquus à Galba et l'avènement de Vitellius en Germanie.

2. *Sitzungsber. der Berliner Akademie*, 1904, p. 1146-1155 : Tacitus' Verhältnis zu den Senatsacten.

3. *Klio*, 1904, p. 69-76 : Arrians Periplus Ponti Euxini.

4. *Bericht über die Literatur zu den Scriptores historiae Augustae in den Jahren 1893-1905* (Bursians's Jahresbericht, 1906, p. 129-132), p. 1-40.

5. *Der historische Wert der Vita Commodi in der Sammlung der sogen. Historia Augusta* (Philologus, Suppl., t. IX, p. 1, 1901).

6. *Beiträge zur Kritik unserer literarischen, Übertieferung für die Zeit von Commodus' Sturze bis auf den Tod des Marcus Aurelius Antoninus (Caracalla)*, Leipzig, 1902, 130 p. (voir *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 157); *Quellenanalyse und historische Untersuchungen für die Epoche Hadrians : Leben des Kaisers Hadrian*, Leipzig, Teubner, 1904, in-8°, 142 p.; *Das Kaiserhaus der Antonine und der letzte Historiker Roms, nebst einer Beigabe Das Geschichtswerk des Anonymus*, Leipzig, Teubner, 1907, in-8°, 274 p.

7. *Kaiser Hadrian u. der letzte Historiker von Rom*, Leipzig, 1905, in-8°, 736 p.

par un compilateur de l'époque soit de Constantin, soit plutôt, selon les travaux allemands, de Théodose; le rejet au second plan de l'historien Marius Maximus, qui n'a fourni que des matériaux d'une valeur secondaire; l'existence d'un noyau historique excellent, généralement facile à distinguer, qui donne à l'Histoire Auguste une valeur capitale. Ce noyau a été extrait assez fidèlement, mais avec des coupures et du désordre, de l'histoire d'un auteur anonyme, probablement originaire d'Égypte, de famille et de tendance sénatoriales, qui a vécu à la cour d'Antonin, puis dans l'entourage immédiat de Marc-Aurèle, qui a dû mourir très âgé au début du règne d'Elagabal; supérieur à Dion Cassius, il a été le véritable continuateur de Tacite et de Suétone. Kornemann a voulu aller plus loin et nous donner le nom de l'anonyme, Lollius Urbicus, fils de Q. Lollius Urbicus, et qui aurait vécu sous Alexandre Sévère : cette opinion est une pure hypothèse, plutôt contraire à ce que nous savons de l'historien Lollius Urbicus. Le *Lexique de l'Histoire Auguste*, fait par LESSING¹ en six ans, offre maintenant une base solide pour l'étude des Vies. RAPPAFORT² a soutenu avec raison contre Mendelssohn que Zosime (4, 4-46) avait utilisé Dexippe, et son opinion n'est nullement ébranlée par celle de GRAEBNER³ qui donne plutôt à Zosime comme source pour les invasions des Goths un auteur anonyme de Syrie.

L'édition du traité de Lydus sur les *Magistratures du peuple romain* par WÜNSCH⁴ donne enfin aux historiens un texte convenable. Ils utiliseront également avec profit la nouvelle édition du Code Théodosien, des Nouvelles et des Constitutions de Sirmond faite par MOMMSEN avec l'aide de MEYER et de KNÜGER⁵ et les prolégomènes relatifs aux lois, aux dates, aux lieux d'émission. Sur Constantin, WESTERHUIS⁶ a donné un texte et un commentaire excellents de la première partie de l'Anonyme de Valois; et GUIDI⁷ la première partie d'une Vie grecque de Constantin, postérieure à Maurice et Héraclius. Ammien attire enfin l'attention. Le travail de CLARK a déjà été apprécié ici⁸. SEECK⁹ apporte à la chronologie et aux sources d'Ammien

1. *Scriptorum hist. Augustae lexicon*, Leipzig, 1901-1906, in-8°, 748 p.

2. *Klio*, 1902, p. 427-442.

3. *Byzant. Zeitschrift*, t. XIV, 1905, p. 1-2.

4. *Johannis Lydi de magistratibus populi romani libri tres*, Leipzig, Teubner, 1903, in-18.

5. *Theodosiani libri XVI*, Leipzig, 1905, in-4°, 931 p.

6. *Origo Constantini imperatoris sive Anonymi Valesiani prior*, Campis, 1906, in-8°, 76 p.

7. *Rendiconti della R. Accad. dei Lincei*, t. V, p. 304-340.

8. *Rev. hist.*, t. LXXXVI, p. 221.

9. *Hermes*, 1906, p. 481-539.

une importante contribution; la chronologie d'Ammien est défectueuse, vague; jusqu'au livre 25, elle est réglée par les consulats et décèle une source annalistique; peut-être Eutychianos de Cappadoce, chrétien et grec; les dates par hivers paraissent indiquer ensuite l'emploi d'une autre source, probablement de l'histoire de Virius Nicomachus Flavianus, écrite entre 378 et 392. Schenkl a retrouvé dans un manuscrit de Salamanque l'indication d'un discours perdu de Themistius, un panégyrique de Julien, auquel SEECK¹ consacre un article.

II. LIVRES GÉNÉRAUX. — SCHANZ² a donné aux historiens un outil indispensable, la troisième partie de la seconde édition de son Histoire de la littérature latine, depuis Hadrien (417) jusqu'à Constantin (324), et le début d'une troisième édition, des origines à la fin de la guerre sociale. NIESE³ a donné de son excellent *Abregé d'histoire romaine* une nouvelle édition, augmentée en particulier d'un tableau du monde romain après Sévère Alexandre. On a déjà apprécié ici⁴ son *Histoire des États grecs et macédoniens depuis Chéronée*, qui pénètre dans l'histoire de la République, ainsi que le *Recueil d'inscriptions de l'Orient grec* de DITTENBERGER⁵ qui éclaire l'histoire du monde oriental sous la domination romaine. Le recueil des *Écrits historiques* de MOMMSEN⁶ s'étend depuis les légendes de Romulus et de Tatius jusqu'à l'invasion des Vandales en Italie.

L'*Histoire romaine* de Gaetano DE SANCTIS⁷ va des origines préhistoriques jusqu'à la défaite de Pyrrhus et à la fin des guerres samnites. Ce livre comble une lacune; clair, précis, parfaitement documenté, original, il a surtout le triple mérite de représenter sur la plupart des points le dernier état de la science, de rapprocher constamment pour les origines les institutions grecques des institutions romaines et de souder la préhistoire à l'histoire. Les quatre premiers chapitres consacrés à la préhistoire exposent : les époques paléolithiques et néolithiques, les hommes de la Ligurie à ces deux époques,

1. *Rhein. Museum*, t. LXI, 1906, p. 554-566.

2. *Geschichte der röm. Literatur*, 2^e éd., t. III, 1905; 3^e éd., t. I, p. 1, München, 1907, in-8°.

3. *Grundriss der röm. Geschichte*, 3^e éd., München, 1906, in-8°, 405 p. (*Müllers Handbuch*, t. III, p. 5).

4. *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 151.

5. *Rev. hist.*, t. XCV, p. 152.

6. *Gesammelte Schriften*; IV : *Hist. Schriften*, t. I, Berlin, Weidmann, 1906, in-8°, 566 p.

7. *Storia dei Romani; la conquista del primato in Italia*, Milano, Bocca, 1907, 2 vol. in-8°, 458 et 575 p. — Voir aussi *Klio*, 1902, p. 96-104 : *Mastarna*; *Rivista di filologia classica*, 1903, p. 107 et suiv.

ancêtres des Ligures historiques, et probablement des Elymes de Sicile; puis les Indo-Européens en Italie, leurs différentes branches, Ombriens, Osques, Sabelliens, Latins et Falisques, Ausoniens, Opiques, Oenotriens; l'arrivée, dans la vallée du Pô, du peuple des palafittes et des terramares, des Étrusques, d'origine inconnue, mais probablement venus par les Alpes rhétiques; l'âge du bronze dans la péninsule; enfin la civilisation de Villanova, le premier âge du fer chez les Italiques, les Vénètes d'origine illyrienne ainsi que les Japyges arrivés plus tard. Pour les origines et les premiers siècles de Rome, De Sanctis revient, en général, contre Pais et son école à la tradition, en faisant les sacrifices nécessaires, en dégageant le noyau historique des légendes et des falsifications. Il croit à l'existence des épopées populaires; il maintient la fête du Septimontium comme fête d'une ligue antérieure à la cité du Palatin, place la Rome primitive, ainsi nommée du fleuve (Stroma), sur le Palatin, entouré d'une simple muraille de terre qui n'a rien de commun avec le *pomerium*; il rejette Énée, les rois d'Albe, Romulus, éponyme tiré de Roma, mais accepte comme historiques quelques rois, peut-être Tullus Hostilius, un Tarquin, romain et non étrusque, Servius Tullius qui n'est pas le même que Mastarna. Les trois tribus primitives sont des divisions, peut-être antérieures à la fondation de Rome, mais ne représentent pas des races distinctes; les curies n'ont été d'abord que des groupes de familles, comprenant tous les citoyens; les *gentes* sont de formation artificielle; l'inégalité foncière a distingué les riches et les pauvres et ainsi créé la plèbe; l'assemblée centuriate est de l'époque royale et antérieure à Servius; la muraille de Servius est postérieure à l'invasion gauloise; les consuls, au nombre de trois (y compris le prêteur) ont été d'abord des chefs militaires, collaborateurs des rois, puis les ont remplacés vers 510; la loi Valeria de 510 sur l'appel au peuple est une fiction; le dictateur a dû avoir pour modèle le dictateur de la ligue latine, sorte de *tagos* grec. De Sanctis accepte ensuite la prise de Rome par Porsenna et la domination étrusque à Rome pendant un siècle (vi^e-vii^e siècles av. J.-C.), les sécessions populaires, mais il rejette les épisodes de Sp. Cassius, de Sp. Maelius, de Coriolan, de Quinctius Caeso; il rattache à la création des tribus rustiques dans la première moitié du v^e siècle les conciles de la plèbe et les progrès des tribuns, d'abord simples chefs et juges des *pagi*; il accepte la date et l'authenticité des Douze Tables en rejetant l'ambassade, l'affaire de Virginia, le second décemvirat, les lois Valeria Horatia; pour la ligue latine, il accepte le traité de Spurius Cassius, rejette la liste des trente villes latines; pour le droit, il rejette la propriété gentilice collective. Il fait arriver les Celtes par

le mont Genève et le Petit-Saint-Bernard. Pour la constitution serienne, la nouvelle formation de l'armée suit l'invasion gauloise et les chiffres du cens sont contemporains des guerres puniques. Des lois liciniennes De Sanctis ne garde que la loi sur le consulat et des lois relatives aux plébiscites que la loi Publilia de 390 et la loi Hortensia de 287. Il accepte en gros la première guerre samnitique. Signalons encore d'excellents chapitres sur le régime municipal, les monnaies, les alphabets, la religion.

III. HISTOIRE GÉNÉRALE. PÉRIODE DES ORIGINES ET RÉPUBLIQUE. — L'histoire des races primitives et de l'hellénisme dans le sud de l'Italie a provoqué de nombreux travaux : l'article intéressant de MAYER sur la topographie et l'histoire ancienne de l'Apulie¹; les vues neuves et originales de PAIS² sur l'extension du nom des Ausones et de l'Ausonia, sur les Dauniens (dont il conserve le nom dans Polybe, 2, 94, 4) et les Ombriens de la Campanie, sur le peuple des Aminéens, voisins de Sybaris, et contre l'existence de la ville d'Asia dans le Brutium; le beau livre de FR. VON DUHN³, le savant le mieux qualifié pour écrire *Pompeii, une ville hellénique en Italie*, où il montre la pénétration de l'hellénisme par Kyme; les bonnes études sur les origines de Naples de DE PETRA⁴, de PIRRO⁵ et de CAPASSO⁶ qui paraît admettre à tort l'existence d'une Paléopolis, voisine de Naples; les recherches archéologiques d'ONSI⁷ sur les Abruzzes. CHRIST⁸ a réuni tous les textes sur les premiers rapports entre la Grèce et l'Italie; sur les oracles grecs, Aristodème de Cumès, l'invasion des Pélasges en Italie, la légende d'Énée depuis la Sicile jusqu'à Lavinium, il complète Schwegler et Pais.

L'*Introduction à l'histoire romaine* de MODESTOV⁹ a eu un grand retentissement et le méritait. Elle essaie de reconstituer l'histoire

1. *Philologus*, t. LXV, 1906, p. 490-543.

2. *Rendiconti della R. Accad. dei Lincei*, 1906, p. 199-225 : *Intorno all'estensione del nome degli Ausones e dell'Ausonia*; p. 19-38 : *I Daunii e gli Umbri della Campania*, 1907, p. 1-3.

3. *Pompeii. Eine hellenistische Stadt in Italien*, Leipzig, 1906, in-8°, 115 p.

4. *Le origine di Napoli*, Napoli, 1903, in-8°, 30 p.

5. *Le origine di Napoli, studio storico-topografico*; 1^{re} partie : *Falero e Napoli*, Salerno, 1905, in-8°, 57 p.

6. Voir *Rev. hist.*, t. XCV, p. 399.

7. *Atti del Congresso di scienze storiche*, t. V, p. 4.

8. *Sitzungsber. der phil.-hist. Klasse der Bayer. Akademie*, 1905, t. I, p. 59-192 : *Griechische Nachrichten über Italien*.

9. *Introduction à l'histoire romaine; l'éthnologie préhistorique et les influences civilisatrices à l'époque préromaine en Italie et les commencements de Rome*, Saint-Petersbourg, 1902-1904; trad. Delines, Paris, Alcan, 1907, in-4°, 474 p. Du même Modestov, voir aussi *la Questione etrusca*

primitive de l'Italie. Dans la période néolithique, une race méditerranéenne, issue de l'Afrique orientale et dont font partie les Ligures et les Ibères; puis une nouvelle population, aryenne, venue de la vallée du Danube, caractérisée par l'usage du bronze, les terramares, les rites de l'incinération, et qui, passant de la vallée du Pô dans le Latium vers le XI^e siècle, y forme les Latins primitifs et laisse les plus anciennes sépultures du sous-sol du Forum; puis à l'âge du fer la civilisation de Villanova, l'invasion ombrienne, les premiers rapports des Italiotes avec les Romains; au VIII^e siècle, l'arrivée par mer des Étrusques, peuple asiatique, comme le prouvent ses tombeaux, ses murs qui n'ont rien de commun avec les murailles polygonales de l'Italie du Sud, ses cultes, ses costumes et sa langue: telle est l'histoire primitive de l'Italie d'après cette œuvre vigoureuse qui renferme naturellement beaucoup d'hypothèses, surtout sur l'origine des Étrusques, mais qui a le mérite de réunir et de coordonner une masse considérable de documents et de recherches.

On a sur les Étrusques d'autres études de LATTES¹, de SCHJOTT², qui soutient aussi que les Étrusques sont des Lydiens venus par le Pô, que Rome a été pendant 250 ans une ville étrusque jusqu'à Servius Tullius, imitateur de Solon, qu'elle a reçu indirectement, comme Sparte et Carthage, un des deux systèmes politiques élaborés par des peuples du nord de la Syrie, les trois tribus et les dix phratries-curies. Un article intéressant de GABRICI³ insiste sur la quantité d'éléments divers qu'il faut supposer aux origines de Rome. HOLZAPFEL⁴ étudie la date d'Ennius sur la fondation de Rome. KORNEMANN⁵ compare les origines des villes en Grèce et en Italie: les Grecs débutent par des villages ouverts, groupés ensuite par le synoecisme; chez les Italiens, c'est le *pagus* qui a un ou plusieurs *oppida*, prototypes de l'*urbs*. Ce sont là des généralisations excessives.

Le mémoire de PINZA⁶ sur les *Monuments primitifs de Rome et de*

(*Rivista d'Italia*, t. LVI, p. 896-923); *In che stato si trovi oggi la questione etrusca* (*Atti del Congresso di scienze storiche*, t. II, p. 1).

1. *Gli Etruschi in Italia* (*Rendiconti del R. Istituto Lombardo*, t. II, p. 37, fasc. 13, p. 619-622).

2. *Die röm. Geschichte im Lichte der neuesten Forschungen; Studien zur alten Geschichte*, t. I-II, Christiania, 1903-1906, in-8°, 70 p.

3. *Riv. di storia antica*, 1907, p. 81-99.

4. *Ibid.*, 1904, p. 108-113.

5. *Klio*, 1905, p. 72-92.

6. *Monumenti antichi publici. per cura della R. Accad. dei Lincei*, t. XV, 1905, p. 1-798: *Monumenti primitivi di Roma e del Lazio antico*. Voir aussi Pinza, *Il comizio romano nella età repubblicana ed i suoi monumenti* (*Annali della Soc. dei ing. ed arch. italiani*, 1905).

l'ancien Latium est d'une importance capitale; l'étude des nécropoles de l'Esquilin, de l'Argiletum, du Forum et des autres nécropoles de Rome, la comparaison avec les objets trouvés dans le Latium lui fournit les conclusions suivantes : il est impossible de fixer l'époque des objets et des inscriptions trouvés au *comitium* à cause des bouleversements et des reconstructions de Faustus Sylla; le Septimontium n'a pas succédé à la ville du Palatin; le mot est de latinité récente et correspond simplement à l'espace enclos par la muraille servienne; l'origine de Rome n'est pas le Palatin dont la muraille est incontestablement récente, mais dans les petits villages situés sur le Quirinal, Viminal, Fagatal (Oppius), Palatual, Germal, Velia, Querquetal; ils se sont groupés dès le VII^e siècle en trois tribus, non ethniques, mais territoriales, les Ramnes, les Tities, les Luceres; le groupement politique suivant est celui des Collini et des Montani (traité entre Romulus et Tatius); puis est venue, vers le début du VI^e siècle, la division en quatre régions, Suburana, Esquilina, Collina, Palatina, à l'exclusion du Capitole et de l'Aventin; enfin la muraille dite de Servius et la cité servienne, établies seulement à une époque attestée par les monuments et les fouilles, c'est-à-dire après 390, après les invasions gauloises. On voit l'importance de ces conclusions. L'archéologie commence enfin à nous fournir un terrain solide; mais la vérité des monuments et des dates archéologiques n'entraîne pas nécessairement la vérité de la tradition littéraire : n'y a-t-il pas, par exemple, désaccord sur la date de la muraille de Servius?

HOLZAPFEL¹ a étudié le rapport de la légende de Romulus avec la tribu Romilia. On a déjà apprécié ici² le livre de Carlo PASCAL sur les légendes relatives à Tarpéia, aux Sabines, aux Horaces et aux Curiaces, à Servius Tullius. Ed. MEYER³ place avec Diodore la bataille de l'Allia sur la rive droite du Tibre, contre Tite-Live qui, suivi par RICHTER⁴, la met plus vraisemblablement sur la rive gauche. Bianca BRUNO⁵ a parfaitement critiqué l'histoire de la troisième guerre samnite, dont la tradition est si défigurée; LUTERBACHER⁶, la chronologie des années 244 à 248 dans Tite-Live, XXI; LEUZE⁷, le

1. *Atti del Congresso di scienze storiche*, t. II, p. 1.

2. *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 151.

3. *Apophoreton überreicht von der Graeca Halensis : Die Allias schlacht*, Berlin, 1903, in-8°, 161 p.

4. *Beiträge zur röm. Topographie*, t. I-II, Berlin, 1903, in-4°, 31 p.

5. *Studi di storia antica*, fasc. 6, Rome, 1906, 122 p.

6. *Philologus*, t. LXIV, 1905, p. 137-141.

7. *Ibid.*, t. LXVI, 1907, p. 531-561.

rôle joué dans notre tradition par la chronologie de l'annaliste Piso et sa date de la fondation de Rome; BELOCH¹, la conquête de la région sabine.

Sur les guerres puniques, signalons les articles de BÜTTNER-WOBST² qui rétablit le texte du traité de 279-278 entre Rome et Carthage contre Pyrrhus; de LEUZE³, sur la date de la bataille de Panorme; de LUTERBACHER⁴, sur la chronologie de la première guerre punique; de LEHMANN⁵, qui ne satisfait pas la vraisemblance en mettant le passage du Rhône par Annibal à Saint-Étienne des Sorts, le passage des Alpes au Petit-Saint-Bernard et qui ne dit pas le dernier mot sur la campagne d'Hasdrubal; de REUSS⁶, sur la bataille du lac Trasimène; de GRASSO⁷ sur la légende hannibالية dans les noms locaux de l'Italie; de FUCHS⁸, sur Annibal dans l'Italie centrale.

Pour l'Orient, nous avons des études intéressantes et neuves de BRECCIA⁹ sur le roi des Parthes Mithridate I^{er} (160 à 140-139), de LEHMANN¹⁰, sur la première guerre de Syrie et la situation du monde oriental vers 275-272, et surtout de CARDINALI¹¹, qui a fait l'histoire des rois de Pergame jusqu'à la fin de la guerre des Romains contre Antiochus, en exposant l'administration, la cour, les colonies militaires, les rapports des villes avec le roi suzerain, l'influence de ces institutions sur le régime romain.

Le livre bizarre de MASCHKE¹² sur les lois agraires ne répond guère à son titre et n'ajoute rien à nos connaissances. On a de FOWLER¹³ des notes chronologiques sur les lois de C. Gracchus, un bon travail de RATHKE¹⁴ sur les sources, les dates des guerres serviles, une dis-

1. *Rivista di storia antica*, 1904, p. 269-277.

2. *Klio*, 1903, p. 164-167.

3. *Philologus*, t. LXVI, 1907, p. 135-152.

4. *Ibid.*, p. 396-426.

5. *Die Angriffe der drei Barkiden auf Italien*, Leipzig, Teubner, 1905, in-8°, 309 p.

6. *Klio*, 1906, p. 226-238.

7. *Rivista di storia antica*, 1904, p. 31-53 p.

8. *Wiener Studien*, t. XXVI.

9. *Klio*, 1904, p. 39-54.

10. *Klio*, 1903, p. 491-547.

11. *Il regno di Pergamo, ricerche di storia e di diritto pubblico (Studi di storia, t. V)*, Roma, 1906, in-8°, 302 p.

12. *Zur Theorie und Gesch. der röm. Agrargesetze*, Tübingen, 1906, 116 p.

13. *The english historical Review*, 1904-1905.

14. *De Romanorum bellis servilibus capita selecta*, Berlin, Nauck, 1904, in-8°, 100 p.

sertation de MÜHLL¹ sur Apuléius Saturninus; de G. BLOCH², la démonstration excellente de l'authenticité de l'édit censorial de 92 contre les rhéteurs; de BARDT³, la fixation de la chronologie du procès de Verrès; de BANZ⁴, la tentative aussi infructueuse que celle de Schwarz de prouver que Salluste a été le détracteur systématique de Cicéron.

Sur l'époque de César, la difficile question du point de départ et de la fin du commandement de César a été l'objet de nouveaux et très importants travaux qui n'aboutissent et ne peuvent guère aboutir à une solution certaine. HOLZAPFEL⁵ a d'abord exposé les débuts de la guerre civile entre César et Pompée. Pour HIRSCHFELD⁶, dans le différend entre les deux chefs, la lettre du droit est pour Pompée, l'équité pour César; contrairement à l'opinion d'Hoffmann et Mommsen, César aurait pu être rappelé légalement le 4^{er} mars 50; HOLZAPFEL⁷, au contraire, revient à la théorie de Mommsen. La vie de Decimus Julius Brutus Albinus a été l'objet d'un assez bon travail de BONDURANT⁸, qui a négligé cependant quelques parties, le siège de Marseille, et qui écarte trop les textes de Dion Cassius. Sur l'année de la naissance de M. Brutus, GROEBE tient pour 85, SEECK⁹ pour 78, de sorte que, dans cette dernière opinion, Brutus aurait pu être le fils naturel de César. REGLING¹⁰ a soumis à une critique approfondie la campagne de Crassus contre les Parthes; sur la date de la bataille de Carrhae, GROEBE¹¹ pense que la date donnée par Ovide se rapporte au jour de la bataille et non à celui de la mort de Crassus. On a déjà apprécié ici les livres de FERRERO¹² sur la fin de la République, César et Auguste. BALBI¹³ a écrit un essai sur le fils de Cicéron.

Les guerres du début du règne d'Auguste ont fourni les articles de

1. *De Apuleo Saturnino*, Bâle, 1906, in-8°, 108 p. (dissertation).

2. *Klio*, 1903, p. 68-74 : *De l'authenticité de l'édit censorial de 92 av. J.-C. contre les rhéteurs latins*.

3. *Hermes*, 1904, p. 643-648.

4. *Die Würdigung Ciceros in Sallusts Gesch.*, Einsiedeln, 1904, in-8°, 23 p.

5. *Klio*, 1903, p. 213-234; 1904, p. 327-382.

6. *Klio*, 1904, p. 77-88; 1905, p. 236-240.

7. *Klio*, 1905, p. 107-116.

8. *Decimus Junius Brutus Albinus, a historical Study*, Chicago, University Press, 1907, in-8°, 113 p.

9. *Hermes*, 1907, p. 304-314 : *Das Geburtsjahr des M. Brutus*, p. 105; *Rhein. Museum*, t. LVI, p. 631.

10. *Klio*, 1907, p. 357-394.

11. *Hermes*, 1907, p. 315-322.

12. *Rev. hist.*, t. XCV, p. 55-74.

13. *Rivista di storia antica*, 1907, p. 260-271.

GROEBE¹ sur le triomphe probable de P. Silius Nerva sur les Taurisques en 46 av. J.-C.; de VULIC² sur les guerres d'Illyrie de 35 à 33. Les additions et les corrections de GROEBE au troisième volume de la seconde édition de DRUMANN³, qui comprend surtout la vie de César, sont particulièrement précieuses; citons sur César les renseignements nouveaux tirés de Nicolas de Damas, des inscriptions, des monnaies; les annexes sur les légats de César en Gaule, sur la durée de sa première dictature, portée de onze jours à deux mois, sur le calendrier romain, reconstruit d'après le calendrier julien, de 65 à 43.

Pour l'histoire économique de la République, nous n'avons à enregistrer que deux livres, l'un d'OLIVER⁴, et l'autre de GUMMERUS⁵ sur l'exploitation agricole des Romains d'après Caton, Varron et Columelle.

IV. HISTOIRE GÉNÉRALE. EMPIRE. — Le livre magistral de GARDTHAUSEN⁶ sur Auguste et son temps sera la base de tous les travaux ultérieurs sur cet empereur. A MEYER⁷, qui attribue à Auguste un plan de restauration de la République, GARDTHAUSEN⁸ oppose victorieusement les véritables vues d'Auguste, la suppression définitive de l'ancienne constitution. KORNEMANN⁹ soutient et défend longuement contre Köpp et Gardthausen ses hypothèses sur la date et la rédaction du Monument d'Ancyre. DOMASZEWSKI¹⁰ prouve que plusieurs odes d'Horace célèbrent les différentes vertus commémorées par l'offrande du bouclier d'honneur à Auguste dans la Curia Julia. DE RUGGIERO¹¹ suppose avec vraisemblance l'origine orientale du nouveau serment de fidélité à Auguste. STEDNICZKA¹² complète le travail de Ferrero sur l'inscription de l'arc de triomphe d'Auguste à Suze. PREMERSTEIN attribue à M. Vinicius, consul en 49 av. J.-C., un fragment d'ins-

1. *Klio*, 1905, p. 104-106.

2. *Rivista di storia antica*, 1903, p. 489-504.

3. *Geschichte Roms*, 2^e éd., t. III (*Domitii Julii*), Leipzig, Borntraeger, 1906, in-8°, xi-829 p.

4. Apprécié déjà dans la *Rev. hist.*, t. XCVII, p. 218.

5. *Der röm. Gutsbetrieb, ein wirtschaftlicher Organismus*, Leipzig, 1905, (extr. de *Klio*, 1906, Beiheft).

6. Voir *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 155.

7. *Hist. Zeitschrift*, t. LV, p. 2.

8. *Neue Jahrbücher für klass. Philologie u. Pädagogik*, t. VII, 1904, p. 3.

9. *Klio*, 1902, p. 141-162; 1903, p. 74-84; 1904, p. 89-98; 1906, p. 317-322 : *Zum monumentum Ancyranum*.

10. *Rhein. Museum*, 1904, p. 59, 302-310 (*Horat. carm.*, t. III, 2, p. 17-24; 3, p. 1-16, 31-36; 4, p. 37-42; 5; 6, p. 1-5, 33-44; *Carm. saec.*, p. 56-60).

11. *Un nuovo giuramento de fedeltà all' imperatore Augusto*, Roma, Pasqualucci, in-8°, 7 p.

12. *Jahrbuch des k. deutschen archäol. Instituts*, t. XVIII, 1903, p. 1.

cription sur un soulèvement de l'Illyrie; et HILLER VON GAERTRINGEN¹ en commente une autre sur Q. Quinctilius Varus, questeur d'Asie vers 22. Les rapports d'Auguste avec l'Arménie ont été l'objet d'un travail consciencieux d'ABBRUZZESE².

Tibère a fourni à TARVER³ une très longue et passable monographie. Si les restitutions très hardies et cependant possibles de CICHORIUS⁴ sont exactes, une inscription fournirait le nom de la mère de Séjan, une patricienne Cosconia Gallitta, et expliquerait la fortune rapide de Séjan et de son père. Sans réhabiliter entièrement Tibère, en étudiant le meurtre d'Agrippa Postume, la révolte des légions, l'histoire de Germanicus et de Séjan, la mort de Drusus, SPENGLER⁵ combat avec raison la rhétorique malveillante, les inventions de Tacite et lui préfère souvent Dion Cassius et les autres sources.

L'histoire de Caligula, passablement négligée, a été reprise dans la seconde édition du livre de VENTURINI⁶ et dans une excellente monographie de WILLRICH⁷, qui essaie d'atténuer les fautes de Caligula, sans supprimer sa responsabilité, et donne des chapitres neufs sur l'Orient, les Juifs, la religion.

Allan PERLEY BALL⁸ a consacré à la satire de Sénèque sur l'apothéose de Claude une étude complète et très bien informée. Les travaux de PASCAL sur Sénèque, de PROFUMO sur l'incendie de Rome sous Néron ont déjà été analysés⁹. Sur cette dernière question, RAMUNDO¹⁰ plaide avec vraisemblance l'innocence de Néron, le rôle du hasard et étudie la formation de la légende; elle a fourni aussi un article à OTTOLENGHI¹¹. HENDERSON¹² a écrit sur la vie et le principat de Néron un livre soigné qui est un bon résumé de nos connaissances. L'étude minutieuse d'USSANI¹³ sur la personne, l'époque, les œuvres de

1. *Jahreshefte des k. oesterr. archeol. Inst.*, 1901, t. IV, p. 167-169; 1904, t. VII, p. 215-239.

2. *Rivista di storia antica*, 1903, p. 505-521; 1904, p. 32-61.

3. *Tiberius, the Tyrant*, Westminster, Constable, 1904, in-8°, 450 p.

4. *Hermes*, 1904, p. 461-471 : *Zur Familiengeschichte Seians* (à propos de *Notizie dei scavi di antichità*, 1903, p. 366).

5. *Sitzb. der Bayer. Akademie*, 1903, p. 3-63.

6. *Caligola*, 2^e éd., Milan, 1906, in-8°, 90 p.

7. *Klio*, 1903, p. 85-118, 288-317 et 397-470.

8. *The satire of Seneca on the apotheosis of Claudius*, New-York, 1902, in-8°, 256 p.

9. *Rev. hist.*, t. XCV, p. 402-403.

10. *Archivio della R. Società romana di storia patria*, t. XXXVIII, 1905, fasc. 3-4.

11. *Nuova Antologia*, 1904, t. I, septembre.

12. *Life and principate of the Emperor Nero*, London, in-8°, 544 p.

13. *Questioni Petroniane* (extr. des *Studi ital. di filol. classica*, t. XIII,

Pétrone et l'introduction et les notes de FRIEDLÄNDER¹ à sa seconde édition du *Satyricon* touchent souvent à l'histoire de Néron et de son temps; l'examen fait par Ussani des notes manuscrites de Pomponius Loetus sur Lucain montre quel intérêt portaient les humanistes à l'histoire ancienne.

FELICIANI², PAUL³ racontent, sans apporter beaucoup de nouveau, l'année des quatre empereurs, le règne d'Othon; RITTERLING⁴ démontre l'envoi par Galba en Pannonie de la *legio Hispana*. HERRLICH⁵ et WOLTERS⁶ ont consacré deux bons travaux à l'éruption du Vésuve en 79. Nous avons trois articles sur les guerres de Domitien : celui de PATSCH⁷, d'après qui Cornelius Fuscus a passé le Danube à Drobeta pour la guerre dacique et traversé en diagonale la petite Valachie; celui de MOMMSEN⁸ sur la carrière de C. Velius Rufus; celui de RITTERLING⁹ sur les guerres du Rhin et du Danube. Les bas-reliefs de la colonne de Trajan sur les guerres daciques ont fourni de nouvelles controverses, un article excellent de DOMASZEWSKI¹⁰ et le livre de PETERSEN, déjà analysé¹¹.

C'est le règne d'Hadrien qui provoque le plus de recherches. Les livres déjà vus de SCHULZ et de KORNEMANN sont des contributions excellentes qui laissent loin derrière elles le livre de Gregorovius et complètent celui de Dürr. Kornemann rend compte en particulier de l'influence d'Auguste et du monument d'Ancyre sur Hadrien, mais nous paraît à tort considérer comme fictive son adoption par Trajan. Il étudie en outre, d'après un papyrus et des inscriptions, différents points de la vie d'Hadrien¹². TROPEA¹³ se prononce avec raison pour Italica de Bétique comme patrie d'Hadrien.

p. 1-51, Florence, 1905); *Le annotazioni di Pomponio Leto a Lucano* (extr. des *Rendiconti della R. Accad. dei Lincei*, t. XII, p. 12, 1904).

1. *Petroni Cena Trimalchionis*, 2^e éd., Leipzig, Hirzel, 1906, in-18, 362 p.

2. *Rivista di storia antica*, 1907, p. 3-33 et 378-408 : *L'Anno dei quatri imperatori* (69).

3. *Rhein. Museum*, 1902, t. LVII, p. 76-136.

4. *Ibid.*, 1904, t. LIX, p. 55-62.

5. *Klio*, 1902, p. 209-226 : *Die antike Übertieferung über den Vesuv-Ausbruch im Jahre 79*.

6. *Klio*, 1906, p. 333-335 : *Die Dauer des Vesuv-Ausbruchs im Jahre 79*.

7. *Jahreshefte des k. österr. archæol. Instituts*, t. VII, p. 1.

8. *Sitzungsber. der Berl. Akademie*, 1903, p. 817-824.

9. *Jahreshefte des österr. archæol. Instituts*, t. VII, p. 1, Beibl., p. 23-28.

10. *Philologus*, 1906, p. 321-356.

11. *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 156. Voir aussi l'article de Petersen dans les *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche*, t. II, sez. I, Roma, 1905.

12. *Klio*, 1905, p. 250-291; 1907, fasc. 2.

13. *Rivista di storia antica*, 1903, p. 147-155.

Les excellentes études déjà citées de SCHULZE éclairent l'histoire de tous les empereurs depuis Antonin jusqu'à la mort de Caracalla. RITTERLING¹ apporte des contributions épigraphiques importantes aux guerres d'Orient et à la révolte de Cassius sous Marc-Aurèle. Le règne de Commode a été l'objet de la magistrale étude déjà vue de HEER. Les *Contributions à l'histoire des légions romaines* de VAN DEN WEERD² nous font connaître un M. Aquilius Felix qui pourrait bien être le fameux centurion, l'assassin de Didius Julianus. DOMASZEWSKI³ rapporte à Plautien une inscription de Capoue et étudie le meurtre de Caracalla. KEIL⁴ et TURGEWITSCH⁵ ont vu avec vraisemblance des allusions à Macrin dans le discours XXV attribué à Aristide⁶. On doit à PASCIUCCO⁷ une monographie d'Elagabal, à CALLEGARI⁸ et CASTALDI⁹ des articles sur Sévère Alexandre qui a fourni aussi à NING HOPKINS¹⁰ un travail consciencieux et intéressant, mais sans profondeur, qui néglige les travaux de Callegari sur le droit, de Réville sur la religion, de KRAUSS¹¹ sur la guerre de Perse, de DOMASZEWSKI¹² sur les provinces et la carrière de Timesithée et la question des sources. On a de BANG¹³ un excellent article sur la carrière militaire de Maximin, de COSTA¹⁴ les vies des Gordiens, de DE RICCI¹⁵ et de DOMASZEWSKI¹⁶ la recherche épigraphique fixant en juin 254 l'année de la mort de Décius, de REGLING¹⁷ et de GIRI¹⁸ des recherches très

1. *Rhein. Museum*, t. LIX, 1904, p. 185-199.

2. *Musée belge*, 1903, p. 101-105.

3. *Philologus*, 1907, p. 161-172; *Rhein. Museum*, 1902, t. LVII, p. 506-510.

4. *Götting. Nachrichten*, 1905, t. IV, p. 381-428.

5. *Eine Kaiserrede* (*Nachricht. des hist.-phil. Instituts... in Nezin*, 1907, t. XXXIII).

6. Domaszewski y voit à tort un discours de Callinicos sous Gallien (*Philologus*, 1906, p. 321-356).

7. *Elagabolo*, Feltre, Castaldi, 1905, in-8°, 60 p.

8. *Vita di Alessandro Severo*, Venezia, 1903, in-8°, 99 p. Sur l'article consacré par Williams à Julia Mamaea, voir *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 153.

9. *I titoli imperiali di M. Aurelio Severo Alessandro* (*Rivista di storia antica*, 1905, p. 116-124).

10. *The life of Alexander Severus*, Cambridge, University Press, 1907, in-8°, 280 p.

11. *Rhein. Museum*, t. LVIII, 1903, p. 627-633.

12. *Ibid.*, p. 218-230.

13. *Hermes*, 1906, p. 300-303.

14. *Dizionario epigrafico*, au mot *Gordiani*.

15. *Jahreshefte des österr. archæol. Instituts*, t. V, 1902; Beiblatt, 139.

16. *Rhein. Museum*, t. LVII, 1902, p. 506-510; *Philologus*, 1906, p. 321-356.

17. *Die Söhne des Gallienus* (*Wochenschrift für klass. Philologie*, t. XXII, 1904, p. 610-615).

18. *Valeriano juniore e Salonino Valeriano* (*Accademia R. delle scienze di Torino*, 1902-1903).

intéressantes sur le règne de Gallien, sur la procession de ses *decennalia*, sur ses fils : contre Dattari, Giri rejette l'existence du frère de Gallien, Valérien; la question n'est pas encore résolue. GROAG¹ a repris son très bon article sur Aurélien; il persiste sans preuve suffisante à placer l'abandon de la Dacie en 274 et non en 275. STEIN² distingue avec raison deux usurpateurs du nom de Domitien, l'un sous Aurélien, l'autre sous Dioclétien. La nouvelle édition du Code théodosien donnée par MOMMSEN sera d'un précieux secours pour toute l'histoire du Bas-Empire avec ses listes de magistrats, ses notices chronologiques indiquant les déplacements, les séjours des empereurs. Pour Dioclétien, signalons de nouveaux fragments de l'édit du maximum trouvés postérieurement³ à la publication de Mommsen et des inscriptions nouvelles commentées par RITTERLING⁴ sur les guerres du Rhin et du Danube. ASMUS⁵ a étudié une lettre curieuse de Julien à Oribase. Dans son article sur Stilicon et Alarich, MOMMSEN⁶ a lavé Stilicon du reproche de trahison; il a commenté⁷ l'inscription sur Valerius Damatius, gouverneur de la troisième Lyonnaise au début du v^e siècle. On a déjà apprécié ici l'histoire d'Aetlius par BUGIANI⁸. BRANDES⁹ met en 375 la lettre d'Auspicius de Toul à Arbogaste de Trèves, qui devient ainsi une source précieuse pour cette époque si peu connue.

V. INSTITUTIONS. — OBERZINER¹⁰ explique les deux consuls comme successeurs de deux dictateurs qui auraient remplacé après la tyrannie de Tarquin le Superbe les deux rois primitifs, représentants des Titus et des Ramnes. Dans deux mémoires très importants, où l'hypothèse se donne malheureusement trop libre cours, HELBIG¹¹ a

1. *Aurelianus* (extr. de Pauly et Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. IV).

2. *Wiener Studien*, 1902, p. 339-346.

3. *Journal of hell. Stud.*, t. XXIV, 1904, p. 195; t. XXV, 1906, p. 260; *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. IX, 1906, p. 20; *Arvanitopoulos*, Athènes, 1905, in-8°, 20 p.

4. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. VII, p. 1; Beiblatt, p. 23-28.

5. *Philologus*, 1902, p. 577-592.

6. *Hermes*, 1902, p. 101-115.

7. *Sitzungsber. der Berliner Akad.*, 1902, t. II, p. 836-840.

8. *Rev. hist.*, t. LXXXVIII, p. 451.

9. *Des Auspicius von Toul rhythmische Epistel an Arbogastes von Trier*, Wolfenbüttel, 1905, in-8°, 32 p.

10. *Rivista di storia antica*, 1907, p. 409-460 : *Diarchia regia e consolare a Roma*.

11. *Hermes*, 1905, p. 106-115 (*Die Castores als Schutzgötter des röm. Equitatus*); *Abhandlungen der Bayer. Akademie*, t. XXIII, 1905, p. 265-317 (*Zur Geschichte des röm. Equitatus*); *Jahreshefte der österr. archäol. Instituts*, t. VIII, 1905, fasc. 2.

appliqué aux origines de la chevalerie romaine les mêmes théories qu'à celles de la chevalerie athénienne : l'existence de la cavalerie romaine, prouvée pour la fin du VII^e siècle av. J.-C. par des terres cuites archaïques du Forum et du Palatin, remonte jusqu'à la ville des quatre régions; ainsi s'explique le rôle des *tribuni celerum* aux vieilles fêtes du *quinquatrus*, de l'*armilustrum*; cette cavalerie, empruntée aux villes grecques du sud, ayant pour patrons les premiers dieux helléniques implantés dans le Latium par l'intermédiaire de Tusculum, Castor et Pollux, se composait d'hoplites à cheval et n'est devenue une véritable cavalerie que vers 304, au moment des guerres samnites. Les livres de SMITH sur la constitution de Servius et d'ARNOLD sur les provinces ont déjà été appréciés ici même¹. TILMAN² s'est attelé une fois de plus à ce problème, insoluble si on s'en tient aux données traditionnelles, de la valeur légale des plébiscites depuis le Tribunat de la plèbe jusqu'à Sylla. On a d'excellents fastes consulaires de VAGLIERI³; de MÜNZER⁴, des fastes des censeurs (420 et 408 av. J.-C.), où il défend contre Mommsen les dates de Boor; de ZIEGLER⁵, des fastes des tribuns de la plèbe (433-70 av. J.-C.), où, complétant le travail de Niccolini, il montre que de 87 à 75, par application de la loi de Sylla, ils n'arrivent plus à de hautes charges. LEINWEBER⁶ a fait un bon travail sur la légion dans Tite-Live; VERTH⁷, une remarquable étude technique sur la tactique de la légion et des cohortes, surtout sous César, en général contre les idées de Delbrück. Une curieuse étude de PARTSCH⁸ paraît prouver, mais seulement jusqu'à un certain point, que quand le sénat charge une ville tierce d'un arbitrage entre d'autres villes, par exemple entre Itanos et Hierapytna, Sparte et Messène, Magnésie et Priène, la formule qu'il délivre représente par anticipation le système formulaire et l'interdit *ut possidetis*. GROEBE⁹ décrit d'une façon précise et amusante les procédés d'obstruction dans le sénat romain de 72 à 50. HACKEL¹⁰ a raison de ne voir dans la soi-disant loi *Julia municipalis* ni une loi de

1. *Rev. hist.*, t. XCV, p. 219 et 401.

2. *Musée belge*, 1906, p. 205-244.

3. *I consoli di Roma antica* (extr. du *Dizionario epigrafico*), Spoleto, 1905, in-4°, 502 p.

4. *Rhein. Museum*, t. LXI, 1906, p. 19-22.

5. *Fasti tribunorum plebis (133-70)*, Ulm, 1903, in-8°, 32 p. (programme).

6. *Philologus*, 1902, p. 32-41.

7. *Klio*, 1907, fasc. 3, p. 303-334.

8. *Die Schriftformel in röm. Provinzialprozesse*, Breslau, 1905, in-8°, 122 p.

9. *Klio*, 1905, p. 229-235.

10. *Wiener Studien*, t. XXIV, 1902, p. 552-562.

César ni une loi municipale d'ensemble. Le commentaire de MOMMSEN¹ sur la loi municipale de Tarente épuise le sujet; Mommsen ne voit plus dans la soi-disant *lex Julia municipalis* une loi générale. Les classifications d'HAEBERLIN² de l'*aes grave* préparent l'édition du Corpus de ces monnaies.

Des deux volumes de GRUPP sur l'histoire de la civilisation à l'époque impériale, le premier a déjà été l'objet d'une analyse³; le second⁴, consacré aux débuts de la civilisation chrétienne, pourra rendre quelques services de plus que le précédent. Le dernier volume du recueil d'inscriptions latines de DESSAU⁵ comprend les inscriptions funéraires, celles des corporations, un appendice de textes grecs; on n'a plus à faire l'éloge de cet indispensable manuel. La seconde édition du livre d'HIRSCHFELD⁶, sous le titre nouveau : *les Fonctionnaires de l'administration impériale jusqu'à Dioclétien*, est un chef-d'œuvre, le complément nécessaire du Manuel de Mommsen et de Marquardt; l'éminent épigraphiste a révisé, complété son premier travail avec une conscience et une impartialité admirables; quelques chapitres sont nouveaux ou presque nouveaux, sur les biens impériaux, les cens et les tributs, l'*annona*, l'Égypte, les provinces, la carrière des procureurs. Hirschfeld a tenu compte de presque tous les travaux importants qu'on va voir.

Sur l'histoire du sénat à l'époque impériale, nous avons le mémoire médiocre et mal venu d'ABELE⁷; l'excellente dissertation posthume de WILLEMS⁸, qui, pour le sénat de l'année 63, retrouve 182 noms certains, 203 de l'époque de Néron ou de Vespasien, et montre l'extinction rapide de l'ancienne aristocratie; le bon travail de STEIN sur les actes du sénat, déjà apprécié⁹, complété maintenant par le volume cité plus haut de MOMMSEN et par celui d'HIRSCHFELD¹⁰; ce dernier

1. *Ephemeris epigraph.*, t. IX, 1903, p. 1-11 (reproduit au t. I des *Jurist. Schriften*).

2. *Zum corpus numorum aeris gravis*, Berlin, 1905, in-8°, 67 p.

3. *Rev. hist.*, t. LXXXIII, p. 373.

4. *Kulturgeschichte der röm. Kaiserzeit*; t. II : *Anfänge der christlichen Kultur*, München, 1903, in-8°, 622 p.

5. *Inscr. selectae*, t. II, p. 2, 1904, in-8°, p. 738-1040.

6. *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, Berlin, 1905, in-8°, 514 p.

7. *Der Senat unter Augustus*, Paderborn, 1907, in-8°, 78 p.

8. *Le Sénat romain en 65 ap. J.-C., d'après les notes de P. Willems*, Louvain, 1902, in-8°, 140 p.

9. *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 156.

10. *Sitzungsberichte der Berl. Akad.*, 1905, p. 948 et suiv. : *Die röm. Staatszeitung und die Acclamationen in Senat*.

pense que César a fait réellement une publication officielle, mais une seule, des actes du sénat; on a publié seulement jusqu'à Trajan les sénatus-consultes et les discours impériaux, ensuite aussi les votes et les acclamations; les chiffres des acclamations indiquent la répétition des cris, mais n'ont probablement été consignés que depuis la fin du IV^e siècle.

Le travail de HELLENS¹ sur la *lex de imperio* de Vespasien n'apporte presque rien de nouveau. BRASSLOFF², au contraire, établit les principes suivis pour la recommandation des plébéiens à la préture et à la charge de questeur impérial et prouve que tous les patriciens sont régulièrement questeurs *candidati* aux trois premiers siècles et questeurs impériaux depuis Auguste ou Tibère jusqu'à Alexandre. Les différentes catégories de curateurs ont été étudiées par CANTARELLI³ et par PARIBENI⁴; les *cubicularii* par CESANO⁵ et beaucoup mieux par MICHIELS⁶. MARCHI⁷ a bien élucidé les textes juridiques, la plupart interpolés, sur la vente et le legs des *militiae*, des charges non pas militaires, mais civiles subalternes. On a de bons articles sur l'*annona* de CARDINALI⁸, sur le fisc de ROSTOWZEW⁹, sur les *naves tesserae* et sur la poste d'HIRSCHFELD¹⁰, de BELLINO¹¹, et de ROSTOWZEW¹², qui démontre l'origine orientale des corvées postales, des *angariae*. Ce dernier¹³ a fait un travail de premier ordre sur les fermages publics pendant le haut-empire: après une préface sur la levée des impôts en Grèce, il a exposé l'histoire des publicains, leur remplacement graduel sous l'empire par les liturgies ou la régie, le fermage des différents revenus, surtout en Orient et en Égypte, l'influence de ce dernier pays sur toute l'administration impériale. PARTSCH¹⁴ a parfai-

1. *Lex de imperio Vespasiani*, Chicago, 1903, in-8°, 24 p.

2. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. VIII, 1905, p. 60-70; *Hermes*, 1904, p. 618-629.

3. *Per la serie dei curatores aquarum* (*Bullettino della commissione archeologica di Roma*, t. XXXII, p. 150-153).

4. *Dizion. epigrafico*, au mot *Curator*.

5. *Ibid.*, au mot *Cubiculum*.

6. *Musée belge*, 1902, p. 364-387.

7. *I testi delle pandette relativi alla vendita e al legato della militia*, Roma, 1906, in-8°, 12 p.

8. *Dizion. epigrafico*, au mot *Fruentarius*.

9. *Ibid.*, au mot *Fiscus*.

10. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. V, 1902, p. 149-151.

11. *Dizionario epig.*, au mot *Cursus publicus*.

12. *Klio*, 1906, p. 243-258; 1907, p. 142.

13. *Geschichte der Staatspacht in der röm. Kaiserzeit bis Diokletian* (*Philologus*, Suppl., t. IX, p. 332-512).

14. *Röm. Mittheilungen*, t. XX, 1905, p. 223-229.

tement démontré contre Domazewski que toutes les stations de la douane d'Illyrie n'étaient pas à la frontière, qu'il y en avait, comme en Égypte et peut-être en d'autres pays, à l'intérieur. HIRSCHFELD¹ a écrit avec sa précision habituelle la première étude d'ensemble sur les bornes miliaries, en particulier sur celles de la Germanie et de la Gaule, sur l'emploi des *leugae*, sur le remplacement graduel des anciens noms de villes par les noms des cités, activé sans doute par un règlement général de Constantin. Les domaines impériaux ont été l'objet d'un remarquable mémoire d'HIRSCHFELD², de dissertations de P. MEYER³ sur l'origine du colonat qui s'est développé parallèlement sur les terres des Séleucides et en Égypte, de Rostowzew⁴ sur la police des domaines par les *saltuarii*, de SCHULTEN sur l'inscription qui contient un nouveau morceau de la loi d'Hadrien, de VULIC sur l'inscription d'Ain-Wassel⁵.

Sur le régime municipal, nous avons les observations de MOMMSEN⁶ sur la loi de Valeia, qui serait une *lex data*; de DESSAU⁷, qui voit dans les interpolations de la loi d'Urso des additions non d'Antoine, mais d'une époque postérieure; des travaux de TANFANI⁸ sur les municipes en général; d'ASSMANN⁹ sur les noms ou surnoms impériaux de villes et de colonies; de MARTOW¹⁰ sur les honneurs municipaux conférés aux empereurs; de KEIL¹¹ sur les médecins municipaux d'Éphèse; de HULA¹² sur la Dekaprotia et l'Eikosaprotia. Les collèges et les associations ont fourni les très bonnes dissertations de TURZEWITSCH¹³ sur les *stationes*, lieux de réunion à Rome de groupes d'étranger, surtout d'Orientaux; de BRECCIA¹⁴ sur les col-

1. Die röm. Meilensteine (Sitzungsber. der Berl. Akademie, 1907, p. 165-201).

2. Klio, 1902, p. 45-72 et 284-315.

3. Klio, 1902, p. 424-426.

4. Philologus, t. LXIV, 1905, p. 297-307.

5. Klio, 1907, p. 188-212; Wiener Studien, t. XXVII, 1905, p. 138-140.

6. Wiener Studien, t. XXIV, 1902, p. 238-239 (sur C. I. L., t. II, 1146; reproduit au t. I des Jurist. Schriften).

7. Ibid., p. 240-247 : Zu den spanischen Stadtrechten.

8. Contributo alla storia del municipio Romano, Taranto, 1906.

9. De coloniis oppidisque romanis quibus imperatoria nomina vel cognomina imposita sunt, Iena, 1905, in-8°, 52 p. (dissertation).

10. Über die Ehrenämter der röm. Kaiser in den Städten, Nezin, 1905.

11. Jahreshfte des österr. archäol. Instituts, t. V, 1902, p. 197-207.

12. Ibid., t. VIII, 1905, p. 128-138.

13. Orbis in urbe. Die Zentralstätten und Genossenschaften der Landsleute und Andersgläubigen in kaiserlichen Rom, Nieschin, 1902, in-8°, 87 p. (en russe).

14. Ricerche epigrafiche di antichità romane, fasc. 1, Spoleto, 1902, in-8°, 52 p.; Dizionario epigraf., au mot Cultores.

lèges de *cultores*; d'A. MÜLLER¹ sur les collèges funéraires; et les vues générales de GROAG² sur les collèges et les corporations obligatoires du III^e siècle.

Nous n'avons pas, pour l'époque impériale, sur l'armée en général de travail considérable. BANG³ a fait une bonne dissertation sur les Germains dans la garde, les légions, la flotte, les corps spéciaux. PARIBENI⁴ a également étudié les Germains gardes du corps et émis sur le rôle des *frumentarii* qui auraient été chargés d'approvisionner la cour depuis Hadrien des idées intéressantes, mais discutables. De soigneuses dissertations ont été consacrées par HOHLWEIN⁵ aux fonctionnaires chargés du recrutement; par WALTZING et STAPPERS⁶ aux milices locales en général et en particulier sous Tibère; par BLOCH⁷ au *praefectus fabrum*, qui n'a jamais été, comme l'avait prétendu Maué, un surveillant de corporations; par BRECCIA⁸ au *cornicularius*; par STEINER⁹ aux récompenses militaires; par STELLA-MARANCA¹⁰ au mariage des soldats; par DRAKE aux *principales* et par ALLEN aux centurions¹¹. PREMERSTEIN¹² a parfaitement commenté le texte latin publié par Nicole et Morel, le livre de comptes d'un détachement d'une légion en Égypte; et CAGNAT¹³ le règlement du collège des *tubicines* de la légion III^a Augusta.

L'histoire du nom romain a reçu deux importantes contributions sur le *signum*, le sobriquet, de MOMMSEN¹⁴ et de DIEHL¹⁵. ROSTOWZEW¹⁶ a complété dans deux remarquables travaux qui achèvent de le classer en tête des archéologues et des numismates son inventaire géné-

1. *Sterbekassen und Vereine mit Begräbnissfürsorge in der röm. Kaiserzeit* (*Neue Jahrbücher für klass. Philologie*, 1903, p. 183-201).

2. *Kollegien und Zwangsgenossenschaften im 3. Jahrhundert* (*Vierteljahrschrift für Sozial u. Wirtschaftsgeschichte*, t. II, p. 4).

3. *Die Germanen im röm. Dienst*, Berlin, 1906, in-8°, 104 p.

4. *Röm. Mith.*, t. XX, 1905, p. 310-329.

5. *Musée belge*, 1902, p. 2-29.

6. *Ibid.*, 1902, p. 82-94; 1903, p. 198-246 et 301-334; 1905, p. 50-79.

7. *Ibid.*, 1903, p. 106-131; 1905, p. 352-378.

8. *Dizionario epigrafico*, au mot *Cornicularius*.

9. *Dona militaria* (*Bonner Jahrbücher*, 1906, fasc. 114-115).

10. *Il matrimonio dei soldati romani* (*Studi e documenti di storia e diritto*, 1903, p. 313-325).

11. Voir *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 153.

12. *Klio*, 1903, p. 1-46.

13. *Klio*, 1907, p. 183-187.

14. *Hermes*, 1902, p. 443-455.

15. *Rhein. Museum*, 1907, p. 391-420.

16. *Tesserae plumbeae urbis Romae et suburbi*, Saint-Petersbourg, 1903, in-4°, 440 p. Cf. *Rev. hist.*, t. LXXXVI, p. 223.

ral des tessères soit officielles (jetons distribués aux tribus, aux soldats ou pour le service de l'*annona*, billets d'entrée aux spectacles publics), soit privées (cachets, bons, etc.); ZIELINSKI¹ a étudié les renseignements qu'elles fournissent. KUBITSCHKE² a ébauché, HERN³ a poursuivi l'étude d'un des plus intéressants problèmes historiques, la lutte des langues grecque et latine en Orient; le premier insiste sur l'insuffisance et l'impuissance de la colonisation romaine; le second montre les moyens d'action, de propagande de la langue latine, langue de l'administration, de l'armée, du droit, du commerce, des monnaies, l'influence des colonies, des vétérans. Il y a encore un livre à écrire sur ce sujet. BEIGEL⁴ a fait un traité fort utile sur le calcul et la tenue des comptes chez les Romains.

L'autorité centrale et les partages de l'empire au IV^e siècle ont été l'objet d'un article intéressant de LIEBENAM⁵. CANTARELLI⁶ a fait une histoire très soignée du diocèse d'Italie, avec les listes des vicaires d'Italie, de Rome, des consulaires, des correcteurs et des proconsuls. L'hypothèse de SCHÖNE⁷ sur la formation du manuscrit de Spire ou de son dernier archétype, formé de deux parties, l'une pour l'Orient, l'autre pour l'Occident, expliquerait les différences de formules déjà notées par Seeck et Mommsen entre l'Orient et l'Occident dans la *Notitia dignitatum*. D'après ce texte, MARCHI⁸ étudie le *princeps officii* et MANGOLD⁹ les légions de l'Orient. Albert MÜLLER¹⁰ a eu l'excellente idée de réunir tous les renseignements fournis sur l'armée par Ammien Marcellin. HEBERDEY et SCHULTEN¹¹ ont publié avec un excellent commentaire deux rescripts nouveaux, très importants, de Valens, l'un de 370-371 au proconsul d'Asie Eutrope, auteur du *Breviarium*, l'autre, postérieur au 25 avril 372, à son successeur, Festus, également auteur d'un *Breviarium*; le premier, très instruc-

1. *Neue Jahrbücher für klass. Philologie*, t. IX, p. 264 et suiv.

2. *Wiener Studien*, t. XXIV, 1902, p. 562-581.

3. *Philologus*, Suppl., t. X, p. 675-715; *Rom und Romanismus im gr.-röm. Osten... bis auf die Zeit Hadrians*, Leipzig, Weicher, 1906, in-8°, 278 p.

4. *Rechnungswesen und Buchführung der Römer*, Carlsruhe, 1904, in-8°, 266 p.

5. *Reichsgewalt und Reichsteilungen im IV Jahrhundert nach Chr. (Festschrift für A. v. Bamberg, Gotha, 1905, p. 150-182).*

6. *La diocesi italica da Diocleziano alla fine dell'imperio occidentale*, Roma, 1903 (extr. des *Studi e documenti di storia e diritto*, t. XXII, 1901, p. 221-311).

7. *Zur Notitia dignitatum (Hermes, 1902, p. 271-277).*

8. *Princeps officii e la notitia dignitatum*, Napoli, 1906, in-8°, 10 p.

9. *Rhein. Museum*, 1902, p. 259-264.

10. *Philologus*, t. LXIV, 1905, p. 573-632.

11. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. IX, p. 40-70 et 182-192.

tif pour l'histoire du domaine impérial, attribue à des villes ruinées d'Asie, en particulier à Éphèse, sans doute d'après une loi générale de Valentinien, des terres de la *res privata*; l'autre, relatif aux jeux tenus tous les cinq ans à tour de rôle dans les quatre métropoles, Éphèse, Sardes, Smyrne, Pergame, prouve l'identité du *coronatus* avec l'asiarque et l'alytarque : le prêtre provincial qui fait les jeux pentéléériques s'appelle spécialement asiarque. SEECK¹ a commenté avec son érudition habituelle l'inscription de Lollianus Mavortius.

VI. GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE. — Les voyages de Pytheas ont fait l'objet de deux travaux, l'un de KÄHLER², qui cherche surtout à élucider le passage obscur de Strabon (2, 4, 4) sur le « poumon » et les bas-fonds de la mer du Nord; l'autre de CALLEGARI³, très soigné, mais sans résultats nouveaux. KUBITSCHKE⁴ proclame la nécessité d'une recension des Itinéraires; étudiant les rapports du géographe de Ravenne avec la Table de Peutinger et de ces deux textes avec l'Itinéraire d'Antonin, il croit qu'ils remontent tous les trois à une carte routière faite sous Caracalla. D'après une hypothèse curieuse de SCHWEDER⁵, les lignes de la Table de Peutinger n'indiqueraient pas un réseau de routes, mais relieraient simplement les villes dont les distances étaient indiquées. Le travail très important de DETLEFSEN⁶ sur la carte d'Agrippa examine les données géographiques qui en proviennent, essaie, au moyen de tous les autres textes géographiques qui en dérivent, d'en reconstituer la forme (carte rectangulaire traditionnelle de Polybe, Posidonius, Artémidore), le but (description pratique de l'empire romain), la valeur. On a de KLOTZ⁷ une étude sur les sources géographiques de Plin. ROMANO⁸ croit à une source commune pour Ammien et l'*Anonymi totius Orbis descriptio*.

VII. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DES DIFFÉRENTS PAYS. — *Espagne*. — Dans un travail important pour l'histoire primitive de l'Espagne, sur les antiquités du Cerro de los Santos, MELIDA⁹ a essayé de dis-

1. *Röm. Mittheilungen*, t. XX, p. 20, 282-285.

2. *Forschungen zu Pytheas Nordlandsreisen*, dans la *Festschrift zur Begrüssung der 47. Versammlung deutscher Philologen in Halle*, Halle, 1903, in-8°.

3. *Rivista di storia antica*, 1903, p. 522-532 et 701-717; 1904, t. I, p. 230-240 et 547-562; t. II, p. 242-268.

4. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. V, 1902, p. 20-96.

5. *Philologus*, 1903, p. 357-387 : *Über den Ursprung und die ursprüngliche Bestimmung des sogenannten Strassennetzes der Peutingerschen Tafel*.

6. *Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippa* (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte u. Geographie, fasc. 13, 117 p.).

7. *Ibid.*, fasc. 11 : *Quaestiones Plinianae geographicae*.

8. *Rivista di storia antica*, 1904, p. 1-14.

9. *Las esculturas del Cerro de los Santos, Cuestion de autenticidad*, Madrid, 1906, in-8°, 112 p.

tinguer les morceaux authentiques des morceaux faux ou truqués. Des deux travaux de SCHULTEN¹, le premier, sur Numance, est un événement pour l'histoire de la conquête romaine. Grâce à de nouvelles fouilles et en utilisant les plans et les cartes des fouilles antérieures, l'auteur a pu reconstituer la ville ibérique, très petite, les travaux de circonvallation du siège de Scipion, établis en pierre et qui ont duré; il a étudié les fortifications analogues des autres pays, trouvé un nombre considérable d'objets, surtout de poteries, fait la critique des sources historiques, dont la principale est Polybe, suivi par Appien. Ce livre soulève de nombreux problèmes, et ses conclusions ont déjà provoqué et provoqueront beaucoup de discussions. SCHULTEN² a écrit en outre un bon article sur Ampurias, colonie de Marseille, puis de César, et sur ses ruines. On a une assez bonne dissertation d'OTHNER³ sur les peuplades de Taraconaise à l'époque impériale. FELICIANI⁴ a écrit divers articles peu profonds sur la géographie ancienne de l'Espagne : l'Espagne à la fin du III^e siècle av. J.-C., les batailles d'Ibera et de Cissus, les peuples des Olcadi et des Andosini, les sources et l'histoire de la deuxième guerre punique. Des inscriptions latines sont recueillies surtout par le diligent FIDEL-FITA⁵, par MONSALUD pour l'Estramadure, BARAIBAR pour Armentia et Tricio, NAVAL pour Clunia, GOMEZ-MORENO pour Bierzo, ROSO DE LUNA pour la région de Norba, MACIAS pour Astorga⁶. RUZ et CASANOVA⁷ ont décrit l'ancienne basilique d'Elche et les importantes trouvailles de Carmona. Le *Latin d'Espagne d'après les inscriptions*, de CARNOT⁸, a rencontré une faveur unanime. KORNEMANN⁹ a essayé de retrouver l'ordre primitif des diocèses de l'*Hispania citerior*.

1. *Numantia, eine topograph.-hist. Untersuchung* (Abh. der Gesellschaft der Wissensch. zu Göttingen; phil.-hist. Klasse, nouv. série, t. VIII), Berlin, Weidmann, 1905, in-8°, 112 p.

2. *Neue Jahrbücher für klass. Philologie*, t. X, 1907, fasc. 3; *Jahrbuch des deutschen archæol. Instituts*, t. XXII, 1907, Beiblatt.

3. *Die Völkerstämme von Hispania Tarraconensis in der Römerzeit*, c. 1-6, Bâle, 1904, in-8°, 40 p. (dissertation).

4. *Rivista di storia antica*, 1905, p. 3-30; *Boletín de la real Acad. de la Historia*, 1905, t. I, p. 363-398; t. II, p. 394-402; 1906, t. I, p. 444-458; 1907, t. I, p. 5-32, 118-128 et 340-354; *Studi e documenti di storia e diritto*, 1904, p. 205-275.

5. *Boletín de la real Acad. de la Historia*, 1902-1907.

6. *Ibid.*, 1903, p. 240; 1904, p. 113; 1905, p. 60; 1906, t. II, p. 241-271 et 407-411, 455; 1907, t. I, p. 248, 311-315 et 357; *Epigrafiá romana de la ciudad de Astorga*, Orense, 1903, in-8°, 196 p.

7. *Boletín de la real Acad. de la Historia*, 1906, t. II, p. 119-132 et 133-137.

8. 2^e éd., Bruxelles, 1906, in-8°, 293 p.

9. *Klio*, 1903, p. 323-325. Voir aussi de Garofalo, *Studi storici* (cf. *Rev. hist.*, t. LXXXIX, p. 147).

Afrique. — L'*Afrique romaine* de GRAHAM¹ est une compilation intéressante, mais sans originalité. OEHLER² a étudié et résumé les données sur les ports de Carthage. BARTHEL³ diminue l'œuvre de César en Afrique au profit d'Auguste, doute que César ait réellement fondé la colonie de Carthage, distingue à Carthage la ville libre et la colonie; ces vues sont insuffisamment fondées. L'architecture romaine dans l'Afrique et particulièrement à Timgad a été bien étudiée par HOLTZINGER⁴. CAGNAT⁵ a retracé les limites de la Proconsulaire et de la Byzacène qui n'étaient pas basées sur la géographie. L'histoire des Vandales peut tirer profit, même après le livre de Schmidt, du travail critique de ZIEHEN⁶ sur l'Anthologie de Saumaise. On a sur la Cyrénaïque le bon article de PARIBENT⁷ et l'excellent travail de HILDEBRAND⁸, à la fois géographique, historique, philologique, qu'on devra comparer avec les descriptions de M. de Mathuisieulx; l'auteur vante avec raison cet admirable pays, qu'il recommande à la fois à l'érudition et à la colonisation allemandes.

Syrie, Palestine, Arabie. — BRUNNOW et DOMAZEWSKI⁹ exposent en deux volumes les magnifiques résultats de leurs explorations dans la province d'Arabie et le Hauran, y font notamment l'histoire du limes créé entre 110 et 111 et allant jusqu'à la mer Rouge et des voies romaines. Les bulletins de la *Deutsche Orientgesellschaft* sont précieux, malgré leur mauvaise rédaction, pour l'histoire et l'archéologie de la Palestine; les bonnes recherches historiques et géographiques d'HÜLSCHER¹⁰ nous font connaître cette province depuis l'époque perse jusqu'à Pompée. PICCOLO¹¹ apporte sa contribution à

1. *Roman Africa*, London, New-York et Bombay, Longmans et Green, 1902, in-8°, 325 p.

2. *Jahrbuch des k. deutschen archæol. Instituts*, t. XIX, 1904; *Archæol. Anzeig.*, p. 179-184.

3. *Zur Geschichte der röm. Städte in Africa*, Greifswald, 1904, in-8°, 60 p. (dissertation).

4. *Timgad und die röm. Provinzial architektur in Nordafrika. Die Baukunst*, 3^e série, fasc. 1, Berlin, 1906, in-fol., 24 p.

5. *Klio*, 1902, p. 73-79 : *Les limites de l'Afrique proconsulaire et de la Byzacène*.

6. *Philologus*, t. LXIII, 1904, p. 362-377.

7. *Dizionario epigrafico*, au mot : *Cyrenae*.

8. *Cyrenaica als Gebiet künftiger Besiedelung*, Bonn, Georgii, 1904, in-8°, 384 p.

9. *Die Provinz Arabia*, Strasbourg, Trübner, 1904, xxiv-532 p.

10. *Palaestina in der persischen und hellenistischen Zeit; eine historisch-geographische Untersuchung (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte, t. X)*.

11. *Contributo alla storia di Palmira*, Padova, 1904, in-8°, 20 p.; *Rivista di storia antica*, 1905, p. 71-83.

l'histoire de Palmyre et PETER¹ à celle des embarras du procureur Ponce-Pilate en Judée.

Asie Mineure. — L'exploration et l'étude de ce pays se poursuivent avec une rapidité remarquable. Il est impossible ici de séparer l'histoire grecque de l'histoire romaine. MOMMSEN, HIRSCHFELD et DOMASZEWSKI² ont rédigé le dernier volume des inscriptions de l'Orient et de l'Illyricum. HEBERDEY³ a dressé la liste des proconsuls d'Asie sous Trajan entre 96 et 121. Les voyages de WEIGAND⁴ apportent une contribution de premier ordre à l'histoire de la Mysie romaine. Il en est de même des *Études sur le Pont* de Frantz CUMONT et d'Eugène CUMONT⁵ : leurs voyages, qui continuent celui d'Anderson, font singulièrement progresser la géographie, la topographie, l'archéologie civile, militaire, religieuse du Pont et de la Petite-Arménie. ROBINSON⁶ a consacré une très utile monographie à Sinope, à ses inscriptions, ses origines, son histoire jusqu'à l'époque romaine. Frantz CUMONT⁷ a écrit une note utile sur l'histoire et les gouverneurs de la Cappadoce sous les Flaviens. Il n'est guère de point de géographie, d'archéologie, de topographie, de droit, d'histoire religieuse, politique, administrative, depuis les Hittites jusqu'à l'époque turque, que n'éclaire la riche collection des neuf mémoires écrits en l'honneur du quatrième centenaire de l'Université d'Aberdeen, sous la direction de RAMSAY⁸, par A.-Marguerite RAMSAY sur l'Isaurie et la Phrygie orientale aux III^e et IV^e siècles ap. J.-C. (p. 3-92); CALDER sur Smyrne d'après Aelius Aristide (p. 95-116); A. PETRIE sur les épitaphes grecques de la Phrygie (p. 119-134); FRASER sur le droit successoral en Phrygie d'après les épitaphes de Trophimos (p. 137-153); FRASER et RAMSAY sur des explorations en Phrygie, Lycaonie et Isaurie (p. 157-186 et 231-278); ANDERSON sur le paganisme et le christianisme dans la haute vallée du Tembris (p. 182-227); RAMSAY sur la guerre entre le christianisme et l'islamisme pour la possession de l'Asie Mineure (p. 281-301) et sur une société antichrétienne à Antioche de Pisidie (p. 305-377).

1. *Pontius Pilatus, der röm. Landpfleger in Judaea* (*Neue Jahrbücher für klass. Philologie*, 1907, p. 1-40).

2. *Corpus inscr. lat.*, 3 suppl., pars posterior, fasc. 4-5.

3. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. VIII, 1905, p. 231-237.

4. *Mittheilungen des k. deutschen archäol. Instituts; Athen. Abteilung*, t. XXIX, 1904, p. 254-339 : *Reisen in Mysien*.

5. *Studia Pontica*, t. II, Bruxelles, 1906, in-8°, 269 p.

6. *Ancient Sinope*, Baltimore, Hopkins, 1906, in-8°, 104 p.

7. *Bulletin de l'Acad. royale de Belgique*, 1905, p. 197-227.

8. *Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire*, Aberdeen, University Press, 1906, in-8°, 391 p.

Pays danubiens, Grèce, Russie. — L'étude de ROSTOWZEW¹ sur les garnisons romaines dans la Crimée et le fort de Charax marque un grand progrès dans l'histoire de la Crimée. On doit de soigneux rapports sur les fouilles en Crimée à KOSZIUSKO-WALUZYNICZ². Sur la Dacie on a une étude peu originale de Teohari ANTONESCU³ sur la citadelle de Sarmizegethusa et un bon travail de FINALY⁴ sur le *limes dacicus*, une note de GROAG⁵ sur les Daces avant Trajan. L'activité de la *Commission autrichienne des Balkans* est attestée par de nombreuses publications; PATSCH⁶ y raconte son voyage archéologique en Albanie et décrit particulièrement les villes de Butica, Amantia, Oricum, Byllis, Apollonia; KALINKA⁷ et FILOW⁸ étudient les monuments et les inscriptions de la Bulgarie; PREMIERSTEIN et VULIC⁹ les restes antiques de la Serbie et de la Macédoine. Les légions de la Mésie ont été l'objet de travaux importants: FILOW¹⁰ montre les augmentations successives des légions de III à V, le recul des camps d'Oescus et de Reliaria à Novae, Durostorum, Troesmis, Singidunum, Viminacium, la situation postérieure à l'évacuation de la Dacie; VAN DE WEERD¹¹ et REUCHEL¹² retracent excellemment l'histoire des trois légions de la Mésie inférieure, la I^a Macedonica, la XI^a Claudia, la I^a Italica. La date et la composition du monument d'Adam-Klissi, du trophée de Trajan font toujours couler des flots d'encre. FURTWÄNGLER¹³ le rapporte à la campagne de Licinius Crassus en 29-28 av. J.-C.; de l'époque de Trajan dateraient l'inscription, la ville et le monument pour les soldats morts; BENNDORF et NIEMANN¹⁴ y voient toujours un

1. *Klio*, 1902, p. 80-95.

2. *Bulletin de la Commission impériale archéol.*, t. I-XI; *Schriften der Odessaer Gesellschaft*, t. XXIII, p. 30-40.

3. *Cetatea Sarmizegethusa reconstituita* (avec un résumé en français), Jassy, 1900, in-8°, 80 p.

4. *Ertesilo archeologiat*, t. XXIV, 1904, fasc. 9.

5. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. V, 1902, p. 39-42.

6. *Schriften der Balkan commission, Ant. Abth.*; t. III: *Das Sandschack Berat in Albanien*, Wien, 1904, in-4°, 200 p.

7. *Ibid.*, t. IV, 162 p.

8. *Klio*, 1906, p. 532-534.

9. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. VI, 1903, Beiblatt, p. 1-61.

10. *Klio*, 1906, Beiheft: *Die Legionen der Provinz Moesia von Augustus bis auf Diokletian*, 1907, p. 455-457.

11. *Études historiques sur trois légions romaines du Bas-Danube*, Louvain et Paris, 1907, in-8°, 410 p.

12. *De legione Romanorum I Italica*, Leipzig, 1903, in-8°, 127 p. (dissertation).

13. *Abhandlungen der Bayer. Akad.; phil.-hist. Klasse*, t. XXII, 1905, p. 453-516.

14. *Jahreshefte des österr. archäol. Instituts*, t. VI, 1903, p. 247-260.

trophée de Trajan; ANTONESCU¹ est du même avis, ainsi que PETERSEN²; STUDNICZKA³ voit dans le trophée un travail de soldats amateurs et de style baroque, à l'époque de Néron ou des Flaviens; d'après l'hypothèse extraordinairement compliquée de CICHORIUS⁴, le monument des soldats se rapporterait à une défaite sans doute de Cornelius Fuscus sous Domitien par les Daces en 86; Trajan aurait élevé le trophée pour effacer ce souvenir, et, après la destruction du monument et de la ville par les Goths du ⁱⁿ^e siècle, il y aurait eu une restauration sous Constantin. PATSCH⁵ a étudié la navigation sur la Save, GOLDFINGER⁶ l'histoire de la légion XIV^a Gemina. La Dalmatie et surtout la ville de Delminium ont été l'objet de très bons travaux de PATSCH⁷, de COLMAGO et KEIL, de NIEMANN sur le palais de Dioclétien, à Spalato, enfin de LIEBL⁸; GUTSCHER⁹ a consacré un bon livre à l'histoire primitive des Vénètes dans l'Istrie et la Dalmatie. BULIC¹⁰ recueille et commente les inscriptions trouvées dans la Dalmatie; il prouve en particulier le stationnement à Salone d'un détachement de la flotte de Ravenne. Les résultats de l'exploration du *limes* en Autriche sont soigneusement exposés dans la publication officielle¹¹. La suite, déjà indiquée du *Corpus inscriptionum latinarum*, renferme les inscriptions nouvelles de l'Illyricum. Signalons pour la Crète l'article de PARIBENI¹², pour la Grèce la bonne monographie d'Herodes Atticus par SCHULTHEISS¹³.

Germanie et peuples germaniques. — L'activité scientifique est ici débordante et prodigieuse. Parmi les livres généraux, signalons

1. *Le trophée d'Adam-Klissi, étude archéologique*, Jassy, 1905, in-8°, 252 p.
2. *Mitteilungen des deutschen archäol. Instituts; röm. Abtheil.*, t. XVIII, 1903, p. 71.
3. *Abh. der k. Gesell. der Wissenschaften*, Leipzig, t. XXII, n° 4, 152 p.
4. *Die röm. Denkmäler in der Dobrutscha*, Berlin, 1904, in-8°, 42 p. Voir sur cette question *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 70-71.
5. *Jahreshefte des österr. archäol. Inst.*, t. VIII, 1905, p. 139-141.
6. *Wiener Studien*, t. XXVII, p. 251-259.
7. *Arch.-epigr. Untersuchung zur Geschichte der röm. Provinz Dalmatien*, fasc. 6, Wien, 1904, in-8°, 137 p.
8. *Jahreshefte des österr. archäol. Inst.*, t. VIII, 1905, Beibl., p. 31; t. IX, 1906, Beibl., p. 59; t. V, 1902, p. 1-7.
9. *Vor- und frühgeschichtliche Beziehungen Istriens und Dalmatiens zu Italien und Griechenland*. Grätz, 1903, in-8°, 34 p.
10. *Bullett. di archeologia e storia Dalmata*, 1902-1907; 1902, p. 3-29.
11. *Der röm. Limes in Österreich*, t. VII, 1900-1906. Voir un résumé de Frankfurter, *Limesforschung in Österreich (Deutsche Geschichtsblätter*, 1904, août-septembre).
12. *Dizionario epigrafico*, au mot *Crete*.
13. *Herodes Atticus (101-177)*, Hamburg, 1904, in-8°, 30 p. (programme).

d'abord, pour les origines, le tome II de la nouvelle édition des *Antiquités germaniques* de MÜLLENHOFF¹, relatif aux voisins septentrionaux et orientaux des Germains, aux Gaulois et aux Germains, et qui n'est guère que la reproduction de l'ancien texte; pour l'époque romaine, le *Corpus inscriptionum latinarum* des trois Gaules et des Germanies², dont les auteurs sont HIRSCHFELD et ZANGEMEISTER pour la Belgique; ZANGEMEISTER pour la Germanie supérieure; MOMMSEN, HIRSCHFELD et DOMASZEWSKI pour la Germanie inférieure et les bornes miliaries de Gaule et de Germanie; BOHN pour l'*instrumentum domesticum*. Sur l'époque primitive, on a les travaux de KRAUSSE³, qui relève sans méthode les traces de l'occupation celtique, surtout en Thuringe; de MEHLIS⁴ sur les origines des pays rhénans; de RITTERLING⁵ sur les trouvailles pré-romaines à Wiesbaden; de MATHIAS⁶ sur les Cimbres, dont il place, contre Müllenhoff, le premier séjour le long de l'Océan, où une partie serait encore à l'époque de Tacite; de STÄHELIN⁷, pour qui les Galates de l'inscription d'Olbia ne sont pas des Gaulois, mais des Bastarnes; de DETLEFSEN⁸ sur la découverte du nord germanique dans l'antiquité; le livre confus de GRUPP⁹ et celui de KRAMER¹⁰ sur la civilisation et la constitution des anciens Celtes et Germains; de SCHUCHHARDT¹¹ sur les fortifications préhistoriques de la Basse-Saxe; de NAUE¹² sur l'époque pré-romaine en Alsace. L'époque romaine est l'objet d'une véritable passion : particuliers, sociétés privées, municipales, régionales, impériales multiplient les fouilles, les travaux. On discute avec acharnement au sujet d'Aliso et du lieu de la défaite de Varus. Les fouilles d'Hal-

1. *Deutsche Altertumskunde*, t. II, 1906, in-8°, 416 p.

2. *Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum*, t. XIII, p. 1, 2; t. II, p. 1-2; t. III, p. 2.

3. *Die Keltische Urbevölkerung Deutschlands*, Leipzig, 1904, in-8°.

4. *Studien zur ältesten Geschichte der Rheinländer*, XV^e livr., Leipzig, 1904, in-8°, 32 p.

5. *Vorröm. Funde in und bei Wiesbaden (Mittheil. des Vereins für Nassauische Altertumskunde, 1903-1905).*

6. *Über die Wohnsitze und den Namen der Kimbern*, Berlin, 1904, in-8°, 49 p. (programme).

7. *Der Eintritt der Germanen in die Geschichte*, Bäle, 1905, in-8°, 30 p.

8. *Die Entdeckung des germanischen Nordens im Altertum (Quellen. u. Forsch. zur alten Geschichte, 1904, 65 p.).*

9. *Kultur der alten Kelten und Germanen*, München, 1905, in-8°, 320 p.

10. *Die Verfassungsgeschichte der Germanen und Kelten*, Berlin, 1906, in-8°, 208 p.

11. *Atlas vorgeschichtlicher Befestigungen in Nieder-Sachsen*, 8° fasc.

12. *Die Denkmäler der vorrömischen Metallzeit in Elsass*, Strasbourg, 1905.

tern, où beaucoup placent Aliso, sont exposées par Kœpp¹ et d'autres, Schuchhardt², Asbach³; Knoke⁴ soutient avec de nouveaux arguments ses anciennes théories sur les lieux des combats de Varus, de Germanicus, de Caecina; Prael⁵ met la forteresse romaine d'Aliso à Oberaden. L'exploration du *limes* alimente, entre autres publications régulières, les bulletins annuels toujours bien remplis de la *Römisch-germanische Kommission* de l'Institut impérial archéologique, de la Commission pour les antiquités de Westphalie et ceux du *limes* de Rhétie et Germanie supérieure⁶. Les résultats principaux des découvertes ont été exposés par Nissen, Koenen, Lehner et Strack pour Novaesium, par Woltze et Schulze, qui ont étudié surtout la forteresse de Saalburg⁷; Wolff⁸, la conquête du Wetterau; Franziss⁹, la Bavière à l'époque romaine; Klinkenberg¹⁰, l'autel des Ubiens et les débuts de Cologne; Kornemann¹¹, la date de la transformation de Trèves en colonie romaine; Kisa¹², les antiquités romaines d'Aix-la-Chapelle; Domaszewski¹³ et Asbach¹⁴, la civilisation dans les

1. *Die Ausgrabungen bei Hallern* (*Neue Jahrbücher für klass. Philologie*, t. IX, p. 194-205).

2. *Westdeutsche Zeitschrift für Gesch. und Kunst*, t. XXIV, 1905, p. 315-327. Voir *Deutsche Revue*, 1904, p. 214-216.

3. *Bonner Jahrbücher*, t. XIV, 1906, p. 444. Voir aussi *Mith. der Altertumscommission für Westfalen*, 1903, fasc. 3.

4. *Neue Beiträge zu einer Geschichte der Römerkriege in Deutschland*, Berlin, 1907, in-8°, 62 p.

5. *Aliso bei Oberaden*, Munster, 1906, in-8°, 79 p.

6. Sarwey et Fabricius, *Der rätisch-obergermanische Limes*, liv. 11-27. Voir aussi *Korrespondenz Blatt*, 1905, t. II, p. 68-73; Lachenmaier, *Die Okkupation des Limesgebietes* (*Württembergische Vierteljahrshefte*, nouv. série, t. XV, 1906, p. 187-262); Herzog, *Kritische Bemerkungen zu der Chronologie des Limes* (*Bonner Jahrbücher*, t. CV, 1900, p. 50-77).

7. Schulze, *Die röm. Grenzanlagen in Deutschland und das Limeskastell Saalburg*, Gütersloh, 1903, in-8°, 106 p.; Woltze et Schulze, *Die Saalburg*, Gotha, 1904.

8. *Die Eroberung der Wetterau durch die Römer* (*Mith. des oberhess. Geschichtsvereins*, nouv. série, t. XXI, p. 1-22); *Zur Geschichte der röm. Okkupation in der Wetterau* (*Annalen des Vereins für nassau. Alterth.*, t. XXXII, 1901, p. 1-25).

9. *Bayern zur Römerzeit*, Regensburg, 1905, in-8°, 487 p.

10. *Über die Ara Ubiorum* (*Neue Jahrbücher für klass. Philol.*, t. IX, p. 187).

11. *Vann wurde Trier röm. Kolonie* (*Westdeutsch Zeitschrift für Gesch. u. Kunst*, t. XXII, p. 178-183).

12. *Ibid.*, t. XXV, 1906.

13. *Ibid.*, t. XXII, p. 11-12.

14. *Zur Geschichte und Kultur der röm. Rheinländer*, Berlin, 1902, in-8°, 68 p.; *Neue Arbeiten zur Geschichte und Kultur in röm. Zeit* (*Beiträge zur Gesch. des Niederrheins*, t. XIX, p. 256-261).

pays romains du Rhin; DRAGENDORFF¹, les villes et localités romaines; POPPELREUTER², le christianisme à Cologne; OXÉ et LEHNER³, le *limes* et les forteresses de l'époque de Drusus et de Tibère; BURCHARDT-BIEDERMANN⁴ et LEHNER⁵, les forteresses romaines de l'époque de Dioclétien et du bas-empire; TOURNEUR et WALTZING⁶, les *Germani Gaesati*. KOEPF⁷ a écrit sur les *Romains en Allemagne* un bon manuel qui expose les guerres, l'extension de la conquête romaine, ses résultats, mais présente de fortes lacunes sur l'histoire politique, artistique et religieuse. WEICHERT⁸ a fait une très bonne histoire de la légion XXII^e *primigenia* et DOMASZEWSKI⁹ des postes militaires sur les voies romaines; SCHUCHHARDT¹⁰, une très intéressante conférence sur les restes de la conquête du nord-ouest de l'Allemagne par les Romains, les Saxons et les Francs; Mary BRADFORD-PEAKS¹¹, un travail très soigné sur l'administration civile et militaire du Norique et de la Rhétie. Depuis la mort de Heltner, de Zangemeister, de Mommsen, le chef des archéologues pour l'histoire de la Germanie romaine est FABRICIUS; dans son premier grand travail¹², il avait fait l'histoire du *limes* depuis Domitien jusqu'à la chute de la domination romaine vers 239; ses travaux ultérieurs¹³ reprennent précisent le premier, y ajoutent l'histoire politique, administrative, des vues sur les populations primitives, celtiques, décrivent en outre l'organisation des champs décumates, du *saltus Sumelocennensis* impérial. Dans un brillant et substantiel article qui vient à son heure, KORNEMANN¹⁴ a

1. *Röm.-german. Kommission des k. archäol. Instituts*, 1904, p. 36-45.

2. *Bonner Jahrbücher*, 1906, fasc. 114-115.

3. *Ibid.*

4. *Westdeutsche Zeitschrift für Gesch. u. Kunst*, t. XXV, 1906.

5. *Bonner Jahrbücher*, 1906.

6. *Musée belge*, t. XCIV, 1902, p. 178-189.

7. *Die Römer in Deutschland*, Bielefeld et Leipzig, 1905, in-8°, 153 p.

8. *Die Legio XXII primigenia*, Trier, 1903, in-8°, 101 p.

9. *Die Beneficiarposten und das röm. Strassennetz* (*Westdeutsche Zeitschrift für Gesch. u. Kunst*, t. XXI, 1902, p. 153-211).

10. *Die Überreste der Eroberung Nordwestdeutschland durch die Römer Sachsen und Franken* (Vortrag vor dem Provinzialverein des höheren Lehrstandes, 1902).

11. *The general civil and military administration of Noricum and Raetia*, Chicago, 1907, in-8°, 70 p. (*Studien in classical Philology*, t. IV).

12. *Die Entstehung der röm. Limesanlagen in Deutschland*, Trier, 1901, in-8°, 17 p. Voir *Westdeutsche Zeitschrift für Gesch. u. Kunst*, t. XX, 1901, p. 177-191.

13. *Die Besitzname Badens durch die Römer* (*Neujahrsblätter der badischen hist. Commission*, nouv. série, t. VIII, 1905, 88 p.); *Das röm. Heer im Obergermanien und Raetien* (*Hist. Zeitschrift*, t. III, 11, p. 1-29).

14. *Die neueste Limesforschung im Lichte der röm. kaiserlichen Grenzpolitik*, avec une bibliographie (*Klio*, 1907, p. 73-121).

résumé l'histoire du *limes* dans tout le monde romain jusqu'à l'époque byzantine, son rapport avec la politique générale et militaire des empereurs, avec les fondations de villes et de colonies. Dans la première période, celle d'Auguste et de Tibère, le *limes* fait partie du réseau des routes et suit surtout les vallées et les fleuves. Dans la période d'expansion de Claude à Trajan, il atteint d'autres fleuves, le Mayn, le Neckar, l'Aluta, le Cyrus, la mer Caspienne, le Tigre et l'Euphrate, mais il est généralement indépendant des cours d'eau, il rattache et défend les pays occupés, il est fait pour l'offensive. La politique d'Hadrien et de ses successeurs le transforme en une immense fortification défensive qui marque en même temps la frontière commerciale et douanière de l'empire. Les Sévères achèvent d'en faire une véritable muraille de Chine, gardée par une armée de confins militaires et impuissante contre les invasions. SCHMIDT¹ continue son *Histoire des peuples germaniques jusqu'à la fin de la migration des peuples*; c'est une œuvre importante qui complète celle de Dahn. Pour l'archéologie et la religion, signalons les études de GRÄVEN² sur le musée de Trèves, de DRAGENDORFF³ sur la céramique et l'art, de MÜNSTERBERG⁴ sur des bronzes du musée de Spire, de WILLERS⁵ sur l'industrie romaine du cuivre dans la Basse-Germanie, de DOMASZEWSKI⁶ sur les dieux tutélaires de Mayence, de WEYNAND⁷ sur les formes et décorations des bas-reliefs funéraires.

Ch. LÉCRIVAIN.

(Sera continué.)

1. *Quellen u. Forsch. zur alten Geschichte*, 1904-1907.
2. *Nachrichten über deutsche Altertumsfunde*, 1904, p. 65-70.
3. *Röm.-german. Kommission des k. archäol. Inst.*, 1905, p. 53-71.
4. *Jahreshefte des österr. archäol. Inst.*, t. VI, 1903, p. 69-78.
5. *Rhein. Museum*, t. LXII, 1907, p. 133-150.
6. *Archiv für Religionswissenschaft*, t. IX, 1906, p. 149-159.
7. *De cipporum Germaniæ Romanorum ornamentis*, Bonn, 1902, in-8°, 70 p.

HISTOIRE DE L'ART.

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — Dans une revue aussi rapide que celle-ci, il ne peut être question de résumer tous les travaux de plus d'une année. Il y a, semble-t-il, deux manières également utiles de consulter les principaux d'entre eux : signaler ce que quelques-uns apportent de nouveau, et, pour les autres, définir l'esprit dans lequel ils ont été conçus. L'histoire de l'art n'a pas encore dépassé cet âge heureux où l'on n'est pas complètement dégagé de la littérature et qu'ont traversé toutes les « sciences morales ». C'est dire qu'il n'y a guère plus d'historiens que de manières de traiter cette histoire. Il suffit de feuilleter un travail collectif pour se rendre compte de cette divergence d'un chapitre à l'autre. A défaut de connaissances positives nouvelles, chaque ouvrage apporte donc déjà une conception particulière de l'histoire de l'art qui, par elle-même, est instructive.

Et d'abord, il faut signaler les ouvrages qui sont des « instruments de travail » et en particulier les recueils documentaires. A ceux qui existent déjà, il faut ajouter une publication allemande¹ dont le but est de mettre au jour les archives relatives à l'art italien. Ce recueil n'est pas seulement une compilation; les documents y sont déjà un peu utilisés; excellente méthode qui oblige l'érudit à ne publier que ceux qui sont utilisables. Dans les *Italienische Forschungen*, une étude du Dr G. Ludwig, que celui-ci laissa inachevée en mourant, tire parti de longues recherches faites dans les archives privées des vieilles familles vénitiennes. A l'aide d'inventaires, l'auteur est parvenu à reconstituer exactement le mobilier des Vénitiens de la Renaissance et, appliquant ses connaissances à des peintures de cette époque, il explique dans telle ou telle peinture l'usage de l'un ou l'autre colifichet. En particulier, il reconstitue le « restello » ou « râtelier de toilette » pour lequel furent exécutées les petites peintures allégoriques de Jean Bellin, aujourd'hui à l'Académie de Venise. Voilà d'excellente érudition et les recherches d'archives de M. Ludwig n'auront pas été vaines. C'est la méthode suivie dans le *Jahrbuch* des collections prussiennes, et il serait à souhaiter qu'elle fût aussi pratiquée dans les *Archives de l'art français*.

Mais, en histoire de l'art, les meilleurs documents sont d'abord

1. *Italienische Forschungen*, herausgegeben vom Kunsthistorischen Institut in Florenz, 1^{er} vol. Berlin, Bruno Cassirer, 1906, in-4°, 387 p.

les œuvres, et le *Répertoire de peintures* publié par M. S. REINACH¹ peut rendre à lui seul plus de services qu'une grosse bibliothèque. L'auteur, récemment converti à l'art moderne, a déjà publié un charmant livre de vulgarisation, *Apollo*, et deux gros livres d'images, sans que l'antiquité et la préhistoire aient eu à souffrir d'un ralentissement de son activité. Ce répertoire contient déjà 2,244 images gravées. Sans doute ces gravures ne donnent pas l'équivalent d'une bonne photographie; mais elles sont précises, élégantes, fidèles. Or, le but n'est pas de présenter des reproductions luxueuses, mais un répertoire le moins incomplet, le plus méthodique possible. A cet égard, l'ouvrage donne entière satisfaction. Une série de tables se suivent, si bien faites, que l'on peut trouver instantanément un tableau avec les données les plus insuffisantes, le nom du peintre, ou celui du musée, ou simplement le sujet de la composition; impossible de se perdre. A chaque tableau sont joints quelques renseignements précis et même une petite bibliographie. On regrette seulement que les dates manquent trop souvent, mais c'est là reproche de paresseux. De tels livres donnent la douce habitude d'être si bien servi qu'on devient exigeant au delà de toute mesure.

Une autre manière d'être utile est celle de M. S. LAMI², dans le monument qu'il élève à la sculpture française. Son dictionnaire sur les sculpteurs français du XVII^e siècle, qui fait suite à deux volumes sur la sculpture antérieure, est une de ces œuvres qu'il faut louer sans restriction pour la somme de travail qu'elles représentent, pour les services qu'elles peuvent rendre, et pour le désintéressement que suppose une telle érudition ainsi offerte à tous. L'auteur laboure et sème pour que d'autres moissonnent. Une liste des sculpteurs du XVII^e siècle; à chaque nom la biographie, les œuvres, une bibliographie, le tout aussi complet que le permettent les documents: tel est le contenu de ce livre. Des ouvrages de ce genre, s'il y en avait beaucoup, éviteraient aux historiens de l'art bien des dérangements.

Voici justement qu'en Allemagne MM. Ulrich THIEME et Felix BECKER³ entreprennent une colossale publication, encyclopédie des arts plastiques dans tous les pays. Plus de 300 érudits de toutes nations y collaboreront; plus de 450,000 artistes y seront étudiés, et

1. S. Reinach, *Répertoire de peintures du moyen âge et de la Renaissance*. Paris, Leroux, 1905-1907. 2 vol. in-8°, 710 et 813 p.

2. Stanislas Lami, *Dictionnaire des sculpteurs de l'École française sous le règne de Louis XIV*. Paris, Champion, 1906. In-8°, 504 p.

3. Ulrich Thieme et Felix Becker, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart*. T. I (Aa-Antonio de Miraguel). Leipzig, 1907. In-4°, 600 p.

le premier volume qui vient de paraître montre avec quelle rigueur et quelle précision les notices seront rédigées. Il serait évidemment à souhaiter qu'une histoire générale de l'art ne se présentât pas sous l'aspect d'un dictionnaire de biographies. Mais la masse des faits est encore si peu organisée et dépasse tellement ce que l'esprit le plus synthétique peut dominer que le meilleur plan d'exposition est encore pour longtemps un classement alphabétique.

Pourtant, il y a parfois quelques essais de synthèse. M. WOERMANN¹ en de gros livres, très denses, fait entrer l'histoire de l'art de tous les temps et de tous les pays; deux volumes ont paru, qui traitent de l'antiquité et du moyen âge jusqu'à la fin du xv^e siècle. Il y a plus d'une manière de concevoir un bon manuel; celle de M. Woermann est d'un historien très érudit et très méthodique. Son travail condense une multitude de faits et d'idées que l'on ne trouve habituellement que dans les monographies particulières; son livre est trop dense pour être un livre de lecture, mais il est remarquable combien l'auteur a su mettre de clarté dans l'organisation de tant de faits; or, il n'est pas facile de trouver des divisions méthodiques, surtout quand la division par époques doit se combiner à celle par régions. L'auteur a placé ses coupures aux bons endroits et ainsi cette masse ne ressemble en rien à une compilation; les faits parfaitement classés sont comme des soldats sous les ordres d'un bon chef sur le champ de manœuvre, bien alignés par files et par rangs. Et ce classement si net ne fait jamais violence à la réalité; c'est la marque des bons livres qu'ils donnent ainsi, d'une réalité inorganique, une image ressemblante et pourtant intelligible.

A tout instant, pour l'explication des œuvres, les historiens font intervenir les caractères de race. On peut aller plus loin, et avec l'histoire de l'art écrire un chapitre d'anthropologie. M. WOLTMANN annexait récemment la civilisation italienne au profit du génie germanique; en 450 pages il a fait subir le même sort à la littérature et à l'art français². La méthode est simple et d'un emploi aisé : 1° partager l'Europe en une race germanique, grande et blonde, et une race méditerranéenne, petite et brune; montrer ensuite que les hommes de génie furent en France grands et blonds; 2° par d'ingénieuses étymologies, former les noms français illustres avec des racines germaniques, par exemple Poquelin avec Böcklin. Muni de ces instruments de précision, M. Woltmann se promène à travers l'histoire de France et ne trouve point d'homme de talent qui n'ait eu les cheveux blonds

1. Karl Woermann, *Geschichte des Kunst aller Zeiten und Völker*. Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, 1905. 2 vol. in-8°, 666 et 718 p.

2. Ludwig Woltmann, *Die Germanen in Frankreich*. Iena, 1907. In-8°, 150 p.

et les yeux bleus. Il eut quelques doutes un instant pour Voltaire et Napoléon. Mais Napoléon est germanifié comme les autres; si l'on peut douter un instant, c'est qu'il fut un Germain mal venu, un avorton de Germain. Comme dans le livre sur l'Italie, il manque ici un chapitre: celui où l'auteur expliquerait pourquoi ces Germains se sont acharnés à montrer leur génie surtout hors de la Germanie. Ils ont fait la Renaissance à Florence et à Rome, inventé le style gothique, le style Louis XIV et Louis XV en France..., etc. Mais ce sont là accidents géographiques. C'est ainsi que « si la Garonne avait voulu »..., mais de ce qu'elle n'a pas voulu faut-il conclure que le monde ne soit pas à elle? Ainsi M. Woltmann restitue à la race germanique le patrimoine indûment occupé par d'autres races. Son livre est généreux; mais devant cette anthropologie à la Picrochole, tout historien doit jurer de ne plus jamais expliquer les œuvres d'art par des caractères ethniques.

Il y aurait bien à dire sur les funestes effets que produit le mirage des sciences exactes sur de très bons esprits qui veulent à tout prix apporter dans l'étude littéraire ou artistique cette rigueur qu'ils admirent dans les sciences concrètes. Il en est plus d'un qui, en compilant ses documents et en dressant ses catalogues, oublie la raison même de ses recherches, qui est d'expliquer et de comprendre l'œuvre d'art. Et voici que l'on applique maintenant à certaines statues la mensuration pratiquée par M. Bertillon sur ses clients. On attend du compas et du mètre une connaissance nouvelle des figures de Chartres ou d'Amiens. Cette connaissance s'enrichira encore le jour où on connaîtra leur poids, leur volume et par suite leur densité. Et tout ceci se fera sans doute, car Flaubert n'a point tué Bouvard, non plus que Pécuchet.

MOYEN AGE. — Signalons d'abord que M. BRUTAILS¹, un de nos médiévistes les plus avertis, un de ceux qui apportent le plus de perspicacité dans l'archéologie du moyen âge, vient de condenser en un livre succinct, concret, une science tout à fait au point.

Sur les origines de l'art roman a paru un ouvrage très important de M. G.-T. RIVOIRA². La thèse de l'auteur est qu'il faut chercher dans les monuments lombards l'origine de l'architecture romane et que cette architecture ne fait que continuer les procédés de construction des Romains. C'est éliminer l'élément byzantin. Dans le deuxième volume qui vient de paraître, l'auteur suit en dehors

1. Brutails, *Précis d'archéologie du moyen âge*. Paris, Picard, 1908. In-8°, 281 p.

2. Rivoira, *Le Origini della architettura lombarda e delle sue principali derivazioni nei paesi d'oltr' Alpe*. T. II. Roma, Loescher, 1906. In-4°, 699 p.

d'Italie et spécialement en France le développement de cette architecture lombarde; il attribue une grande importance au voyage en France d'un abbé italien, Guillaume de Volpiano, qui, à Dijon d'abord, mais surtout en Normandie, aurait importé les principes de l'art roman. M. Rivoira trouve aussi en Italie la première voûte construite sur croisée d'ogive. Ce qui fait hésiter à accepter les conclusions d'un ouvrage aussi savant, c'est cette simple remarque que, ni la voûte romane, ni la voûte gothique ne semblent vraiment avoir choisi l'Italie comme terre d'élection. Si elle a inventé les principes de ces deux styles, l'Italie ne les a pourtant employés qu'exceptionnellement et à regret. Ses églises romanes n'ont point en général le caractère spécifique du style roman, la voûte, et ses grandes églises gothiques sont postérieures aux cathédrales septentrionales et ont été construites souvent par des architectes transalpins.

Dans le tome II de l'*Histoire de l'art*¹ publiée sous la direction de M. André MICHEL, les auteurs traitent de l'architecture et de la sculpture gothiques. Comme pour le précédent volume sur l'art roman, c'est M. ENLART qui étudie l'architecture et M. A. MICHEL la sculpture. M. Enlart connaît admirablement son sujet et l'expose en homme averti, que la vue des cathédrales n'étonne plus. Moins de trente pages lui ont suffi pour les cathédrales gothiques de France, un peu moins que M. Kœchlin n'en a consacré aux ivoires, et à peu près trois fois moins qu'il n'en a fallu à M. Haseloff pour les miniatures. En ces quelques pages, l'auteur explique l'économie d'une cathédrale du XIII^e siècle et classe celles de France en plusieurs écoles provinciales. Rien de plus net; et s'il ne s'agissait que de bâtisses sans intérêt, cette étude, en somme, ne laisserait rien à désirer. L'auteur expédie en une page les châteaux forts et termine en disant : « Il faut citer aussi parmi les plus beaux types d'architecture militaire les remparts de Carcassonne et d'Aigues-Mortes. » Peut-être, au contraire, eût-il mieux valu ne pas les citer; le lecteur n'aurait pas vu aussi évidemment qu'on ne les étudiait pas.

M. A. MICHEL, sur la sculpture du XIII^e siècle, a donné un chapitre tout à fait digne de cet admirable sujet. Après une courte étude iconographique, il expose nettement le problème obscur des origines. Où et quand a-t-on commencé à sculpter de ces figures qui ne sont plus des transcriptions de vieilles miniatures? Est-ce au Mans, à Chartres, à Saint-Denis? Il serait merveilleux que ce fût à Saint-Denis, en cette église où l'on employa pour la première fois avec ampleur la voûte gothique, dans la vieille abbaye monastique et royale où se combinent les deux caractères religieux et français qui

1. A. Michel, *Histoire de l'art*. T. II. Paris, Colin, 1905-1906. 2 vol. in-4^e, 1010 p.

ont contribué à la formation de notre art. Mais très vite vient l'œuvre de Chartres (1145-1160). « C'est là que le style nouveau se manifeste avec le plus de puissance ». Dès lors les œuvres montrent une exécution de plus en plus souple, et c'est « comme une prise de possession paisible de la vie ». Mais, les dates faisant défaut, l'exposé suit un ordre iconographique, et l'auteur, en étudiant successivement les principaux motifs de la sculpture gothique, trouve occasion d'en caractériser, d'une manière fort heureuse, les œuvres principales. Entre temps, il discerne des manières régionales : écoles de Champagne, d'Ile-de-France ou de Bourgogne. Enfin, quelques tombeaux du ^{xiii}^e siècle favorisent déjà une statuare iconique et annoncent l'inspiration naturaliste qui va, au siècle suivant, transformer la sculpture. Il est bien inutile d'ajouter que ce chapitre, écrit avec beaucoup d'élégance, est d'une lecture fort attachante, la profonde connaissance qu'il a de toutes ces œuvres n'a point blasé l'auteur sur leur beauté. Une petite lacune pourtant ; la sculpture ornementale n'est point étudiée ; rien sur cette faune et cette flore si riche aux voussures et aux chapiteaux, et dont l'apparition, après les décorations romanes, est pourtant bien significative aussi de l'inspiration gothique.

L'iconographie du moyen âge s'est enrichie d'une étude de M^{lle} Louise PILLION sur les sculptures des portails nord et sud de la cathédrale de Rouen¹ ; on sait quelle abondance de bas-reliefs décore les soubassements des portails de la Calende et des Libraires. M^{lle} Louise Pillion, auprès des motifs de la Calende, place le texte de la Bible ou des Actes des apôtres qui s'y rapporte ; et pour les monstres du portail des Libraires, elle fournit, à défaut d'explications impossibles, d'ingénieux commentaires. Par ce travail, M^{lle} Louise Pillion s'est conquis une place des plus honorables parmi les médiévistes professionnels ; elle n'a point cherché le succès par les mérites séduisants que l'on attend habituellement d'une plume féminine ; elle a la science abondante, le style sérieux et même autoritaire d'un vétéran de l'érudition.

Un des chapitres les plus neufs du tome II de l'*Histoire de l'art* est celui que M. BERTAUX a consacré à la sculpture espagnole, qu'il suit depuis ses origines jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle. L'auteur, qui a vu sur place et photographié les œuvres qu'il décrit, fait entre la sculpture romane espagnole et les œuvres d'Aquitaine, de Provence, de Saintonge ou de Bourgogne quantité de rapprochements qui tendent à montrer dans cet art un prolongement de l'art français

1. Louise Pillion, *les Portails latéraux de la cathédrale de Rouen*. Paris, Picard, 1907. In-8°, 250 p.

vers Saint-Jacques de Compostelle. Les quelques documents invoqués, aussi bien que les illustrations prouvent la vraisemblance de cette thèse. A mesure que l'on connaît mieux l'Europe du moyen âge, on voit s'élargir la place que tenaient alors l'art et la littérature de France. Dans le volume suivant, M. Bertaux, en un chapitre important, expose la question des origines de la sculpture pisane; les textes semblent, jusqu'à nouvel ordre, décider en faveur de l'origine apulienne de Nicolas de Pise.

La deuxième partie du tome II étudie le *xiv^e* siècle, et un des chapitres les plus attendus était celui de M. PÉRATÉ sur la peinture italienne. L'année 1907 aura vu paraître presque simultanément trois études importantes sur la peinture italienne au *xiv^e* siècle, le livre de M. BAYET sur Giotto¹, les chapitres de M. Pératé et le VII^e tome de M. VENTURI². Ce problème des origines de la peinture moderne est une des questions passionnantes de l'histoire de l'art. Comment, des miniatures du *xiv^e* siècle, est-on passé à la peinture des Van Eyck? Comment, un siècle avant, en Italie, les vieilles décorations byzantines se sont-elles animées pour devenir les fresques de Giotto et de son école? La question de Giotto et celle des Van Eyck se trouvent à l'entrée de l'art moderne. Pour la peinture italienne au *xiv^e* siècle, une tradition bien antérieure à Vasari attribuait à Cimabué l'honneur d'avoir rompu avec les habitudes byzantines et formé Giotto. Mais Cimabué a beaucoup souffert des recherches de la critique. La fameuse madone de Santa Maria Novella lui a été retirée à peu près définitivement pour être rendue au Siennois Duccio. Les quelques peintures d'Assise qui lui restent ne permettent guère de lui conserver le titre de révolutionnaire et d'initiateur. Est-ce donc que l'art de Giotto n'a été préparé par aucune œuvre antérieure? Au contraire. Si la personnalité de Cimabué a été fort diminuée, d'autres ont été mieux mises en lumière, comme celle de ce Cavallini dont on vient de découvrir à Rome une fresque importante. D'autre part, le rôle de l'école siennoise primitive paraît avoir été beaucoup plus actif qu'il ne semblait dans les chroniques de Vasari. La puissante personnalité de Giotto n'en domine pas moins le *xiv^e* siècle entier. Mais bien des points restent obscurs qui ne seront sans doute jamais éclaircis. Ainsi, sa formation est encore à expliquer, et pour une de ses œuvres (les décorations de l'église d'Assise) l'attribution manque encore de preuve, et peut-être pour cause. Car cette œuvre autorise bien quelques doutes, si on la compare aux fresques de Padoue, qui ont de meilleurs certificats. C'est donc

1. Ch. Bayet, *Giotto*. Paris, Plon, 1907. In-8°, 172 p. (*Les maîtres de l'art*).

2. A. Venturi, *Storia dell' arte italiana*. T. V. Milano, Hoepli, 1906. In-4°.

surtout sur ces fresques d'Assise que portent les débats entre archéologues. M. Bayet et M. Pératé maintiennent à Giotto les fresques de l'église d'Assise, tout en admettant que, sous le nom de Giotto, il n'y a pas seulement un artiste, mais toute une équipe. M. Venturi tend, au contraire, à diminuer la part de Giotto, particulièrement pour la décoration de l'église inférieure, les allégories sur saint François, et il essaie de faire la part de chacun des collaborateurs dont il croit retrouver la main : « le maître au visage oblong, le maître à la couleur noirâtre ». Une telle entreprise demande une grande ingéniosité, et M. Venturi n'en manque pas ; mais les risques d'erreurs sont tels et si chimérique l'espoir d'une certitude, qu'en des études de ce genre, les thèses les mieux présentées ne peuvent apporter de certitude. Le livre de M. Bayet est d'une merveilleuse clarté, de cette clarté si difficile et si nécessaire dans les questions où tout est obscur ; il n'est pas possible d'allier plus de lucidité dans l'exposition à une tendresse plus fervente pour l'œuvre étudiée ; et de mieux concilier deux mérites généralement ennemis : une intelligence claire et une chaude sensibilité. Les chapitres de M. Pératé sont, à leur habitude, parmi les plus élégants de l'*Histoire de l'art* ; les peintres de Sienne, pour lesquels l'auteur montre une grande tendresse, sont spécialement caractérisés avec bonheur. Parmi les Giottesques, on regrette seulement qu'une place n'ait pas été réservée à Altichieri et à Avanzi de Padoue, leurs décorations étant parmi les plus belles et les mieux conservées du XIV^e siècle.

LA PEINTURE SEPTENTRIONALE AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES. — Les miniaturistes, en dehors des chapitres si denses de M. HASELOFF, dans l'*Histoire de l'art* d'André Michel, ont été l'objet de deux ouvrages importants : celui de M. Henri MARTIN¹ et celui de M. Georg Graf VITZTHUM². Le premier a réuni plusieurs articles sur les enluminures des XIV^e et XV^e siècles. L'un de ces chapitres reconstitue ingénieusement, grâce aux traces d'esquisses observées en marge des manuscrits, la manière dont le travail était organisé dans les ateliers d'enlumineurs. D'autres études sur quelques points particuliers permettent de tracer quelques sentiers à travers cette forêt presque vierge qu'est encore la miniature française. La méthode de M. Vitzthum est tout autre. Son livre n'étudie qu'une période déterminée pour l'explorer méthodiquement et suit par le détail l'évolution de l'enluminure parisienne depuis la mort de Saint Louis jusqu'à l'avènement des Valois. Les analyses de l'auteur tendent à prouver que la miniature pari-

1. H. Martin, *les Miniaturistes français*. Paris, Leclerc, 1906. In-8°, 246 p.

2. Georg-Graf Vitzthum, *Die Pariser Miniaturmalerei*. Leipzig, Quelle et Meyer, 1907. In-8°, 244 p.

sienne doit beaucoup aux enlumineurs anglais. Rappelons enfin d'un mot que M. G. COHEN¹ a eu l'occasion de reprendre et d'enrichir de quelques remarques la thèse de M. Mâle sur la transformation de l'iconographie chrétienne au xv^e siècle par les représentations dramatiques.

C'est surtout en Allemagne que l'on a continué à explorer les mystères de la peinture néerlandaise au xv^e siècle. Dans ce siècle et cette région flamande, dont les chefs-d'œuvre furent si nombreux, rien n'est encore parfaitement clair; on a conservé des tableaux et des noms, et le travail des historiens consiste surtout à donner à chacun les œuvres qui lui reviennent. Dénombrement et classification se poursuivent peu à peu avec bien des hésitations, des doutes, des maneiements et remaniements. Naguère on avait jugé économique de réunir en une même personne un Roger de Bruges et un Roger de Bruxelles que Karel Van Mander, dans son « livre des peintres », étudie séparément : ce fut Rogier Van der Weyden ou de la Pasture. Et voici que M. HASSE² a tenté de diviser de nouveau cet artiste en deux personnes dont l'une viendrait bien à propos pour endosser l'œuvre du « mystérieux maître de Flémalle » actuellement vacante. Mais l'unité de Rogier Van der Weyden est maintenue par MM. Voermann ainsi que par M. Karl Voll. Il est vrai que, en revanche, M. Karl Voll découvre dans l'œuvre de Thierrri Bouts des mains différentes. Il ne se contente pas de distinguer l'un de l'autre le père et le fils, Thierrri et Albert, il enlève au père ses tableautins les plus brillants et en particulier celui de la Pinacothèque de Munich, une Adoration des mages, appelée autrefois la Perle de Brabant. Et voici désormais un « Maître de la Perle de Brabant ». Ce prélèvement sur Thierrri Bouts est fondé sur des considérations techniques dans le détail desquelles il est difficile d'entrer ici, mais qui, il faut l'avouer, ne laissent pas de paraître acceptables.

Néanmoins, on ne peut se défendre de quelque inquiétude devant le succès croissant de ces évocations de revenants sans nom dont on ne saura jamais s'ils sont réels ou imaginaires. La méthode n'est pas absurde; mais elle a l'inconvénient de favoriser ce perpétuel déplacement des œuvres; dans les livres comme dans les musées dernier cri, les tableaux ne tiennent plus en place. Et ils ne sont définitivement casés que si un document vient les fixer; mais ces documents sont rares, et lorsqu'il en apparaît qui imposent

1. G. Cohen, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*. Paris, Champion, 1906. In-8°, 304 p.

2. Hasse, *Roger van Brugge, der Meister von Flémalle*. Strasbourg, 1905. In-8°; *Roger van der Weyden und Roger van Brugge*. Ibid. In-8°.

un nom d'auteur, il semble que ce ne soit que pour montrer l'inanité des hypothèses antérieures. En attendant, ces maîtres de X ou de Y, une fois mis au monde par tel ou tel historien, deviennent terriblement envahissants; il faut les pourvoir et déposséder les anciens occupants; et comme il n'y a jamais beaucoup d'œuvres qui semblent être évidemment d'un même artiste, le nombre des maîtres anonymes tend à égaler celui des peintures. Il le dépassera peut-être, car sur un même panneau rien n'est facile comme de distinguer le travail de plusieurs mains. M. DE MÉLY¹, dans le triptyque de Beaune attribué généralement à Rogier Van der Weyden, voit une œuvre collective à laquelle presque tous les maîtres flamands connus auraient collaboré. Encore une fois, de telles hypothèses sont loin d'être inacceptables, mais elles ont l'inconvénient d'être trop commodes, le plus souvent invérifiables et par suite de faire illusion sur leur caractère provisoire. Rien n'est aisé comme de lancer un nouveau « maître », alors qu'il est ensuite à peu près impossible de l'éliminer; car le contester, lui retirer tel ou tel tableau, c'est encore parler de lui et grossir son dossier. Or, en histoire comme en administration, l'importance des affaires se mesure plus ou moins à la grosseur des dossiers.

Parmi ces maîtres anonymes, celui qui paraît le mieux posséder une personnalité réelle est le mystérieux « maître de Flémalle » ou « maître de Mérode », auquel la récente exposition de la Toison d'or a donné une nouvelle actualité. A ce propos, beaucoup de dissertations ont vu le jour, sans éclaircir le mystère, et ceux qui ne se résignent pas à l'état d'ignorance peuvent, jusqu'à nouvel ordre, unir ce peintre sans nom à ce nom sans œuvre qu'est Jacques Daret, un artiste dont nous savons comment il s'appelait et qui fut à Tournai camarade d'atelier de Rogier Van der Weyden.

Enfin, parmi les ouvrages d'ensemble sur cette peinture néerlandaise, il convient de citer le travail de M. H. FLÖRKE². L'auteur ne considère point la peinture en elle-même, mais dans les conditions matérielles d'existence où elle s'est développée du xv^e au xviii^e siècle au Pays-Bas. Comment se vendaient les œuvres, dans quelles villes? Quels étaient les « débouchés », les marchés, les foires? Qu'étaient les marchands? Comment était constitué un atelier? Quels étaient les rapports du maître à l'apprenti? Comment se formaient les collections? etc... Telles sont les questions auxquelles, par des documents, répond ce petit livre. Excellente méthode que de considérer dans sa

1. *Gazette des beaux-arts*, 1906.

2. H. Flörke, *Studien zur niederländischen Kunst und Kulturgeschichte*. München et Leipzig, 1905. In-8°.

vie matérielle l'existence de la peinture. Bien souvent les caractères artistiques s'expliquent par l'usage qu'on attend de l'art. Ce n'est pas seulement l'architecture qui tient à une certaine forme de la société. Les peintres ne peignent pas de la même manière selon qu'ils travaillent pour des princes ou des bourgeois, pour des églises ou des salles à manger.

Des travaux récents sur l'histoire de la peinture néerlandaise, le plus important est sans doute celui de M. Karl Voll¹; livre dense, pleins de faits et d'idées, où se trouvent caractérisées chacune de ces personnalités parfois bien imprécises de la peinture flamande. L'auteur donne une idée nette de leur style; cette idée peut être sujette à revision, mais c'est déjà un progrès d'avoir tenté de définir la manière de tous ces peintres autrement que par l'énumération des sujets qu'ils ont traités. M. Voll a, d'ailleurs, en sa méthode d'analyse technique une grande confiance; il a l'audace tranquille, ne se laisse pas influencer par les attributions les plus traditionnelles. Ainsi il lui paraît que Memlinc n'a pas touché à la chaise de sainte Ursule et que l'homme à l'œillet, le portrait le plus fameux de Jean Van Eyck, n'est pas de cet artiste, mais un travail « archaisant » de la fin du xv^e siècle. Il est bien permis d'avoir dans l'analyse de M. Karl Voll moins de confiance que lui-même, mais on ne peut jamais reprocher à ses remarques d'être superficielles.

En France, sur cette période, il n'a guère paru d'autre ouvrage que celui de M. Hymans² sur les Van Eyck : un clair résumé des nombreuses questions soulevées par les tableaux des Van Eyck ou attribués aux Van Eyck. L'auteur conserve les attributions traditionnelles et, dans le grand problème sur l'importance relative des deux frères, tient pour Jean, le cadet, contre Hubert, l'ainé, comme M. Karl Voll et Fierens-Gevaert. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher est d'avoir donné seulement un livre clair et instructif et de ne pas faire sentir au lecteur l'impression de miracle que dut produire, à son apparition, cette peinture extraordinaire. Or, en histoire de l'art, ne pas montrer la valeur des œuvres, n'est-ce pas une erreur plus grave que des inexactitudes matérielles ou des oublis?

M. J. Helbig³ a entrepris une étude détaillée des monuments artistiques conservés dans la vallée inférieure de la Meuse. L'unité

1. Karl Voll, *Die altniederländische Malerei von Jan Van Eyck bis Memling*. Leipzig, 1906. In-8°.

2. Hymans, *les Van Eyck*. Paris, Laurens [1907]. In-8°, 127 p. (coll. des Grands artistes).

3. J. Helbig, *l'Art mosan depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*. T. I : *Des origines à la fin du XV^e siècle*. Bruxelles, Van Oest, 1906. In-4°, 147 p.

de son travail est toute géographique; c'est une région, non une période d'histoire ni un genre d'art particulier. Or, la région mosane est d'une grande richesse. Elle fut au centre de la renaissance carolingienne et éclairée par le rayonnement d'Aix-la-Chapelle; elle suivit le cours européen de l'évolution romane et gothique avec une originalité particulière dans le travail du métal et de l'émail. Au ^{xv}^e siècle enfin, c'est de là que partent les frères de Limbourg et les Van Eyck, les initiateurs de la peinture moderne, puis Patenier, un des plus délicats paysagistes de cette première école néerlandaise. A des ouvrages de ce genre qui, nécessairement, ressemblent un peu à un inventaire des richesses d'art, on doit demander seulement que la matière soit riche, le texte savant et les illustrations belles. Le livre de M. Helbig possède tous ces mérites. M. L. MAETERLINCK¹ a étudié l'esprit satirique des Flamands dans la sculpture et la peinture. Il est, en effet, très remarquable que ces régions, à toute époque, ont aimé la caricature; les artistes ont mis dans les marges des manuscrits, comme dans les sculptures des cathédrales, quantité de figures grotesques; sans doute ces régions n'ont pas eu le privilège de cette verve plaisante, mais il semble bien qu'elle s'est exercée chez eux plus copieusement qu'ailleurs. Le livre, bourré d'exemples, c'est-à-dire d'illustrations, est comme un répertoire des meilleures saillies de l'humeur flamande. Les chapitres les plus intéressants sont ceux consacrés à Jérôme Bosch et Breughel le Vieux, dont l'inspiration est tout entière faite de cette verve débridée, joviale ou tragique. Après eux, celle-ci se retrouve, affinée et diminuée, chez Téniers le jeune; elle anime parfois les robustes figures de Jordaens, et, dans la langue épique de Rubens, il est plus d'une expression empruntée à ce patois local. Un pareil sujet est passionnant et la manière de M. L. Maeterlinck, qui consiste à donner beaucoup de détails, n'en a point amoindri l'intérêt.

Jérôme Bosch, enfin, a fait l'objet d'une thèse dans laquelle M. Maurice GOSSART² étudie avec méthode et agrément son œuvre et le milieu où il s'est développé.

A cette peinture flamande se rattachent les peintres français qui n'ont point donné lieu à des études importantes. Au contraire, la colonisation de l'Espagne par l'art flamand vient d'être étudiée. L'ouvrage de M. SANPERE Y MIQUEL³ apporte quantité de

1. L. Maeterlinck, *le Genre satirique dans la peinture flamande*. 2^e éd. Bruxelles, Van Oest, 1907. In-4°, 386 p.

2. M. Gossart, *Jérôme Bosch. Le « faiseur de Dyables »*. Lille, 1907. In-8°, 321 p.

3. S. Sanpere y Miquel, *Los Cuatrocentistas Catalanes*. Barcelona, 1906. 2 vol. in-8°.

documents instructifs. De plus, quelques articles sur les peintres espagnols du xv^e siècle ont été publiés dans la *Revue de l'art ancien et moderne* et la *Gazette des beaux-arts* durant l'année 1907 par M. Émile BERTAUX. Cet auteur n'aime pas les pays baltus. Il a naguère exploré le sud de l'Italie. Il parcourt maintenant l'Espagne avec le même courage et la même curiosité. Il n'en rapporte, sans doute, point de chefs-d'œuvre, mais les photographies et les documents qu'il a exposés permettent d'étoffer un peu plus un chapitre de l'histoire de l'art qui, jusqu'à ce jour, était bien vide. Ces découvertes seront d'ailleurs immédiatement acceptées, car elles donnent une force nouvelle à la thèse courante d'après laquelle les peintres espagnols du xv^e siècle furent imitateurs et copistes des flamands avant de se mettre, avec toute l'Europe, à l'école de l'Italie.

A propos d'une récente exposition, il y a eu beaucoup d'articles sur les peintres et dessinateurs français du xvi^e siècle. Sur cette même époque, un petit livre d'une lecture charmante, de M. Auguste GERMAIN¹, expose avec méthode le peu que nous savons des Clouet; ils étaient deux, le père, Jean, et le fils, François. Jean était étranger, sans doute du nord; peintre de Louis XII, puis de François I^{er}, il travaillait à Tours, allait de-ci de-là faire ses crayons d'après nature et, rentré chez lui, les transposait en peinture; les œuvres certaines de cet artiste sont rares; mais M. Germain, qui lui veut du bien, espère que quelques soi-disant Holbein lui feront retour. Du fils, né à Tours, et peintre de François I^{er}, Henri II et François II, on ne connaît guère mieux l'œuvre; ainsi le Louvre ne possède que deux ou trois peintures certaines: François de Guise, Charles IX et Élisabeth d'Autriche. En revanche, la Bibliothèque nationale conserve quantité de dessins qui ont été exposés en 1907 et étudiés à cette occasion dans la plupart des revues. Biographie, dénombrement de l'œuvre, appréciations, tout dans le livre de M. Germain est net, exprimé en termes justes, parfois pittoresques; ce petit livre est d'un style délicat, dont le dessin précis et la couleur atténuée rendent joliment les meilleures qualités du modèle: on y trouve même quelques travers propres à cette époque qui entendit l'écolier limousin, lequel, ainsi que M. A. Germain, disait, entre autres gentillesses, lugdunien pour lyonnais.

RENAISSANCE ITALIENNE ET TEMPS MODERNES. — Bien qu'étudié depuis beaucoup plus longtemps que l'art flamand, l'art italien de la Renaissance laisse bien des incertitudes encore. De nombreuses monographies, en Italie, en Angleterre, en Allemagne et en France poursuivent éternellement le travail de Pénélope d'identification. Les théories qui

1. Aug. Germain, *les Clouet*. Paris, Laurens [1907]. In-8°, 127 p. (coll. des *Grands artistes*).

semblent le mieux établies ne sont pas à l'abri des controverses. Les théories traditionnelles étant fondées sur le témoignage de Vasari, pour beaucoup, le mépris de Vasari est le commencement de la sagesse, et sa réfutation le prolégomène nécessaire à toute recherche. On va jusqu'à dire que nous attacherions moins d'importance au rôle artistique de Florence si l'auteur des « Vies » ne nous avait pas habitués à l'admiration des hommes et des choses de cette ville. C'est attribuer beaucoup d'influence à un tel livre. Lorsque Vasari a composé son ouvrage, l'hégémonie florentine était depuis longtemps incontestée en Italie; si Vasari a quelque peu négligé la Sienne du ^{xiv}^e siècle, la prépondérance artistique de Florence au ^{xv}^e siècle ne saurait être contestée. L'antipathie que peuvent inspirer certains précurseurs florentins ne peut nous faire méconnaître leur rôle d'initiateurs.

Dans ce problème général, prenons un cas particulier, le cas Verrocchio. Son œuvre est située excellemment, comme en un point d'observation, pour étudier l'art florentin. Dans son atelier se sont formés des artistes de premier ordre, aux tableaux mal identifiés. Il est bien placé pour bénéficier des peintures qui flottent encore incertaines entre Botticelli, Lorenzo di Credi et même Léonard. On peut, au contraire, si on ne l'aime pas, lui retirer à peu près toutes ses œuvres, et, suivant son humeur, le faire très riche ou très pauvre. M^{lle} Maud CRUTTWELL¹ et M. Marcel REYMOND² ont l'un et l'autre exalté cet artiste; M. T. DE WYZEWA³, au contraire, voit en Verrocchio un pauvre artiste, praticien sec, prosaïque, qui sut tirer parti du travail de ses bons élèves, et comme les deux admirateurs de Verrocchio le sont pour des raisons différentes, il s'amuse à les renvoyer dos à dos. Ce qui rend fort piquant ce jeu, c'est qu'il est de M. de Wyzewa, c'est-à-dire d'un esprit infiniment élégant et assez souple pour faire servir à un même plaidoyer des propositions contradictoires. M. de Wyzewa a eu l'amabilité de recueillir en un volume différents articles. Il aime beaucoup les peintres, et il n'y a pas de critique qui sache aussi bien que lui les faire aimer. Il ne manque jamais de signaler dans la *Revue des deux-mondes* ce qui leur arrive d'heureux, un bon livre par exemple. Il les aime surtout quand ils sont « poètes » ou « musiciens » dans leurs peintures, mais comme ce critique est aussi très capable d'excellents ouvrages sur les poètes

1. Maud Cruttwell, *Verrocchio*. London, 1905. In-8°.

2. M. Reymond, *Verrocchio*. Paris, 1907. In-8°, 168 p. (*Les maîtres de l'art*).

3. T. de Wyzewa, *les Maîtres italiens d'autrefois*. Paris, Perrin, 1907. In-8°, 356 p.

et les musiciens, souhaitons que, par compensation, il veuille bien les admirer surtout quand ils auront été des peintres.

Botticelli a subi la même querelle que Verrocchio. Mais il a également rencontré d'éloquents amis. Le livre de M. DIEHL¹ ne laisse rien à désirer; tout est mis au point, expliqué, au moins tout ce qui, chez un artiste, est explicable. En particulier, plus d'un rapprochement avec la poésie du temps permet de pénétrer plus avant dans l'intelligence de tableaux allégoriques. Sur ce même peintre, le livre de M. GEBHART² est le texte d'un ouvrage luxueux publié récemment avec de magnifiques reproductions. Même dépouillé de ses reproductions, le livre, avec le style de M. Gebhart, a plus qu'il ne faut pour charmer le lecteur. Il est de la meilleure manière de l'auteur qui sait si bien l'histoire et les historiettes. Elles arrivent tout naturellement sous sa plume et l'heure passe, le livre s'achève sans qu'on y ait pensé; il reste sur Botticelli, non pas tant une définition précise qu'une lumineuse évocation de la Renaissance, l'impression de fraîcheur et d'allégresse que donne un printemps fleuri. M. Gebhart écrit pour agréer plus que pour convaincre, et échappe à cette règle trop générale d'après laquelle il semble que les œuvres d'art sont faites pour amuser et les livres d'art pour ennuyer.

Sur le bienheureux Fra Angelico de Fiesole, M. Henry COCHIN³ a composé un petit chef-d'œuvre. Cette biographie de saint, qui est en même temps celle d'un peintre, est racontée avec une délicatesse, une sensibilité qui, à toutes les pages du livre, rend présente l'âme du bienheureux, avec une précision critique, des analyses concrètes qui expliquent l'œuvre. Fra Angelico peignait par piété et pourtant fut un artiste merveilleusement savant; il présente dans l'histoire de l'art une figure tout à fait exceptionnelle; il faut, pour le bien raconter, l'état d'âme d'un hagiographe et l'esprit averti d'un critique. Et comme la biographie de Fra Angelico, réduite à ce que nous savons, est un peu vide, l'auteur en remplit les lacunes avec de beaux paysages et des tableaux historiques, mais le saint artiste reste bien au centre de ces descriptions, et toutes nos impressions servent à faire revivre sa personne.

Un ouvrage considérable de MM. LUDWIG et MOLMENTI⁴ sur Vittore Carpaccio ne donne pas seulement une étude aussi précise et détaillée que possible sur ce peintre, il apporte quantité de détails histo-

1. Ch. Diehl, *Botticelli*. Paris, 1907. In-8°, 176 p. (coll. des *Maîtres de l'art*).

2. Em. Gebhart, *Botticelli*. Paris, Hachette, 1908. In-12, 240 p.

3. Henry Cochin, *le Bienheureux Fra Giovanni Angelico da Fiesole*. Paris, Lecoq, 1907. In-12, 283 p.

4. Ludwig et Molmenti, *Vittore Carpaccio*. Milano, Hoepli, 1906. In-4°, 307 p.

riques sans lesquels il serait difficile de bien comprendre l'évolution de l'art vénitien; en particulier, sur l'existence de ces *scuole* qui ont eu, au xv^e et au xvi^e siècle, tant d'influence sur le développement de la peinture. Une autre curiosité de ce gros travail est dans la découverte des sources de l'orientalisme chez Carpaccio. Ce peintre, considéré généralement comme un touriste qui a vu l'Orient et l'a copié d'après nature, se contentait de reproduire des gravures représentant Rhodes ou Jérusalem. Il ne faut sans doute pas exagérer les conséquences de ce fait; Carpaccio reste aussi « oriental » que Gentile Bellini, qui a séjourné à Constantinople, et, d'ailleurs, est-il bien nécessaire qu'un Vénitien voyage pour être orientaliste? Carpaccio a, d'autre part, connu la bonne fortune d'être raconté et décrit par M^{me} et M. ROSENTHAL¹ en un petit livre qui est un hymne à Venise; les auteurs ont adroitement détourné sur Carpaccio de jolies descriptions des palais et des canaux. Le lecteur y gagne un livre d'impressions de voyage fraîches et colorées. C'est à la réflexion seulement que l'on se demande s'il est vraiment de bonne méthode de prêter à Carpaccio et à ses contemporains les émerveillements du touriste moderne.

Il n'y a guère d'écrivain qui ait parlé avec autant de compétence et de tendresse de Milan et de l'école milanaise que M. P. GAUTHIEZ². Il tient absolument à proclamer l'originalité de cette école, celle de Luini, et traite fort durement les historiens qui voient dans cet artiste un continuateur de Vinci. L'on doit, en effet, concéder à M. Gauthiez qu'il y avait déjà des peintres à Milan avant que Vinci ne vint s'y installer. Sans doute, Luini se rattache à Foppa et à Borgognone. Mais M. Gauthiez veut démontrer davantage, et il prétend qu'entre Vinci et Luini il n'y a pas eu seulement rapport de maître à élève, mais une équivalence démontrée par la collaboration des deux peintres, Vinci composant les cartons et Luini peignant le mur. Une collaboration de ce genre était courante chez les fresquistes, chez Raphaël comme chez Giotto, et n'est point pour Luini une distinction particulière. M. Gauthiez veut aussi que Luini ne doive pas à Vinci son type de beauté féminine, mais l'ait tout simplement copié d'après les femmes milanaises. Comment, alors, n'eut-on l'idée de reproduire la beauté milanaise que du jour où l'on connut un art assez souple, assez nuancé pour en rendre la mollesse voluptueuse; le type milanais existait sans doute avant Vinci, mais, bien que la nature soit le

1. G. et L. Rosenthal, *Carpaccio*. Paris, Laurens, 1907. In-8°, 128 p. (coll. des *Grands artistes*).

2. P. Gauthiez, *Luini*. Paris, Laurens, 1907. In-8°, 127 p. (coll. des *Grands artistes*); Id., *Milan*. Paris, Laurens, 1907. In-8°, 128 p.

modèle commun à tous, ce sont les peintres qui trouvent des moyens pour l'imiter, qui, en même temps, enseignent à la bien voir. D'ailleurs, le livre de M. Gauthiez, alerte, animé, est d'une lecture fort attrayante; l'humeur combative de l'auteur n'a pas été adoucie par la mollesse de Luini. Les « pédants, cuistres » y sont magistralement bâtonnés, et ces colères seraient inexplicables si elles n'étaient habileté d'écrivain. L'entrain batailleur du critique corrige à point la douceur continue du peintre au moment où elle va paraître monotone. Dans *Milan*, les pédants sont encore fortement houspillés, ainsi que Raphaël. De la même plume incisive, de la même encre corrosive, M. Gauthiez a raconté Holbein¹. Et la manière s'applique mieux à l'art de ce dessinateur net et tranchant. Sur ce peintre graveur, il n'y a pas de livre qui laisse une impression plus précise, plus fine et qui caractérise plus heureusement ses impeccables dessins et ses portraits exacts.

M. L. GILLET² a écrit sur Raphaël un livre éloquent où il constate et regrette le déclin subi par la gloire de Raphaël depuis quelques années. Il montre que, pourtant, Raphaël résume dans son œuvre la plupart des conquêtes de la peinture italienne; ce maître a su merveilleusement profiter du travail de ses prédécesseurs. Sans s'attarder beaucoup à l'analyse des éléments de cet art composite, l'auteur a su faire ressentir le charme particulier en des pages de bravoure fort bien venues. Il a préféré exprimer les émotions produites par l'œuvre plutôt qu'analyser de près les procédés du peintre, et cette préférence s'expliquerait mieux si Raphaël avait été avant tout, comme Fra Angelico, un artiste d'inspiration; mais il nous est donné justement pour un artiste d'étude, comme un merveilleux profiteur, doué d'un surprenant génie d'assimilation. Il est vrai que l'auteur, — et c'était son droit, — semble avoir compris sa monographie comme un « éloge » de Raphaël; il y a pleinement réussi, et nulle lecture n'est mieux faite pour inspirer l'amour de cet artiste.

Sur Michel-Ange, un excellent petit ouvrage de M. Marcel REYMOND³, un des critiques français qui connaissent le mieux l'art florentin. L'auteur, possédant merveilleusement son sujet, le traite avec une grande aisance, ne s'arrêtant qu'à l'essentiel, et montre

1. P. Gauthiez, *Holbein*. Paris, Laurens, 1907. In-8°, 128 p. (coll. des *Grands artistes*).

2. Louis Gillet, *Raphaël*. Paris, Plon, 1907. In-8°, 188 p. (coll. des *Maîtres de l'art*).

3. Marcel Reymond, *Michel-Ange*. Paris, Laurens, 1907. In-8°, 127 p. (coll. des *Grands artistes*).

comment, pour le Florentin, le dessin du corps humain était l'unique moyen d'expression. M. Marcel Reymond emploie fort heureusement la méthode si sage qui consiste à expliquer les œuvres des artistes par leurs habitudes d'esprit et de main; il la méconnaît pourtant quand il trouve dans le « Jugement dernier » une sorte de malédiction contre le protestantisme. Les contemporains n'y voyaient qu'un entassement de raccourcis difficiles; jugement peut-être étroit; mais, d'autre part, trouver des relations de cause à effet entre des événements aussi différents qu'une querelle religieuse en Allemagne et une décoration peinte à Rome, sans autre raison que leur simultanéité, ne semble-t-il pas un peu aventureux?

L'art italien postérieur à Raphaël et Michel-Ange n'est point en grande faveur aujourd'hui; il faut en remercier d'autant plus M. Pierre de BOUCHAUD¹ d'avoir consacré une étude, même rapide, au sculpteur Jean de Bologne, et à la fin de la Renaissance. Car ce n'est pas tant une étude sur le sculpteur qu'un tableau de l'Italie au XVI^e siècle. Cet artiste se déplaçait beaucoup; l'auteur le suit, décrit les villes qu'il traverse, présente les princes qu'il rencontre. Jean de Bologne, comme un commère de revue, assiste à un défilé. Après cette étude un peu extérieure vient une nomenclature des autres sculpteurs du siècle; quelques mots de biographie, et, pour caractériser leur œuvre, des pages de Taine ou de Müntz qui donnent au livre l'aspect d'un recueil de morceaux choisis. Dans cet ouvrage, sans doute un peu rapide, plus d'une inadvertance s'est glissée: est-ce que vraiment Jean de Bologne a pu, en 1572, « prendre des leçons de nu devant les terres cuites de Tanagra »?

Sur Murillo, M. P. LAFOND², un des spécialistes de l'art espagnol, a publié une étude fort élégante. On y voit comment ce fils de l'Andalousie langoureuse, sans quitter l'Espagne, se trouva subir l'influence des Vénitiens et celle des Flamands et, en particulier, celle de Van Dyck. L'ouvrage est d'un fervent admirateur et fait bien comprendre la séduction de cette peinture espagnole et jésuite. Tout ce qu'on pourrait regretter, c'est d'y rencontrer plus de jugements que d'analyse; il en résulte quelque monotonie dans l'admiration. A chacune des œuvres, il semble toujours que le peintre n'a jamais fait mieux; l'auteur, par des citations de critiques divers, arrive bien à varier ses formules, mais non pas son appréciation.

Un des bons moyens pour délimiter nettement un chapitre d'histoire de l'art est de choisir « l'unité de lieu » et de prendre comme

1. P. de Bouchaud, *Jean de Bologne*. Paris, Lemerre, 1906. In-12, 344 p.

2. P. Lafond, *Murillo*. Paris, Laurens, 1907, in-8°, 126 p. (coll. des *Grands artistes*).

sujet un centre artistique, une province ou une ville. On ranime mieux ainsi dans les anciennes œuvres un peu de la vie éteinte. Ainsi pour Gênes, dont M. DE FOVILLE¹ a donné un tableau coloré, définissant le rôle de cette ville italienne qui accueillit au xv^e et au xvii^e siècle les peintres flamands et, entre temps, profita de sa puissance et de sa richesse pour compléter son site pittoresque par une merveilleuse décoration de palais de marbre. Ainsi pour le livre charmant sur Nancy, dont M. HALLAYS² évoque « en flânant » les deux époques d'art brillant, l'art Renaissance au temps des ducs et surtout la ville du bon roi Stanislas, l'ensemble le plus complet, le plus élégant d'architecture Louis XV que nous possédions. Ainsi pour Dijon, une des villes qui fournissent la matière la plus riche à l'historien. M. KLEINCLAUSZ³, qui connaît à fond l'histoire de la Bourgogne, montre comment des villes successives ont contribué à former la ville actuelle : le Dijon monastique, roman et gothique; la ville ducal du xv^e siècle avec son palais, sa chartreuse de Champmol et, tout auprès, le charmant hospice de Beaune; la ville parlementaire, ses hôtels élégants et son beau parc; enfin, le xix^e siècle, avec ses boulevards rectilignes aux carrefours encombrés de statues. De ces villes successives, c'est la ville ducal qui a vu naître les œuvres les plus belles : celles de Sluter. L'auteur les décrit et les explique en artiste, en historien, sans aveuglement de patriotisme local. Il attache en effet beaucoup plus d'importance aux circonstances historiques qu'à ce génie bourguignon dont Courajod a peut-être un peu abusé, et l'art, ainsi placé dans l'histoire, y conserve le charme de la fleur sur sa branche. Peut-être M. DE LA MAUVINIÈRE⁴ n'a-t-il pas assez rattaché ainsi l'art de Poitiers à la vie du Poitou. Il connaît et présente fort bien les monuments de cette ville; mais ces monuments mérovingiens, romans, gothiques, etc., se rattachent à une histoire particulière et donnent à cette ville une physionomie spéciale qui n'est pas celle d'autres villes, riches aussi de monuments romans et gothiques. Ce n'est pas faire le portrait d'un homme que de constater qu'il a comme beaucoup d'autres un nez et deux yeux.

Un autre moyen de passer en revue les œuvres artistiques est de suivre l'histoire d'un genre. Ici l'intérêt vient avant tout de la continuité que l'on met dans cette histoire en montrant qu'une manière générale s'impose plus ou moins aux génies particuliers et n'évolue que lentement. Ainsi vient-il de paraître deux histoires du paysage.

1. De Foville, *Gênes*. Ibid., 1907. In-8°, 152 p. (coll. des *Villes d'art*).

2. A. Hallays, *Nancy*. Ibid., 1907. In-8°, 144 p. (même coll.).

3. A. Kleinclausz, *Dijon*. Ibid., 1907. In-8°, 164 p. (même coll.).

4. La Mauvinière, *Poitiers et Angoulême*. Ibid., 1907. In-8°, 139 p. (même coll.).

Le paysage a pris dans la peinture contemporaine une place prépondérante : il a pénétré tous les genres. L'importance qu'on lui donna successivement au cours des temps peut servir à mesurer le degré de réalisme d'une école. Aussi le luxueux ouvrage de M. Émile MICHEL ¹ sur *les Maîtres du paysage* est-il une véritable histoire de la peinture où l'on étudie surtout les artistes qui ont pris plaisir à peindre l'eau, l'air, les plantes et où les maîtres de Hollande et de l'école de Fontainebleau passent au premier plan. On connaît assez le charme et l'élégance des études définitives que M. E. Michel a consacrées aux deux grands génies du nord, Rembrandt et Rubens. Ce qui donne un prix unique à son nouveau travail, c'est que l'auteur appartient lui-même à cette lignée de paysagistes passionnés chez lesquels il étudie les manières successives que l'on eut d'aimer la nature. Quand il parle de ses chers Hollandais ², ce n'est pas seulement pour les avoir admirés dans les musées et les collections, c'est pour avoir bien souvent planté son chevalet devant les mêmes sites, pour avoir « retrouvé leurs stations familières et la place même où ils s'étaient assis ». Quant aux paysagistes du XIX^e siècle, il a connu la plupart d'entre eux, il a travaillé avec eux et recueilli leurs confidences. Pour bien nous faire comprendre Corot, il n'a qu'à rappeler ses souvenirs et nous raconter la joie du paysagiste devant la nature et son attendrissement devant une belle matinée du printemps. Et, comme l'auteur a ressenti lui-même cette allégresse, il nous la fait partager sans même le vouloir. C'est à Rousseau que semble aller surtout sa tendresse; en étudiant ce peintre, il évoque sans effort le Bas-Bréau, les gorges d'Apremont et se montre, dans son livre comme dans ses tableaux, l'amoureux fervent de la forêt, de ses roches et de ses vieux chênes.

Tout autre est l'*Histoire du paysage en France* ³, une suite de conférences faites à l'École des hautes études sociales. Il n'est pas possible d'analyser ici l'œuvre de chacun des conférenciers. Le chapitre de départ, pourtant, appelle quelques réflexions et mérite d'autant plus d'être signalé qu'il est comme le testament d'historien d'Henri Bouchor. On sait avec quelle passion généreuse ce dernier s'était attaché à faire revivre les vieux maîtres français du XIV^e et du XV^e siècle. Il leur reportait, non sans raison, l'honneur d'avoir

1. Ém. Michel, *les Maîtres du paysage*. Paris, Hachette, 1906. In-4°, 544 p.

2. Signalons au passage deux livres de la collection des *Grands artistes*, l'un de M. E. Michel sur *Potter*, l'autre de M. G. Riat sur *Ruysdaël*, tous deux délicats, précis et dignes de leurs sujets.

3. *L'École d'art. Histoire du paysage en France*. Paris, Laurens, 1907. In-8°, 324 p. (préface de M. Henry Marcel).

inventé le paysage, d'avoir les premiers ouvert les yeux sur le monde, le ciel, les arbres et changé en un art d'imitation ce langage de la peinture qui n'était guère auparavant qu'une écriture figurée et symbolique. Cette innovation daterait du manuscrit *les Très riches Heures du duc de Berry* et serait due à une circonstance toute fortuite, à l'ordre donné par le duc à ses enlumineurs de peindre ses nombreux châteaux. Pareille thèse n'a tout d'abord rien que d'acceptable; quand on voit quelle est, dans l'évolution artistique, la force de l'habitude, on ne peut se garder d'accueillir favorablement toute hypothèse qui fait d'une invention le résultat, non de la volonté humaine, mais de circonstances extérieures. Pourtant, dans le cas présent, il semble bien, à voir les miniatures, que les châteaux du duc de Berry, loin d'avoir obligé les peintres à reproduire la nature avec sincérité, ne font pas corps avec le paysage qui les entoure et ne paraissent point copiés d'après nature; ils ont la fidélité de dessins d'architectes et semblent surajoutés. En revanche, il est remarquable combien le miniaturiste, qui ne caractérise point encore nettement tel ou tel site, sait à merveille montrer les différents aspects des saisons, et ne conviendrait-il pas d'expliquer pour une grande part ces paysages primitifs par la nécessité où se trouvaient les miniaturistes de représenter, dans les Livres d'Heures, la série des mois? — Ce chapitre résume encore les idées chères à M. Bouchot sur la question des Van Eyck, ces idées qu'il défendait avec une fougue de raisonnements qui font immédiatement reconnaître une page de lui. Après avoir fouillé et refouillé les documents relatifs à la peinture du commencement du xv^e siècle, M. Bouchot croyait posséder de quoi démontrer suffisamment la prépondérance des peintres français sur les peintres flamands. Pour réduire les Van Eyck, il hésitait entre deux moyens: diminuer leur importance ou les naturaliser français. Dans le chapitre en question, il s'est servi des deux tranchants de son arme; on l'y voit successivement « démolir » les peintres de l'agneau mystique et annexer ces artistes à l'école parisienne. Les chapitres suivants, chacun avec des qualités particulières, conduisent cette histoire du paysage jusqu'à nos jours.

Quand on aborde le xix^e siècle, les études se présentent de plus en plus en ordre dispersé, et il n'est pas facile de caractériser dans son ensemble le travail historique. Pourtant, voici un ouvrage général qui est un précis de l'histoire de l'art au xix^e siècle. Mais, dans l'importante publication *Musée d'art*¹, si richement illustrée par la maison Larousse, le désordre des choses n'est point toujours assez dis-

1. *Le Musée d'art*, ouvrage publié sous la direction de M. Pierre-Louis Moreau. Paris, Larousse, 1907. In-4°, 412 p.

simulé dans la composition du livre. Si chacun des chapitres sur tel artiste ou tel pays est bien fait en lui-même, — et il serait même long d'énumérer ceux qui sont excellents, — ils ne sont point solidaires les uns des autres. Le lecteur reste donc plus libre pour se faire une idée personnelle sur l'évolution générale de l'art au XIX^e siècle. Pour le lecteur français, les chapitres les plus instructifs seront sans doute ceux qui traitent de l'art étranger; mais il est plus facile de juger ceux qui sont consacrés à notre art. Après les excellentes études de MM. Saunier, Vitry, Hamel, Tourneux, Focillon sur la sculpture, peinture, architecture et gravure du commencement du siècle, c'est M. G. Geffroy qui fait le tableau de la peinture contemporaine. Nul ne semblait mieux désigné, puisque beaucoup des artistes comptés aujourd'hui parmi les meilleurs doivent une bonne part de leur gloire à sa critique éloquente. Mais, justement, M. G. Geffroy n'a-t-il pas oublié en écrivant son chapitre qu'il ne faisait plus un Salon, et que la fougue, la passion de la critique « militante » devaient faire place à la sérénité de l'histoire? Sans doute, il faut frapper très fort sur l'opinion pour la faire avancer un peu. Mais il faudrait que l'avocat, quand on le nomme juge, oubliât qu'il eut des clients. Il est vraiment permis de trouver que la place réservée à chacun des peintres n'est point proportionnée à leur importance réelle. Admettons les pages admiratives sur Cézanne, Gauguin, Vuillard, Maurice Denis. Mais comment admettre que R. Ménard, Cottet et Simon soient nommés seulement dans une énumération négligente? Que Henri Martin ne le soit pas? — La vie d'un des peintres que M. G. Geffroy aime le plus, Manet, a été racontée par M. Th. Duret¹, un ami de la première heure, un camarade des temps de lutte; aussi le livre est-il tout animé encore des fureurs du combat. Livre généreux certainement, mais qui, à plusieurs endroits, donne cette fâcheuse impression que, dans « l'affaire Manet », on a quelquefois confondu l'art et la politique. L'« Olympia » n'a pu triompher que grâce à l'influence de ses partisans sur je ne sais quel ministre. Il n'y a rien là de déshonorant pour elle; mais il faut espérer qu'elle a d'autres titres à notre admiration. Mais de ceux-là M. Duret parle moins.

Bien des études particulières méritent d'être citées : celle de M. E. Bricon² sur Prud'hon, où la vie du peintre est racontée et son œuvre analysée avec beaucoup de charme; le livre de M. Henry Marcel³ sur Daumier, enlevé avec une verve endiablée, écrit d'un style

1. Théodore Duret, *Édouard Manet*. Paris, Fasquelle, 1907. In-12, 288 p.

2. E. Bricon, *Prud'hon*. Paris, Laurens. In-8°, 127 p. (*Les grands artistes*).

3. Henry Marcel, *Daumier*. Paris, Laurens. In-8°, 128 p. (même coll.).

mordant, avec des trouvailles de mots, des contorsions de phrases qui rendent à merveille la manière violente et tourmentée du caricaturiste. On peut évidemment écrire un livre plus complet, plus volumineux ; on ne saurait donner une esquisse plus vivante, plus incisive et mieux nous faire comprendre la valeur de ce grand artiste, qui dépasse infiniment le rang que l'on a coutume d'assigner aux caricaturistes. Pendant ce temps, M. F. BENOÎT¹ nous faisait connaître un artiste peu répandu en France et qui vient d'être ressuscité en Angleterre², Blake le Visionnaire, peintre anglais du commencement de notre siècle. Suivant le procédé qui lui est cher, M. Benoît démonte son artiste comme une horloge, et, devant ces petits rouages épars, nous apprenons que Blake ne manquait point d'originalité ; cet homme, qui philosophait comme Swedenborg et voulait faire passer sa philosophie dans le dessin classique de Michel-Ange ou Raphaël, ne ressemblait pas à tout le monde. Il faut évidemment l'en féliciter ; mais son originalité ne semble pas avoir été de celles qui font les « maîtres ». M. ALFASSA, en un récent article de la *Revue de l'art ancien et moderne*, me semble avoir parfaitement résolu « le cas Blake »³. Cet homme curieux va rejoindre l'immense légion des artistes incomplets auxquels l'expression a manqué pour traduire une imagination vraiment belle.

Les nombreuses monographies sur les artistes modernes, différentes d'esprit et de forme suivant le sujet et suivant l'écrivain, ne peuvent se résumer. D'autre part, l'art contemporain n'est que rarement l'objet d'études d'ensemble. Pourtant M. Hugo von REININGHAUS⁴ a cherché les caractéristiques de la peinture moderne en comparant quelques peintres contemporains avec les grands maîtres de la Renaissance. Mais une telle étude relève plus de la pure esthétique que de l'histoire, et, malgré la très réelle ingéniosité de l'auteur, il est bien difficile d'en rien retenir de positif.

Louis HOURTICQ.

1. F. Benoît, *Blake le Visionnaire*. Paris, Laurens, 1907. In-8°, 76 p.

2. B. de Selincourt, *Will. Blake*. London, Duckworth, 1907. In-8°.

3. P. Alfassa, dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, mars et avril 1908.

4. Hugo von Reininghaus, *Entwicklungserscheinungen der modernen Malerei*. München, Brückmann, 1907. In-8°, 143 p.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Weltgeschichte, publiée sous la direction de H.-F. HELMOLT. Leipzig-Wien, Bibliographisches Institut, 1899-1907. 9 vol. gr. in-8°.

L'*Histoire universelle* publiée sous la direction de M. Helmolt a commencé de paraître en avril 1899; elle s'est achevée en 1907 par un volume de suppléments, bibliographies et index. Les volumes ou les demi-volumes ont été lancés à mesure qu'ils étaient prêts. Huit gros volumes en huit ans; le directeur a le droit d'être fier d'avoir mené à bien, en si peu de temps, une si grosse entreprise.

La *Revue historique* (t. LXXXIII, p. 137), en rendant compte du tome I, a indiqué le plan général de l'ouvrage, plan si déconcertant à première vue qu'il m'a semblé nécessaire d'attendre la fin de la publication pour pouvoir en juger l'ensemble.

L'entreprise repose sur ce principe qu'une histoire vraiment universelle doit embrasser tous les peuples de l'univers, tandis que l'histoire universelle traditionnelle s'est toujours limitée à un choix arbitraire de peuples dits « historiques ». Comme il serait impossible de grouper l'histoire de tous les peuples dans un exposé chronologique unique, on est conduit à chercher un cadre de classement dans les sciences humaines les plus voisines de l'histoire, l'ethnographie et la « géographie humaine ». Suivant le mot de Ratzel, que M. Helmolt reconnaît pour son maître, « la science historique et ses branches spéciales ont toutes leur racine dans le sol de la terre qui leur est commune à toutes comme à l'humanité ». Il s'agissait de donner un instrument aux études de comparaisons de peuples telles qu'on les pratique dans le « séminaire d'histoire de la civilisation et universelle » (*Kultur- und Universalgeschichte*) de Lamprecht à Leipzig. Voilà pourquoi on s'est décidé à présenter l'histoire de tous les peuples *successivement* dans un ordre géographique, de l'est à l'ouest, en commençant par l'Amérique.

On m'excusera, pour faire comprendre l'originalité et les difficultés d'exécution de ce plan, d'indiquer les subdivisions et les matières : T. I : 1. L'histoire universelle. 2. Idées fondamentales. 3. L'humanité comme phénomène terrestre (anthropogéographie). 4. Préhistoire. 5. L'Amérique, peuples indigènes, leurs civilisations, découvertes et conquêtes, empire colonial espagnol, empire anglais, États-Unis, Amérique latine. 6. Importance historique de l'océan Pacifique. — T. II : 1. Japon, Chine, Corée. 2. Asie centrale, Tibet, Mongols. Sibérie russe. 3. Australie, indigènes, colonies anglaises. Peuples d'Océanie, Nouvelle-Zélande. Missions. Colonies européennes. 4. L'Inde, antiquité, Bouddhisme, Hellénisme, Islam, Inde anglaise. Ceylan.

Indo-Chine (Birmanie, Siam, Annam). 5. Indonésie. Iles de la Sonde (peuples indigènes, Malais, étrangers). Madagascar. 6. Importance de l'Océan Indien. — T. III : 1. L'Asie occidentale antique. Chaldée et Babylonie, Assyrie, nouvel empire babylonien ; civilisation. Elam. Syrie. Arménie. Médie et Perse. Phénicie. Carthage. Israël, Juda, les Macchabées. L'Arabie avant l'Islam. 2. L'Islam, Perse, Arménie, Géorgie depuis Alexandre jusqu'à l'Islam (Parthes, Sassanides). Empire arabe. Perse musulmane. Seldjoukides. Mongols, Ottomans. Asie occidentale moderne. 3. L'Afrique, géographie, faune, population (anthropologie et civilisation des nègres). Hottentots et peuples nains. 4. Afrique orientale (divisée en 5 régions). 5. Afrique occidentale (divisée en 7), Afrique intérieure (divisée en 3, Zambèze, Congo, Nil). 6. Influences coloniales (Afrique tropicale avant et depuis 1876. Liberia. Afrique australe : période agricole, 1852-1866, « période de la haute finance »). 7. Soudan occidental, central, oriental. Abyssinie. 8. Égypte antique (ancien, moyen, nouvel empire), Égypte perse, ptolémaïque, romaine, musulmane, contemporaine. — T. IV : 1. Solidarité historique des peuples de la Méditerranée. 2. Peuples antiques sur la mer Noire et la Méditerranée orientale. Asie Mineure (Lydiens, Ioniens, Perses, Diadoques, Rome). Scythes et Sarmates. Peuples des Balkans (Illyriens, Thraces), Macédoniens, empire des Séleucides, Bactriane. 3. Christianisme. Origines jusqu'à 327. L'Église. Expansion en Perse, Asie intérieure, Tibet, Chine, Inde, Arménie, Abyssinie, Arabie. 4. Afrique du Nord. Lydiens et Berbères. Cyrène, Carthage, Rome, Vandales, Arabes, Turcs, Français, Maroc. 5. Grèce. Préhistoire, immigration des Grecs, période mycénienne, invasions... Moyen âge grec (homérique). Colonisation ; révolutions, période de concentration (*Sammlung*, vi^e siècle), guerres médiques, période d'apogée (Périclès), lutte entre race (*Stamme*) dorienne et ionienne, domination militaire, grandeur de Thèbes, période de Philippe, période d'Alexandre¹. 6. Peuples primitifs de la péninsule des Apennins : Ibères, Ligures, Italiques, Illyriens, Étrusques. 7. Italie et empire romain. Débuts, période des guerres samnites, préparation à la domination du monde, régime de l'oligarchie. Principat, de Dioclétien à Justinien². 8. Péninsule des Pyrénées. Ibères et Celtes, Phéniciens et Romains, Wisigoths, Musulmans. Castille, unité, décadence (xviii^e-xix^e siècles). — T. V : 1. Europe orientale. L'hellénisme après Alexandre, Byzance, Grèce moderne. 2. Turquie d'Europe. Empire ottoman, formation, apogée, décadence, essais de réforme, jeunes Turcs, Macédoine. Arménie chrétienne. 3. Albanais. 4. Bohême, Moravie, Silésie jusqu'en 1526. 5. Slovénes et Serbo-Croates. 6. Peuples du Danube, Huns, Bulgares, Roumains, Magyars, Tsiganes. 7. Europe orientale. Anciens Slaves. Origines de l'empire russe, Russie, Pologne (x^e-xiv^e siècles). Pays baltiques. Pologne (xv^e-xvi^e siècles). Russie (xv^e-xvi^e siècle) (« période du Volga »). Pologne, décadence,

1. Onze périodes (*Zeitalter*) du viii^e au iv^e siècle.

2. Avec les subdivisions, 13 périodes du viii^e siècle avant au v^e après J.-C.

Cosaques (Ukraine). Fin de la Pologne. Russie depuis le xvii^e siècle.

— T. VI : 1. Mer Baltique. 2. Allemands jusqu'au xiv^e siècle : Germains, expansion, l'invasion, période franque (Francs, Ostrogoths, Lombards, Carolingiens). Empire germanique, domination des princes-électeurs. 3. Celtes, groupements, régime, Irlande, Haute-Écosse. 4. Formation des Romains. 5. France. Mérovingiens, Charlemagne, élévation de la noblesse. L'état, la société ; politique des Capétiens ; asservissement de la papauté. 6. Expansion du christianisme. Formation du christianisme du moyen âge (l'Église après l'invasion, sous Charlemagne, « après la ruine du royaume de Dieu », l'Église « sauvée par l'Allemagne »). Élévation, domination, affaïssement de la papauté. 7. Colonisation allemande de l'est jusqu'au xvi^e siècle. 8. Italie, vi^e-xiv^e siècles (invasion, empire, domination allemande ; « période des seigneuries », Italie du sud). 9. Croisades (rapports avec l'invasion, état d'âme de l'Occident, 1^{re} croisade, royaume de Jérusalem, décadence. ii^e siècle des croisades. 10. Nord germanique. Normans, Danemark, Norvège, Suède et Finlande. 11. Grande-Bretagne et Irlande jusqu'à 1820.

— T. VII : 1. Extension économique de l'Europe occidentale depuis les croisades. Luites pour le commerce : 1^o du Levant ; 2^o des mers du Nord (Hanse). Période des découvertes, réactions économiques, argent et capital. « Période du système mercantile ». « Les dernières 125 années ». 2. Renaissance du xiv^e siècle et humanisme, art des Pays-Bas. Ici sont intercalées les histoires de France et d'Allemagne, divisées chacune en deux périodes (la date qui sépare les périodes est 1422 pour la France, 1438 pour l'Allemagne). « Période de la Réforme ». « Période de la contre-réforme ». 3. Le christianisme occidental et ses missions depuis la Réforme. Églises confessionnelles, libre-pensée, *Aufklärung*, restauration et conflits catholiques du xix^e siècle, missions. 4. La question sociale, en Angleterre (Owen, chartisme, « trades-unions », coopératives, réformes sociales), en France, en Allemagne, en Europe. 5. Formation des grandes puissances, 1650-1780. France, Angleterre, Allemagne, Baltique. Prépondérance de Louis XIV. Fin de la puissance espagnole. État des Habsbourg. Prusse. — T. VIII : 1. Europe occidentale dans la période de la Révolution, de Napoléon et de la réaction. France avant 89. Révolution. Napoléon. Restauration. 2. « Remaniements d'État et de sociétés en Europe », 1830-59 : révolution de 1830, soulèvements nationaux, mouvements religieux et sociaux, Allemagne et *Zollverein*, écoulement du système Metternich, révolution de 48. Luites nationales. « République rouge » en France. Allemagne, reconstitutions (*Rückbildungen*) politiques et ecclésiastiques, 1850-53. « Déplacements de force sous l'influence du deuxième empire ». 3. Unité de l'Italie et de l'Allemagne, 1859-66. 4. Europe occidentale, 1866-1902 (2 périodes, la première s'arrête à 1871). 5. Science, art et culture de l'Europe occidentale du xvi^e siècle à nos jours. Scolastique, humanisme, culture du xvi^e au xviii^e siècle, style baroque dans les arts plastiques, musique, littérature, science de l'esprit, science de la nature, philosophie.

Période des lumières (*Aufklärung*). Établissements de culture depuis l'*Aufklärung*. Littérature depuis l'*Aufklärung* jusqu'à nos jours. Géographie et histoire, musique. 6. Importance historique de l'océan Atlantique (avant et après Colomb). — T. IX : Grande-Bretagne et Irlande depuis 1820. Colonies anglaises. Bretagne mondiale (*Weltbritannien*). 2. Science, art et culture de l'Europe occidentale (fin) : arts plastiques, sciences naturelles, philologie, sciences sociales, philosophie. 3. L'émigration allemande (8 périodes). 4. Coup d'œil méthodologique sur les résultats de l'histoire universelle.

Cette longue analyse était nécessaire pour montrer par quels artifices on a découpé la matière historique de façon à la faire entrer dans le cadre géographique. Le système a fonctionné commodément pour les peuples sans évolution d'Amérique et d'Afrique, ou même pour les peuples isolés d'Extrême-Orient. Mais les peuples civilisés d'Occident, surtout ceux de la Méditerranée qui ont eu chacun une longue histoire et tous ensemble des relations réciproques, n'ont pu entrer dans le cadre que sous forme de tronçons dispersés. Il faut chercher la Grèce aux tomes IV, section 5, et V, 1, — l'Italie aux tomes IV, 7, VI, 8, VII, 2, et VIII, 2 et 3, — la France aux tomes VI, 4 et 5, VII, 2 et 5, VIII, 1, 2, 4. Quant aux événements communs à plusieurs pays, le christianisme, les croisades, les découvertes, la Renaissance, la « question sociale », comme ils n'avaient pas de place marquée dans un cadre géographique, on a dû trouver des motifs ingénieux, pour rattacher chacun d'eux à quelque pays.

On voit sans peine le vice irrémédiable de ce plan géographique : lors que dans un pays pénètre un peuple, une civilisation, une religion qui se sont formés dans un autre pays dont on ne devra parler que plus tard, comment faire comprendre l'action de ces inconnus ? Comment expliquer la colonisation anglaise et espagnole de l'Amérique et la révolte des colons contre leurs métropoles, la colonisation de l'Australie et de l'Afrique australe avant d'avoir rien dit des peuples anglais et espagnols ? L'Islam est-il intelligible avant le christianisme, le christianisme avant l'hellénisme, l'empire arabe avant la Grèce et l'empire romain, les Séleucides avant Alexandre, les Carolingiens d'Allemagne avant Clovis et Charlemagne, l'Angleterre du XVIII^e siècle avant la Réforme, le socialisme avant la Révolution ? La difficulté est si évidemment insurmontable que personne n'essaierait d'enseigner l'histoire dans cet ordre pour la première fois. La *Weltgeschichte* ne s'adresse qu'à des étudiants qui ont déjà appris l'histoire dans un ordre chronologique.

Mais ces inconvénients, que les auteurs de l'entreprise n'ont pu se dissimuler, sont compensés par des innovations incompatibles avec l'ordre traditionnel. D'abord, — et c'est l'avantage le plus incontestable, — aucun peuple n'est sacrifié ; nous trouvons ici sur les peuples sauvages de l'Océanie, sur les Peaux-Rouges de l'Amérique, sur les peuplades nègres et des royaumes musulmans du centre de l'Afrique,

sur les peuples nomades de l'Asie centrale et de l'Arabie, sur les Malais de l'Indonésie, des indications que ne fournissait jusqu'ici aucune histoire universelle. L'ethnographie, habituée à ne négliger aucun groupe d'hommes, a donné à l'histoire le bon exemple d'un dénombrement complet de l'humanité. — Ce plan, rigoureusement géographique, a aussi l'avantage de faire précéder l'histoire de chaque pays d'une description du relief, du climat, de la flore et de la faune, qui montre comment les conditions locales ont agi sur la formation des peuples de ce pays. Cette pratique, suivie jusqu'ici seulement pour quelques nations privilégiées (tels que les Égyptiens ou les Grecs), est étendue méthodiquement à toute l'humanité. — Enfin le passage d'un continent à l'autre donne occasion de faire entrer dans l'histoire non seulement toutes les terres, mais toutes les mers et de montrer le rôle que chacune a joué dans les relations entre les peuples, la colonisation, le commerce, la pénétration réciproque des civilisations. L'ethnographie, la géographie, l'anthropogéographie ont ainsi aidé, — ou obligé, — l'histoire à devenir vraiment universelle.

Pour traiter de questions si diverses, le directeur de l'entreprise a fait appel à une quarantaine de collaborateurs, de spécialités très différentes. La plupart sont des hommes encore jeunes, ils se rattachent à l'école de Ratzel ou à la tendance de Lamprecht, dont ils emploient volontiers la terminologie. Comme dans toute coopération, les produits sont de valeur très différente. Malheureusement, le grand nombre des collaborateurs n'a pas permis d'attribuer à chacun un volume entier, qui aurait porté son nom, et dont il se serait senti responsable. Nous savons, — par l'exemple de notre *Histoire générale* et l'exemple plus récent de la *Cambridge modern history*, — ce qui arrive en pareil cas : les auteurs, chargés d'écrire quelques chapitres (parfois même un seul), sont gênés par le plan dans lequel leur travail doit s'enchaîner ; ils s'intéressent faiblement à une œuvre qui ne portera pas leur nom ; ils travaillent à la tâche, avec conscience parfois, toujours sans ardeur ; ils n'y mettent rien de leur personnalité. C'est ce qui est arrivé à la *Weltgeschichte* : l'entrain juvénile de M. Helmolt ne s'est pas communiqué à tous ses auxiliaires, quelques-uns même ne semblent pas avoir pleinement compris le caractère de l'entreprise.

Il serait trop long de critiquer un à un tous les volumes comme je l'ai fait pour le tome I, et ce ne serait guère utile. Sauf quelques exceptions, ces histoires de pays semblent avoir été rédigées sans amour. Quelques pages seulement au début sur les conditions géographiques et sur l'origine des habitants rappellent le plan « ethnogéographique » imposé par la direction. Puis vient un abrégé à la manière de nos manuels scolaires, où l'auteur, n'ayant pas la place de tout dire, a essayé de tout résumer. D'ordinaire, cette compression fait disparaître tout ce que les faits ont de particulier et de caractéristique et laisse un résidu formé des seuls éléments incompressibles de l'histoire, les noms propres de souverains, d'artistes, de savants, de batailles et les

dates. Ce résultat était évidemment contraire aux intentions du directeur; mais, pour choisir dans une masse énorme un petit nombre de faits caractéristiques ou décisifs et pour trouver à chacun une forme précise et vivante, il faut beaucoup plus de temps, de réflexion, d'initiative et de dévouement qu'on n'en peut raisonnablement attendre de collaborateurs d'occasion.

Quelques collaborateurs ont même négligé de se mettre au courant. On s'étonnera, par exemple, de trouver la taille seigneuriale du haut moyen âge confondue avec la taille royale abolie en 1789 (t. VI, p. 160); le nom de fantaisie (Senlac) inventé par Freeman pour la bataille de Hastings (la *Weltgeschichte* paraît ignorer les travaux de Round); les États généraux de 1302 convoqués pour établir un impôt, — les villes françaises organisées par des « chartes de coutume » (*sic*), — la « noblesse des robes » (*sic*), — le massacre de 70,000 protestants à la Saint-Barthélemy. — Mazeppa transporté jusque dans l'Ukraine sur son cheval; — l'acte de navigation de 1651 établi par Cromwell, — la prise de la Bastille traitée de « mensonge » et transformée en « reddition »¹; — le serment à la constitution civile du clergé refusé par 50,000 prêtres sur 60,000.

Il est attristant que Zwiedineck-Sudenhorst² ait pu écrire qu'en 1848 « les socialistes étaient décidés à mettre à la place du gouvernement provisoire un comité de salut public qui aurait commencé par introduire le *partage des biens* », et qu'au 16 avril « Ledru-Rollin et Lamartine, avec l'aide de Changarnier et des gardes nationaux, mirent les hordes qui marchaient à l'assaut de l'Hôtel-de-Ville dans une situation si dangereuse qu'elles durent *se rendre* ». Le paragraphe (de Egelhaaf) sur la France depuis 1871 est lamentable. Les Communards se sont vengés *après* l'entrée des troupes en abattant la colonne Vendôme; il y a eu 7,500 soldats tués ou blessés et seulement 6,500 insurgés. « La République a reçu en 1875 son fondement légal en décidant pour son président une durée de sept ans ». Toute l'évolution de la France depuis 1877, expédiée en deux tiers de page (moins que la seule bataille de Fehrbellin), est réduite aux noms des présidents de la République et aux faits divers scandaleux, Wilson, Boulanger, le Panama, l'affaire Dreyfus, l'entrée du « social demokrat » Millerand au ministère.

En général, les parties les plus mauvaises sont la France et l'Angleterre; les grandes crises anglaises des trois derniers siècles sont exposées d'une façon puérile qui ne montre ni le terrain des conflits ni les motifs de la formation des partis. On dirait que le gouvernement personnel et bureaucratique de l'Allemagne a rendu les auteurs incapables de comprendre la vie politique des régimes libéraux et représentatifs.

1. La carte de France de 1774 à 1801 porte le département de Tarn-et-Garonne (créé par Napoléon).

2. Il y a dans la section traitée par lui, t. VIII, des parties rédigées d'une façon personnelle.

La couleur nationaliste de l'entreprise est fortement marquée par le développement disproportionné donné à des épisodes tels que la victoire brandebourgeoise de Fehrbellin, le chapitre naïf sur l'expansion des Allemands, la malveillance pour les Celtes réputés les ancêtres des Français (t. VI, p. 126), l'insistance sur l'asservissement de la papauté par les rois de France et l'animosité mêlée d'inintelligence pour toute la vie politique de l'Angleterre et de la France, surtout depuis la Révolution. Il y a pourtant des parties traitées avec intelligence et dans un esprit scientifique : de H. Schurtz, t. II, la Haute-Asie et la Sibérie; t. III, Mahomet et la conquête arabe, l'ethnographie de l'Afrique; de E. Schmidt, t. II, l'Inde jusqu'à 1001; de Weule, t. II, les indigènes d'Australie; de Winckler, t. III, l'Asie antérieure, Babylonie, Elam, Syrie, Perse, Phénicie, Israël (l'exposé de la religion juive est dans un esprit scientifique, en contradiction d'ailleurs avec le chapitre de Wilczek sur les peuples méditerranéens au tome IV, qui est l'œuvre d'un dilettante traditionaliste), Arabie; de Niebuhr, t. III, l'Égypte antique (la seconde partie, depuis les Ptolémées, est médiocre); de Brandis, t. IV, le chapitre sur les Scythes; de Scala, t. IV, la Grèce jusqu'aux guerres médiques; de Pauli, t. IV, les Étrusques, et t. VI, la Romanisation; de Wyck, t. VI, les origines des Germains; de Schjölth, t. VI, les origines des Scandinaves; de Mayr, t. VII, le commerce des mers du Nord; de Friedjung, t. VIII, l'unité de l'Allemagne; de Hantzich, t. IX, l'émigration des Allemands. Tous ces morceaux, réunis aux passages d'ethnographie et aux chapitres sur les mers, fourniraient la matière d'un gros volume qui serait utilisable dans son entier. Le reste est inférieur en esprit scientifique et en exactitude à nos bons manuels scolaires d'histoire, d'histoire de la littérature ou d'histoire de l'art.

L'illustration est insuffisante pour servir de documentation; elle est réduite à quelques gravures par volume. Les gravures sont de valeur très différente; il y a de très belles reproductions en couleur de peintures japonaises, chinoises, hindoues, d'objets océaniens et mycéniens, de miniatures et de manuscrits arabes ou du moyen âge européen. Il y a aussi de médiocres vues de villes et des têtes de personnages célèbres encore plus médiocres. — Les cartes sont à peu près suffisantes, sans dépasser le niveau des bons atlas historiques scolaires. La carte de la répartition des Allemands dans le monde au t. IX est forcément arbitraire, mais elle est commode.

La bibliographie n'était pas prévue dans le plan primitif; on a eu raison de l'ajouter, d'autant plus que l'ouvrage est dépourvu de références. Il a fallu l'improviser; une partie seulement des collaborateurs ont apporté leur part. M. Helmolt a donc accepté la tâche ingrate de rédiger des bibliographies pour des histoires qu'il n'avait pas étudiées (plus de la moitié, dit-il). Le principe a été d'indiquer non les sources au sens propre (ce qui était impraticable), mais les principaux travaux (*Schriften*). Cette « Quellenkunde », qui tient 145 pages en petit texte,

est divisée en paragraphes avec renvoi aux pages du volume; les paragraphes sont d'étendue très inégale, les ouvrages cités y sont rangés dans un ordre variable, parfois alphabétique, sans indication critique, parfois par matière. Les différentes histoires sont très inégalement pourvues. En général, avec raison semble-t-il, les peuples d'Asie, d'Afrique, d'Océanie, sur lesquels il est plus difficile de se renseigner, et les chapitres de géographie et de méthode ont reçu des notices plus longues; tandis qu'on a été très discret pour les peuples de l'Europe, surtout pour l'Allemagne, sur laquelle il suffit de renvoyer à la *Quellenkunde* de Waitz. Ces bibliographies sont de valeur très inégale, très inférieures à celles de la *Weltgeschichte* de Lindner. Quelques-unes, rédigées à la hâte, sont pleines d'ouvrages insignifiants et laissent d'énormes lacunes. Pour le Mexique et l'Amérique centrale, on a oublié le H. H. Bancroft, le seul ouvrage complet; pour les États-Unis, les grandes histoires de Mac-Master et de Rhodes. A l'Angleterre, 1066-1399, on cite Aug. Thierry, mais pas Round. A la Restauration, on cite Vaulabelle, mais pas Duvergier de Hauranne (il n'apparaît que pour Charles X). Sur l'Italie, on indique Crozals et Stillman, mais pas Bolton King.

Dans l'ensemble, cette *Weltgeschichte* est trop inégale et trop hâtivement rédigée pour pouvoir être employée avec confiance par des étudiants. Mais elle aura rendu le service de mettre en lumière les lacunes des autres histoires universelles et ainsi, suivant le désir de son directeur, elle aura fait « avancer la science de l'histoire ».

Ch. SEIGNOBOS.

Achille LUCHAIRE. *Innocent III, la papauté et l'Empire*. Paris, Hachette, 1907. In-42, 306 pages.

Id. *Innocent III et la question d'Orient*. Ibid., 1907. In-42, 304 pages.

M. Luchaire poursuit ses études sur le pontificat d'Innocent III. Après *Innocent III, Rome et l'Italie*, après *Innocent III et la croisade des Albigeois*, voici deux nouveaux volumes où l'on retrouve la même sûreté d'information, la même clarté d'exposition, le même charme de style que dans les précédents et où l'intérêt grandit encore, avec l'importance même des problèmes qui y sont posés.

I. — Quand l'empereur Henri VI eut succombé en Italie, le 28 septembre 1197, deux partis se formèrent en Allemagne; l'un élut, le 8 mai 1198, le frère d'Henri, Philippe de Souabe; l'autre, beaucoup moins nombreux, se déclara, le 9 juin, pour le représentant de la maison guelfe, Otton de Brunswick. Les deux rivaux cherchèrent à gagner le pape à leur cause. Innocent III attendit trois années avant de se prononcer. Songeait-il à fortifier son autorité en Italie, tandis que l'Alle-

magne se trouvait en proie à une guerre civile horrible et s'affaiblissait chaque année davantage? Peut-être. Ou bien voulait-il simplement attendre que la fortune des armes se fût prononcée pour l'un des deux adversaires? Peut-être aussi; mais, il est plus probable que longtemps il hésita avant de faire le pas décisif; il comprenait combien était grave la résolution qu'il allait prendre : elle ne devait causer aucun dommage à la papauté, bien au contraire servir à l'exaltation du pouvoir pontifical. A la fin de l'année 1200, il prend enfin son parti, et de ses méditations, conduites avec la netteté propre au juriste, sort la fameuse *Deliberatio super facto imperii de tribus electis, videlicet Frederico puero, Philippo et Ottone*; après avoir repoussé Frédéric qui n'est qu'un enfant, Philippe qui appartient à la race maudite des Hohenstaufen, il se déclare pour Otton, ami de l'Eglise, encore qu'il ne soit que le candidat de la minorité; mais il ne faut pas considérer seulement le nombre des électeurs, mais leur capacité, *non tantum pluralitas quoad numerum, sed salubritas quoad consilium in eligentibus requiratur*. Par cet acte, Innocent III renchérit sur toutes les prétentions de ses prédécesseurs; jusqu'alors il était admis que le pape seul conférait à Rome la couronne impériale au roi élu en Allemagne, qu'il pouvait à la rigueur prononcer contre l'empereur infidèle une sentence de déposition; maintenant, le souverain pontife intervient directement dans l'élection du roi en Allemagne, rejette un élu parce qu'il suspecte les intentions des électeurs. Le principe de la théocratie est formulé dans toute sa rigueur. Et Innocent III, son parti une fois pris, agit avec énergie en faveur de son candidat; il délie de leurs serments ceux qui ont juré fidélité à Philippe; il demande aux souverains étrangers aide pour Otton; et, à la fin de 1203, ce dernier est partout victorieux; presque tout le centre et le nord de l'Allemagne se sont donnés à lui; il est sur le point de faire une expédition en Souabe, dans le vieux duché des Hohenstaufen!

Mais alors se produisit en Allemagne un grand changement. Otton de Brunswick manque de souplesse; il mécontente les seigneurs de son parti qui changent de camp; il est battu le 27 juillet 1206 sur les bords de la Roër, et Cologne, sa dernière citadelle, est obligée de capituler. De 1204 à 1206, Innocent III est resté fidèle au Guelfe; il a multiplié les lettres pour encourager ses partisans et menacer ses adversaires; mais, quand la défaite est certaine, il ne s'obstine pas; il cherche à obtenir de Philippe les mêmes concessions que lui a faites Otton; pourvu que son droit soit reconnu, peu lui importe quel est le souverain de l'Allemagne. M. Luchaire étudie, avec une grande finesse, le « revirement » de ce pape, en apparence si intraitable. Innocent III signe en 1208 un accord secret avec le Gibelin qui renonce à ses prétentions sur l'Italie; un de ses neveux, le fils du comte Richard de Segni, doit épouser la fille cadette du Hohenstaufen. Philippe de Souabe allait être maître de toute l'Allemagne grâce au pape, lorsque, le 21 juin 1208, il fut assassiné à Bamberg par Otton de Wittelsbach.

Cette mort inattendue rapproche de nouveau Innocent III et Otton de Brunswick. Le Guelfe est élu solennellement roi à Halberstadt, puis à Francfort; pour gagner les Hohenstaufen, il se fiance avec Béatrix, fille de Philippe; pour séduire le pape, il lui fait à Spire les promesses les plus formelles et les plus précises. Puis il se met en route par le Brenner, et, le 4 octobre 1209, il est consacré empereur par Innocent III dans l'église Saint-Pierre. Mais déjà l'historien nous a fait prévoir le prochain conflit; depuis un certain temps, Innocent III et Otton ne marchent plus du même pas. La lutte éclate violente, atroce; le Guelfe revendique la marche d'Ancône, le duché de Spolète, les biens de la comtesse Mathilde; il veut enlever au jeune Frédéric, pupille du Saint-Siège, le royaume de Naples; aussi, le 18 novembre 1210, le pape lance contre lui l'excommunication, et bientôt il lui oppose en Allemagne le petit-fils de Barberousse. Dans un dernier chapitre, M. Luchaire nous dit comment Frédéric II réussit, grâce au pape et à Philippe-Auguste, — la victoire de Bouvines a été surtout le triomphe d'Innocent III, — à conquérir l'Allemagne, comment il se lie solennellement au pape par la déclaration d'Eger du 12 juillet 1213 et par la promesse de Strasbourg du 1^{er} juillet 1216, comment enfin son élection est approuvée au quatrième concile de Latran. Et il conclut : « On doit espérer, pour la tranquillité de ses derniers jours, que le pape n'eut pas le pressentiment de l'avenir. Frédéric II, l'empereur polyglotte et lettré, l'ami des Sarrasins, le despote énigmatique qui personifia les idées les plus contraires à la théocratie du moyen âge et fit à la papauté pendant trente ans une guerre sans merci, avait commencé par livrer son pays à Rome et par mériter cette appellation de *roi des prêtres* que ses adversaires lui infligeaient. L'ironie des choses humaines ne fut jamais poussée plus loin ¹. »

II. — Innocent III a toujours eu les yeux fixés sur les états latins de l'Orient, et, aussitôt après son avènement, il fit prêcher la croisade. La grande expédition de 1202 devait dévier de son but; mais le pape espéra toujours que l'Europe se lèverait une seconde fois pour arracher Jérusalem aux successeurs de Saladin. Il resta en relations constantes avec les rois de Jérusalem, dont les états n'étaient plus qu'une mince lisière le long de la mer, avec les comtes de Tripoli qui étaient alors en même temps princes d'Antioche, avec les rois chrétiens de la petite Arménie, avec ceux de l'île de Chypre. Il s'efforça d'apaiser les différends et de faire prévaloir l'influence latine. Il chercha aussi, au début, à mettre l'empire grec dans ses intérêts : le souverain de Constanti-

1. Nous devons encore attirer l'attention sur les pages où M. Luchaire décrit le désastre matériel et moral dans lequel le schisme jeta l'Allemagne (p. 113 et suiv.), celles où il fait un tableau de l'Italie au début du XIII^e siècle (p. 219 et suiv.); celles où il signale la perspicacité de Philippe-Auguste dénonçant au pape l'ambition d'Otton de Brunswick (p. 257). — A la page 178, lisez : dans la partie nord-ouest de l'empire, au lieu de *nord-est*. Page 278, lisez : Ferri II, duc de Lorraine.

nople devait être ménagé, car il pouvait sérieusement entraver les opérations de la croisade et nuire de mille manières au succès de la politique pontificale en Syrie. Tous ces faits nous sont exposés de la façon la plus claire et la plus saisissante par M. Luchaire dans un chapitre préliminaire; et il arrive ainsi au récit de cette aventure extraordinaire que fut la quatrième croisade; l'histoire que raconte Villehardouin n'est-elle pas comme une chanson de geste en prose?

A propos de cette quatrième croisade, un grand nombre de questions se sont posées. Les chefs de l'entreprise se sont-ils entendus dès le début pour faire dévier l'expédition sur Constantinople et ont-ils suivi cette politique avec une extraordinaire constance, les yeux toujours fixés sur le même dessein, tout en cachant avec le plus grand soin leurs machinations à la masse des croisés, aux hommes du « commun »? Les Vénitiens ont-ils été d'accord avec eux pour détourner l'expédition de l'Égypte où elle devait être conduite dans la pensée d'Innocent III et pour obtenir en échange du sultan du Caire de grands avantages commerciaux? M. Luchaire ne s'attarde pas à examiner de nouveau ces problèmes qu'il déclare insolubles (p. 97). Nous nous bornerons à dire qu'à notre avis le comte Riant et ceux qui l'ont suivi ont posé la première question de façon trop absolue; pour beaucoup de croisés, pour les principaux chefs, il n'y eut certainement aucune surprise lorsqu'à Zara le jeune Alexis IV vint demander à l'armée de l'Occident de renverser l'usurpateur Alexis III à Constantinople et de rendre le trône à Isaac l'Ange; ils avaient dans leurs conciliabules envisagé un plan; mais ils ne l'avaient pas suivi de façon exclusive, écartant toute autre combinaison; ils s'en étaient remis aux circonstances, à la suite des événements; le plan avait été considéré, il n'avait pas été arrêté; et, après tout, le hasard a eu sa part dans « la déviation ». Quant à la trahison des Vénitiens, il me paraît prouvé qu'aucun traité ne fut signé par eux en 1202 avec le sultan du Caire; pourtant ils étaient fort capables de s'entendre avec lui contre les chrétiens et, quelques années plus tard, ils ont signé avec lui un traité de commerce; les Pisans et les Génois ne se gênaient pas pour faire comme eux. « Le crime de lèse-chrétienté, écrit fort bien M. Luchaire, était commun à tous les riverains de la mer intérieure. Ils ont trahi de cette façon tant que le moyen âge a duré. »

Ce qu'il importe de remarquer peut-être davantage, c'est que cette croisade, organisée par la papauté, échappe entièrement à sa direction. La croisade devient laïque. Malgré Innocent III, les croisés s'emparent de Zara et le souverain pontife est obligé de les excommunier; les évêques lèvent bien l'anathème lancé contre les Français et les Allemands, mais les Vénitiens demeurent réprobés. C'est malgré Innocent III aussi que les croisés cinglent sur Constantinople, s'emparent de cette ville et y rétablissent Isaac l'Ange et Alexis IV; c'est malgré lui qu'après la révolution de Murzuphle ils s'emparent de Constantinople. Pourtant l'opposition du pape diminue chaque jour, et c'est ce

que M. Luchaire montre très finement. Innocent III ne met plus à l'entreprise des croisés son veto que pour la forme; il confirme même l'absolution donnée aux Vénitiens par son légat Pierre Capuano. C'est qu'il est heureux de l'énorme accroissement d'influence et de pouvoir que lui apporte la conquête de Constantinople; en même temps que l'empire grec devient un empire latin, la religion orthodoxe cède la place à la religion romaine; le schisme est fini; et cet état catholique, situé à l'orient de l'Europe, permettra de marcher plus facilement à la conquête de Jérusalem.

M. Luchaire nous expose quelle fut la conduite d'Innocent III envers le nouvel empire latin. Il passe tour à tour en revue les relations du pape avec les patriarches latins Morosini et Gervais, avec les deux empereurs Baudouin I^{er} et Henri de Flandre, avec le roi des Bulgares Johannilza, avec le marquis Boniface de Montferrat, maître de Salonique, avec les ducs d'Athènes et les princes d'Achaïe. Et que de faits curieux il replace sous leur vrai jour! Il rend pleine justice aux efforts de l'empereur Henri pour maintenir l'ordre dans ses états et pour s'opposer aux prétentions excessives du clergé; il montre Boniface de Montferrat multipliant au pape les protestations de dévouement, contrairement à l'opinion courante aujourd'hui parmi les historiens; il insiste sur les petits princes, après à la curée, rançonnant les évêchés, refusant aux églises les dîmes. Enfin, en un dernier chapitre, après avoir bien souligné l'opposition entre les deux églises, il montre comment Innocent III chercha à réaliser l'union. Le pape comprit qu'il n'obtiendrait rien par la force; il ne persécuta pas l'église grecque; bien au contraire, il recommanda toujours la douceur et la tolérance; il réunit des conférences où librement discutaient les partisans de l'un et l'autre culte; il laissa en place les évêques grecs nommés avant la conquête. Mais les rivalités entre les deux races et les deux religions étaient trop profondes pour qu'une réconciliation fût possible.

La première pensée d'Innocent III, devenu pape, avait été la croisade; ce fut aussi sa dernière. Voyant, à la fin de son règne, qu'il ne pouvait compter sur l'empire de Byzance, il chercha à soulever de nouveau l'Occident; il fit prêcher la guerre sainte de 1213 à 1215; il essaya de l'organiser au quatrième concile de Latran. Mais il échoua devant l'indifférence des grands, et il dut reconnaître, en mourant, qu'il n'avait pu réaliser la grande idée de sa vie.

Nous espérons que M. Luchaire terminera bientôt ce monument qu'il élève à Innocent III; il lui reste encore à exposer les relations du pape avec les rois de l'Europe occidentale et septentrionale et à indiquer comment l'Eglise universelle a été gouvernée et transformée pendant les dix-huit années de ce glorieux pontificat.

Chr. PFISTER.

Henry Charles LEA. **A History of the Inquisition of Spain.** New-York, the Macmillan Company, 1906-1907. 4 vol. in-8°.

Id. **The Inquisition in the Spanish Dependencies.** Ibid, 1908. In-8°, xvi-564 pages.

Le savant auteur de l'Histoire de l'Inquisition au moyen âge et de plusieurs autres livres bien connus de théologie et de discipline ecclésiastique avait prélué à l'ouvrage considérable qui fait l'objet de ce compte-rendu par deux écrits consacrés à divers épisodes de l'histoire religieuse de l'Espagne, intitulés, l'un : *Chapters from the religious history of Spain, connected with the Inquisition* (Philadelphie, 1890); l'autre : *The Moriscos of Spain, their conversion and expulsion* (Philadelphie, 1901). Ces deux études, où l'action de l'Inquisition espagnole dans les domaines de la pensée, de la politique et de la vie sociale occupe déjà une grande place, témoignaient d'une érudition solide et précise, en même temps que d'un réel talent d'exposition. En abordant cette fois l'histoire générale de l'institution dont il n'avait encore étudié que certains côtés, M. Lea a montré une fois de plus qu'il ne craint pas les grands sujets; les difficultés inhérentes à celui-ci ne l'ont pas arrêté et il a voulu couronner son œuvre d'historien, en ce qui concerne l'Espagne, par un de ces travaux d'ensemble qui marquent des étapes dans les annales de l'érudition historique.

Deux questions se posent tout d'abord à propos d'un ouvrage de ce genre : 1° comment l'auteur s'est-il préparé à écrire et jusqu'où a-t-il porté ses investigations? 2° que faut-il penser de sa critique et de son impartialité? Sur le premier point, M. Lea ne nous a vraiment pas assez éclairés : une page et demie d'avant-propos pour environ deux mille cinq cents pages de texte, cela ne veut-il pas dire qu'on juge inutile de s'expliquer sur la provenance et la mise en œuvre des matériaux réunis? Or, les matériaux sont ici pour la plupart manuscrits et très dispersés dans divers dépôts d'Espagne ou d'autre pays d'Europe. Quels sont les fonds d'archives que M. Lea a examinés ou fait examiner, quels sont ceux qu'il a négligés? Voilà une question de première importance, que le lecteur ne saurait résoudre à lui tout seul, car il va de soi que des citations au bas des pages n'apprennent pas du tout comment l'enquête a été conduite. On se demande aussi pourquoi l'érudit américain n'a pas jugé à propos de rien dire de ses devanciers, surtout du plus célèbre, Juan Antonio Llorente, dont l'*Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, refonte des *Anales de la Inquisicion de España*¹, a joué pendant un temps d'un assez grand crédit et est resté jusqu'aujourd'hui le seul livre sur ce sujet accessible au grand public : l'*History* venant se substituer à l'*Histoire*, il importe que nous sachions ce que le nouvel auteur pense de celui qui l'a précédé et en quoi

1. Ouvrage que M. Lea cite invariablement sous le titre d'*Anales*.

les deux œuvres diffèrent essentiellement l'une de l'autre. Llorente, homme intelligent et fort érudit¹, qui eut à sa disposition, sous le gouvernement de Joseph, une partie notable des archives de la Suprême et qui, en fin de compte, était de la maison, aurait pu nous donner un livre fort instructif et bien documenté, sinon tout à fait exempt de parti pris; mais les circonstances politiques firent de lui un *outlaw*, et son Histoire, composée d'ailleurs dans de mauvaises conditions de travail, a tous les caractères d'une œuvre hâtive et tendancieuse, et ressemble aussi trop à une entreprise de librairie. D'un ton plus reposé et plus digne d'un historien est la dissertation spéciale qu'il lut en 1811 à l'Académie de l'Histoire de Madrid et qui porte le titre suivant : *Memoria histórica sobre qual hal sido la opinion nacional de España acerca del tribunal de la Inquisicion*. L'histoire bibliographique de ce mémoire est assez curieuse. En 1811, Llorente jouissait en son pays d'une certaine considération, aussi l'Académie, après avoir entendu sa lecture, décida-t-elle d'accorder à ce travail les honneurs de l'impression et de l'insérer dans ses Mémoires. Seulement le volume (tome V des *Memorias*) qui devait le contenir ne put être achevé sous le régime des Cortès et ne vit le jour qu'en 1817, après la rentrée de Ferdinand. A ce moment, Llorente, *afrancesado* notoire et qui vivait à l'étranger, était devenu un personnage fort compromettant; l'Académie, pour faire sa cour au souverain légitime, supprima donc dans le tome V des *Memorias* l'écrit de Llorente et le remplaça par un travail de Navarrete sur la part que les Espagnols ont prise aux Croisades. Quelques rares exemplaires de la première impression du mémoire de Llorente, dans le format in-4^o, paginé 37 à 204, et qui porte au bas de la page 37 la signature *Tome V. N. 2.*, ont échappé à la mise au pilon; mais, en même temps que l'Académie imprimait la *Memoria histórica*, le libraire Sancha en faisait une autre édition qui parut à Madrid en 1812 en un volume in-8^o de 324 pages, et c'est cette édition qui a répandu la dissertation de Llorente. Chose assez surprenante, cette dissertation, dont toute la substance n'a pas passé dans les autres écrits de Llorente, paraît avoir été ignorée par M. Lea, qui y aurait cependant trouvé quelques vues intéressantes et d'un libéralisme très accusé. Tout nouvel historien de l'Inquisition d'Espagne a le devoir de s'expliquer sur Llorente, quand cela ne serait que pour noter les défauts de méthode et les erreurs de fait ou de jugement de l'ecclésiastique espagnol : il faut regretter que M. Lea s'y soit soustrait.

Quoiqu'il possède incontestablement à un haut degré le souci de la vérité et le désir de se montrer impartial, notre auteur n'en reste pas

1. Si l'on veut se rendre compte de l'étendue des connaissances de Llorente en matière d'histoire, de droit et de discipline ecclésiastique, il faut consulter, mais avec quelque prudence, la *Noticia biográfica de D. Juan Antonio Llorente, o Memorias para la historia de su vida escritas por él mismo*. Paris, 1818.

moins un protestant américain hostile au catholicisme et à toutes les institutions qui en ont favorisé le maintien. Cette disposition d'esprit, même si l'on ne s'y abandonne pas aveuglément, ne facilite pas l'intelligence de certains sentiments intimes et mouvements d'opinion, bons à connaître quand on traite de matières si liées à la conscience, aux croyances et à l'éducation de tout un peuple. M. Lea voit du dehors et avec une secrète antipathie d'étranger ce qu'il serait sans doute utile aussi de voir du dedans et en communion d'idées avec le plus grand nombre des naturels; mais comment concilier des points de vue si opposés? Le mieux serait probablement qu'un Espagnol très éclairé, très *détaché*, mais qui aurait gardé du terroir et de son éducation première la faculté de sentir comme ses compatriotes, entreprit d'expliquer la naissance du fameux tribunal dans les circonstances historiques que l'on sait et son évolution à travers les diverses phases de la vie nationale. Un tel historien, s'il se rencontre jamais, offrirait en outre cet avantage qu'il n'aurait pas à apprendre les alentours du sujet principal, lesquels sont pour des étrangers autant de pierres d'achoppement; car, sans vouloir souligner ici quelques ignorances très excusables, il est manifeste que M. Lea connaît mieux de l'Espagne son histoire ecclésiastique qu'il ne connaît ses hommes, sa langue, sa littérature et ses institutions politiques et sociales.

L'*History* de M. Lea est divisée en neuf livres: I. Origine et établissement; II. Relations avec l'État; III. Juridiction; IV. Organisation; V. Revenus; VI. Pratique; VII. Pénalités; VIII. Sphères d'action; IX. Conclusion. La distribution des matières dans ces neuf livres pourrait donner lieu à quelques objections. Ainsi, on ne voit pas bien pourquoi le chapitre concernant l'hostilité de l'opinion publique à l'égard de l'Inquisition figure dans le livre des relations avec l'État, ni ce que le principe de la pureté du sang a de commun avec l'organisation du tribunal; mais comme tout groupement dans un sujet aussi vaste et si compliqué d'annexes prêterait à la critique, il semble inutile d'insister. Mieux vaut louer tout de suite M. Lea de n'avoir rien omis d'essentiel et d'avoir habilement proportionné l'étendue de ses divisions et subdivisions à l'importance des matières traitées, dont plusieurs au reste avaient été déjà étudiées par lui: j'entends parler de ce qui est relatif à la censure, au mysticisme et à l'illuminisme, à la conduite de l'Inquisition vis-à-vis des musulmans, question amplement élucidée dans les *Chapters* et dans les *Moriscos*. Pour tout cela, M. Lea n'a eu qu'à puiser dans son propre fonds et à mettre au point.

Une réunion si imposante de faits, puisés pour la plupart à des sources fort peu accessibles, donne une idée très avantageuse des capacités de travail de notre auteur, mais inspire aussi parfois quelques doutes, ces faits étant souvent pour le commun des lecteurs invérifiables. Nous devons nous en remettre à lui dans beaucoup de cas, et bien que ses ouvrages antérieurs nous aient enseigné qu'il mérite ce crédit, l'évaluation équitable et raisonnée des résultats de ses

longues et fructueuses recherches, ainsi que des jugements qu'il porte, ne pourra se faire que peu à peu et lorsque les divers compartiments de cet ensemble auront été inspectés à nouveau par des spécialistes. Tout érudit qui embrasse autant s'expose à être passé au crible, discuté, attaqué même : heureux s'il s'en tire en abandonnant quelques positions, en sacrifiant quelques opinions insuffisamment fondées et en confessant quelques erreurs. Il n'est pas à croire que M. Lea échappe à la règle générale, et lui-même ne le pense pas sans doute. En tout cas, ce grand ouvrage, quelque déchet que lui réserve l'avenir, se défendra très honorablement, à la fois par la belle ampleur des investigations et par le soin qui a été apporté à leur arrangement. Son mérite principal paraît être dès maintenant de fournir un cadre, infiniment plus complet et mieux conçu que celui de Llorente, de l'histoire de l'Inquisition espagnole qui permettra de voir avec beaucoup de netteté les divers aspects du sujet. La matière, jusqu'ici assez confuse et mal distribuée, vient d'être pour la première fois ordonnée par un esprit lucide et pratique ; même ceux qui se proposeront de le contredire devront le suivre sur le terrain qu'il a aménagé et circonscrit.

Il faudrait un espace dont je ne puis disposer ici pour passer en revue les parties de l'ouvrage de M. Lea qui appelleraient un examen particulier et peut-être une revision. Je ne signalerai qu'un chapitre, le quatrième du premier livre, à titre d'exemple et parce qu'il présente un assez grand intérêt. Il s'agit du premier établissement de l'Inquisition par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle. Ici, contrairement à ses habitudes, M. Lea a parlé (t. I, p. 159, n. 1) des sources de son information. Il nous apprend que la bulle de Sixte IV du 1^{er} novembre 1478 qui autorise Ferdinand et Isabelle à nommer trois inquisiteurs et que l'on considère comme ayant institué l'Inquisition d'Espagne se trouve incorporée dans la première proclamation des inquisiteurs de Séville du 2 janvier 1481, mais que la bulle elle-même fut précédemment (*previously*) regardée comme perdue. Que signifie cette phrase et à quelle époque a-t-on constaté que la bulle ne se retrouvait pas ? Pas au temps de Llorente en tous cas, puisque dans son *Mémoire* de 1812 il mentionne l'existence de la bulle originale à Simancas et d'une copie authentique dans les archives de la Suprême. Après, M. Lea continue en disant que l'Inquisition possédait (quand ?) un très petit nombre de documents concernant les premiers temps de son histoire, que beaucoup de papiers furent envoyés en Aragon et en Catalogne, d'où ils ne revinrent pas, que d'autres, remis à un secrétaire de Philippe III pour qu'il les classât, pourraient bien représenter le contenu du Bullaire de l'Inquisition appartenant à l'Ordre Saint-Jacques, aujourd'hui conservé dans l'*Archivo histórico* de Madrid. Ce dernier fait est possible, mais ce qu'on ne comprend guère, c'est que M. Lea ne nous ait pas expliqué quel rapport existe entre ce Bullaire et la collection des bulles et des brefs dont parle Llorente dans la notice préliminaire de son *Histoire critique* (t. I, p. xxix) et dont il dit : « Ces origi-

naux composent quatre tomes très volumineux, en vélin, avec les sceaux de cire ou de plomb. Je les fis transporter des archives du Conseil souverain de l'Inquisition dans la bibliothèque particulière du roi. » Dans son Mémoire de 1812 et dans le tome IV de son *Histoire critique*, Llorente a publié trois brefs et une bulle de Sixte IV, et, dans le Mémoire, il indique que les originaux de ces quatre pièces se trouvent dans la bibliothèque particulière du roi, ce qui ne l'empêche pas de les publier, non d'après les originaux, mais d'après des copies exécutées au xvi^e et au xviii^e siècle (recueils de Gonzalez de Lumbreras et de Domingo de la Cantolla). D'autre part, le P. Fidel Fita a republié ces quatre pièces dans le tome XV du *Boletín de la Academia de la Historia*, les deux premières d'après un volume de bulles et de brefs originaux ayant appartenu au Conseil suprême de l'Inquisition et que conserve aujourd'hui l'*Archivo histórico* de Madrid, volume qui, selon M. Lea, ferait partie du Bullaire de Saint-Jacques. Or, il est impossible que les quatre volumes d'originaux qui se trouvaient en 1812 dans la bibliothèque du roi soient identiques au Bullaire de Saint-Jacques, et il est non moins impossible qu'il existe deux originaux d'une même pièce. M. Lea nous devait de tirer ce point au clair, car ces documents ont une importance exceptionnelle et il est indispensable qu'on nous en livre un texte exactement conforme aux originaux. — Cette question de documentation mise à part, il y aurait à remarquer que l'histoire des relations de Sixte IV avec les rois catholiques à propos de l'établissement de l'Inquisition ressort plus nettement, malgré quelques erreurs, chez Llorente que dans ce chapitre de M. Lea, où elle devrait occuper plus de place. M. Lea, à la vérité, en dit autant et même davantage que son prédécesseur, puisqu'il a, par exemple, retrouvé la bulle du 18 avril 1482 qu'avait ignorée Llorente, mais son exposé a l'inconvénient d'être dispersé en trop d'endroits et ne donne pas une impression assez exacte des soubresauts et des contradictions de cette politique pontificale qui ne s'expliquent que par les négociations en cour de Rome des nouveaux convertis, toujours prêts à payer très cher l'intervention du pape.

Tout compte fait, on peut bien dire que M. Lea renouvelle un sujet qui n'avait été jusqu'ici que fort incomplètement étudié et compris, et qu'il demeurera longtemps l'informateur auprès duquel ira se renseigner quiconque tient à savoir ce que fut l'Inquisition espagnole. Son livre paraît donc appelé à avoir un vrai succès et une assez grande influence, que justifient d'ailleurs l'application si soutenue de l'auteur comme la modération louable et assez habituelle de ses appréciations; il faudra, bon gré mal gré, s'y instruire et y prendre beaucoup de renseignements, quitte à y découvrir des fautes et à le refaire un jour ou l'autre, ce qui est le sort commun de tous les livres d'érudition.

M. Lea vient encore d'ajouter du prix à son *History of the Inquisition of Spain* en la complétant par un volume où il suit l'histoire de l'institution dans les divers états annexés à la monarchie espagnole, c'est-à-dire en Sicile, à Naples, en Sardaigne, à Milan, aux Canaries, au

Mexique, au Pérou, dans la Nouvelle-Grenade. Pour plusieurs de ces pays, le travail avait été fait déjà, notamment pour la Sicile par La Mantia, pour Naples par Amabile et pour plusieurs régions de l'Amérique du Sud par Medina. Notre auteur marchait donc ici sur les traces d'autrui, mais il a souvent ajouté à ce qu'avaient dit ses devanciers. A juste titre, il a laissé de côté les Pays-Bas, estimant qu'il convient d'attendre l'achèvement des travaux considérables de M. Paul Fredericq sur la répression de l'hérésie au xvi^e siècle dans cette contrée.

A. MOREL-FATIO.

Eugène HUBERT. *Les Pays-Bas espagnols et la république des Provinces-Unies depuis la paix de Munster jusqu'au traité d'Utrecht (1648-1713). La question religieuse et les relations diplomatiques.* Bruxelles, Lebègue, 1907. In-4°, 484 pages.

L'histoire de la Belgique pendant la seconde moitié du xvii^e siècle est encore en grande partie inconnue. Cette époque de morne décadence n'a guère tenté jusqu'ici les historiens, et les rares écrivains qui en ont abordé l'étude ont eu surtout en vue l'histoire générale et les faits militaires. On n'en louera que davantage le courage et la persévérance dont M. Hubert, cet excellent connaisseur de l'histoire belge au temps des Habsbourg, a fait preuve en se proposant d'éclairer les rapports de la Belgique et des Provinces-Unies, surtout sur le terrain religieux, durant les soixante-cinq ans qui séparent les grands traités de Munster et d'Utrecht. Grâce à des recherches infatigables dans les archives de l'État, des évêchés et des communes de Belgique, de Hollande et de France, ainsi que dans de nombreuses bibliothèques, il a réussi à rassembler une masse énorme de documents inconnus, de livres oubliés depuis longtemps, des centaines de pamphlets anciens, et l'on peut dire que son ouvrage ne contient guère que de l'inédit. De tout cela, il a tiré un récit clair, précis, d'une impartialité impeccable. Point de détails inutiles; l'auteur sait toujours faire ressortir les faits caractéristiques et indiquer les grandes lignes. Un appendice nous fait connaître les documents les plus importants; et un index alphabétique clôt le remarquable ouvrage auquel, avec raison, l'Académie de Bruxelles a accordé une place parmi ses *Mémoires*.

Le traité de Munster n'avait amené qu'une paix fragile entre les Provinces-Unies et les Pays-Bas espagnols. Les rapports restaient toujours tendus, la défiance réciproque persistait, et surtout le gouvernement de la république néerlandaise montrait peu de sympathie pour ses voisins du sud. Ce furent des raisons politiques qui maintinrent les rapports pacifiques, la république préférant le voisinage d'un État affaibli et partant peu dangereux à celui d'un Louis XIV. Ses hommes d'État jugeaient plus avantageux de défendre leur pays à Bruxelles et

à Anvers qu'à Breda et à Dordrecht. En outre, on voit les passions religieuses s'affaiblir graduellement à partir de la paix de Westphalie. Le gouvernement belge use d'une tolérance assez grande à l'égard de ses sujets de religion réformée, lorsqu'ils ne font pas étalage de leurs croyances. Il applique en 1597, pour la dernière fois, la peine de mort pour hérésie. Encore bien plus large est la tolérance dont les Provinces-Unies font preuve envers les catholiques. La liberté de pensée y reste considérée comme inviolable; nul n'y est persécuté pour ses opinions. On frappe quelquefois les catholiques d'amendes pour réunions pieuses, ou l'on n'autorise ces réunions que moyennant de fortes sommes. Mais, peu à peu, on voit disparaître les *placards* anticatholiques; les catholiques ouvrent des écoles; on les voit élever sur tous les points du territoire des chapelles richement ornées; les prêtres séculiers fourmillent, et même les moines, voire les Jésuites, rentrent dans le pays néerlandais. Les États provinciaux répriment le fanatisme intolérant des pasteurs calvinistes et rappellent aux prédicants qu'après avoir versé leur sang pour la liberté de conscience, les Hollandais ne peuvent adopter les procédés de l'Inquisition d'Espagne. Les hommes d'État hollandais étaient suffisamment éclairés pour se laisser guider par des considérations commerciales et par le désir de ne pas dépeupler leur pays par un exode de catholiques. On voit ceux-ci occuper dans l'armée un rang souvent fort élevé, et l'on n'applique plus guère les règlements qui leur interdisait l'accès aux fonctions civiles; nous trouvons de nombreux bourgmestres, échevins et écoutètes de cette religion dans les localités « papistes ». Ainsi, abstraction faite de quelques persécutions locales et de quelques représailles destinées à venger de mauvais traitements subis par des protestants en Belgique, la Hollande apparaît alors réellement comme le refuge de la liberté religieuse. Ce sont là les résultats principaux qui se dégagent de l'excellent ouvrage de M. Eugène Hubert.

M. PHILIPPSON.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — **Mélanges d'archéologie et d'histoire** (École française de Rome). T. XXVII, 1907, n° 5. — E. ALBERTINI. Notes critiques sur l'« Itinéraire d'Antonin » et la « Table de Peutinger » (à propos du tracé de la « via Claudia Valeria » et de la « via Claudia nova », montre comment il faut corriger les indications fournies par ces deux documents). — L. DUCHESNE. Les monastères desservants de Sainte-Marie-Majeure (ils étaient au nombre de 4; en fixe l'emplacement et l'histoire). — LAURENT-VIBERT et A. PIGANIOL. Inscriptions inédites de Minturnes. — Cl. FAURE. Le dauphin Humbert II à Venise et en Orient, 1345-47 (raconte à nouveau, en utilisant des documents inédits des Archives de Venise, la croisade du dauphin contre les Turcs).

2. — **Revue archéologique**. 4^e série, t. X, sept.-oct. 1907. — A.-J. REINACH. L'origine du *pilum* (fin; il n'est pas d'origine sabine; il est, comme le *scutum*, d'origine samnite et a été introduit à Rome au début du III^e s., à la suite des guerres samnites). — G. SEURE. Nicopolis ad Istrum (fondée par Trajan comme capitale d'une province de Thrace autonome; étudie les variations de la frontière thraco-mésienne; population et cultes; suite en nov. : corpus des inscriptions nicopolitaines). — SEYMOUR DE RICCI. Inscriptions grecques et latines de Syrie copiées en 1700. — R. CAGNAT et M. BESNIER. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine; mai-août. — Nov.-déc. L. SIRET. Essai sur la chronologie protohistorique de l'Espagne. — L. BRÉHIER. Orient ou Byzance? (expose les conclusions auxquelles aboutissent les études de M. Strzygowski au sujet de l'influence exercée directement par l'Orient sur l'art médiéval). — CLERMONT-GANNEAU. Jéhovah à Éléphantine (le temple de Jéhovah s'élevait bien dans l'île d'Éléphantine). — R. CAGNAT et M. BESNIER. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine; sept.-déc. — T. XI, janv.-févr. 1908. S. REINACH. Tarpeia (« les dépouilles prises à la guerre sont comme imprégnées d'une nocivité d'ordre magique que les sortilèges du vainqueur lui-même leur ont inoculée »; ou bien on les détruit, ou bien on les met à part en trophées sacrés auxquels nul n'osera toucher; la vue d'un amas de boucliers pris à l'ennemi par les Romains et entassés sur la colline du Capitole en forme de tumulus, à l'endroit où se célébrait le culte de l'héroïne éponyme Tarpeia, devait tout naturellement suggérer l'idée que cette héroïne avait été écrasée sous des boucliers; d'où la légende, que les historiens précisèrent en puisant dans le trésor des légendes grecques). — SEYMOUR DE RICCI.

Une chronique alexandrine sur papyrus (texte grec des *Excerpta Barbari*, publ. p. Bauer et Strzygowski).

3. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** T. LXVIII, 1907, nos 5-6. — H. MORANVILLE. Charles d'Artois (biographie du second fils du fameux Robert d'Artois; attaché au roi Jean, il fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers; dépouillé de ses biens à la suite du traité de Brétigny, il mena une vie agitée; il disparaît après 1382). — M. JUSSELIN. Notes tironiennes dans les diplômes mérovingiens (déchiffrement des notes de tous les originaux). — A. THOMAS. Les plaintes de la comtesse de la Marche contre Thibaud de Neuvi, sénéchal de Poitou, vers 1257 (texte curieux pour l'histoire de la Marche et des institutions féodales). — L. DELISLE. Les formules « rex Anglorum » et « Dei gratia rex Anglorum » (lettre à M. Round; cf. *Rev. hist.*, t. XCVII, p. 459). — G. PERROT. Notice sur Jules-Auguste Lair, 1836-1907. = C.-rendus : A. MENTZ. Beiträge z. Osterfestberechnung bei den Byzantinern. — MORTIER. Hist. des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs (information et critique parfois insuffisantes). — P. CHAMPION. Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans (G. Raynaud conteste le caractère autographe du ms.).

4. — **Le Moyen Âge.** 2^e série, t. XI, 1907, no 5. — R. LATOUCHE. Essai de critique sur la continuation des « Actus pontificum Cenomanis in urbe degentium », 857-1255 (elle est l'œuvre de plusieurs chanoines de la cathédrale, dont le premier, qui écrivait vers 1065, conduisit le récit jusqu'à cette date; les notices des années 1065-1136 sont dues à deux nouveaux rédacteurs écrivant, l'un avant 1141, l'autre avant 1154; les notices suivantes sont l'œuvre de trois rédacteurs des XII^e et XIII^e s.). = C.-rendus : ANGER. Les dépendances de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près; t. I (détestable). — C. RENAUZ. Humbert I^{er}, dit aux Blanches-Mains, fondateur de l'État de Savoie (nouvelle généalogie très contestable). = No 6. A. VIDIER. Notices sur des actes d'affranchissement et de précaire concernant Saint-Aignan d'Orléans, IX^e-X^e s. (acte d'affranchissement d'un clerc en vue de son élévation aux ordres sacrés par Hugue l'Abbé, 885; acte de précaire en faveur d'Ebbon [de Châteauroux?], X^e s.; commentaires historiques et juridiques). — M. JUSSELIN. L'invocation monogrammatique dans quelques diplômes de Lothaire I^{er} et de Lothaire II (lecture des notes tironiennes). — A. VIDIER. Jean Moreau, enlumineur de Charles d'Orléans (deux quittances de 1456).

5. — **Revue d'histoire moderne et contemporaine.** T. IX, no 4, janv. 1908. — H. CARRÉ. L'Assemblée constituante et la « mise en vacances » des Parlements, nov. 1789-janv. 1790 (essai de résistance des Parlements de Paris, de Rouen et de Metz au décret du 3 nov. 1789 prononçant la « mise en vacances » des Parlements). — H.-F. COLEBRANDER. Les rapports de la Hollande et de la France, 1780-1815; état des travaux. = C.-rendus : A. SLOVAK. La bataille d'Austerlitz. — Du

Bourg. Mgr Du Bourg, évêque de Limoges, 1751-1822 (des documents intéressants). — *Gontaut-Biron.* Mon ambassade en Allemagne; *A. Dreux.* Dernières années de l'ambassade en Allemagne de M. de Gontaut-Biron (les papiers de M. G.-B., qui ont fourni la matière de ces deux volumes, ont été arbitrairement choisis ou écourtés). — *A. Debidour.* L'Église catholique et l'État sous la 3^e République; t. I (impartial, en dépit des apparences). — *P. Louis.* Hist. du mouvement syndical en France, 1789-1906 (livre d'un théoricien, non d'un historien).

6. — La Révolution française. 1908, févr. — *A. MATHIEZ.* La France et Rome sous la Constituante, d'après la correspondance du cardinal de Bernis (suite : la Constitution civile du clergé fut élaborée sans esprit d'hostilité contre l'Église, ce fut une œuvre de bonne foi; on put espérer parmi les catholiques sincères que le pape la ratifierait; ce fut contre la prévision et contre le désir de la majorité des évêques de France que la Constitution civile engendra le schisme). — *H. LABROUE.* La Société populaire de La Garde-Freinet [Var] (fin). — *FRANCE-ROUSSELOT.* Les papiers de [l'amiral] Truguet (courts extraits; ans II et III). — *E. CHAPUISAT.* La surveillance spéciale en 1807 dans le département du Léman (indication de 4 personnes « en surveillance spéciale »). — *Mars. Cl. PERROUD.* A propos de l'abolition du droit d'ainesse (Lanthenas fonda en 1790 une « Société des amis de l'union et de l'égalité dans les familles » qui se sépara quand le droit d'ainesse fut aboli en 1791). — *A. AULARD.* Avertissement au t. XVIII du *Recueil des actes du Comité de salut public.* — *A. KUSCINSKI.* Maignet et le clergé de l'arrondissement d'Ambert (textes où l'on voit le clergé de l'arrondissement intervenir en faveur du régicide, 1819-22). — *A. TUETEV.* Le Comité des inspecteurs de la salle de la Convention; extraits des procès-verbaux (détails sur la physionomie de la salle et des tribunes).

7. — Société de l'histoire du protestantisme français. Bulletin. 1907, nov.-déc. — *PROUHET.* La Réforme et l'Église réformée à La Mothe-Saint-Héray (Deux-Sèvres). — *A. MORIZE.* Samuel Sorbière, principal à Orange; sa conversion, 1650-1653 (Sorbière fut converti par l'évêque de Vaison Suarez). — *FONBRUNE-BERBINEAU.* Le supplice de la claie à Metz, 1686 (infligé aux cadavres des nouveaux convertis morts en refusant les sacrements). — *Ch. BOSE.* Le prophétisme en Dauphiné à la fin de 1688 (lettre inédite). — *E. MOUTARDE.* Nouveaux documents sur le protestantisme en Saintonge après la Révocation, 1695-1729. — *Ch. BASTIDE.* Bayle est-il l'auteur de l'*Avis aux Réfugiés*? (non, mais il l'a retouché avant de le publier en 1690). — *E. GRISELLE.* Chronique des événements relatifs au protestantisme, 1682-1687 (suite ici et en janv.). — 1908, janv.-févr. *A. RENAUDET.* Jean Standonck; un réformateur catholique avant la Réforme (élevé d'abord parmi les mystiques hollandais, vient prendre, vers 1471, ses grades à Paris, où il se lie, en 1490, avec François de Paule; devenu principal du collège de Montaigu, il fait de ce collège le centre du mouvement réformateur de

l'Eglise de France et, faisant appel aux religieux de Windesheim, organise la réforme à Château-Landon, à Saint-Victor de Paris, à Livry, à Cysoing; exilé en 1499, il rentre en grâce en 1500 et achève l'organisation du collège de Montaigu, auquel sont rattachés étroitement ceux de Malines, Louvain, Cambrai et Valenciennes; il meurt en 1504). — R. L. Statistique protestante (dénombrement des protestants de France à la fin du XVII^e s.).

8. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1908, 27 janv. — *L. von Sybel*. Christliche Antike (ouvrage très soigné où l'on montre le lien étroit qui rattache l'art chrétien à l'art antique). — *P. Pisani*. Répertoire biographique de l'épiscopat constitutionnel, 1791-1802 (excellent). — *J. Hérissay*. Un girondin. François Buzot, 1760-1794 (bonne biographie, neuve sur certains points, trop longue sur d'autres). = 3 févr. *H.-Ch. Lea*. A history of Inquisition of Spain; t. IV (longue et intéressante analyse par S. Reinach). = 10 févr. *P. de Nothac*. Pétrarque et l'humanisme; nouv. éd. (remarquable). — *P. Vitry et G. Brière*. L'église abbatiale de Saint-Denis et ses tombeaux. Notice historique et archéologique (bon). — Paris en 1814. Journal inédit de M^{me} de Marigny, augmenté du journal de T. R. Underwood; publ. p. *J. Ladreit de Lacharrière* (très intéressant; M^{me} de Marigny est la sœur aînée de Chateaubriand; Underwood est un détenu anglais qui était devenu très parisien). = 17 févr. *P. Fould*. Anecdotes curieuses de la cour de France sous le règne de Louis XV, par *Fr.-V. Toussaint* (très bonne édition. Les *Anecdotes* ne sont autre chose que la première rédaction des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la Perse*). — *F. Magnette*. Les émigrés français au pays de Liège de 1791 à 1794 (bon). — *Ch. Vellay*. L'élite de la Révolution. Œuvres complètes de Saint-Just (édition complète, rangée par ordre chronologique, établie avec négligence et où se décèle un esprit d'admiration vraiment excessive pour Saint-Just). — *G. Gazier*. J.-B. Flavigny, évêque constitutionnel de la H^{te}-Saône; sa correspondance avec Grégoire et dom Grappin, 1795-1802 (bon). — *M. Vitrac et A. Galopin*. Le duc d'Enghien; recherches historiques sur son procès et sa condamnation, par *A. Nougarede de Fayet*, illustrées d'après les estampes du temps (bon). = 27 févr. *J. Rhys*. The celtic inscriptions of France and Italy (utiles corrections à des inscriptions déjà connues; interprétations ingénieuses, trop peut-être, parfois). — *M. Tourneux*. Anecdotes historiques, par le baron Honoré Duveyrier (excellente édition d'un texte presque ignoré et qui contient des anecdotes intéressantes sur certains épisodes de la Révolution en France et en Italie). = 5 mars. *Procopii Caesariensis opera omnia*, rec. *J. Haury*; IV: Historia quae dicitur arcana (beaucoup de bonnes corrections). — *J. Vendeuvre*. L'exemption de visite monastique (excellent travail de juriste et d'historien). — *P. Fain*. Mémoires du baron Fain (contient beaucoup de détails intéressants sur la manière de travailler de Napoléon I^{er}). = 7 mars. *H. Fisher*. Bonapartism (remarquable suite de leçons qui ont été professées à l'Univer-

sité de Londres). — Chaucer et le Norfolk (Walter Rye tire des archives de Lynn un certain nombre de documents tendant à prouver que le poète naquit sans doute à Lynn pendant un séjour momentané de ses parents, retenus dans cette ville par les fonctions du père dans les douanes). = 12 mars. *Preger*. *Scriptores originum Constantinopolitarum*; fasc. 2 (ce fascicule contient le texte des Origines attribuées à Codinus. Bon texte; fait bien connaître la topographie et les monuments de Constantinople). — *C. Patsch*. *Zur Geschichte und Topographie von Naron* (bonne monographie d'une ville romaine de Dalmatie, *auj. Vid*). — *Cristina Garosci*. *Margherita di Navarra* (fort estimable). — *At. d'Ancona*. *Carteggio di Michele Amari* (t. III, où l'on trouvera de curieux détails, entre autres sur l'Histoire des Vêpres siciliennes). = 19 mars. *Mary B. Peaks*. *The general, civil and military, administration of Noricum and Rætia* (bonne monographie). — *Anatole France*. *Jeanne d'Arc* (important article de S. Reinach). = 26 mars. *G. Grütz-macher*. *Hieronymus; eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte*; II (très bon exposé de la vie de saint Jérôme au moment où il écrit ses travaux d'exégèse, traduit la Bible et compose son *De viris*). — *G. L. Gomme*. *Index of archaeological papers, 1655-1890* (très utile). — *C. P. Gordon*. *Innocent the Great; an essay on his life and times* (ouvrage de vulgarisation fait sans critique). — *Ad. Wahl*. *Vorgeschichte der französischen Revolution*; II (critique intelligente, souvent amère, parfois juste, des idées de la Révolution française à son début). — *Clarke et Foxcroft*. *Life of Gilbert Burnet* (indispensable pour la connaissance de l'histoire religieuse de l'Angleterre sous la Restauration). = 2 avril. *P.-J. Blok*. *Geschichte der Niederlande*; t. III (ce volume se rapporte aux années 1559-1609. Traduction utile, quoique trop lente, d'une œuvre excellente). — *C^{te} de Miramon-Fargues*. *L'héritage des Beauvau-Tigny, 1750-1830*; aventures historiques d'après des documents inédits (c'est un roman, avec un fonds historique assez neuf, mais fort mince). — *E. Champion*. *Vue générale de l'histoire de France* (trop de vues contestables et trop de pédantisme).

9. — Annales des sciences politiques. T. XXII, 1907, n° 5. — **QUENTIN-BAUCHART**. *La Prusse, les Polonais et la France en 1848* (extr. d'un livre sur Lamartine). — **A. VIALATE**. *La France industrielle dans le dernier quart du XIX^e s.* (d'après E. Levasseur). — **Ch. DUPUIS**. *Chronique internationale, 1906*. = N° 6. **P. MATTER**. *Les négociations sur l'unité allemande; sept.-nov. 1870* (comment Bismarck réussit à vaincre les résistances de la Bavière et du Wurtemberg). = T. XXIII, 1908, n° 1. **S. PIOT**. *Le rôle politique de G. Carducci (1835-1907)*. — **L. HOLTZ**. *Le régime foncier de Madagascar* (avec un court historique). = N° 2. **A. LIESSE**. *L'œuvre administrative de de Villèle, ses idées, ses doctrines* (extr. des *Portraits financiers*, livre sous presse). — **A. ANTONY**. *Le journalisme au Gouvernement Provisoire de 1848* (l'établissement du régime de la liberté de la presse favorisa l'éclosion d'une masse de journaux à un sou contre lesquels le gouvernement se vit obligé de lut-

ter par l'intermédiaire de journaux rédigés par ses membres : *le National*, *la Réforme* et les *Bulletins de la République*.

10. — Études; revue fondée par des Pères de la C^{ie} de Jésus. 1908, 5 févr. — A. DE SALINIS. Sur la Côte des Esclaves; la mission du Dr Bayol (extr. d'un livre sur le *Protectorat français sur la Côte des Esclaves*). — A. D'ALÈS. Bulletin d'ancienne littérature chrétienne. = 20 févr. A. D'ALÈS. Pour l'honneur de Notre-Dame (discussion de la théorie de G. Herzog sur la *Sainte Vierge dans l'histoire*). — P. SUAU. Madagascar (suite : l'œuvre officielle de propagande protestante à partir de 1895; suite le 20 mars : le général Gallieni cherche à tenir la balance égale entre catholiques et protestants). = 5 mars. P. BLIARD. Mémoires de Godefroi Hermant (Hermant a dénaturé les sources qu'il utilisait; il est d'une partialité telle que son témoignage n'a nulle valeur; en outre, l'édition de M. Gazier nous fournit un texte peu fidèle, accompagné de rares notes, le plus souvent inexactes, avec une introduction extraordinaire de naïveté).

11. — Annales du midi. T. XX, 1908, janv. — H. GRAILLOT. La villa romaine de Martres-Tolosane, « villa Aconiana » (c'est l'« Angonia » de la Vie de saint Vidian). — E.-Ch. BABUT. Paulin de Nole, Sulpice Sévère, saint Martin; recherches de chronologie (dates des lettres de Paulin de Nole à Sulpice Sévère; chronologie des *Natalices* de Paulin; saint Martin mourut entre nov. 396 et le début du printemps 397; il ne mourut pas le 11 nov.). — L. CONSTANS. Les chapitres de paix et le statut maritime de Marseille (suite de cette édition). — A. THOMAS. Notes sur l'élevage et le commerce des porcs au xv^e s. (2 pièces de procédure). — J. CALMETTE. Note rectificative sur la date d'une lettre de Charles VII (publ. dans les *Annales*, t. XIX). — P. COQUELLE. La sédition de Montpellier en 1645 (documents inédits). = C.-rendu : A. Philippe. La baronnie du Tournel (nombreuses rectifications par S. Stronski).

12. — Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure. T. XVII, 1905-1907, n° 1. — G. MUSSET. La coutume de Royan au moyen âge (fin). = N° 2. L. BRUHAT. L'immunité ecclésiastique et la papauté; Saintonge et Aunis, x^e et xii^e s. — P. FLEURY. Les jurés-crieurs d'enterrement au xvii^e s.; création d'un office à Marans (1691; en vertu d'un édit de 1690). = N° 3. Ch. DANGIBEAUD. Le médaillier municipal à Saintes (catalogue : monnaies romaines; suite aux n° 4 et 9). = N° 4. G. MUSSET. Sèches ou oignons (la *septa* dont il est question dans les textes est la sèche; on mangeait au moyen âge des sèches dans l'intérieur de la France). = N° 5. P. FLEURY. Hôpital et aumônerie Saint-Thomas de Marans (histoire depuis 1218; fin aux n° 6 et 7 : organisation intérieure, xvii^e-xviii^e s., l'assistance aux pauvres et mendiants; réunion de l'hôpital à l'Hospice général de La Rochelle, 1725). = N° 6. DE RICHEMOND. Le lieutenant général Louis Guillouet, comte d'Orvilliers (1710-1792) et sa famille (publie divers documents sur lui).

13. — Revue des Pyrénées. T. XIX, 1907, n° 4. — Ch. OULMONT. Estienne Forcadel, un juriste, historien et poète vers 1550 (auteur de quelques panégyriques). = T. XX, 1908, n° 1. C. GUY. Quelques documents inédits sur le naufrage de « la Méduse » (tirés des Archives du Sénégal). — Cl. PERROUD. Un fragment inédit des Mémoires de Buzot (fragment autographe de l'an 1794 conservé aux Archives municipales de Reims; M. P., qui l'édite, montre, en outre, les déficiences des éditions des Mémoires publiées par Guadet et Dauban). — DESAZARS. La famille Crozat (suite : les fils d'A. Crozat le Riche. L'un d'eux fut le célèbre collectionneur L.-A. Crozat, baron de Thiers, † 1770).

14. — Revue d'histoire de Lyon. T. VI, 1907, n° 6. — A. COVILLE. L'évêque Nizier et Grégoire de Tours à Lyon (dégage ce qu'on sait de saint Nizier, grand oncle de Grégoire de Tours, évêque de Lyon de 552 à 573, et ce que Grégoire nous apprend sur la ville de Lyon au point de vue religieux). — J. BEYSSAC. La sédition ouvrière de 1786 (à l'aide du dossier des poursuites intentées aux ouvriers, de la *Gazette de Leyde* et de la correspondance des autorités locales, rétablit les faits, jusqu'ici inexactement rapportés). — Procès-verbal de l'élection de Tolozan de Montfort à la prévôté des marchands de Lyon, 16 déc. 1784. = T. VII. 1908, n° 1. Ph. FABIA. Claude et Lyon (ses séjours en cette ville; les bienfaits dont elle lui fut redevable). — F. DUTACQ. Documents inédits sur l'histoire des clubs et des sociétés secrètes de Lyon en sept.-oct. 1848 (extraits des rapports quotidiens du commissaire central Galerne). — P. GONNET. Les Cent Jours à Lyon (entrée de Napoléon à Lyon; le duc d'Angoulême tente de reprendre la ville; réorganisation du corps municipal par Napoléon; suite au n° 2 : surveillance des suspects; établissement de la Fédération lyonnaise). — Délibération de la communauté de Bressieux (Isère), 27 mars 1789 (contre l'allocation d'une indemnité aux propriétaires de terres nobles en échange de leurs privilèges). = N° 2. Ph. GONNARD. Mœurs administratives du premier Empire : la conscription dans la Loire (dès le début, la conscription fut odieuse dans ce département, et on lutta contre elle; étudie « cette lutte perpétuelle entre un gouvernement guerrier et une nation pacifique »). — Célébration de la victoire de Jarnac à Lyon en 1569 (procès-verbal des réjouissances, publié avec un riche commentaire).

15. — Société archéologique de Touraine. Bulletin. T. XV, 1906, n° 3. — H. GRIMAUD. Historique de l'imprimerie chinoise (remonte à 1595 env., fin au n° 4). = N° 4. E. VAUGELLE. Deux documents concernant Saint-Martin de Tours (une copie de la Pancarte noire, à Florence; un inventaire, à Tours). = T. XVI, 1907, n° 1. L. DUBREUIL-CHAMBARDEL. Le Verron et le Thelot (indique, d'après les textes, les limites de ces régions anciennes, sises aux confluent de l'Indre et de la Loire, de la Vienne et de la Loire). — L. BOSSEBOEUF. Les maisons historiques de Tours : l'archevêché d'autrefois (histoire du bâtiment; fin au n° 2). = N° 2. E. VAUGELLE. Les annates du

diocèse de Tours, 1421-1521 (extraits des registres conservés à l'*Archivio di Stato* de Rome; suite au n° 3).

16. — Historische Vierteljahrschrift. T. XI, 1908, n° 1. — M. Brosch. Albizzi et Médicis; chapitre d'histoire florentine (esquisse l'histoire de Florence de 1378 à 1434). — E. Salzer. Le prince Clovis de Hohenlohe-Schillingsfürst et la question allemande (résumé d'un article publié dans *Nord und Süd* pour la période antérieure à 1867; puis étude détaillée des années 1867-1870). — G. Seeliger. Pour l'histoire de la chancellerie franque au ix^e s. (à propos du fasc. 1 de l'*Archiv für Urkundenforschung*, maintient contre Tangl l'opinion suivant laquelle l'archichapelain ne serait devenu chef de la chancellerie que sous Louis le Pieux). = C.-rendus : G. Grupp. Kulturgesch. der röm. Kaiserzeit (manuel catholico-officiel). — G. Meyer von Knonau. Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich IV u. Heinrich V; t. VI, 1106-1116 (quelques lacunes). — B. Markgraf. Das moselländische Volk in seinen Weistümern (copie le livre d'Arens, *Das Tiroler Volk in seinen Weistümern*, ce qui entraîne toutes sortes de conséquences désastreuses; sans valeur). — G. Bossert. Sébastien Lotzer u. seine Schriften (attribue à Lotzer la rédaction des « 12 articles »; discussion par W. Stolze). — Gentz u. Wessenberg; Briefe des ersten an den zweiten, publ. p. A. Fournier (1809-1832). = Réponse de H. Barge à la critique de son livre, *Andreas Bodenstein von Karlstadt*, par H. Hermelink; réplique de Hermelink.

17. — Historische Zeitschrift. 1908, t. C, n° 2. — W. Michael. Le prototype de John Bull (cherche à dégager les circonstances politiques qui ont provoqué la publication, en 1712, de la fameuse *History of John Bull*, longtemps attribuée à tort à Swift, et conclut que J. Bull, c'est Bolingbroke, que ses contemporains appelaient familièrement « Lord Bull »). — H. v. Petersdorff. Le comte Albert d'Alvensleben-Erxleben (étudie les rapports d'Alvensleben avec le prince de Prusse de 1841 à 1858 et montre que rien n'autorise les doutes élevés par Ludwig v. Gerlach sur la confiance que le prince lui aurait témoignée). — G. v. Below. Pour l'histoire de la constitution des États [Landstände] (de la marche de Brandebourg aux xvi^e-xvii^e s., à propos de publications récentes). — C. Varentrapp. Lettres de Savigny à Ranke et à Perthes. = C.-rendus : P. Wendland. Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum u. Christentum. — A. Luchaire. Innocent III; la papauté et l'empire (K. Hampe reproche à l'auteur trop de hâte et une information insuffisante). — F. Thiel. Kritische Untersuchungen über die im Manifest Kaiser Friedrichs II von Jahre 1236 gegen Friedrich II von Österreich vorgebrachten Anklagen (intéressant, mais pas toujours assez approfondi). — Erben, Schmitz-Kallenberg et Redlich. Urkundenlehre (article à lire de H. Steinacker). — E. Daenell. Die Blütezeit der deutschen Hanse

(xiv^e-xv^e s.; important). — *M. Stieber*. Das österr. Landrecht u. die böhmischen Einwirkungen auf die Reformen König Ottokars in Oesterreich (important). — *G. Bückling*. Die Bozener Märkte bis zum Dreissigjährl. Kriege (beaucoup de recherches; exposé insuffisant). — *Dierauer*. Gesch. der schweizer. Eidgenossenschaft; III (excellent).

18. — Historisches Jahrbuch. T. XXVIII, 1907, n° 4. — *A. HUYSENS*. Pour le 700^e anniversaire de sainte Elisabeth de Thuringe; étude sur les sources de son histoire (fin de cet important mémoire; en appendice, enquête de l'an 1235 en vue de la canonisation). — *R. STIEGELE*. Contributions à la biographie du Jésuite Guillaume Lamormaini (suite: son rôle dans la guerre de succession de Mantoue, 1628-32; au moment de l'Édit de restitution, 1629). — *N. PAULUS*. L'approbation [en 1494] par les théologiens de Cologne du « Marteau des maléfices » est-elle un faux? (non). = T. XXIX, 1908, n° 1. *F. KAMPERS*. La sibylle de Tibur et Virgile (cherche à démêler les origines judéo-hellénistiques des prophéties sibylliques). — *G. SCHNÜRRER*. Pour la controverse sur le « Fragmentum Fantuzzianum » (répond aux critiques faites par J. Haller à l'étude qu'il a publiée avec D. Ulivi sur *Das Fragmentum Fantuzzianum*). — *J.-P. KIRCH*. Saint Bernard en Lorraine (analyse des textes relatifs à son séjour dans ce pays). — *N. PAULUS*. Le rôle de la femme dans l'histoire de la sorcellerie (ce n'est pas, comme l'a dit J. Hansen, sous l'influence du « Marteau des maléfices » de 1487 que l'on a attribué à la femme un rôle prépondérant en matière de sorcellerie; cette tendance est antérieure). — *L. PFLEGER*. Jugement de Ludolf de Saxe sur la situation de l'Eglise au xiv^e s. (extr. de sa « Vita J. Christi »). = C.-rendus: *A. Beres*. Der Missbrauch der geistlichen Amtsgewalt; t. I: Die Grundlagen der Beschwerde wegen kirchlichen Amtsmissbrauchs im mittelalterlichen Deutschland (sur le « recursus ab abusu »; discussion détaillée par Eichmann).

19. — Bayerische Akademie der Wissenschaften. Abhandlungen der histor. Klasse. T. XXIV, 1907, fasc. 2. — *S. RIEZLER*. Études sur les débuts de Munich; contribution à l'histoire douanière en Allemagne (le développement de Munich est dû en grande partie au péage du pont sur l'Isar, qui prend une grande importance au xii^e s. et donne lieu à un conflit retentissant entre le duc de Bavière et l'évêque de Fribourg). — *M. DÖBERL*. La Bavière et le soulèvement de l'Allemagne contre Napoléon I^{er} (utilise pour la première fois les documents des archives d'État; il en ressort que le Journal du prince de Taxis et les Mémoires de Mercy-Argenteau sont des sources peu sûres et que tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la question est très sujet à caution; en appendice, nombreuses pièces justificatives).

20. — Bayerische Akademie der Wissenschaften. Sitzungsberichte der philos.-philol. u. histor. Klasse. 1906, fasc. 3. — *H. SIMONSFELD*. Nouveaux diplômes de Frédéric Barberousse tirés des archives et

bibliothèques italiennes (suite en 1907, fasc. 3). = 1907, fasc. 1. H. PRUTZ. Sur la genèse du procès des Templiers (la révélation des abus introduits dans l'ordre ne fut que le prétexte du procès de 1307; l'esprit public était tellement monté contre les Templiers que la dénonciation d'Esquiou de Florac mit le comble à l'irritation générale). — H. FISCHER et L. TRAUBE. Nouveaux et anciens fragments de Tite-Live (ms. en onciale de la 4^e décade, à Bamberg). = Fasc. 3. J. FRIEDRICH. Sur les questions controversées relatives à la vie de l'historien goth Jordanès (quoi qu'on ait dit, il était Ostrogoth de naissance; il fut notaire de l'Amale Gunthigis Baza, le même qui est cité comme général de l'armée romaine dans l'Empire d'Orient; avant 536, il quitta ce poste, non pour se faire moine ou prêtre, mais sans doute simplement « religiosus »; il écrivit ses œuvres en qualité de sujet de l'Empire romain d'Orient et probablement à Thessalonique. Ses sources). — R. PÖEHLMANN. Sur l'histoire des Gracques (montre, entre autres, qu'il y a accord entre les récits d'Appien et de Plutarque et que les résumés de discours donnés par le premier concordent avec les fragments rapportés par le second. Tiberius Gracchus ne fut pas un « social-révolutionnaire » dans sa politique agraire; le conflit auquel il prit part fut avant tout provoqué par les contradictions intimes de la constitution romaine).

21. — **Hermes**, T. XLII, 1907, n° 1. — C. ROBERT. Problèmes topographiques de l'Iliade (corrige certaines identifications des ruines d'Hissarlik proposées par Dörpfeld). — E. MEYER. Encore le *λόγος* du roi Pausanias (d'après Ephore, c'est la seule source authentique de la législation de Lycurgue et, par suite aussi, la source principale de l'exposé d'Ephore lui-même sur ce point). = N° 2. P. GROEBE. L'année de la naissance de M. Brutus (85 av. J.-C. et non 78). — Id. Le jour de la bataille de Carres (9 juin 53). = N° 3. U. WILCKEN. L'« Anonymus Argentinensis » (édité par B. Keil, n'a pas pour l'histoire d'Athènes au v^e s. av. J.-C. la valeur que l'éditeur lui attribuait : c'est un reste d'un commentaire résumé du *κατὰ Ἀνδροτίωνος* de Démosthène avec un récit parallèle à Thucydide, II, 24, dérivant d'une source ancienne et sûre). — B. NIESE. Étude sur Hérodote, principalement au point de vue de l'histoire spartiate (Hérodote, V, 39-47; les informations recueillies sur place dans Hérodote; l'histoire de Lycurgue, I, 65 sq. : l'auteur considère Lycurgue comme le fondateur de l'organisation de Sparte; la tentative de fondation d'une colonie dorienne en Lybie au vi^e s.; les établissements dans les villes de Triphylie; les Alcéméonides, libérateurs d'Athènes; la double expulsion du tyran Pisistrate : réfutation de l'opinion de Beloch et E. Meyer). — O. SEECK. Encore le jour de naissance de M. Brutus (maintient contre Groebe la date de 78, donnée par Velleius). — U. WILCKEN. Sur Sosylos (dont un fragment a été publié au t. XLI). = N° 4. R. LAQUEUR. Contribution à la chronographie des légendes grecques (examen des confusions chronologiques dans les récits de la destruction de Troie, des émigrations ioniennes et doriennes

dans les listes de rois spartiates). — J. MEWALDT. Les passages autobiographiques dans les Vies de Plutarque (sont exacts et peuvent, par suite, servir à établir une chronologie de la composition des Vies).

22. — Klio. *Beiträge zur alten Geschichte*. T. VII, 1907, n° 3. — G. VEITH. La tactique de la légion de cohortes (le principe en était une sorte de formation en échiquier, qui assurait à l'ensemble une grande mobilité, et non pas la formation par lignes ininterrompues comme l'a dit Delbrück). — V. COSTANZI. Moneta (rectification à l'article d'Assmann, au t. VI, où le mot « moneta » est rattaché au punique « machanat » : la date du traité par lequel Carthage promet à Rome l'appui de sa flotte et de ses finances est 344-343 av. J.-C. et non 348; le surnom de Junon « Moneta » n'a rien à voir avec cet événement, mais date, au plus tôt, du III^e s. av. J.-C.). — F. KUBERKA. Contributions au problème du coup d'État oligarchique à Athènes en 411 (les détails qu'on lit dans Thucydide, dans Aristote et dans le discours pour Polystrate attribué à Lysias sont loin de concorder; ceux que fournit Aristote sont à peu près inutilisables). — K. REGLING. La guerre de Crassus contre les Parthes (récit complet; les causes de l'échec doivent être cherchées non pas tant dans l'insuffisance personnelle de Crassus que dans l'état d'esprit de l'armée et sa mauvaise préparation). — H. POMTOW. Études sur les offrandes et la topographie de Delphes (suite des recherches publiées dans les *Athen. Mitteil.*, t. XXXI; suite au n° suiv.). — LEHMANN-HAUPT. Sur Hérodoté, I, 183 (deux usurpateurs sous Xerxès). — Id. La royauté macédonienne de Seleukos Nikator (réponse à l'article de F. Reuss, *Rhein. Museum.*, t. LXII). — T. VIII, 1908, n° 1. E. HERZFELD. Pasargadae; recherches d'archéologie persane (étudie, en passant, comment, de Carmanie, Alexandre gagna d'abord Pasargadae puis Persépolis; la bataille entre Cyrus et Astyage dans la plaine de Pasargadae et la fondation de la ville par Cyrus). — Ad. BAUER. *Damnatio memoriae* sur la « pierre de Palerme » (cette pierre est un fragment d'annales officielles de l'Égypte sous la V^e dynastie; quatre lignes ont été martelées pour effacer ce qui concernait le gouvernement de Sahurè et de Kakai, considérés comme des usurpateurs). — L. BORCHARDT. Fouilles allemandes en Égypte, 1907.

23. — *Mitteilungen des k. deutschen archaeologischen Instituts. Athenische Abteilung*. T. XXXI, 1906, n° 4. — H. POMTOW. Études sur les offrandes et sur la topographie de Delphes. — T. XXXII, 1907, n° 1. E. NACHMANSON. Actes d'affranchissement provenant de Locride (du temple d'Asclépios ἐν Κρούνοϊς, II^e s. av. J.-C.; on y voit qu'en 146 la ligne étolienne ne fut pas dissoute comme on l'avait cru sur la foi de Pausanias; toutefois, Naupacte semble avoir alors obtenu une certaine indépendance en dehors de la ligue). — F. NOVAK. Les murs d'Athènes (ce qu'on avait pris jusqu'ici pour le mur de Thémistocle ne l'était pas; des fouilles faites en 1906 l'ont mis à jour). — Nos 2-3. Fouilles de Pergame, 1904-1905 : 1^o W. DÖRPFELD. Les bâti-

ments. 2° H. HEPDING. Les inscriptions (153 inscriptions, parmi lesquelles plusieurs instituant un culte en l'honneur de personnages vivants, intéressantes pour l'histoire du culte des *εὐσπύτα*, etc.). 3° W. KOLBE. Les listes d'éphèbes (des derniers temps de la royauté et des premiers temps de la domination romaine). — J. KIRCHENER. Sur *C. I. G.*, II, 1194 (nouvelle lecture, fournissant des éléments nouveaux pour la chronologie des archontes attiques).

24. — Mitteilungen des k. deutschen archaeologischen Instituts. Römische Abteilung. T. XX, 1905, n° 1. — Ch. HÜLSEN. Les fouilles du Forum Romanum, 1902-1904. = N° 2. A. v. DOMASZEWSKI. Inscription d'une guerre germanique (du temps de Septime Sévère). — R. SCHNEIDER. Machines de guerre sur les reliefs antiques. = N° 3. C. PATSCH. Le péage illyrien et les frontières provinciales (le « vectigae Illyricum » n'est pas seulement un péage de frontière, mais un péage intérieur : encore un élément de détermination des frontières provinciales qui nous échappe). = N° 4. R. PARIBENI. Les « milites frumentarii » et l'approvisionnement de la cour impériale (répartis entre les diverses légions, ils ne formaient pas un corps distinct, mais séjournaient tous dans les « castra peregrina », avaient des commandants spéciaux et s'appelaient « numerus frumentariorum » ; ils étaient surtout chargés de l'approvisionnement de la cour impériale ; ils furent aussi plus tard employés aux services de poste et d'espionnage ; l'auteur de cette organisation est probablement Hadrien). — Id. Les « Germani corporis custodes » (gardes du corps de l'empereur, originellement recrutés parmi les esclaves, plus tard parmi les barbares libres). = T. XXI, 1906, n° 4. E. HADACZEK. Pour l'histoire de l'influence étrusque dans l'Europe centrale (d'après des parures de l'âge de fer trouvées en Hongrie). = T. XXII, 1907, nos 1-2. G. KÖRTE. La mosaïque d'Alexandre à Pompéi (représente non la bataille d'Issos, mais celle de Gaugamela. En appendice, réplique d'E. PERNICE, maintenant la première opinion). — A. MAU. L'inscription de la colonne Trajane (la colonne s'élève à l'endroit où se trouvait l'« agger » du mur de Servius ; c'est cet « agger » la « montagne » qu'il a fallu enlever, suivant l'inscription). = N° 3. F. GAMURRINI. Du séjour de quelques rois asiatiques en territoire falisque (deux inscriptions trouvées à Vignanello se rapportent probablement à Tigranès d'Arménie, roi au temps d'Auguste). — A. v. DOMASZEWSKI. Contributions épigraphiques à l'histoire impériale (inscription relative à la guerre contre Mithridate au temps de Claude ; liste des « calatores pontificum et flaminum » au temps de Trajan ; inscriptions des « tibicines » : *C. I. L.*, XIII, 1320, en rapport avec *ibid.*, VI, 2229).

25. — Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. T. XXIX, 1908, n° 1. — H. HIRSCH. Les actes faux du couvent de Prüfening (près Ratisbonne ; étude de 11 actes faux

des années 1123-1224, émanés d'évêques, d'empereurs, etc., tous fabriqués dans la première moitié du XIII^e s. par un même faussaire). — M. MOSER. La lettre « *Realis est veritas* » de l'année 1304 (a été écrite à la fin d'avril ou au début de mai 1304 pour prier confidentiellement le publiciste Pierre Dubois de rédiger une justification de la conduite du roi Philippe; elle émane d'un intime du roi, peut-être de Richard Leneveu, le futur évêque de Béziers). — P. SCHWEIZER. La campagne du Danube de 1546 (étude détaillée de la première campagne de la guerre de Schmalkalde, avec une carte). — W. ERBEN. Sur les notes tironiennes des diplômes carolingiens (compléments et rectifications aux lectures de Tangl dans l'*Archiv für Urkundenforschung*). — J. WEISS. Hadrien Valois et la question de l'origine des Bavaïrois (Valois avait, dès 1658, tenté d'établir l'origine purement germanique des Bavaïrois). = C.-rendu : J. Schmidlin. Die geschichtsphilosophische u. kirchenpolitische Weltanschauung Ottos von Freising (n'est original que pour quelques détails). = M. HRUSCHESKYJ. L'histoire du peuple ruthène est-elle écrite ou non? (longue réponse à la critique faite par V. Milkowicz, au t. XXVIII, n° 3, de sa *Gesch. des ukrainischen Volkes*; à la suite, réplique de MILKOWICZ).

26. — *Analecta Bollandiana*. 1908, n° 1. — A. PONCELET. La vie et les œuvres de Thierry de Fleury (celui qu'on appelle aussi Thierry d'Hersfeld, de Saint-Alban, de Mayence ou d'Amorbach). — Ed. KURTZ. Remarques critiques sur la Vie du bienh. Demetrianos (évêque de Chypre; corrections au texte publié par H. Grégoire dans la *Bys. Zeitschrift*, t. XVI). — H. DELEHAYE. Le pèlerinage de Laurent de Pasztho au Purgatoire de saint Patrice (extr. d'un travail, en préparation, sur l'histoire du Purgatoire de saint Patrice : récit inédit d'un pèlerinage accompli en 1411). — F. SAVIO. Sur un épisode peu connu de la vie de saint Bassien de Lodi (guérison miraculeuse de la lèpre; manque à l'édition des *Acta Sanctorum*). = C.-rendus : *Van der Essen*. Étude critique et littéraire sur les *Vitae* des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique (très consciencieux; le style laisse à désirer). — C. BECCARI. Emmanuel de Almeida historia Aethiopiae; I (sans être aussi original que le traité de Paez, auquel il fait de larges emprunts, celui d'Almeida témoigne d'une méthode plus réfléchie). — A. RABBATH. Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient, XVI^e-XIX^e siècles; t. I (beaucoup de matériaux précieux). — F. LANZONI. San Petronio, vescovo di Bologna, nella storia e nella legenda (bonne méthode critique et grande liberté d'esprit). — B. ZIMMERMAN. Monumenta historica Carmelitana (l'histoire de cet ordre ne revêt quelque degré de certitude qu'à partir du XII^e siècle. Exploration de documents faite avec conscience).

27. — *Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique*. 1907, n° 5. — E. DISCAILLES. Trois dates de l'histoire du

grand-duché de Luxembourg (1839 : la séparation d'avec la Belgique; 1851 : négociations pour le rachat; 1867 : nouvelles propositions de rachat et déclaration de neutralité. Beaucoup de détails inédits d'après les papiers de C. Rogier). = N° 7. G. KURTH. Recherches sur Henri de Dinant (intéressante critique des sources; détermine nettement l'importance du rôle joué par le fameux tribun liégeois du XIII^e s.). = N° 8. F. CUMONT. Inscriptions latines des armées de l'Euphrate (recueillies dans l'Arménie mineure et dans le nord de la Syrie). = N° 9-10. GOBLET D'ALVIELLA. De quelques récentes thèses transactionnelles dans l'histoire des religions (synthétise les théories récemment développées par Jordan, Prott, Frank Byron Jevons, Andrew Lang, Marcel Hébert, René Worms). — J. LECLERCQ. Les premiers explorateurs du Spitzberg. — V. BRANTS. Une critique de la liberté commerciale aux Pays-Bas en 1773 (signale un curieux ms. de la Bibl. royale de Bruxelles, œuvre d'un des banquiers Prolé d'Anvers; c'est une défense du protectionnisme contre les attaques des économistes contemporains). — G. KURTH. Pierre Andricas et la loi de murmure à Liège (c'est un décret du prince-évêque, proclamé après le 10 juillet 1334, et nullement dès 1329, et interdisant les rassemblements de plus de deux personnes. L'histoire du complot de Pierre Andricas, qui motiva ce décret, a été faussée par Jean d'Outremeuse). = N° 11. J. LAMEERE. Aspects de la preuve testimoniale en Flandre aux XIII^e et XIV^e s. (d'après le texte des coutumes).

28. — *Revue générale*. T. LXXXIV, n° 11. — M^{rs} DE FERRIÈRE-LE-VAYER. Dépêches diplomatiques sur le complot Samarine (pièces inédites concernant l'une des premières manifestations du slavisme orthodoxe et du socialisme dans l'empire russe, en 1849). = T. LXXXV, A. ROERSCH. Les humanistes belges de la Renaissance (l'humanisme ne fut pas une plante importée d'Italie en Belgique. Il fut la réaction inévitable contre les exagérations scolastiques). — F. DE LANNY. Napoléon III et la Belgique (expose les projets de conquête de l'Empereur et rectifie en certains points Émile Ollivier). — F. DE BRAY. Des traités assurant la neutralité et l'indépendance de la Belgique (remonte jusqu'aux traités de Westphalie). — A. ROERSCH. Les aventures d'un gentilhomme flamand (péripéties très curieuses de la carrière de François de Maulde ou Modius, savant philologue et voyageur belge, 1556-1595; utile contribution à l'histoire littéraire et sociale). = T. LXXXVI. L. DELPLACE. Léopold I^{er} et le prince de Metternich (détails intéressants sur la situation politique de la Belgique en 1848). = T. LXXXVII, n° 1. F. DE BRAY. Lettres inédites relatives à la révolte des provinces belges en 1789-1790 (documents intéressants provenant du comte de Bray, diplomate français, accrédité en 1789 auprès de la Diète de Ratisbonne, et, plus tard, ministre et ambassadeur du roi de Bavière; on y trouve le reflet de l'impression produite dans les cercles dirigeants d'Allemagne par les révolutions brabançonne et liégeoise). — R. PAILLOT. Journal d'un émigré (relate les aventures d'un émigré français, Paillot;

détails curieux sur ses pérégrinations en Allemagne pendant les années 1794-1795). = N° 2. M. DE FOURNY. Le bilan des assemblées générales des catholiques à Malines en 1863, 1864 et 1867 (fait saisir l'influence exercée par ces assemblées sur l'orientation et les œuvres de propagande du parti catholique belge). — J. DE PERETTI DELLA ROCCA. La Corse à travers les âges. = N° 3. A. VILLEMARD. Les tragédies de l'histoire : l'impératrice Charlotte et Napoléon III (d'après de nouveaux documents).

29. — Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger. 1906. — M. RUBIN. Le rachat des péages du Sund. = 1907. BLINKENBERG et KINCH. Exploration archéologique de Rhodes; 4^e rapport (l'acropole de Lindos semble être un vrai trésor en fait de signatures d'artistes, notamment pour l'époque hellénistique; nulle localité grecque ne lui est comparable sous ce rapport. Un relief sculpté dans le rocher et représentant la poupe d'un navire grec à peu près grandeur nature a beaucoup d'intérêt. Plusieurs inscriptions ont fourni une richesse de renseignements chronologiques et des citations d'historiens dont les œuvres sont perdues).

30. — Videnskabernes Selskabs Skrifter. 6^e série, Section des lettres, t. VI, n° 4. — K. KAALUND. Le livre médical « Codex Arnabæanus 434 a ». = 7^e série, n° 1. A. CHRISTENSEN. L'empire des Sassanides, le peuple, l'état, la cour.

31. — Historisk Tidsskrift. 7^e série, t. VI. — J. CLAUSEN. La société pour la liberté de la presse. — K. ERSLEV. La noblesse danoise a-t-elle été augmentée d'une manière considérable par de nouvelles familles au xv^e s.? (non). — A. FRHS. L'annexion du Holstein au Danemark en 1806. — ROCKSTROH. Introduction à la guerre de 1657 et les événements militaires près de l'Elbe. — M. RUBIN. Le rachat du péage du Sund (les négociations préliminaires et le rachat en 1857). — J. STEENSTRUP. Recherches sur l'histoire de la population des pêcheurs dans les pays du Nord (au moyen âge, les personnes exerçant la pêche comme profession ne se trouvent qu'aux bords des lacs, tout le monde s'adonnant à la pêche en mer; les villages de pêcheurs sur les côtes ne datent que du xvi^e s.; contribution à l'histoire de la division du travail). — Id. Le droit du roi aux baleines et aux grands poissons. — Id. Le Susaa en Zélande a-t-il été une rivière navigable? (non). — A. KKRUP. Bibliographie historique, 1904. = 8^e série, t. I. J. STEENSTRUP. L'évêque Guillaume et le roi Svend Estridsen (la tradition chez Saxon sur leur amitié intime et la mort de l'évêque aux funérailles du roi est confirmée par d'autres sources). — E. JØRGENSEN. « Regula S. Benedicti » dans le manuscrit du cadastre du roi Valdemar. — LINVALD. Lüttichau et son opinion sur la question agraire en 1769. — H. PEDERSEN. La superficieensemencée de l'île de Falster au xvii^e s. (un peu moins qu'au xiii^e s. et la moitié du terrain ensemencé actuellement). — J. STEENSTRUP. La vérité dans les chansons populaires du

moyen âge (en Danemark, comme dans les autres pays de l'Europe, le poète strictement contemporain ne dénature pas les faits). — ID. La perte de terrains emportés par la mer pendant les temps historiques (abstraction faite des inondations en Slesvig, la Jutlande et les îles n'ont perdu presque rien). — KOCH. Compte-rendu du livre de V. Christiansen sur la maladie mentale de Christian VII. — A. FRIS. L'attestation du médecin von Berger sur l'état de santé de ce roi. — KRABUP. Bibliographie 1905. — E. GIGAS. La mission diplomatique en Espagne du professeur de théologie Moldenhawer en 1786-87 (il négocie avec Floridablanca sur l'échange de colonies danoises en Guinée contre Krabben-Island, dans les Indes occidentales). — JOH. LINDBÆK. L'évêque Niels Skave et le couvent de Sorø. — L. BONÉ. La chapelle de Saint-Kanut à Rome et les convertis danois et norvégiens aux XVII^e et XVIII^e s. — PALUDAN. Societas indagantium. — OSTENFELD. Deux articles du professeur Hegewisch et leur rapport avec le livre d'Uwe Lornsen. = C.-rendu : *Troels-Lund*. Peder Oxe (excellent).

32. — *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*. 1905. — BJØERN OLSEN. Landnama, Hønsa-Thoris saga, Eyrbyggja saga. — TH. WAARLIN. Recherches nouvelles sur l'église de Gumløsa. — SOPHUS BUGGE. Interprétation de plusieurs inscriptions runiques, danoises et suédoises, surtout sur des bractéates d'or. = 1906. LOEFFLER. L'église du château de Vordingborg. = 1907. KR. NYROP. Le roman d'aventure brabançon Sone de Nansai et les renseignements qu'il fournit sur les mœurs en Norvège et les animaux de ce pays au XIII^e s. — RYDBECK. Les deux pierres avec les portraits en relief du roi Jean et de « la reine Christine » (le relief ne représente évidemment pas la reine Christine, femme du roi Jean, mais Elisabeth, femme de Christian II.)

33. — *Boletín de la real Academia de la historia*. 1906, t. XLVIII et XLIX. — A. RODRÍGUEZ VILLA. Correspondance de l'infante archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche avec le duc de Lerma (suite et fin de cette intéressante série de lettres, réunies depuis en volume). — M. GASPAR. Sur Grenade musulmane. Les bains de la ruine ou de l'« axautar » (documents arabes). — V. VIGNAU. Fueros donnés aux habitants de Ribas de Sil par Alphonse XI de Léon, en 1225 (texte du document). — F. FITA. Deux pierres visigothiques (inscriptions latines des V^e-VI^e s., dont une en vers, très mutilée). — E. JUSTÉ. Documents inédits du cartulaire de Santo Toribio de Liébana (831) sous les règnes d'Alphonse II, Ramire I^{er} et Fruela II (suite : 3 chartes de 831, 847 et 915). — C. FERNÁNDEZ DURO. Don Pedro Enriquez de Azevedo, comte de Fuentes, gouverneur du Milanais de 1600 à 1610 (notice sur le c^{te} de Fuentes d'après le livre de A. Giussani, *Il forte di Fuentes*). — F. FITA. Inscriptions grecques, latines et hébraïques (trouvées au cap de Palos et aux Baléares). — M^{is} DE LAURENCIN. Hommage posthume à la duchesse de Villahermosa († 5 nov. 1905; indication des ouvrages publiés d'après ses archives). — A. RODRÍ-

GUEZ VILLA. Relations entre l'Espagne et l'Autriche sous le règne de l'impératrice Marguerite, infante d'Espagne, épouse de l'empereur Léopold I^{er} (c.-rendu détaillé du livre publié sous ce titre par M. de Villa Urrutia). — F. FITA. Inscriptions hébraïques et romaines (d'Espagne). — Fr. CODERA. Limites probables de la conquête arabe dans la chaîne des Pyrénées (les Arabes n'auraient occupé que très passagèrement les parties hautes, surtout entre Jaca et le comté de Pallás). — F. FITA. Inscription hébraïque de Barcelone. — M^{is} DE LAURENCIN. L'amiral D. Antonio de Alliri, de l'ordre de Calatrava (examen de ses preuves de noblesse [1621] et admission après discussion pour savoir si le fait de trafic maritime relevé de la part de son aïeul était contraire à l'état de noblesse). — F. FITA. Concile national de Burgos, 18 février 1127 (document provenant de la cathédrale de Lugo; examen diplomatique; questions diverses relatives à ce concile). — A. DE ALTOLA-GUIRRE. Les restes de Fernand Cortés (doutes sur le pays où se trouvent actuellement ces restes, Mexique ou Italie?). — Id. Don Pedro IV d'Aragon et la cour de France (note sur un article de M. Miret y Sanz). — N. FELICIANI. Les Olcadi et les Andosini; deux peuples inconnus (étude géographique sur l'habitat probable de ces peuplades en Espagne). — R. BELTRÁN Y ROSPIDÉ. Basques, Ibères, Maures et Berbères (questions ethnographiques, à propos d'un livre de M. Pereira de Lima, *Iberos e Bascos*). — M^{is} DE MONSALUD. Nouvelles inscriptions romaines et visigothiques d'Extremadure. — F. FITA. Le monastère de San Servando à Tolède. Examen critique d'une bulle de Pascal II et d'un diplôme inédit de la reine Doña Urraca (fixation de dates). — A. RODRIGUEZ VILLA. Les Juifs espagnols et portugais au xvii^e s. (à propos d'un livre de M. V. Brandts, *Une page de sémitisme diplomatique et commercial*; incidents de la vie d'Amsterdam au xvii^e s. Adjonction d'un document inédit du xvii^e s. sur la question juive en Espagne). — F. FITA. Patrologie visigothique. Elpidius, Pompeyanus, Vincentius et Gabinus, évêques de Huesca au vi^e siècle (notices érudites et documents sur ces quatre personnages jusqu'à présent peu connus). — F. BARÁIBAR. Inscriptions d'Armentia (près Vitoria). — V. VIGNAU. Les Archives royales de la chancellerie de Valladolid, par M. Salcedo (note de M. Vignau et article de M. Salcedo sur les archives en question, longtemps laissées à l'abandon, malgré leur richesse, et actuellement en voie de restauration et de classement). — F. FITA. Le monastère de San Servando à Tolède pendant la seconde moitié du xi^e s. Étude critique (avec documents inédits tirés de deux mss. du xiii^e s., des archives du chapitre de Tolède). — Id. Le concile national de Burgos en 1080. Nouveaux éclaircissements (documents inédits provenant des anciennes archives du monastère de Sahagun). — C. GARRÁN. Le cartulaire de Sainte-Marie-la-Royale de Najera, conservé à Bilbao (description du ms. en 4 vol., propriété de M. Luis de Ocharan). — J. PÉREZ DE GUZMÁN. Documents sur le combat naval de Trafalgar (observations à propos d'une collection de copies de documents faite par le lieute-

nant de vaisseau E. Cróquer y Cabezas, à la demande de M. Desbrière, chef de la section historique du ministère de la Guerre, en France, et à lui envoyée). — F. FITA. Nouvelles inscriptions de Fórua, Rasines, Quintanilla, Somuño, Uclés, Carthagène et Zahara. = Variétés : E. Jusué. Interprétation des dates sabbatiques des Juifs (avec de nombreuses tables). — F. FITA. Le Monjuí de la cité de Gérone et la synagogue et la communauté hébraïque de Castellón de Ampurias. Documents des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e s. — Id. Privilège du rachat des esclaves sarrasins octroyé aux Juifs de Barcelone (1105). — Id. Conciles de Gérone, de Ségovie et de Tuy en 1117 et 1118. — Concile de Gérone en 1117 (documents et discussion). — C. GROIZARD Y CORONADO. Les Juifs de Calahorra et d'Arnedo (documents des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e s.). — Fr. NAVAL. Nouvelles inscriptions de Clunia.

34. — The Athenæum. 1908, 25 janv. — Mrs. Bearne. A sister of Marie-Antoinette : the life story of Maria Carolina, queen of Naples (intéressant et instructif). — A. W. Wiston-Glynn. John Law of Lauriston (belle et bonne biographie du célèbre financier écossais qui fut, sous la Régence, surintendant général des finances). = 1^{er} févr. T. E. S. Clarke et H. C. Foxcroft. A life of bishop Burnet (excellent). — J. Redlich. The procedure of the House of Commons, translated by A. E. Steinthal (bonne traduction d'un livre mal construit, où les recherches sont longues et pénibles et après lequel il faut relire Hallam si l'on veut avoir l'intelligence vraie du détail ; or, la procédure parlementaire n'est qu'une suite de détails ou de précédents). — History of the Incas, by P. S. de Gamboa, and the execution of the Inca Tupac Amaru, by Capt. B. de Ocampo ; trad. Clements Markham (traduction négligée et parfois infidèle de textes très intéressants ; bonne bibliographie et utile index. Les cartes sont insuffisantes). = 8 févr. Clara Tschudi. Ludwig II, king of Bavaria ; trad. p. E. H. Hearn (faible traduction d'un bon livre). — The itinerary of Benjamin of Tudela ; critical text, translation and commentary by M. N. Adler (bon). = 15 févr. H. Scullard. Early christian ethics in the West, from Clement to Ambrose (souvent contestable et insuffisamment au courant). = 22 févr. J. Willcock. A Scots earl in covenanting times (conscientieux, mais omet plusieurs points essentiels pour expliquer la carrière du 9^e comte d'Argyle). = 29 févr. H. N. Williams. M^{me} de Longueville and her times (bon). — John Biddulph. The pirates of Malabar (intéressant. Il n'est pas prouvé que l'industrie de la piraterie fût tellement nuisible au commerce maritime). = 14 mars. F. D. Drewitt. Bombay in the days of George IV : Memoirs of Sir Edward West, chief justice of the king's Court during its conflict with the East India Company (tableau amusant, instructif de la Société anglo-indienne à Bombay ; mais aussi beaucoup d'inutile papotage). — C. M. Ady. A history of Milan under the Sforza (bon). = 21 mars. Earl of Cromer. Modern Egypt (très remarquable). — W. Page. History of the county

of Leicester; t. I. — *Whetham*. Colonel Nathaniel Whetham, a forgotten soldier of the civil wars (bonne biographie d'un brave, intelligent et honnête soldat, presbytérien sans fanatisme, adversaire silencieux de Cromwell et collaborateur désintéressé de Monck, mort en 1668 sans avoir rien demandé à la Restauration). = 28 mars. *Helen Robbins*. Our first ambassador to China : an account of the life of George, earl of Macartorey (avec le Journal de l'ambassadeur, qui occupe près de la moitié du volume).

35. — Edinburgh Review. T. CCV, janv.-avril 1907. — L'âge de raison (résumé d'une manière assez incohérente les études de M. John Morley sur le XVIII^e s.). — L'alchimie d'autrefois et d'aujourd'hui (histoire des alchimistes et de leurs doctrines, auxquelles la science semble nous ramener par ses dernières découvertes). — La révolution industrielle en Angleterre au XVIII^e s. (d'après les ouvrages de M. Paul Mantoux et d'Arnold Toynbee). — Les *Leçons* de Lord Acton sur l'histoire moderne (ce ne sont que des notes très copieuses prises par Lord A. en vue de son cours; d'où des lacunes et des erreurs graves qu'il eût certainement fait disparaître. Ce n'en est pas moins un volume d'une haute valeur et d'une très pénétrante compréhension). — John Evelyn (rééditions de son journal et de sa correspondance par M. Austin Dobson et par M. Henry Wheatley. La réédition de M. Wheatley est celle d'un texte plus ancien, mais elle contient les lettres d'Evelyn. La réédition Dobson reproduit le texte plus complet publié par John Forster, en y joignant des notes excellentes. Il est regrettable que le propriétaire du ms. original ne permette pas de l'utiliser pour établir un texte définitif). — Le *Sancta Sanctorum* (la célèbre chapelle close du palais de Latran). — Garibaldi et la défense de la République romaine (d'après George Macaulay Trevelyan, R. M. Johnston et Bolton King). = T. CCVI, juill.-oct. 1907. William Cobbett (ses biographies, par Edward Smith et E. I. Carlyle. Les palinodies apparentes de Cobbett s'expliquent par la continuité de ses idées et de son caractère. Il se plaçait au point de vue des réformes que pouvait alors souhaiter le fermier, le petit cultivateur; et, lorsqu'il vit que le gouvernement, sur lequel il comptait, n'était pas en état d'entreprendre ces réformes, il se tourna du côté du peuple et devint démocrate, ainsi que le faisait Bentham). — Les antiquités parlementaires de l'Irlande (le parlement irlandais aux XV^e et XVI^e s.). — M^{me} Necker et son salon. — Henry VIII et la Réforme en Angleterre (publications nouvelles de Fisher, Ianes, Pollard et Dom Gasquet. Défend la politique de Henry VIII, dont la fin justifierait suffisamment les procédés). — La campagne maritime de 1805 (analyse et discute les conclusions du major Desbrières).

36. — Quarterly Review. T. CCVI, janv.-avril 1907. — W. MILLER. Les ducs d'Athènes (les dynasties franques et catalanes). — Les développements nouveaux de la critique sur l'Ancien Testament (les théories du chanoine Cheyne, la poésie des livres prophétiques, les dis-

ciples de Welhausen, le Dr Winckler et l'influence de la Babylonie sur la religion juive). — I. TAYLOR. L'Hôtel de Rambouillet. — G. S. STREET. Lord Randolph Churchill (ses biographies par son fils Winston Churchill, Lord Rosebery, et ses discours réunis par M. Louis Jennings. On ne pourra bien le juger que lorsque les circonstances permettront de le montrer dans sa vie privée et dans ses relations intimes). — Les mémoires du prince de Hohenlohe. — Newman et Manning (représentent deux types opposés de catholicisme qui finiront par se réconcilier quand nous serons sortis de l'époque de transition où nous vivons). — F. POLLOCK. Frédéric William Maitland. — Le premier comte de Lytton (Lord L., vice-roi de l'Inde et ambassadeur d'Angleterre à Paris. Sa fille, Lady Betty Balfour, vient d'éditer deux volumes de ses lettres). — J. BAILEY. John Evelyn (l'édition de son journal par M. Dobson est préférable à celle de M. Wheatley; mais M. D., mieux habitué aux gens et aux choses du XVIII^e s., commet quelques fortes erreurs dans ses notes sur le XVIII^e et sur les pays étrangers). — T. CCVII, juill.-oct. 1907. T. SMITH. Le manoir anglais (d'après les derniers travaux de Vinogradoff, Maitland, Miss Davenport). — Les Peelites (les partis politiques en Angleterre de 1850 à 1860). — S. IRWIN. Olivier Goldsmith. — W. MILLER. Athènes sous la dynastie florentine. — *L'Europe et la Révolution française* d'Albert Sorel. — Les lettres de la reine Victoria (à relever dans cet article que, lors de l'affaire du Trent et du San-Jacinto, le bruit courut que les Fédéraux, en cas de guerre contre l'Angleterre, se proposaient de s'allier à la France et de lui offrir la province de Québec pour prix de son appui militaire).

37. — Review of historical publications relating to Canada. T. XI, 1907 (publications de 1906). — *Berkely Hertz*. The old colonial system (très bon livre, documenté dans les règles. Étudie la politique coloniale de Pitt, qui était plutôt anglais qu'impérialiste, et montre avec quelle facilité l'Angleterre se consola de perdre ses colonies d'Amérique, espérant y conserver quand même ses débouchés commerciaux). — A history of Nations (en 24 vol. Les volumes XXI-XXIII, consacrés au Nouveau-Monde, confiés à M. John Fiske, ont été publiés après sa mort par le professeur Mac Master. La partie canadienne est un bon résumé, sauf quelques petites erreurs; et, chose rare de la part d'un Américain, elle serait plutôt un peu trop élogieuse). — *M. Lawson*. History of Canada (à l'adresse du public de la Colombie britannique; hostilité trop marquée envers les États-Unis). — *Bassett Moore*. American Diplomacy (études intéressantes : à noter que, jusqu'en 1870, les diplomates anglais et américains disputaient encore sur l'annexion du Canada). — Original narratives of early american history (publiées par l'« American historical Association » pour le grand public; mais chaque récit sera reproduit *in extenso* d'après les premières éditions, texte en anglais, annoté par des historiens compétents. Le premier volume contient les voyages des Normands, de Colomb et de Cabot). — *Phinney Baxter*. Memoir of Jacques Cartier (très importante contri-

bution à l'histoire du sujet; avec bibliographie, fac-similé de mss. Malgré de légères erreurs, l'ouvrage demeurera, jusqu'à nouvel ordre, la grande autorité à consulter sur les voyages de Cartier). — *A. et E. Bourne*. Voyages and explorations of Champlain (traduction du texte de 1632, avec introduction et notes. Bon travail de semi-vulgarisation). — *Salone*. Colonisation de la Nouvelle-France (l'un des meilleurs livres, avec celui de Rameau, que l'on ait publiés sur la colonie. Malheureusement, n'a pas étudié les documents qui se trouvent au Canada, mais utilise admirablement ceux de provenance française). — *Munro*. Seigniorial system in Canada (M. M., qui doit publier un recueil de documents sur le régime seigneurial au Canada, pour la Société Champlain, donne en ce volume le tableau général du régime, jusqu'à son abolition en 1854. L'organisation féodale réussit au Canada parce qu'on s'y trouvait dans l'insécurité qui avait provoqué la formation des fiefs au moyen âge. La venue des Anglais détermina la chute de cette petite féodalité canadienne en rompant les liens d'affection patriarcale qui unissait l'ancien seigneur aux habitants). — *Le P. de Rochemonteix*. Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e s. (vigoureux éloge des Pères, qui réveillera sans doute les polémiques sur les religieux, toujours prêtes à se rallumer au Canada. On regrette que l'auteur n'ait pas insisté davantage sur la vie et l'œuvre historique du P. Charlevoix). — *Gosselin*. François de Montmorency-Laval; Leblond de Brumath, Bishop Laval (le livre de l'abbé G. arrive à sa 2^e éd. Excellente biographie d'une figure des plus importantes dans l'histoire du Canada). — *Lesueur*. Count Frontenac (agréable compilation, l'auteur s'étant servi surtout des livres de Parkman et de M. Lorin, quoiqu'il ait aussi consulté les documents originaux. Il aurait dû insister sur ce fait que l'esprit religieux et politique du Canada français serait aujourd'hui plus conforme aux idées de Frontenac qu'à celles des missionnaires, contre lesquels le gouverneur a si souvent lutté. On souhaiterait en outre avoir un tableau vivant, qui nous manque, de la société canadienne au XVIII^e s.). — *Thwaites*. French Regime in Wisconsin (t. XVII de la coll. publiée par la Société historique du Wisconsin; couvre la période qui va de 1727 à 1748 et montre les avantages ainsi que les inconvénients du gouvernement paternel dans la région des Grands-Lacs). — *Prudhomme*. La Verendrye (« le Jacques Cartier du nord-ouest ». Les Compagnies du nord-ouest et de la baie d'Hudson n'ont trouvé rien de mieux que d'établir leurs postes sur les ruines de ses anciens forts, dont il avait choisi l'emplacement avec une parfaite justesse). — *G. Kimball*. Correspondance of William Pitt with Colonial Governors (utile recueil des instructions et lettres de Pitt aux gouverneurs et commissaires militaires en Amérique, publié sous les auspices de la Société des Dames coloniales. Des erreurs assez graves dans l'annotation). — *Journals of William Hervey, 1755-63* (médiocres d'intérêt, mais écrits sur le moment et à consulter, car, « si le récit même n'est jamais dramatique, les éléments dramatiques n'y

manquent pas »). — *B. Sulte*. Le régime militaire, 1760-1764 (curieuse psychologie du patriotisme canadien au temps de la conquête anglaise). — *M. Reid*. Story of the old Fort Johnson (désappointant. Il s'agit de la maison où vécurent Sir William Johnson et son fils, dont la fameuse carrière prêtait à d'intéressantes recherches. Très partial, en outre, contre les loyalistes, dont Sir John Johnson a été l'un des plus brillants chefs). — *Campbell Scott*. John Simcoe (le premier gouverneur du Haut-Canada. Incomplet). — *C. P. Lucas*. Canadian War of 1812 (excellente histoire d'une guerre presque ignorée du grand public anglais. M. L., dont le savoir géographique est bien connu, en a tiré le meilleur parti pour éclaircir les incidents d'une lutte où le gouvernement anglais fit preuve d'autant d'imprévoyance que d'incapacité. Son attitude serait même à comparer avec celle du gouvernement français pendant la guerre de Sept ans; il eut heureusement l'avantage d'être ravitaillé, du côté de l'ennemi, par les citoyens peu scrupuleux de New-York et du Vermont. M. L. approuve l'incendie du Capitole de Washington). — *Stuart Reid*. Life and letters of Lord Durham (l'auteur, bien qu'autorisé à puiser dans les archives de Lord Durham, les a insuffisamment compulsées et médiocrement employées dans ces deux volumes, dont on attendait depuis longtemps la publication). — *Headley*. Confederate operation in Canada and New York (livre assez étrange qui raconte des missions secrètes au Canada et dans le nord des États-Unis pour incendier les villes et délivrer les prisonniers sudistes durant la guerre de Sécession). — *Lewis*. George Brown (le fondateur du *Globe*, le principal journal du Canada). — *Cartwright*. Memoirs of Confederation (courte brochure révélant un fait curieux. Lors de l'affaire du *Trent*, il fut, paraît-il, sérieusement question à Washington de faire la paix avec les Confédérés et de s'emparer du Canada. La crainte de voir l'Angleterre appuyer les Français au Mexique et la méfiance des projets ultérieurs de Napoléon III empêchèrent de donner suite à cette entreprise). — Publications of the Buffalo historical Society; t. IX (à noter les efforts de Le Cousteux de Caumont pour amener le Directoire à reconquérir le Canada). — *Roy*. Les noms géographiques de la province de Québec (origine de ces noms; sujet intéressant, mais insuffisamment traité). — *D. Gosselin*. Dict. généalogique des familles de Charlesbourg (médiocre résumé des registres paroissiaux; aurait dû raconter au moins la façon originale dont l'intendant Talon colonisa le pays). — *A. Gosselin*. La famille Coulon de Villiers (très bonne notice sur cette famille, dont le membre le plus connu est l'infortuné Coulon de Jumonville, la victime de Washington, et qui compte encore des descendants à la Nouvelle-Orléans. A propos d'autres notices de ce genre, on fait observer que rien ne donne mieux l'idée de l'étonnante prolificité des Canadiens français, mais que, s'ils vont s'établir aux États-Unis, ils sont perdus pour la race et l'influence françaises dès la troisième génération). — *J. Le Moine*. Maple Leaves (7^e et dernière série, avec table ana-

lytique générale, d'une collection célèbre dont l'auteur, de 1863 à 1906, s'est entièrement consacré à ce qui intéresse l'histoire de Québec et de ses environs). — Ontario historical Society; t. VII. — *Severance*. Story of Joncaire (Niagara durant les quarante premières années du xviii^e s. Bonne monographie). — *Robertson*. History of the county of Bruce (imprimé aux frais du comté, qui est, du reste, tout récent et ne compte encore qu'une génération. Travail consciencieux). — *Laut*. Vikings of the Pacific (explorations de la côte nord du Pacifique. Très intéressant. On s'étonne que la Russie ait vendu à bas prix ce qu'elle possédait en Amérique et même qu'elle ne se soit pas étendue davantage. Dès le xvi^e s., les aventuriers russes étaient engagés dans des guerres sanglantes avec les Indiens. L'histoire de la côte nord du Pacifique est bien plus remplie d'incidents émouvants qu'on ne l'imagine, et les archives officielles de Washington renferment plus de cent journaux de trappeurs russes qui n'ont pas encore été utilisés, « quoique les diplomates aient, paraît-il, regardé leur couverture lors de la discussion sur les phoques »). — *Rouillard*. Noms géographiques de la province de Québec empruntés aux langues sauvages (renferme encore trop de conjectures, mais est très supérieur au livre de M. Roy cité plus haut). — Report concerning Canadians archives (les deux premiers volumes de 1905; un troisième volume complètera l'année). — Third Report of the Bureau of Archives for Ontario. — *Dionne*. Québec et Nouvelle-France; bibliographie (t. II). = Suppl. : Table générale des dix premières années de la revue.

38. — *Anzeiger für schweizerische Geschichte*. T. IX, 1904-1905. — M. BESSON. Un évêque exégète de Genève au milieu du v^e s. : saint Salone. — Id. *La Vita abbatum Acaunensium* et la critique récente. — Id. Maxime de Genève; notes pour servir à l'histoire de son épiscopat. — G. CARO. Des droits de l'évêque de Constance à Arbon. — M. BESSON. Recherches sur l'église cathédrale de Genève au vi^e s. — Id. Le siège épiscopal d'Avenches (à la suite, observations de M. REYMOND et réplique de M. Besson). — Th. DE QUERVAIN. Les annales de Nidau. — Liste des publications concernant l'hist. de la Suisse, 1904. — T. X, 1906-1907. J. STRICKER. Contributions à l'histoire du Congrès de Rastadt. — L.-E. ISELIN. Des limites dans le canton du Valais. — A. PLÜSS. Les signaux militaires au xv^e s. — R. LUGINBUHL. La chronique de Gebhard Hegner (écrite vers 1543-1548). — Ad. FLURI. La chronique de Justinger. — R. LUGINBUHL. Chroniques suisses de Bullinger, Bluntschli et Brennwald. — Th. DE LIEBENAU. La fin des chefs de la guerre des paysans (1653). — R. LUGINBUHL. Les chroniques de Bullinger et de Stumpf. — A. STERN. Le nom de Tell. — Liste des publications concernant l'histoire de la Suisse, 1905. — L.-E. ISELIN. Quelques noms du Valais. — G. TOBLER. Lettres de Mazzini. — P.-E. MARTIN. *Castrum Argentariense*. — Ad. FLURI. La plus ancienne copie de la chronique de Justinger. — J. STRICKLER. Le général Turreau et

les Suisses. — M. BESSON. *Silentium ou Sallentium*. — Liste des publications concernant l'hist. de Suisse, 1906.

39. — Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg. T. VIII, livr. 2. — M. BESSON. *Episcopus ecclesie Aventice*. — F. BRULHART. La seigneurie et la paroisse de Font. = Livr. 3, 1907. — P. DE PURY. Jacques Wallier, fondateur du couvent de Montorge. — B. FLEURY. Catalogue des religieux du couvent des Cordeliers de Fribourg (1256-1905). — M. BESSON. La chartreuse du Val de la Paix (dioc. de Lausanne). — M. DE DIESSBACH. La Contre-Révolution dans le canton de Fribourg en 1802.

40. — Basler Zeitschrift für Geschichte und Alterthums-kunde. T. VI, 1906-1907. — G. TOBLER. Lettres de Karl Mathy au docteur Schneider à Berne (1837-1842). — F. FREY. Les théâtres romains d'Augst. — H. JONELI. De l'assistance des « sans travail » à Bâle au temps passé. — F. BURCKHARDT. Autobiographie de Jean II Bernoulli (1710-1790). — M. HOSSFELD. Jean Heynlin de Stein, humaniste allemand du xv^e s. (suite t. VII, n^o 1). — A. PFISTER. Bâle et les cantons protestants à l'époque de la guerre de Sept ans. — P. KÖLNER. La garnison de la ville de Bâle (xvii^e et xviii^e s.). — C. ROTH. La seigneurie de Farnsbouurg (Bâle-campagne). = T. VII, 1907, n^o 1. Ch.-D. BOURCART. W. Wickham, ambassadeur britannique en Suisse (1794-1797).

41. — Bibliothèque universelle et revue suisse. 1905. T. XXXVII. — E.-A. NAVILLE. Louis XVII en Suisse. Son ami Frédéric Leschet de Genève. — P. USTERI et E. RITTER. Lettres de Charlotte de Haller à Henri Meister (1765-1766). = T. XXXVIII. H. SECRETAN. Hippolyte Taine. = 1906. T. XLI. P. USTERI et E. RITTER. Paris au printemps de 1801. = T. XLII. E. MOTTAZ. Un Vaudois à la cour de Pologne (à l'époque de Stanislas-Auguste). = T. XLIII. V. ROSSEL. Le journal d'un bourgeois de province pendant la Révolution (mémoires d'un bourgeois de Porrentruy dans le Jura bernois). = 1907. T. XLV. A. DE MOLIN. Les procès de M. de Montyon dans le canton de Vaud (suite au t. XLVI). = T. XLVI. F. BARBEY. Sainte-Beuve, historien du général Jomini. Correspondance inédite.

42. — Freiburger Geschichtablätter. T. XI, 1905. — J. KÄLIN. François Guillemin, un historien fribourgeois de la fin du xvi^e siècle. = T. XII, 1905. J. ZIMMERMANN. Pierre Falk, homme d'État et capitaine fribourgeois († 1519). — A. BÜCHI. Du tir et des fêtes de tir à Fribourg jusqu'au milieu du xv^e s. = T. XIII, 1906. A. BÜCHI. *Mis-sives de Berne, Fribourg, etc.*, relatives à l'époque des guerres de Bourgogne. — H. WATTELET. Contribution à l'histoire de la guerre des Paysans (1654; suite et fin). — A. BÜCHI. Un complot contre la ville de Fribourg, 1451-1452. — F. RÜEGG. Fribourg et la guerre d'Appenzell (1405).

43. — Jahrbuch für schweizerische Geschichte. T. XXXIII,

1907. — R. HOPPELER. Les institutions de la vallée d'Ursern au moyen âge (dépendance de l'abbaye de Disentis, dans les Grisons; XIV^e-XV^e s.). — K. HAUSER. Les seigneurs de Rümlang à Alt-Wülflingen (canton de Zürich, XII^e-XVI^e s.). — A. ESCHER. D'un mode de transmission des droits de propriété (*Fertigungsrecht*) à Zürich pendant le moyen âge. — R. LUGINBUHL. Étude sur une chronique anonyme suisse, écrite à Zürich vers 1536 (histoire générale de Suisse jusqu'en 1536; publiée quelques extraits). — R. DURRER. Le landammann Heintzli († 1590); contribution à l'histoire d'Unterwalden à l'époque de la Contre-Réforme.

44. — **Jahresbericht der historischen Gesellschaft von Graubünden.** 1902. — M. VALER. Les relations des Trois Liges avec le Tyrol (1632-1652). = 1903. A. PFISTER. Les Patriotes, contribution à l'histoire des Grisons à la fin du XVIII^e s. = 1904. F. JECKLIN. Les troubles de l'Engadine en 1565. — C.-M. TUOR. Liste des dignitaires du chapitre de Coire. = 1905. F. JECKLIN et J.-C. MUOTH. Documents relatifs à l'administration des « huit juridictions » au XV^e s. — D.-A. LUDWIG. La Contre-Réformation dans la Basse-Engadine et dans le Prettigau, 1621-1622. — G. GIOVANOLI. L'invasion étrangère dans la vallée de Bergell, 1798-1801. = 1906. G. KIND. L'attaque du Luzisteig par Hotze, le 1^{er} mai 1799. — D.-A. LUDWIG. Le soulèvement du Prettigau en 1622. — C. JECKLIN. Henri de Frauenberg, un *minnesänger* grison du XII^e s.

45. — **Quellen zur Schweizer Geschichte.** T. XXIV, 1905. — Correspondance de Bullinger avec les Grisons; 2^e partie, avril 1557-août 1566, publ. par T. SCHIESS (806 lettres ou analyses de lettres échangées entre le réformateur zuricois et ses correspondants des Grisons, en particulier Jean Fabricius Montanus, qui fut durant ces neuf années le chef de l'église réformée grisonne).

46. — **Société d'histoire de la Suisse romande. Mémoires et documents.** 2^e série, t. VI, 1906. — H. POMER. Aventicum, colonie romaine ou colonie latine (conclut, contrairement à l'opinion de Mommsen, en faveur de la première de ces deux hypothèses). — J. CORDEY. L'acquisition du pays de Vaud par le comte Vert (1359). — A.-M. COURTRAY. Documents inédits sur la chartreuse Notre-Dame d'Oujon. = T. VII, 1907. H. JACCARD. Essai de toponymie. Origine des noms de lieux habités et des lieux dits de la Suisse romande.

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

France. — M. Edgar ZÉVORT, recteur de l'Académie de Caen, est mort le 27 mars dernier. On lui doit surtout un intéressant travail sur *Le marquis d'Argenson et le ministère des Affaires étrangères, 1744-1747* (1880) et une grande *Histoire de la troisième République* en 4 volumes (1896-1901).

— M. Hartwig DERENBOURG, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, décédé le 12 avril, à l'âge de 63 ans, était avant tout un arabisant; mais les historiens lui doivent une édition et une traduction de l'autobiographie d'Ousâma, qui lui avait fourni la matière d'un volume intitulé : *Ousâma ibn Mounkidh, un émir syrien au 1^{er} siècle des croisades, 1095-1188* (Paris, 1889-93, in-8°).

— Paul VIARD. *Le praes* (Dijon, Jobard, 1907, in-8°, 206 p.). — L'institution si obscure du *praes* et de la *subsignatio praediorum* a fourni à M. Viard la matière d'une excellente monographie. Il n'y a pas seulement discuté avec sagacité tous les systèmes, toutes les hypothèses, en s'arrêtant généralement aux plus vraisemblables, à la lumière du droit comparé, mais encore il a su avoir dans cette question rebattue des opinions personnelles. On lui eût souhaité cependant encore plus d'indépendance à l'égard de la tradition et des autorités, par exemple des récits sur Virginie et sur Cincinnatus, de l'hypothèse qui prétend fixer avec certitude au III^e siècle le partage des terres gentiles entre les *gentiles*. La condamnation de la théorie de Schlossmann sur l'emprunt du *praes* à la grande Grèce ne me paraît point sans appel. Les *praedes* cités par Cicéron à Laodicée ne rentrent peut-être pas dans le droit romain. Parmi les opinions vraisemblables soutenues par M. Viard, citons : le caractère primitif du *praes*, otage; l'idée qu'à l'époque classique cette caution ne libère plus le débiteur principal; l'explication du texte de Polybe sur les publicains; une certaine parenté entre les cautions fournies par ces derniers et les curiales de l'Empire.

Ch. LÉCRIVAIN.

— Xavier POLI. *La Corse dans l'antiquité et dans le haut moyen âge* (Paris, Fontemoing, 1907, in-8°, 207 p.). — L'histoire de la Corse dans l'antiquité et le haut moyen âge a été jusqu'ici assez négligée. M. Poli s'est efforcé de nous la faire connaître. S'inspirant des travaux les plus récents, il a essayé de débrouiller la question obscure des origines et d'établir la série des migrations (libyennes, ligures, phéniciennes, grecques, etc.) qui ont contribué à former la population de l'île. Les historiens grecs et latins, ainsi que les inscriptions, lui ont permis de

retracer les vicissitudes de la Corse durant la période historique et de résumer de façon précise ce que nous savons de la situation matérielle et de l'organisation politique de la Corse sous la République, sous l'Empire au temps des invasions barbares. Les incursions des Sarrasins du ix^e au xi^e siècle occupent la dernière partie de l'ouvrage. Ces incursions, sur lesquelles nous ne possédons que des données confuses et contradictoires, furent, à n'en pas douter, désastreuses. L'auteur leur attribue pourtant une influence peut-être excessive sur la formation du « type » corse. M. Poli ne s'en est pas moins acquitté avec conscience de la tâche particulièrement délicate qu'il s'était imposée. Son livre se lit avec intérêt. Il sera consulté avec profit par tous ceux qui s'occuperont de l'histoire des populations insulaires de la Méditerranée occidentale.

G. YVER.

— *Táin Bó Cúalnge. Entèvement [du taureau divin et] des vaches de Cooley, la plus ancienne épopée de l'Europe occidentale*, trad. par H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE; 1^{re} livr., en collab. avec Alexandre SMIRNOF (Paris, Champion, 1907, in-8°, 1-83 p.; extr. de la *Revue celtique*, 1907). — Cette épopée, conservée oralement par la corporation des *filid* irlandais, semble avoir été mise par écrit au vii^e s. de notre ère par les soins de Senchán Torpeist, chef de cette corporation. On y trouve une allusion intéressante à la conquête de la Grande-Bretagne et de l'Irlande par les Gaulois, événement qui, suivant M. d'Arbois de Jubainville, serait antérieur à l'an 216 av. J.-C.

L. H.

— Marcel POËTE. *L'enfance de Paris. Formation et croissance de la ville des origines jusqu'au temps de Philippe-Auguste*. (Paris, A. Colin, 1908, in-18, 287 p.). — Dans ce volume, M. Poëte a voulu mettre à la portée du grand public les résultats des travaux auxquels a donné lieu l'histoire de Paris des origines à l'année 1180 et tirer des matériaux réunis par M. de Lasteyrie dans le *Cartulaire général de Paris* quelques vues nouvelles sur la formation de l'agglomération parisienne. Il a surtout insisté sur l'intérêt que présente, à ce point de vue, l'étude du sol sur lequel s'est développée cette agglomération, idée juste et féconde dont il ne faut cependant pas s'exagérer l'importance pratique : car il est bien difficile et le plus souvent même impossible de savoir quelle pouvait être la configuration du sol parisien à une époque donnée. Le volume de M. Poëte n'est d'ailleurs qu'un recueil de leçons professées à la Bibliothèque de la ville de Paris en 1906-1907, ce qui explique qu'on y trouve quelques redites et quelques longueurs. L'auteur a tenté de racheter ce qu'il peut y avoir d'aride pour son public dans une analyse de textes un peu morcelée en usant d'un style qu'il s'est appliqué à rendre agréable.

L. H.

— *Archives nationales. Inventaire analytique des Livres de Couleur et Bannières du Châtelet de Paris*, par Alexandre TUETÉY (Paris, Impr. nationale, 1899-1907, in-4°, xxxiv-295 p.). — Les deux séries de registres inventoriés dans ce volume sont d'origine différente : les

« Livres de Couleur » (ainsi nommés à raison de leur reliure) ont été composés, depuis la fin du ^{xiii}e siècle jusqu'au début du ^{xviii}e, pour le procureur du roi au Châtelet et renferment la transcription des actes de l'autorité royale, ordonnances et jugements de la Prévôté, arrêts du Parlement, statuts et règlements des corporations que le procureur du roi était appelé à consulter constamment; onze de ces registres subsistent seuls aujourd'hui; quatre autres ont pu être partiellement reconstitués par M. Tuetey d'après des copies. Les documents qu'ils nous font connaître embrassent les années 1138-1604. Le premier des « Livres des Bannières » a été commencé en 1461 sur l'ordre de Robert d'Estouteville, prévôt de Paris, pour l'enregistrement et la publication des lettres patentes, ordonnances et autres actes adressés au Châtelet ou intéressant par quelque point cette juridiction. Les « Livres des Bannières » furent dès l'origine déposés au greffe des Insinuations du Châtelet et, en raison de leur caractère, on y trouve beaucoup d'actes ou contrats d'un intérêt purement privé; ils furent tenus jusqu'au début du ^{xviii}e siècle. Ils formaient alors une série de 14 registres; deux ont disparu, que M. Tuetey est parvenu à reconstituer partiellement. Les documents compris dans les « Livres des Bannières » vont de 1311 à 1703. Une substantielle introduction, donnant l'historique et la description des deux séries de registres, et une table alphabétique très développée des matières, des noms de personnes et de lieux faciliteront grandement l'usage de cet excellent inventaire. — L. H.

— Pierre CARON. *Bibliographie des travaux publiés de 1866 à 1897 sur l'histoire de France depuis 1789*. T. I, fac. 1-2 (Paris, Cornély, 1907, in-8°, p. 1-320). — Nous avons déjà annoncé, alors qu'elle était imminente, la publication de cette bibliographie dont la Société d'histoire moderne s'était à juste titre empressée d'accueillir le projet. Les deux premiers fascicules parus comportent les grandes divisions suivantes : généralités; histoire politique intérieure (Révolution; Empire; depuis 1815; histoire des institutions; biographies); histoire diplomatique (Révolution et Empire; depuis 1815); histoire militaire (institutions militaires; histoire des campagnes : à suivre). Chacune de ces parties est elle-même subdivisée d'une manière claire et commode. Quant aux indications bibliographiques, elles sont très complètes, plus complètes que dans la plupart des répertoires analogues : non seulement on y trouve la mention des comptes-rendus principaux auxquels ont donné lieu les travaux relevés, mais encore un bref aperçu de leur contenu quand le titre n'en est pas suffisamment explicite. Dans chaque subdivision, le classement a été fait suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs; toutefois, pour les monographies régionales et les biographies, l'ordre adopté a été, dans un cas, l'ordre alphabétique des noms de lieux et, dans l'autre, celui des noms de personnes, l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ne servant plus qu'à classer les travaux relatifs à une même localité ou à un même personnage. C'est en effet la méthode la plus rationnelle; mais il eût été bon, croyons-nous,

de rendre ce classement plus apparent en mettant en vedette, par l'emploi d'un caractère spécial, les noms types qui servent au classement. Nous reviendrons plus en détail sur cette publication quand les fascicules suivants auront paru.

L. H.

— Charles JORET. *Un professeur à l'Institut du Belvédère : Auguste Duvau, traducteur, critique, biographe, naturaliste, 1771-1831* (extr. de la *Revue germanique*, t. III, 1907, n° 5, p. 501-555). — Curieuse biographie d'un émigré de 1792, qui sut juger avec impartialité à la fois les Allemands, au milieu desquels il vécut en exil, et les Français révolutionnaires, quand il put, de retour au pays natal, se rendre un compte exact de leur œuvre. L'auteur a utilisé les papiers mêmes de Duvau, conservés par la « Société éduenne ».

L. H.

— Gaston DUCHESNE. *La place de l'Étoile et l'Arc de Triomphe* (Paris, Daragon, 1908, in-8°, 97 p. et 4 pl.; *Bibliothèque du Vieux Paris*). — Médiocre brochure de vulgarisation, où l'on trouve l'historique de la place de l'Étoile depuis le XVIII^e siècle, l'histoire de la construction de l'Arc de Triomphe de 1806 à 1832, la description du monument, le rappel des événements dont le souvenir s'y rattache.

L. H.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — INVENTAIRES. — *Ch. de La Roncière*. Catalogue des mss. de la Collection des Cinq cents de Colbert. Leroux, 388 p. — *A. Steyert et F. Rolle*. Invent. somm. des archives hospital. de la ville de Lyon antérieures à 1790; la Charité ou Aumône générale; t. V : table. Lyon, Rey, in-4°, 141 p.

DOCUMENTS. — *Berthier*. Lettres de messire Paul Godet des Marais, évêque de Chartres, à M^{me} de Maintenon. Impr. Dumoulin, in-18, 219 p. — *Boulay de la Meurthe*. Correspondance du duc d'Enghien (1801-1804) et documents sur son enlèvement et sa mort; t. II. A. Picard, 475 p. (Soc. d'hist. contemp.). — Catalogue des actes de François I^{er}; t. IX. Impr. nationale, in-4°, 801 p. — *P. Delarue*. Le clergé et le culte catholique en Bretagne pendant la Révolution; district de Dol. Documents inédits; IV : canton de Trans. Rennes, Pléhon et Hommay, 153 p. — *A. Grosse-Duperon*. Documents sur la ville de Mayenne. Mayenne, impr. Poirier, 353 p. — *E.-T. Hamy*. Le Livre de la description des pays de Gilles le Bouvier, dit Berry, premier roi d'armes de Charles VII, roi de France. Leroux, 270 p. — *H. Leclercq*. Les martyrs. Recueil de pièces authentiques sur les martyrs; t. VII : la Réforme (1534-73). Oudin, cxviii-371 p. — *G. de Lhomel*. Recueil de documents pour servir à l'histoire de Montreuil-sur-Mer (1000-1464). Compiègne, impr. du « Progrès de l'Oise », in-4°, xviii-240 p. — *De Lordat et Charpentier*. Un page de Louis XV. Lettres de M.-J. de Lordat à son oncle Louis, comte de Lordat (1740-1747). Plon, vii-428 p. — La Monarchie française. Lettres et documents politiques (1844-1907) du comte de Chambord, du comte de Paris et du duc d'Orléans; préface du duc d'Orléans. Nouvelle libr. nationale, 277 p. — *De Souancé*. Documents généalogiques d'après les registres des paroisses d'Alençon (1592-1790). Champion, ix-491 p. — *G. Vanel*. Manuscrit d'Étienne du Val de Mondrainville, magistrat et amateur caennais (1535-1578). Caen, Jouan, 106 p.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *H. d'Almeras*. Marie-Antoinette et les pamphlets royalistes et révolutionnaires, avec une bibliographie de ces pamphlets; les amoureux de la reine. Libr. mondiale, 428 p. — *J. Captier*. Étude historique

et économique sur l'inscription maritime. Giard et Brière, 465 p. (thèse). — *G. Chéneau*. Un agent secret de Mazarin : Benjamin Priolo (1602-1667). La Rochelle, impr. Texier, 75 p. — *L. Cristiani*. Luther et le luthéranisme. Bloud, in-16, xxvi-387 p. — *V. Du Bled*. La société française du xvi^e au xx^e s.; 7^e sér. : xviii^e s.; les médecins avant et après 1789; l'amour au xviii^e s. Perrin, in-16, 318 p. — *A. Dumas*. Étude sur le jugement des prises maritimes en France jusqu'à la suppression de l'office d'amiral (1627). Larose, 362 p. (thèse). — *J. Ferriol*. Formation juridique de l'empire colonial français de l'Afrique du Nord (1885-1906). Montpellier, impr. Firmin, 115 p. (thèse). — La Guerre de 1870-71. L'investissement de Metz. Chapelot, 223 p. — *G. Lenôtre*. La fille de Louis XVI. Perrin, in-16, 315 p. — *De Marcey*. Charles Chesnelong; son histoire et celle de son temps (1820-99). Vitte, 3 vol. in-8°. — *D. Meunier* et *G. Leloir*. La comtesse de Mirabeau (1752-1800). Perrin, iv-433 p. — *F. Strowski*. Saint François de Sales. Bloud, in-16, 366 p. — *R. Waddington*. La guerre de 7 ans; t. IV. Firmin-Didot, viii-637 p.

HISTOIRE LOCALE. — *P. Allier*. La vie et la légende de saint Gwenolé. Quimper, impr. de Kerangal, xvi-91 p. — *A. Antoine*. La sous-préfecture d'Auxerre (1811-16). Auxerre, impr. de l'« Indépendant auxerrois », vii-57 p. — *E. Bourloton*. Le clergé de la Vendée pendant la Révolution (1789-1802); t. I. Vannes, impr. Lafolye, 471 p. — *J. Briel*. Saint Gildas, abbé de Rhuy. Ibid., in-18, 36 p. — *M. Dénier*. L'ancien canton de Souvigny (1789-an VIII). Moulins, Grégoire, 229 p. — *P. Frecon*. La navigation du Rhône; étude historique et économique. Lyon, Rey, 290 p. (thèse). — *L. Gout* et *J. Volane*. Histoire de l'Ardeche. Aubenas, Tourrette, in-16, 127 p. — *G. Guibal*. Le mouvement fédéraliste en Provence en 1793. Plon, ii-319 p. — *F. Jourdan*. La chouannerie dans l'Avranchin. Avranches, impr. de « l'Avranchin », 191 p. — *L.-H. Lecomte*. Hist. des théâtres de Paris. Les Jeux gymniques (1810-12); le Panorama dramatique (1821-23). Daragon, 157 p. — *E. Pénard*. La poste à Sens du xviii^e au xix^e s.; une famille de maîtres-courriers. Sens, Duchemin. — *C. Pouthas*. Le lycée de Caen sous la 2^e République et le 2^e Empire. Caen, Jouan, 132 p. — *P. Rogé*. Les anciens fors de Béarn. Toulouse, Privat, xxxii-456 p. (thèse).

N. B. — Sauf indications contraires, ces volumes sont in-8° et édités à Paris.

Allemagne. — *M. Adolf Kirchhoff*, professeur de philologie classique à l'Université de Berlin, est mort en cette ville le 27 février dernier à l'âge de 83 ans. Par ses travaux sur l'épigraphie grecque, par la part considérable qu'il prit à l'achèvement du *Corpus inscriptionum Graecarum* de Boeckh et à l'édition du *Corpus inscriptionum Atticarum*, par les nombreux mémoires enfin qu'il consacra à l'histoire grecque, il avait rendu aux études historiques des services que les historiens ne sauraient oublier. Parmi ses principaux mémoires historiques, on peut citer : *Über die Abfassungszeit des herodoteischen Geschichtswerks* (1868; 2^e éd., 1878) et *Thukydides und sein Urkundenmaterial* (1895).

— Nous rappelons à nos lecteurs que le prochain congrès international d'histoire se tiendra à Berlin du 6 au 12 août. Les adhésions (20 marks par personne) sont reçues jusqu'au 31 juillet par *M. Koppel*, 6 Pariser Platz, Berlin (N W. 7).

Danemark. — L'œuvre monumentale *Danmarks Riges Historie*

(Copenhague, Gyldendal, 6 vol. in-8°), écrite en collaboration par MM. STEENSTRUP, ERSLEV, HEISE, MOLLERUP, FRIDERICIA, HOLM, JØRGENSEN, NEERGAARD, vient d'être terminée. Elle comprend six volumes richement illustrés et accompagnés d'un grand nombre de cartes. L'histoire du Danemark y est racontée jusqu'en 1864. Un volume spécial, *Navne- og Sagfortegnelse*, dû à M. A. HØYER, contient des tables complètes des noms et des matières.

— Les comptes du péage du Sund constituent une source historique de nature rare. Trois siècles et demi durant, ces comptes donnent des renseignements exacts sur les navires qui ont passé le Sund, sur leur pays d'origine, en partie sur leur capacité, sur leur port de partance, sur la nature et la valeur de leurs cargaisons. Et, comme les navires de toutes les nations se rencontraient à l'Elseneur, à leur entrée et leur sortie du Sund, on peut dire que les comptes fournissent des renseignements d'un grand intérêt pour presque toutes les nations commerçantes. M^{me} Nina ELLINGER-BANG en a commencé la publication sous le titre : *Tabeller over Skibsfart og Varetransport gennem Øresund, 1497-1660* (Copenhague, Gyldendal, 1906, in-4°). Le premier volume, qui se distingue par la clarté de sa disposition et par sa scrupuleuse exactitude, contient les « tables de la navigation ». L'avant-propos et les notes sont en français.

— La famille Bernstorff, originaire de Hanovre, est entrée en fonction à la cour royale de Danemark avec J.-H.-E. Bernstorff en 1733; ce ministre, comme son neveu A.-P. Bernstorff, ont rendu au Danemark des services inappréciables. En 1903, M. AAGE FRIIS a publié le t. I d'un grand ouvrage, *Bernstorfferne og Danmark* (Copenhague, Gyldendal, in-8°), dans lequel il donne une analyse pénétrante de ce qu'il appelle « les traditions et les présuppositions de la famille ». Doué d'un remarquable instinct de chercheur, M. Friis a fouillé dans beaucoup d'archives de famille; il y a fait une riche récolte de documents qu'il publie d'autre part dans un recueil intitulé : *Bernstorffske Papirer, 1732-1833*, dont deux gros volumes ont déjà paru (*ibid.*, 1904-1907, in-8°); presque tous les textes qui y sont compris sont en français.

— De jeunes érudits, envoyés à Rome pendant plusieurs années aux frais de la fondation Carlsberg, en ont rapporté toute une série d'extraits et de copies prises aux archives du Vatican, où ils ont travaillé en collaboration avec des savants envoyés par les gouvernements norvégiens et suédois. Ils comptent en tirer la matière d'une série d'*Acta pontificum Danica (1316-1536)*, dont deux volumes (Copenhague, Gad, in-8°) ont paru, par les soins de M. L. MOLTESEN pour l'époque d'Avignon (t. I) et de MM. J. LINDBÆK et A. KRARUP pour les années 1378-1434 (t. II). Ils ont publié aussi d'importants mémoires sur les rapports du Danemark avec la curie au moyen âge. Déjà en 1896 M. Moltesen avait composé un travail sur les rapports des papes d'Avignon avec l'État et l'Église du Danemark (*De Avignonske Pavers Forhold til Danmark*); le même sujet vient d'être repris par M. LINDBÆK pour la

dernière partie du xv^e siècle dans un ouvrage intitulé : *Pavernes Forhold til Danmark under Kongerne Kristiern I og Hans* (Copenhague, Gad, 1907, in-8°).

— Annonçons enfin l'achèvement des *Regesta diplomatica historiae Danicae*, dont l'Académie des sciences de Copenhague a poursuivi la publication depuis soixante ans et qui donne le catalogue de tous les diplômes imprimés jusqu'ici concernant l'histoire du pays jusqu'en 1660. Les sept volumes de cette œuvre essentielle (Copenhague, Hæst, in-4°) contiennent environ 78,000 numéros. J. STEENSTRUP.

Espagne. — Les Espagnols s'apprentent à fêter le centenaire des sièges soutenus par Saragosse en 1808-1809 pendant la guerre de l'Indépendance. A cette occasion se tiendra à Saragosse, du 14 au 20 octobre prochain, un « Congrès historique international de la guerre de l'Indépendance et de son époque (1807-1815) », présidé par M. E. IBARRA RODRIGUEZ. Les adhésions à ce congrès (15 *pesetas* par personne) sont reçues dès maintenant par le secrétaire du comité organisateur, 9, plaza de Aragón, à Saragosse. — Dès maintenant aussi un grand nombre de publications destinées à préciser l'histoire de la guerre de l'Indépendance ont été entreprises en Espagne; la municipalité de Madrid va publier une *Histoire du 2 mai* par M. PÉREZ DE GUZMÁN; celle d'Oviedo une histoire des événements de 1808 dans les Asturies par M. CANELLA; le conseil provincial d'Oviedo a décidé d'éditer l'Histoire de la principauté des Asturies pendant la guerre de l'Indépendance attribuée à Canga Argüelles; à Saragosse, on vient de faire paraître le journal tenu pendant les sièges de la ville par un employé de la Cour nommé Casamayor (*Los sitios de Zaragoza, diario de Casamayor*. Zaragoza, 1908); le lieutenant-colonel IBÁÑEZ MARIN prépare une histoire de la campagne de 1808-1809 en Espagne d'après de nombreux documents inédits; notre collaborateur M. Rafael ALTAMIRA écrit l'histoire du général Marti, inspecteur général de l'Andalousie sous les ordres du maréchal Soult; enfin plusieurs sociétés savantes ont ouvert des concours dont les sujets portent sur des événements de la guerre de l'Indépendance.

États-Unis. — A.-G. BRADLEY. *Captain John Smith* (London, Macmillan, 1905, in-8°, viii-226 p.). — Parmi les aventuriers anglais qui, dans l'histoire des débuts de la Virginie, ont joué un rôle considérable, John Smith mérite une place à part. Cet enfant du Lancashire est, en effet, sinon le fondateur nominal, du moins le fondateur virtuel de la Virginie, où il séjourna durant deux années et demi (avril 1607-octobre 1609) et où il fut, durant un peu plus d'un an, le président du Conseil de la colonie naissante. C'est naturellement sur cette période, courte mais très remplie, de la vie de son héros que M. Bradley a insisté de préférence; mais, s'il ne considère les premières et les dernières années de l'existence de Smith que comme le cadre dans lequel se trouvent compris les deux ans et demi de labeur incessant et vraiment fécond de cet homme d'action, il ne perd aucune occasion de

fournir la preuve que la vie entière de Smith le rendait digne de figurer dans l'élégante collection des *English Men of Action*. C'est une biographie exacte et précise, vivante et pittoresque aussi; le récit intéressant, animé, ne languit pas un seul instant et se lit avec un réel plaisir. Mais il est purement superficiel; assez rares sont les passages où l'auteur discute les assertions de son héros (cf. cependant les p. 101-104, où il examine l'authenticité si contestée de l'histoire de Pocahontas), dont parfois il ne cherche même pas à déterminer avec une absolue précision l'itinéraire; pourquoi, par exemple, ne pas identifier le port de « Saint-Vallerie in Picardy » avec Saint-Valery-sur-Somme (p. 7)? — Il semble aussi que l'auteur n'ait pas eu assez de souci d'éclairer par l'histoire du temps la biographie de Smith; sans doute, il a eu soin de le faire, — très succinctement d'ailleurs, — à propos de la Virginie, mais précédemment la constatation de la présence de Français et d'Anglais au port marocain de Saffi en 1604 n'avait entraîné de sa part aucun commentaire; peut-être cependant n'eût-il pas été sans intérêt de montrer en quelques lignes quelles relations commerciales Anglais et Français entretenaient déjà avec les ports atlantiques du Maroc. C'est encore la même imprécision qui pousse M. Bradley à raconter l'histoire de Ribaud et de Laudonnière sans les nommer ni préciser sur quel point du vaste pays alors appelé « la Floride » ils s'établirent (p. 42); c'est elle qui lui fait négliger d'évoquer le souvenir du récit de Thomas Hariot sur le premier établissement des Anglais en Virginie à la fin du xvi^e siècle. Aussi ne pouvons-nous considérer la biographie du capitaine John Smith rédigée par M. Bradley que comme un agréable livre de lecture courante; ce n'est nullement une œuvre présentant une réelle valeur scientifique.

H. FROIDEVAUX.

— J. G. ROSENGARTEN. *French colonists and exiles in the United States* (Philadelphie et Londres, Lippincott, 1907, in-8°, 234 p.). — Ce volume est un agréable recueil de faits et de noms. Les lectures de l'auteur sont étendues. Sa bibliographie contient une liste assez abondante de livres français (marqués surtout en appendice) et américains (mentionnés dans le texte); il serait injuste de lui en reprocher les lacunes, car il n'a pas voulu faire œuvre d'érudition. A vrai dire, le sujet n'est qu'effleuré; il montre cependant combien grande a été l'importance de l'émigration française aux États-Unis.

Ch. B.

Grande-Bretagne. — En 1901 s'est constituée à Londres une Académie des lettres, jeune sœur de la Société royale pour les sciences fondée sous Charles II. Elle a reçu sa charte d'« incorporation » le 8 août 1902 sous le titre de *British Academy for the promotion of historical, philosophical and philological Studies*. Elle peut comprendre cent membres (sans compter les membres correspondants et associés de l'étranger) élus par l'Académie dans sa séance plénière annuelle et payant un droit d'entrée de 10 guinées, plus une contribution annuelle de 3 guinées. Les mémoires lus dans les séances de l'Académie sont publiés soit *in extenso*, soit en analyse, et forment chaque année un volume

de *Proceedings*. Dans le tome I (*Proceedings of the British Academy, 1903-1904*. London, Frowde, xvi-339 p.), nous pouvons signaler les articles suivants : *Studies in early irish history*, par le prof. J. RHYS (80 p.); *The conclave of Clement X, 1670*, par le baron DE BILD; *Oriental studies in England and abroad*, par T. W. RHYS DAVIDS; *Locke's theory of the state*, par Sir Fred. POLLOCK; *The centenary of the french civil code*, par Sir Courtenay ILBERT. — Dans le tome II (1905-1906), nous mentionnerons : *Cervantes in England*, par James FITZMAURICE KELLY; *Celtæ and Galli*, par John RHYS (étude philologique de certains textes en langue celtique, en particulier du fameux calendrier dit de Coligny); *The date of the first Shaping of the Cuchulainn Saga*, par William RIDGEWAY (l'étude des objets appartenant à l'âge de La Tène qui ont été trouvés en Irlande, rapprochée des détails fournis par le *Tain Bo Cuailnge* sur la civilisation celtique d'Irlande, nous permet de dire qu'il y eut une ou plusieurs invasions celtiques de Gaule en Irlande dans les temps qui précéderent immédiatement la naissance du Christ et que les poèmes irlandais se sont formés alors que la civilisation de La Tène florissait encore en Irlande, soit environ dans le second siècle avant J.-C.); *The romanization of roman Britain*, par F.-J. HAVERFIELD; *The celtic inscriptions of France and Italy*, par John RHYS (texte et interprétation); *Petrus Peregrinus de Maricourt and his Epistola de Magnete*, par Sylvanus P. THOMPSON (étude sur la vie de Pierre de Maricourt et sur son célèbre traité de l'aimant. Publie les variantes fournies par les 28 mss. connus).

— A. L. SMITH. *Frederic William Maitland; two lectures and a bibliography* (Oxford, at the Clarendon press, 1908, in-8°, 71 p.). — Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces deux conférences une étude sur la vie et l'œuvre de l'illustre historien du droit; ce sont des considérations sur les qualités intellectuelles de Maitland. On ne les goûtera qu'autant qu'on sera familier avec le mouvement historique de l'Angleterre, mais la bibliographie pourra rendre à tous de réels services. — Ch. B.

— Le deuxième volume des Publications de la Société Champlain vient de paraître. Il est dû à M. William F. GANONG, qui y a reproduit, en l'accompagnant d'une traduction et de notes, les deux rares volumes de Denys intitulés *Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale avec l'histoire naturelle du pays* (Toronto, 1908, in-8°, xi-625 p.). Au texte de l'auteur on a ajouté des cartes, des reproductions de gravures anciennes et d'excellentes photogravures représentant les principaux endroits dont il est parlé dans l'ouvrage.

Luxembourg. — J. DEPOIN. *Études sur le Luxembourg à l'époque carolingienne*. I : *Le domaine de Mersch et ses possesseurs* (Luxembourg, J. Heintze, 1907, in-8°, 99 p.). — Possession d'Angilbert, puis de l'historien Nithard, son fils, enfin d'Erchenfrée, veuve de Nithard, morte en 853, le domaine de Mersch, en Luxembourg, se retrouve au x^e siècle entre les mains de Sifroi Kunuz, comte de Mosellane, et de son fils Sifroi II, qui en disposent en 947 au profit de l'abbaye de Saint-Maxi-

min de Trèves. M. Depoin se demande à quel titre ils détenaient alors ce domaine et est ainsi amené, surtout par l'étude de la transmission des noms de personnes dans les régions voisines de Mersch, à supposer un lien de parenté directe entre la descendance d'Angilbert et Sifroi Kunuz. Il y a là quantité d'observations de détail très curieuses sur des parentés hypothétiques entre divers princes de l'époque carolingienne. Bon nombre de ces hypothèses nous semblent très discutables, mais les raisonnements de l'auteur méritent d'être pris en considération.

L. H.

Mexique. — M. Genaro GARCÍA continue avec beaucoup d'activité sa louable publication des *Documentos para la Historia de México*. Sept volumes viennent de se succéder en quelques mois, de 1906 à 1907, se référant à des périodes et sujets très divers. Le tome IX contient des documents relatifs à l'attitude du clergé dans la guerre de l'Indépendance (*El clero de México y la guerra de independencia, documentos del Arzobispado de México*), documents datés de 1810 à 1811, confirmant que la majorité du clergé tenait pour le régime espagnol. Il semble que de brèves analyses auraient pu parfois remplacer des pièces d'un intérêt bien dilué. — Le tome X (*Tumultos y rebeliones acaecidos en México*) renferme des relations inédites ou imprimées de soulèvements des Indiens en 1624, 1660, 1692 et même en 1801. Ce sont des morceaux intéressants pour l'histoire intérieure du Mexique. — Le t. XI (*Don Santos Degollado, sus manifestos, campañas, etc.*) est tout entier rempli par des lettres, manifestes, etc., de 1858 à 1861, qui se rapportent aux opérations militaires de la guerre civile et pour la plupart émanent du général Degollado, ministre de la Guerre de Juarez. — Le tome XII (*Autógrafos inéditos de Morelos y causa que se le instruyó. — México en 1623 por el bachiller Arias de Villalobos*) nous ramène, dans sa première partie, à la guerre de l'Indépendance avec quarante-six lettres inédites du curé Morelos, de 1812 à 1815, et les pièces du procès que lui intenta l'Inquisition de México quand il eût été fait prisonnier en novembre 1815. Ce procès contient des renseignements biographiques sur Morelos, donnés par lui-même. La seconde partie de ce volume se compose d'une relation de la cérémonie de prestation de foi et hommage à Philippe IV à México, relation due au poète Arias de Villalobos et suivie d'un long poème intitulé : *Mercurio*, à la louange de México. — Le tome XIII (*Correspondencia secreta de los principales intervencionistas mexicanos, Tercera y última parte; — Historia del proyecto del Concordato mexicano y documentos sobre las Leyes de Reforma y Ejército Francés en México*) renferme une série de lettres datées de 1862 à 1867, la plupart relatives à la politique de Santa Ana pendant la période de l'intervention étrangère au Mexique et le règne de Maximilien, et des documents officiels intéressants sur les négociations entre Maximilien, le Nonce Meglia et le Saint-Siège pour essayer de régler les difficultés religieuses qui rendaient impossible au Mexique le retour au *statu quo ante*. — Le tome XIV se rapporte à la même période (*La intervención francesa en México segun el archivo del Mariscal Bazaine*). Les papiers, très con-

sidérables, du maréchal Bazaine, sont devenus indirectement, par acquisition, la propriété du ministère des Affaires étrangères mexicain. M. Genaro García en publie une première série (1862-1863), relative surtout aux opérations militaires, mais où l'on trouve déjà des indications politiques intéressantes; parmi les instructions impériales, une lettre privée au général Forey contient des avis dont le réalisme et le pessimisme font un curieux contraste avec la correspondance officielle. — Le tome XV nous ramène aux premiers temps de la domination espagnole au Mexique (*El clero de México durante la dominación española*). Ces cent treize documents, tous du xvi^e siècle, provenant des archives archiepiscopales de México, sont importants pour l'histoire de l'évangélisation des Indiens et nous font voir que le clergé et les religieux ne furent pas toujours à la hauteur, ni surtout dans l'esprit, de leur mission. Le gouvernement de Charles-Quint et de Philippe II montre, dans ces lettres, une très réelle, sinon très efficace sollicitude à l'égard de ses sujets indigènes, et le ton de certaines admonestations adressées à l'archevêque de México marque avec quelle vigueur le pouvoir royal savait intervenir dans des questions de conduite et de pure discipline ecclésiastique. — Nous regrettons que l'utile collection publiée par M. Genaro García soit si maigrement annotée et que l'usage n'en soit pas facilité par des tables de noms propres. Ajoutons, cependant, que le tome XIV fait, par sa table, une heureuse exception qui mérite d'être encouragée.

— Nous revenons à l'intervention étrangère et à l'essai d'empire mexicain avec un petit volume imprimé à México (A. Pola, éditeur, 1907), intitulé : *Causa de Fernando Maximiliano de Hapsburgo y de sus generales Miguel Miramón y Tomás Mejía*. C'est la reproduction exacte du procès de Maximilien et de ses deux généraux, tel qu'il se trouve aux archives de México. Il ne semble pas que ce document apporte de faits bien nouveaux à l'histoire.

— M. F. Iglesias CALDERON cherche, lui, à prouver (*Rectificaciones históricas : la Traición de Maximiliano y la capilla propiciatoria*, México, F. Mata, 1902, in-8°) que Maximilien trahit ses partisans à Querétaro et les livra à l'ennemi par l'intermédiaire du colonel López. Cette question délicate ne paraît pas encore pouvoir être traitée avec le recul et le sang-froid nécessaires. Le document le plus important a été taxé de faux. En admettant même que Maximilien soit entré en pourparlers avec ses adversaires, il eût pu vouloir le faire dans l'intention d'arrêter une lutte et des effusions de sang inutiles. M. F. Iglesias Calderon a consacré une autre brochure (*Rectificaciones históricas : Un libro del general ministro de la Guerra*, Mexico, F. Mata, 1901, in-8°) à la critique du rapide exposé de l'Histoire de Mexique que le général Bernardo Reyes a publiée dans le grand ouvrage, déjà mentionné ici, le *Mexique et son évolution sociale*.

— M. Genaro GARCÍA, déjà cité, a retracé dans une agréable brochure (*Porfirio Díaz, sus padres, niñez y juventud*, México, 1906, in-4°) les

années de jeunesse du président Porfirio Díaz, auquel le Mexique doit l'incalculable bienfait de sa stabilité gouvernementale actuelle. C'est une esquisse pittoresque, accompagnée d'une copieuse bibliographie.

— Les *Anales del Museo nacional de México*, qui, depuis 1904, ont commencé une nouvelle série, renferment des articles d'ordre très divers : géologie, botanique, ethnographie, archéologie, histoire, etc. On y trouve de nombreux travaux et documents sur les races indigènes du Mexique et, comme une sorte d'annexe à ces annales, le Musée national vient de faire paraître, en un in-folio-plano luxueusement illustré, une étude approfondie, écrite au XVIII^e siècle, par D. Mariano Fernández de Echeverría y Veytia, sur les calendriers mexicains. Parmi les articles historiques des *Anales*, signalons ici les suivants : Des notes bio-bibliographiques sur Bernal Díaz del Castillo, publiées en 1904 par M. Genaro GARCÍA, à propos de l'édition de la *Historia verdadera...*, d'après le manuscrit autographe; les *Restes de Fernand Cortez*, étude de M. Louis GONZÁLEZ OBREGÓN sur les translations du corps et la sépulture du conquérant du Mexique, et, du même auteur, un travail sur les *Soulèvements des Indiens au XVII^e siècle*. Les tables alphabétiques des quatre séries des *Documentos para la historia de México*, publiées par D. Manuel OROZCO y BERRA, et de la *Colección de documentos para la Historia de la Guerra de Independencia de México, de 1808 à 1821*, de J.-E. HERNÁNDEZ Y DÁVALOS, ces deux tables dues à D. Genaro GARCÍA, auquel il faut savoir gré de s'être imposé cette tâche. — Enfin, on rencontrera, sur de nombreux personnages mexicains, des notes biographiques pouvant rendre service dans un article de M. Jesús GALINDO Y VILLA sur le *Panthéon de San-Fernando et le futur Panthéon national*.

H. L.

Pays-Bas. — *Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde*, 4^e sér., t. VI. — M. BLOK a tenté de fixer la date de la publication de deux pamphlets, qui contiennent, l'un un avis de l'inquisition espagnole déclarant que tous les habitants des Pays-Bas ont mérité la mort et la sentence de Philippe II se conformant à cet avis, l'autre les mêmes pièces et de plus douze articles donnant les motifs de l'avis et de la sentence; la fausseté de ces pièces est évidente. M. Blok est d'avis que le premier fut fabriqué en 1568, l'autre en 1577. — A l'aide de plusieurs règlements, M. ACQVOY expose les conditions qu'il fallait remplir pour être admis dans l'ordre équestre d'Overysel et avoir droit de siéger aux États de cette province. — De 1672 à 1675, plusieurs plaintes furent portées contre le consul de la République à Smyrne, Jacob van Dam. Son descendant, M. VAN DAM VAN ISSELT, a examiné ces plaintes, peu sérieuses pour la plupart, qu'il attribue aux mesures du consul pour empêcher les fraudes des accusateurs. Th. B.

Serbie. — M. Michel GAVRILOVITCH, directeur des Archives de l'État serbe, commence la publication d'une histoire de *Miloch Obrénovitch*, prince de Serbie, fondateur de la dynastie des Obrénovitch. Le t. I, qui vient de paraître, contient les années 1813-1820 (Belgrade, Nouv.

impr. Davidovitch, 1908, in-8°, xx-579 p.). C'est une œuvre d'un caractère vraiment scientifique qui repose sur une enquête approfondie poursuivie dans les Archives de l'État serbe, les divers dépôts d'archives de l'Autriche et les Archives des Affaires étrangères de Russie et de France.

Suisse. — La *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, qui a commencé de paraître en 1907, a été fondée sous les auspices de l'Association catholique suisse. D'un caractère scientifique plus nettement accentué que les *Katholische Schweizerblätter* dont elle a pris la succession, elle s'occupera exclusivement de l'histoire religieuse du pays et sera rédigée dans les trois langues nationales. La direction est confiée à deux professeurs de l'Université de Fribourg, MM. A. BÜCHI et J.-P. KIRSCH, secondés par un secrétaire, M. l'abbé M. BESSON. Ces noms et ceux des autres membres du comité de rédaction sont une excellente garantie de la valeur scientifique de ce nouveau périodique.

— On lira avec un vif intérêt l'étude de M. le professeur W. OEGHSLI sur le *Passage des Alliés à travers la Suisse en 1813 et 1814* (*Neujahrsblatt zum Besten des Waisenhauses in Zürich*, années 1907 et 1908. Zurich, Faesi et Beer, 2 br. in-4°, 60 et 56 p.). Les documents tirés des archives du ministère de la Guerre à Vienne, des archives d'État de Zurich, et les renseignements recueillis dans les journaux de l'époque ont permis à l'auteur de dresser un tableau très complet de la marche des diverses colonnes de l'armée alliée, des charges que les réquisitions militaires imposèrent à la Suisse et des ravages que fit dans la population le typhus apporté par les soldats étrangers.

— M. F. SIEGFRIED a fait tirer à part la consciencieuse monographie qu'il a publiée dans l'*Argovia* sur la *Ville de Zofingue pendant la période de la République helvétique, 1798-1803* (Aarau, Sauerländer, in-8°, 151p.).

— On doit à M. K. WEBER un récit bien documenté de la révolution de 1830 dans le canton de Bâle et des événements qui la suivirent et qui amenèrent, trois ans plus tard, la séparation de ce canton en deux demi-cantons, Bâle-Ville et Bâle-Campagne (*Die Revolution im K. Basel, 1830-1833*. Liestal, Lüdlin, 1907, in-8°, 253 p.).

ERRATUM.

P. 100. Le titre exact du volume de MM. Loriquet, Pothier et Collette est : *Le graduel de l'église cathédrale de Rouen au XIII^e siècle; t. 1^{er} : Étude historique et liturgique sur le ms. 904 du fonds latin de la Bibl. nationale*. Rouen, Lecerf, 1907, in-8°, 345 p.

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

